

Pour lire en traîneau :
nouvelles entraînantes / par
Paul Théodore-Vibert...

Vibert, Paul (1851-1918). Auteur du texte. Pour lire en traîneau : nouvelles entraînant / par Paul Théodore-Vibert.... 1908.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

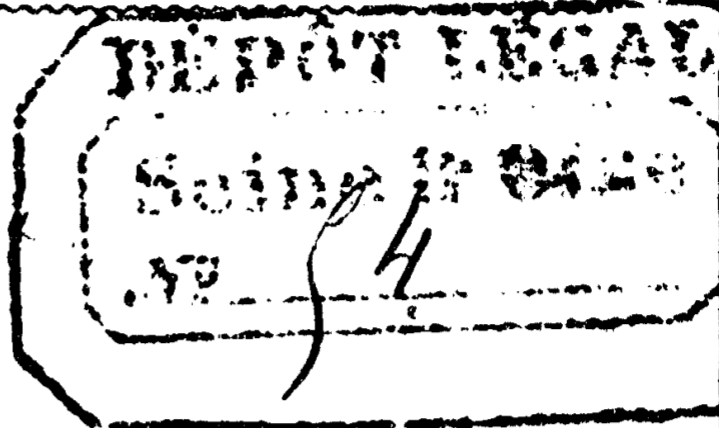
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

NOUVELLES PHILOSOPHIQUES



Pour lire en Traîneau

NOUVELLES ENTRAINANTES

par

Paul THÉODORE-VIBERT



IV

*Paysages parisiens. — Dans le Train.
— Mentalité Lutécienne. — Au hasard
des souvenirs d'un vieux Parisien. —
Trio laid !*



BERGER-LEVRAULT & C^o, ÉDITEURS

PARIS

5, Rue des Beaux-Arts, 5

NANCY

18, Rue des Glacis, 18

1908

Tous droits réservés

COLLECTION COMPLÈTE
DES
NOUVELLES PHILOSOPHIQUES

DE
M. Paul VIBERT

(THÉODORE-VIBERT fils)

- Pour lire en Automobile*, NOUVELLES
FANTASTIQUES 1 vol.
- Pour lire en Bateau-Mouche*, NOU-
VELLES SURPRENANTES 1 vol.
- Pour lire en Ballon*, NOUVELLES SENTI-
MENTALES 1 vol.
- Pour lire en Traîneau*, NOUVELLES
ENTRAINANTES 1 vol.

Pour paraître :

- Pour lire en Sous-Marin*, NOUVELLES
ENIVRANTES 1 vol.
- Pour lire en Palanquin*, NOUVELLES
ÉMOUVANTES..... 1 vol.
- De Paris aux Baléares, de Paris à
Palma, par Barcelone — trois mois
aux Pyrénées*, NOUVELLES COLORÉES... 1 vol

Pour lire

en Traîneau

8V² 53272

**Pour lire
en Traîneau**

NOUVELLES ENTRAINANTES

par

Paul THÉODORE-VIBERT

IV

*Paysages parisiens. — Dans le Train. —
Mentalité Lutécienne. — Au hasard des
souvenirs d'un vieux Parisien. — Trio
laid !*



BERGER-LEVRAULT & C^o, ÉDITEURS

PARIS 5, Rue des Beaux-Arts, 5 || NANCY 18, Rue des Glacis, 18

1908

Tous droits réservés

*Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas
un traité avec la Société des Gens de Lettres.*

PRÉFACE

« Aucun ouvrage des hommes n'est fait pour l'immortalité... Si tous les hommes qui ont vécu avaient eu un tombeau, il aurait bien fallu, pour trouver des terres à cultiver, renverser ces monuments stériles et remuer les cendres des morts pour nourrir les vivants. »

MIRABEAU.

Ce pauvre J.-K. Huysmans qui était bien un peu détraqué, mais qui n'en était pas moins un écrivain de beaucoup de talent, a dit fort justement quelque part dans son œuvre :

« On n'a pas de talent, si l'on n'aime avec passion ou si l'on ne hait de même ; l'enthousiasme et le mépris sont indispensables pour créer une œuvre. Le talent est aux tenaces et aux rageurs, non aux indifférents et aux lâches. »

Rien n'est plus juste et cela me rappelle l'aphorisme que mon vieil et excellent ami Francisque Sarcey aimait à me redire, lorsque j'allais le voir, et déjeuner chez lui, de loin en loin hélas, tant le travail nous absorbe :

—« Voyez-vous, mon cher Vibert, pour arriver, il faut faire comme moi ; travailler avec ténacité toute sa vie et vivre vieux. »

— Et avoir beaucoup de talent.

Et il répondait avec son exquise bonhomie :

— Bast ! ça passe par dessus le marché !

Ces deux écrivains de race, chacun dans son genre, avaient également raison et s'il faut beaucoup d'enthousiasme pour enfanter ses œuvres et beaucoup de ténacité pour y consacrer toute sa vie, il faut aussi, il faut surtout beaucoup de mépris, le mépris profond et résolu de toutes les lâchetés humaines, grandes ou petites, qui, non seulement vous environnent, mais sont acharnées après vous comme des harpies, si vous avez commis ce double crime d'avoir du talent et d'être un honnête homme.

A ce propos tout un article de Saint-Georges de Bouhélier sur l'affaissement des caractères serait à citer ; en voici du moins les passages qui semblent traduire plus exactement ma propre pensée :

« La tare de ce pays, disait, ces temps derniers, le président du conseil, c'est l'affaissement des esprits. Eh bien, il faut l'avouer : rien n'est aussi certain.

« Quand on pense au hardi Français des anciens temps ! Il se montrait gai, plein d'un vif esprit, très vert, d'une très droite vaillance ! C'était, voici encore vingt ans, un fort joli type de légère vivacité, si du moins j'en crois mes aînés plus compétents ! Même après la guerre, paraît-il, on remarquait sa pétulance, et son aspect impétueux ; la nation revenait à la vie d'un bel élan ; on la sentait prête à tout ; il y avait de l'espérance ; on manifestait une brillante activité. En gros, et d'apparence du moins, on était encore

casse-cou, comme il sied. Une certaine fièvre nous soutenait. Et puis petit à petit tout est tombé à plat. En vain le pays s'est-il reconstruit, éduqué, cultivé et accru de conquêtes. Rien ne s'est fait d'enthousiasme. On a commencé de sentir de l'inquiétude, on a pris peur; on s'est tristement replié; la confiance dans les hommes comme en soi a faibli. Et dès lors a paru ce Français soupçonneux, de grise mine, partout apeuré, gagne-petit, rétractant constamment ses mouvements, sans autre envie que l'impotente sécurité, moins soucieux du bien général que du sien propre, ayant fait faillite à son idéal et qui préfère pourrir sur place que de bouger !.....

« La vérité c'est qu'on aspire surtout au lucre; on veut parvenir, et que ce soit vite, et sans employer d'efforts! La concurrence, d'ailleurs, devient chaque jour plus rude, et sous la masse de ses rivaux, on manque sans cesse d'étouffer. On ne peut guère subsister qu'en se faisant invisible, et celui qui avance d'un pied trop orgueilleux attire tous les coups et succombe plus vite. On s'amincit donc le plus que l'on peut: admirez ces plats personnages, qui, par la flatterie, les quémandages et les perpétuelles sollicitations, s'insinuent tous de même jusqu'aux plus hautes places. Les malins font leur cour aux gens qu'on voit monter; mais les plus roublards sont charmants avec tout le monde. Car c'est, à notre époque, un phénomène fréquent que les changements de fortune, et quelqu'un qu'on décrie ou que l'on

compte pour nul, peut, dès demain, être au pinnac-
cle ; l'on a vu de très pauvres hères s'enfler d'ar-
gent, et de celui qui eût mendié à mon logis, me
voilà heureux d'avoir une aumône !... »

Il est bien certain qu'aujourd'hui, la soif de
l'or a tué le courage civique, surtout dans notre
personnel politique.

Cela changera-t-il jamais ? je ne le crois pas,
du moins pour le temps présent, car tant que
l'humanité gardera ses actuelles passions, elle
ne sera guère meilleure et il me semble bien que
Saint-Georges de Bouhélier s'illusionne singu-
lièrement lorsqu'il dit, dans un bel élan d'indi-
gnation :

« Et ainsi, nous autres, écrivains, nous au-
rions bien des torts à signaler, bien des injus-
tices à faire redresser, à l'égard de ces grands
parias, encore aujourd'hui tenus comme tels
dans les universités : Paul Verlaine, Villiers de
l'Isle-Adam, Arthur Rimbaud, Mallarmé, et
tant d'autres ! Oui, il est temps, comme le disait
ici Geffroy, il est temps que les réprouvés aient
enfin, chez nous, leur jour ! Que durant leur vie,
ils aient fort souffert, qu'ils aient eu à pâtir de
mille persécutions, qu'on les ait vus, chus aux
défaites et aux grabats, malencontreux de la plus
amère débîne, que par une espèce d'infortune
préétablie, et comme en vertu de leur génie
même, on ait pu les croire appelés aux détresses,
aux ignominies, il n'y a rien là, après tout, que
de normal. Et sur ces douloureuses misères de

nos grands hommes, assez de récits sont probants. Leurs biographies, à vrai dire, me semblent telles que seules celles des mendiants et des pires malfaiteurs comportent les mêmes déboires et les mêmes déchéances. Donc, ne récriminons pas.

« Il est légitime et il est d'un bon exemple que le talent, ici-bas, soit bafoué, et que tout art n'attire sur ses représentants que d'atroces calamités. Mais, avec la mort, que du moins vienne la justice ! C'est là, pourtant, un événement que l'on n'observe pas toujours. Souvent — trop souvent ! — se prolonge l'indifférence. L'intolérable hostilité qui, naguère, couchait dans la boue les plus admirables de nos frères intellectuels, on ne la voit pas en général se dissiper. Et voilà, de toutes parts, il y a à reviser, et il convient de procéder à un attentif examen des faits admis.

« Des réparations de tous genres s'imposent. Les musées hors desquels on a laissé Manet, les collèges qui, encore maintenant, traquent tant de nomades écrivains originaux, les théâtres, la plupart fermés aux véritables créateurs de la scène française moderne, autant de points à considérer d'un œil sérieux. Sans parti pris, mais fermement et avec une dure conscience, il importe donc aujourd'hui, de pratiquer dans ces parages une sûre enquête. Et ainsi découvrira-t-on des choses étranges et principalement de honteuses iniquités ! »

Déjà quelques temps auparavant, à la fin de

l'année dernière, dans un article éloquent consacré à la grande mémoire d'Emile Zola, il exprimait la même et généreuse pensée :

« Zola, disparu en somme, sous l'outrage, dans un misérable abandon de son pays, et après les pires détresses, vient de recevoir, ces jours-ci, la plus belle réparation. Il ne l'avait d'aucune façon prévue, et ceux qui ont pu, comme nous, assister aux dernières années douloureuses de ce grand maître héroïque, peuvent bien fournir, une fois de plus, ce témoignage que tout fut tenté contre lui, pour l'accabler.

Clemenceau, dans ce bref et magnifique discours qu'il est venu, mardi, jeter au Sénat, comme un suprême appel et une proclamation, a fait une allusion rapide à ces « abominables fuites, aux issues du tribunal », à ces sombres jours où Zola, presque chaque fois, littéralement jouait sa vie, à cette guerre engagée par l'esprit solitaire avec l'innombrable chaos des multitudes, à ces péripéties du plus poignant des drames, et à cette immense beauté. Il y eut des heures, en effet, terribles, et l'on doit encore se rappeler ce Paris convulsionnaire, auquel les feuilles anti-sémites signalaient tous les jours Zola, marqué soudain d'infamie, comme une proie et une victime. »

J'ai connu moi-même ces heures-là, lorsque j'étais le seul candidat républicain à Alger contre l'ignoble Drumont en 1898, et c'est dans ces moments tragiques où l'on a besoin de ce mépris

dont parle Huysmans pour ne plus rester hypnotisé que par une idée unique : le devoir à accomplir !

Il suffit, aujourd'hui, comme hier et comme demain hélas, trop probablement, d'être anticlérical et républicain pour être cloué au pilori, et Maxime Lecomte, dans un article de souvenirs consacrés à Jules Ferry, concluait ainsi fort judicieusement :

« Jules Ferry était au pilori.

« Je me souviens d'avoir vu à un Salon un grand tableau, le pilori, où se trouvaient quelques sages et bienfaiteurs de l'humanité. Au livret, se lisait ce quatrain :

On les persécute, on les tue,
Sauf, après un long examen,
A leur dresser une statue
Pour la gloire du genre humain.

« Pour Jules Ferry, l'examen a été court, et on lui a déjà érigée plusieurs statues. »

Pour l'homme politique sensible et bon, comme l'était ce pauvre, grand et admirable patriote, ce mépris de la foule, ces haines imbéciles de la rue, cet ostracisme des partis, cette injustice social peuvent être douloureux et même parfois mortels ; pour le penseur, pour le philosophe, pour l'homme de lettres sérieux ils ne doivent pas compter, car il ne relève de personne au monde que de sa conscience.

Il aime son pays, certes, — pas à la mode des nationalistes romains — mais il a une patrie in-

tellectuelle supérieure que ne sauraient ni atteindre, ni toucher, ni souiller, ni envahir la tourbe hurlante des passions ambiantes.

C'est ainsi que dans une comédie en vers de Théodore de Banville, trop oubliée aujourd'hui, Florise s'écrie :

L'art est une patrie aux grands cieux éclatants
Où vivent, en dehors des pays et des temps,
Les élus qu'il choisit pour ses vivantes proies ;
Et ceux-là, donnez-leur vos demeures, vos joies.
Tous les honneurs, toujours leurs cœurs inconsolés
Pleureront, car ils sont, chez vous, des exilés !

Certes, je ne dirai pas, comme les catholiques que notre patrie littéraire n'est pas de ce monde ; elle est, au contraire, très humaine et elle l'est fatalement, car un homme de lettres qui ne serait pas la vivante image de son milieu, le reflet fidèle de son temps, le traducteur passionné du drame qui se joue autour de lui à chaque instant, n'aurait point de talent et ne pourrait pas prétendre à l'attention — même fugitive — de ses contemporains et encore moins à celle de la postérité.

Pour un écrivain sincèrement républicain l'unique objectif doit être de contribuer à l'éducation du peuple par ses écrits, à sa juste et nécessaire émancipation et il doit se souvenir qu'il peut être toujours comme l'auguste et prophétique collaborateur de la Révolution en marche et certes, à ce point de vue, Babeuf, ce grand méconnu, ne laisse subsister aucun doute dans notre

esprit, lorsqu'il dit à l'article 11 de son célèbre manifeste :

« La Révolution n'est pas finie, parce que les riches, absorbent tous les biens et commandent exclusivement, tandis que les pauvres travaillent en véritables esclaves, languissent dans la misère et ne sont rien dans l'Etat. »

La Révolution n'est pas finie, disait Babeuf ; la Révolution est en marche, disait Zola, et cette grande vérité doit nous apparaître comme la raison même de l'humanité toujours vers plus de justice et de bonheur, comme le postulat même, trois fois sacré, de l'homme de lettres qui a conscience de sa mission et de ses devoirs.

Certes, il nous est difficile de savoir si nous avons bien accompli notre tâche, mais tous nos efforts doivent y tendre, vivants, laissant juges nos contemporains, morts nous en rapportant à la justice immanente de la postérité.

J'ai tenté de laisser quelques modestes esquisses de mon temps et de mon milieu, et là, la sincérité doit l'emporter sur la forme. Je ne voudrais pas que l'on puisse se figurer que je me mets sur la même ligne que ce grand Balzac dont j'ai eu la bonne fortune de connaître les secrétaires, dans ma jeunesse, le Marquis de Belloy, le comte Ferdinand de Gramont, etc. ; mais néanmoins je ne puis résister au plaisir de citer encore ce passage de Gustave Geoffroy à propos du grand ancêtre :

« C'est que la valeur historique de la *Comédie*

humaine a été s'augmentant sans cesse. Il faut avoir recours à Balzac, à ses récits de constatations si violentes, pour connaître les mœurs du temps de la Restauration et du temps de Louis-Philippe, qui annonçaient si bien, pour le romancier voyant, les temps qui suivirent. Il a décrit, dans l'inventaire des passions et des habitudes qu'il a dressé, toutes les manières de penser et d'agir des figurants d'une époque. Il a dénombré l'aristocratie sceptique, boudeuse, cherchant ses distractions dans le cérémonial et dans l'amour. Il a inspecté les envieux salons de la finance, scruté les ambitions de la boutique, pénétré la rude enveloppe des militaires, disséqué la rêveuse et vaniteuse cervelle des artistes, espionné la magistrature et la police. Avec une curiosité ardente et une extraordinaire émotion impartiale, il a instruit le procès d'un temps et de l'humanité, il a été, au plus haut degré, le juge d'instruction de la littérature.

« Avant la découverte de cette forme du roman, si merveilleusement souple et faite pour s'adapter aux conditions mêmes de la vie, l'histoire n'avait pu être écrite de cette façon précise et complète. Ce n'est plus la reconstitution du passé par les textes, c'est l'histoire du présent, c'est l'observation directe bousculant le document officiel, c'est l'entrée dans l'imprimé des anonymes si difficiles à découvrir sous la poussière des archives et des bibliothèques.

« Michelet l'avait rêvée pour tout le passé de

la France, cette histoire de tout le monde, de la foule et de l'individu, et il l'a réalisée autant que le pouvait l'intelligence humaine en lutte avec l'inconnu, à force de volonté fébrile et de souffrante intuition.

« Balzac travaillant sur les événements au fur et à mesure qu'ils se produisaient sur les hommes qui vivaient autour de lui, et sachant regarder le présent avec la reculée de l'avenir, Balzac a écrit, au jour le jour, les mémoires à la fois détaillés et synthétiques de la société de son temps.

« La *Comédie humaine*, c'est l'Iliade et l'Odyssée du monde agité et mêlé par la Révolution française. Homère de Balzac, — disait Richard Wagner. »

Laisser un document historique, aussi modeste soit-il, une image vivante et fidèle de son temps, tout est là pour l'écrivain épris de son art.

Et le même confrère, avec son habituel talent de critique bien connu, avait déjà dit quelques jours auparavant, avec un égal bonheur d'expressions, en parlant de Barbey d'Aurevilly, à propos du monument que l'on va dresser à sa mémoire :

« Ce sont-là autant d'aspects essentiels de la biographie intellectuelle de Barbey d'Aurevilly. Aujourd'hui lorsqu'on parle de réunir ses fidèles dans une manifestation littéraire, on aurait surtout le désir de connaître l'action réelle d'un tel écrivain, de mesurer son pouvoir sur les esprits ; ce qui préoccupe l'imagination c'est de savoir en

quels êtres vit la mémoire de l'homme et de son œuvre.

« C'est toujours le problème difficile à résoudre, et qui fait apercevoir la tristesse possible de ces destinées de grands faiseurs de livres, des solitaires qui se sont mis tout entiers dans une œuvre, qui ont tout offert à la foule, et qui peuvent avoir un doute sur l'acceptation et la compréhension de leur cervelle et de leur cœur. Ils ont pu se demander, parvenus à la fin de leur journée, s'ils n'ont pas fait un marché de dupes, s'ils n'auraient pas mieux fait de vivre passionnément, avec toutes leurs ardeurs, toutes leurs forces vives, toutes leurs virilités et toutes les grâces de leur pensée. C'est l'idée qui vient à l'esprit, en lisant les lettres de Flaubert, se débattant et se lamentant dans sa solitude de Croisset, le Journal des Goncourt songeant avec amertume ou enthousiasme au sort de leurs livres, et c'est la même idée que se présente si l'on songe à Barbey d'Aurevilly, vieillard de quatre-vingts ans, mort dans l'étroite chambre d'hôtel garni de la rue Rousselet.

« S'il n'a pas eu des lecteurs par cent mille, Barbey d'Aurevilly a eu, tout au moins, des complices ignorés et sûrs dont les sensations de lectures ont été violentes et ineffaçables. Si son influence ne s'est pas exercée en étendue, elle s'est exercée en profondeur; et ç'a été pour lui, s'il l'a deviné, une compensation du sort. Des cerveaux d'hommes et de femmes, on peut l'af-

firmer, songent encore à ces créatures inoubliables en lesquelles ils avaient retrouvé quelque chose d'eux-mêmes, quelque sensation de leur vie, le Ryno et la Vellini d'*Une Vieille maîtresse*, l'Alberte du *Rideau cramois*, le couple du *Bonheur dans le crime*, la mystique, rougissante et charnelle Jeanne le Hardouey, de l'*Ensorcelée*. N'y en aura-t-il pas, de ces inconnus-là, qui ont savouré orgueilleusement les sensations de ces beaux livres, et qui ont rêvé les mêmes rêves que l'écrivain avec lequel ils auront vécu en fraternité spirituelle et lointaine, — n'y aura-t-il pas, en province, certaines liseuses, des Jeanne le Hardouey, de Valognes ou de Saint-Sauveur-le-Vicomte, qui tomberont en une journée de songerie à l'annonce de ce monument et qui reprendront les livres anciens, et reliront certaines pages embaumées pour toujours de toutes les roses fanées du souvenir. »

Barbey d'Aurevilly n'a pas besoin d'être attaqué ou défendu ; mais il fut du moins un écrivain probe.

D'ailleurs la postérité est encore moins oublieuse à son égard qu'à celui de mon père ; en effet, Théodore Vibert est mort le 14 avril 1885 et qui donc aujourd'hui, au bout de vingt-trois ans, songe à élever un monument à l'auteur des *Girondins*, la seule grande épopée nationale que possède la France ?

Mais sa place est marquée à côté du Tasse, de Milton, des Camoëns et j'attends avec confiance

l'heure des inévitables réparations, car je suis de ceux qui croient en la justice immanente de la postérité, par cette seule et unique raison que nos passions du moment ayant disparu, il n'y a plus de motifs ou d'intérêts à ne point rendre justice au mérite et au talent.

Je ne veux point entrer ici dans de longues discussions d'écoles littéraires qui m'éloigneraient inutilement de mon sujet.

Non, telle n'est pas mon idée et c'est pour cela que je tiens à m'exprimer aussi clairement que possible sur cette grave question et je dis que l'homme de lettres en poursuivant sa carrière, sans défaillance, sans broncher, imperturbablement, doit le faire en dédaignant les contingences plus ou moins malpropres du moment, les ambiances plus ou moins douteuses, les contacts plus ou moins équivoques, parce qu'il ne doit avoir qu'un guide au monde : sa conscience, comme je l'ai déjà dit plus haut, et parce qu'il poursuit deux buts également nobles, également supérieurs, également touchants dans leur apparente contradiction : le bien, la grandeur de son pays et le besoin d'immortalité qui est au cœur de tout homme qui pense, crée et réfléchit.

Là encore je dois m'expliquer nettement ; ce n'est pas un vieux libre-penseur comme moi qui permettrais que l'ombre d'une équivoque puisse seulement effleurer ma pensée. Aussi pour bien faire comprendre toute cette pensée sur un sujet éternellement jeune et palpitant, je crois que

je ne peux mieux faire que de citer le passage suivant de Pierre Larousse ; certes, il est un peu long. Mais, combien consolant et lumineux et il me semble que l'on possède comme une nouvelle ardeur à accomplir la fin de sa tâche, quand on a lu ces lignes éloquentes qui sont comme l'expression vivante de la sagesse elle-même :

« De la courte analyse à laquelle nous nous sommes livrés, il résulte que ni les philosophes, ni les théologiens n'ont réussi à nous donner de la vie future une explication pleinement satisfaisante pour la raison, et conciliable avec la justice. En effet, qu'ils le veuillent ou non, les métempsychonistes rompent l'unité du moi par des transmigrations qui ne laissent aucune trace du passé.

« Qu'est-ce que l'âme sans la mémoire ? Et que m'importe de renaître dans une situation meilleure, si je n'y suis plus moi-même ? La théologie n'est pas plus heureuse, puisqu'elle ne m'offre pour toute perspective que d'horribles tourments ou un néant déguisé. Et pourtant, la terrible question est toujours là ; à quelle fin sommes-nous destinés ? Semblables à des voyageurs enfermés dans une voiture qui ne serait ouverte et éclairée que par derrière, nous voyons fuir devant nous la route parcourue dont les lointains ne tardent pas à se dérober à notre vue ; mais la route à parcourir reste voilée à nos yeux et nous ne la connaissons que tout juste à

la hauteur où nous sommes parvenus. Nous ne percevons clairement que le présent.

« Et qu'est-ce que le présent ? Un trait d'union mobile et fugitif entre ce qui n'est plus et n'est pas encore. L'avenir de la veille devient incessamment le passé du lendemain.

« Pour déterminer la marche future d'un astre, il suffit au mathématicien de trois points bien observés constituant l'élément de son orbite.

« De ces trois points, nous n'en avons qu'un seul et nous ne possédons pas, comme l'astronome, des instruments de précision. Il n'importe : comme il nous est impossible de nous désintéresser absolument de ce problème, nous indiquons au moins dans quelle voie doit être cherchée la solution.

« Pour l'homme, pas plus que pour l'univers et que pour un être quelconque, l'éternité ne saurait se scinder. S'il a été créé, il doit mourir. — Quoi ? Mourir tout entier ! Ce cœur qui bat, cette tête qui pense, cette vaste intelligence pour qui l'espace et le temps n'ont pas de limites, la tombe va tout dévorer ! — Non : cœur et tête vivront dans leurs œuvres, et si faible qu'ait été la trace de leur passage, elle restera ineffaçable. Voici un vieillard à l'agonie. Il va mourir, dites-vous. Eh ! non. Voilà bien longtemps qu'il meurt ; sa vie s'est écoulée goutte à goutte, jour à jour dans ses œuvres. Et qu'y a-t-il de perdu,

qu'y a-t-il à regretter, si la vie qui s'éteint en lui reparait embellie, agrandie, fortifiée dans la pieuse famille qui lui rend les derniers devoirs? Rien.

« Au fond l'espérance d'une vie future procède beaucoup de cette horreur instinctive de la destruction qui n'est pas inspirée à l'homme par la plus noble de ses facultés, puisqu'elle lui est commune à tous les animaux. Elle est née en même temps et chez les mêmes peuples que cette fameuse horreur du vide dont la science a fait justice. Pour se consoler à l'avance, que faut-il donc? Bien remplir ses jours, vivre selon les règles de la loi morale, trouver dans la satisfaction du devoir rempli la plus noble des récompenses, et goûter, par avance, le bonheur de n'être pas tout à fait oublié. Les poètes qui, comme Horace et Virgile, se promettent *l'immortalité* en jouissent par anticipation.

« Chaque instant du présent est tout à la fois le solde du passé et l'escompte de l'avenir.

« Si le dogme de *l'immortalité* a été vivement attaqué, il a été aussi chaudement défendu. Les poètes, surtout, ont prêté main-forte aux philosophes partisans d'une autre vie. Le sentiment, embelli de tout l'éclat du style et de toutes les séductions de la poésie, s'est joint au raisonnement pour la défense d'une croyance chère aux âmes sensibles et malheureuses.

« Quel admirable mouvement dans le passage si connu de Lamartine!

Tu vois autour de toi, dans la nature entière,
 Les siècles entasser poussière sur poussière,
 Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
 De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
 Et l'homme, et l'homme seul ! ô sublime folie !
 Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
 Et, dans le tourbillon au néant emporté,
 Abattu par le temps, rêve l'éternité !.....
 Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre :
 Laissez moi mon erreur ; j'aime, il faut que j'espère.
 Notre faible raison se trouble et se confond.
 Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond.
 Pour moi, quand je verrais, dans les célestes plaines,
 Les astres s'écartant de leurs routes certaines,
 Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
 Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
 Quand j'entendrais gémir et se briser la terre ;
 Quand je verrais son globe errant et solitaire,
 Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
 Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
 Et quand, dernier témoin de ces scène funèbres,
 Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres
 Seul je serais debout ; seul, malgré mon effroi,
 Etre infailible et bon, j'espérerais en toi,
 Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
 Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

« Nous n'avons pas besoin de dire que ces
 grands sentiments, dont personne ne peut en-
 tendre la magnifique expression sans une émotion
 réelle, n'affaiblissent en rien les arguments que
 nous avons développés. C'est par le raisonnement
 seul qu'on arrive à la vérité ; le sentiment touche,
 émeut, mais il ne peut convaincre. »

Après ces lignes de Pierre Larousse qui fut,
 comme Maurice Lachâtre, un des plus puissants
 et des plus honnêtes vulgarisateurs de son temps,

je n'ai plus rien à ajouter sur le rôle de l'écrivain, du sociologue dans le monde.

Si nous avons fait un peu de bien — autant que nous l'avons pu — par nos écrits, si nous sommes en paix avec notre conscience et si nous nous endormons avec cette douce espérance que la postérité se souviendra parfois de nous — espérance qui constitue pour l'homme de lettres comme des palmes académiques posthumes, si j'ose m'exprimer ainsi, — nous aurons rempli notre modeste mission et toutes les criaileries du moment nous apparaîtront vraiment, vues à distances, comme des quantités bien négligeables.

Qui pourra jamais déchiffrer l'énigme décevante du « spectre masqué qui nous suit côte à côte et qu'on nomme demain ! » Demain « c'est la grande chose » comme disait Victor-Hugo d'une façon si saisissante.

J'aurais voulu en rester sur cette pensée d'un sage, non pour imiter Epictète ; mais simplement parce que je trouve cette préface déjà bien longue.

Et puis si je n'avais pas exposé en toute sincérité cette philosophie douce, mais résolue, qui est mienne et n'est hélas, que la résultante d'une trop vieille expérience de la vie, je serais tenté de le regretter en songeant à cette pensée profonde et jolie de Mme du Deffant :

« Ce qui dégoûte de l'histoire, c'est de penser que ce que je vois aujourd'hui sera l'histoire d'un jour. »

Mais je sens les questions indiscretes revenir périodiquement et je m'empresse d'y répondre, avant leur apparition.

— *Pour lire en Traîneau*, c'est votre quatrième volume de nouvelles philosophiques; j'entends bien. Mais pourquoi ce titre? interroge une femme très lettrée de mes amies.

— Avez-vous lu les trois premiers volumes?

— Certes oui.

— Avez-vous trouvé que leurs titres avaient une raison d'être?

— A coup sûr.

— Eh bien! le présent volume s'intitule : *Pour lire en Traîneau, nouvelles entraînant*, parce qu'il est consacré à la vie de Paris, la Grand'Ville, comme l'on disait déjà sous Louis le quatorzième et que je ne connais, en effet, rien de plus vivant, mouvant, grouillant, charmant et souvent émouvant que la dite vie.

Ces *paysages Parisiens* n'ont aucune prétention; ils ne sont ni un tableau d'ensemble, ni une histoire psychologique de la capitale, par cette bonne raison que Paris étant un monde, il n'est guère possible de l'étudier et de le peindre que par tranches spécialisées et très minces.

Lorsque j'ai publié, il y a tantôt quinze ans, *Mon Berceau*, l'histoire anecdotique du Premier Arrondissement, j'ai peint moins qu'un vingtième de Paris; j'ai donné seulement quelques aspects peu connus de ce coin central où je suis

né et le succès est venu me prouver que j'avais su intéresser mes lecteurs.

Aujourd'hui, ce sont encore des aspects saisis sur le vif, des visions vraies, des souvenirs vécus, des monographies sincères de mon cher Paris que j'offre à mes lecteurs et j'ose espérer qu'ils voudront bien continuer à me suivre avec leur coutumière bienveillance.

Montaigne aimait Paris jusque dans ses ver-rues ; je suis de même et ce n'est jamais sans émotion que je fouille les entrailles de cette bonne ville de Paris, si cette figure de rhétorique m'est permise.

Quand au côté vraiment philosophique de mon œuvre, j'ose espérer qu'il n'échappera à aucun de mes lecteurs ; pour ténu que soit le fil, il existe.

L'ensemble de mes sept volumes de *nouvelles philosophiques* a été primitivement arrêté d'après un plan voulu ; aujourd'hui paraît le quatrième et j'espère que le cinquième ne tardera pas à suivre son aîné, car j'ai hâte de publier ces sept volumes, non pas par veine gloriole, mais simplement pour montrer l'ensemble de mon œuvre de vulgarisation philosophique aux personnes que ces questions intéressent et qui ont la bonté grande de me suivre.

Il y a toujours un peu de l'apôtre et du martyr, comme le répétait souvent ma mère, témoin attentif et dévoué des deux carrières littéraires du père et du fils, dans l'écrivain ; rien n'est plus

vrai et il est curieux de voir, comment son sûr instinct de femme, d'épouse et de mère l'amenait aux mêmes constatations que Huysmans que je citais en débutant.

Pour moi, j'avoue que je serai satisfait si l'apôtre — l'apôtre républicain et libre-penseur surtout — a pu éclairer ses concitoyens et répandre un peu de bien moral autour de lui, en émancipant les âmes, en élevant les cœurs.

Je serai content si le martyr continue à prendre gaîment la vie et à mépriser les injures qui sont pour lui le plus précieux des cortèges, car si la réaction cléricale hurle en me lisant, ça prouve que je défends la vérité et que je sers utilement mon pays.

Alfred de Musset disait qu'il fallait toujours posséder :

« Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur. »

S'il y a longtemps que je ne possède plus le premier, le second est toujours bien à moi ; du moins j'aime à me le figurer. Et c'est pour cela que j'espère fermement terminer mon œuvre, vous offrir mes sept volumes de nouvelles philosophiques et que je vous dis : A bientôt !

PAUL VIBERT.



Paysages Parisiens





ROSSEL ET SES COMPAGNONS

UNE MAISON HISTORIQUE BOULEVARD GOUVION- SAINT-CYR, 93



A la veille de la guerre, peu de temps auparavant, mon oncle et ma tante Brunet — cette dernière sœur de mon père, — venaient de faire bâtir une maison pour s'y retirer, au numéro 93 du boulevard Gouvion-Saint-Cyr, tout près de la Porte-Maillot et juste en face du bastion actuel.

Comme ils n'y étaient pas encore installés au moment de la guerre, ils s'en allèrent en province, puis à Bruxelles et y restèrent pendant les deux sièges de Paris, ne sachant pas trop si les obus des Prussiens ou des Versaillais n'avaient point démoli leur demeure.

Heureusement il n'en fut rien, et quand ils retournèrent à Paris, ils trouvèrent la maison du 93 boulevard Gouvion-Saint-Cyr absolument intacte, seulement toutes les pièces du rez-de-chaussée étaient intégralement remplies de sable jusqu'au plafond, ou peu s'en faut; à ce point que l'on se demandait comment on avait dû s'y prendre pour en entasser tant.

Voici ce qui était arrivé : Rossel, avec son état-major, avait établi son quartier général dans les

caves parfaitement sèches et saines de la maison de mon oncle et y avait fait installer des lits de camp; mais, comme il redoutait les obus des Versaillais, il avait jugé prudent, avec juste raison, de faire en quelque sorte casemater la maison.

Comme mon oncle et ma tante ont conservé religieusement dans ces caves tout ce qui y rappelle le séjour de Rossel et de ses compagnons, je veux en donner une description sommaire, telle qu'on peut le voir à l'heure présente.

Dans la grande cave du milieu, sur le premier panneau-cloison en plâtre lisse, à gauche, derrière la porte, et dessinées au charbon, quatre têtes, soit d'abord le portrait de Rossel, puis, au dessous, celui de trois de ses compagnons légèrement caricaturés. A côté se trouvent des inscriptions au trois quarts effacées, mais que l'on pourrait, peut-être, tout de même arriver à reconstituer.

Sur le second panneau-cloison de l'autre côté de la partie qui donne sur la cave du fond, se trouve dessinées, cette fois, au charbon et en une espèce de couleur d'ocre jaune terne ou rougeâtre, neuf têtes : une de prussien avec son casque, une de Mengin également casquée de sa coiffure légendaire en toc moyennageux, une de roi de France, avec sa couronne. Puis il y en a une de capitaine, un portrait, sous lequel est écrit : *L'Épicier* et qu'il doit être possible d'identifier encore.

Au milieu du panneau se trouve un soldat tout entier prêt à tirer avec son fusil, et, en haut, à

droite, une grosse tête qui porte dans ses dents un trapèze où un soldat fait la voltige, la tête en bas, en tenant lui-même une femme à bras tendus par la ceinture.

Au-dessous, on remarque encore un as de pique.

Sur le panneau de gauche on voit une aigle impériale sur ses foudres et éclairs et une tête à demi effacée.

Il y a là de véritables reliques de ce pauvre Rossel et de ses compagnons, et il est probable qu'il serait encore facile d'identifier la plupart de ces portraits, ce qui aurait un intérêt vraiment capital pour l'histoire de la Commune.

Au moment de la mort de ce héros, fusillé si lâchement par la réaction, j'étais encore tout enfant, et, frissonnant devant les trente-cinq ou quarante mille Parisiens égorgés dans les écoles et les mairies pendant six semaines par les Versaillais, ivres de sang et de carnage, je fis le sonnet suivant qui, je crois, a sa place ici :

ROSEL MOURANT

J'ai vu grandir l'émeute... et la sombre terreur
Ramener dans Paris les crimes d'un autre âge ;
Des milliers d'assassins, écumant de fureur,
Se livraient, sans relâche, au plus sanglant carnage !
Le feu des passions a calciné mon cœur,
Le feu des combats a noirci mon visage,
Le râle des mourants, la guerre en son horreur
Jamais n'ont ébranlé mon âme et mon courage.
La Mort ! depuis longtemps je suis son compagnon
Je l'ai vue, accourant à la voix du canon !
Dévorer mille fronts qui bravent la mitraille !
Depuis longtemps son spectre assis à mon côté,
Creusait de mon tombeau l'obscur éternité.
Faut-il qu'en ce moment mon pauvre cœur défaille !

Qu'aurait-il dit le malheureux Rossel s'il avait connu jusqu'où allait la soif de froide vengeance de M. Thiers, le sinistre vieillard.

Maintenant, ce que je voudrais, c'est voir un grand journal illustré m'envoyer un artiste pour copier les têtes et les dessins dont je viens de parler, ou les prendre à la lumière du magnésium.

Je serais d'autant plus volontiers à sa disposition qu'il y a là certainement des souvenirs et des documents uniques sur le second siège de Paris, et, en ma qualité de vieux Parisien, je voudrais les sauver de l'oubli, tandis que je le peux et qu'il en est temps encore. (1)



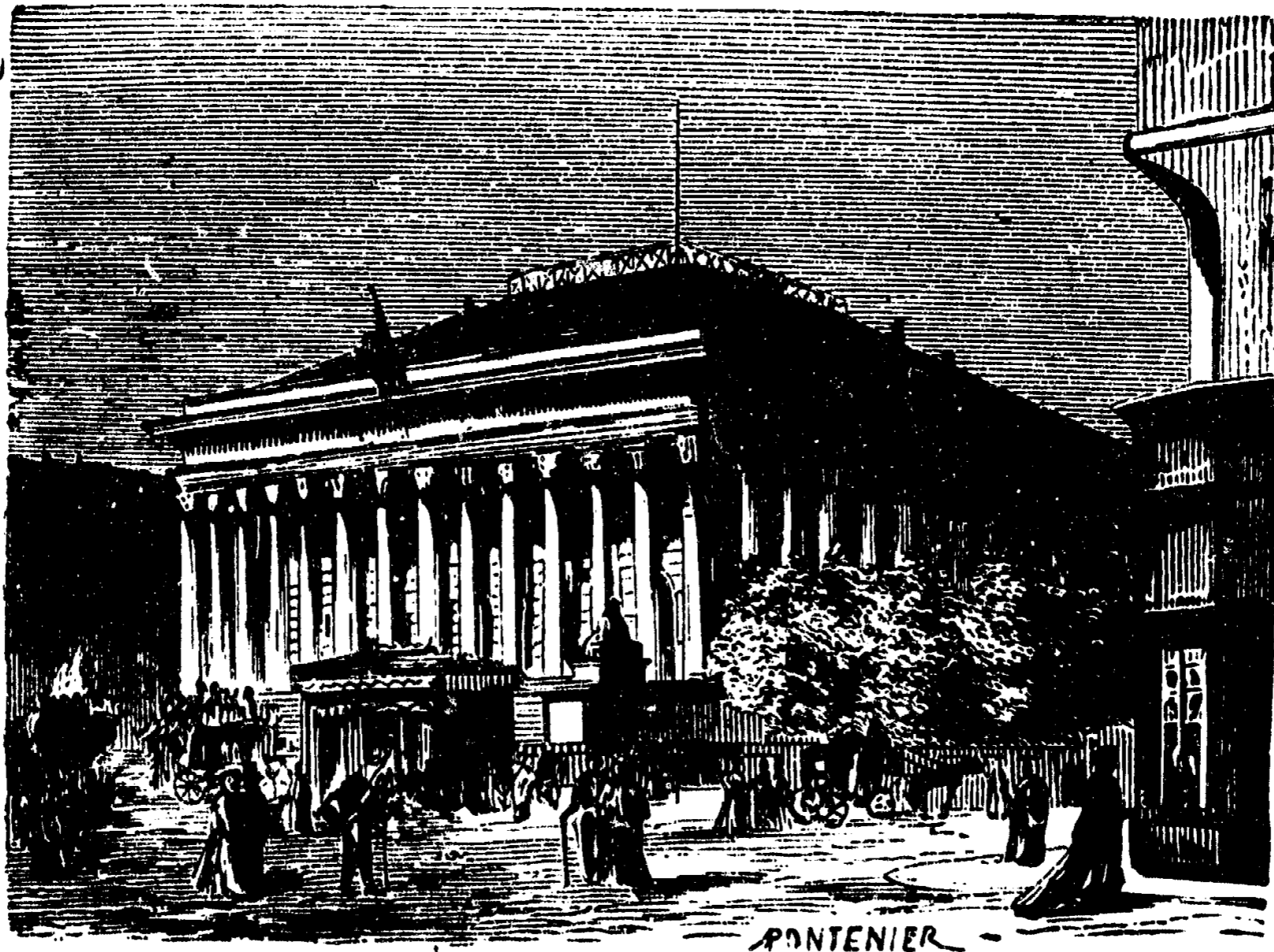
(1) Depuis, la maison de mon oncle a été vendue et je ne sais si les acquéreurs ont respecté ces reliques historiques.



LE JARDIN DE LA BOURSE

LE DERNIER MARRONNIER. — UN TÉMOIN DU PASSÉ.
— LE SOCLE DE CHARLEMAGNE.

Autrefois le carré entouré de grilles qui se trouve autour du Palais de la Bourse s'appelait le jardin de la Bourse, et quoiqu'il n'y ait que de l'asphalte, ça se comprenait encore relativement



à cause des marronniers qui se trouvaient alignés de chaque côté du monument.

Depuis que l'on a doté la Bourse des deux ailes que l'on sait, pour la transformer, de temple grec en une espèce de croix de Saint-André tronquée, ça s'appelle toujours le jardin de la Bourse,

et ça ne se comprend plus du tout. Aussi, lorsque des étrangers, sur la foi de leur Baedeker ou autres guides, viennent pour visiter le dit jardin et qu'on leur montre ce qu'il en reste, ils demeurent simplement babas; surtout ceux qui viennent de Rome!

Cependant lorsque l'on cherche bien sur le côté à gauche, devant l'aile nouvelle, on voit au coin un marronnier jeune et verdoyant :

Et s'il n'en reste qu'un je serai celui-là!

C'est ce marronnier que les guides font admirer triomphalement aux Anglais qui débarquent à Paris!

Si je suis bien informé, il est même question d'organiser des trains de plaisir pour permettre aux étrangers des cinq parties du monde, sans compter les deux pôles, de venir le contempler, et comme on craint que les Anglais ne veulent tous remporter une feuille de ce dernier témoin des âges révolus, il paraît qu'il est question de le faire entourer d'une grille protectrice. On affirme même qu'une pétition serait remise incessamment à M. Dujardin-Beaumetz — un nom de circonstance — pour le faire classer comme arbre historique!

Il paraît même que le marronnier du 20 mars, au jardin des Tuileries, est absolument furieux de se voir ainsi dégoté par le marronnier du jardin de la Bourse!

Rien d'étonnant à ce qu'il fasse maronner quelque confrère!

Ça ne fait rien, quand on fréquente, comme moi, le jardin de la Bourse, en qualité de journaliste financier, depuis la guerre, c'est-à-dire depuis tantôt trente-sept ans, on ne peut pas passer devant ce dernier témoin des temps écoulés sans une certaine émotion. Involontairement on le salue comme un vieux camarade ! Il connaît tout l'annuaire financier, depuis trois générations au moins, toutes les vieilles tripoteuses du marché des pieds humides, tous les petits télégraphistes en vadrouille, tous les levantins à la recherche d'une poire et toutes les midinettes à la recherche d'un chopin !

Il a vu fleurir à ses pieds, sur les soubassements, toutes les affiches multicolores du général Boulanger et autres candidats fumistes, et il a ombragé les pauvres vieux camelots marchands de crayons et les nourrices avec leurs gosses soif-fards attablés à leur joli comptoir de chair humaine !

Il en a vu bien d'autres, le marronnier du jardin de la Bourse, et par les plus beaux dimanches d'été, il a même eu, devant lui, sur la place de la Bourse, la vision torride et silencieuse du désert du Sahara !

Voilà pourquoi je l'aime ce marronnier et pourquoi, avec un peu de protection, je demanderai à Dujardin-Beaumetz de me nommer, sur mes vieux jours, jardinier en chef du jardin de la Bourse !

Un si joli métier et si facile !

Je vous jure que je soignerai le marronnier
comme un enfant chéri !

Je trouve dans les journaux la triste informa-
tion suivante :

« On se rappelle que le socle en bois de la statue de Char-
lemagne, parvis Notre-Dame, avait été incendié par des
cheminaux qui y avaient élu domicile. On avait décidé de
remplacer ce socle inflammable par un autre plus solide
en béton. Mais des raisons budgétaires ont dû retarder la
réalisation de ce projet. L'Administration l'avait promis
pour Pâques. Peut-être l'obtiendra-t-on pour la Trinité! »

Je propose une souscription pour lui donner
un piédestal en ciment armé, à ce brave Charle-
magne, ça sera tout à fait dans la note !

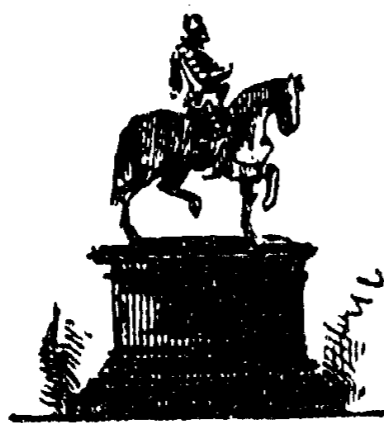




PÉTITION

DES DERNIERS ARBRES-INVALIDES DE PARIS
A M. LE PRÉFET DE LA SEINE

Monsieur le Préfet,



Permettez aux vieux arbres et aux derniers survivants des promenades et boulevards de Paris, de venir vous adresser très respectueusement la requête suivante :

Vous vous souvenez certainement que la Compagnie de l'Ouest a commencé par abattre une bonne partie de nos vieux compagnons de l'Esplanade des Invalides, et que M. Picard a continué le massacre avec entrain et sur une vaste échelle, sous prétexte d'Exposition universelle, non seulement sur l'Esplanade, mais encore aux Champs-Élysées et un peu partout où s'étendaient ses pouvoirs.

Nous autres les derniers survivants de la grande armée des arbres de Paris plantés, soignés ou replantés par feux Haussmann et Alphand — des pères pour nous — nous nous croyions sauvés du moins, après la grande saignée de l'Exposition universelle pendant laquelle notre sève coula à flot sous la cognée sacrilège des vandales iconoclastes.

Oui, iconoclastes, car nous sommes les saintes images de la poésie, de la nature et de la santé, au sein de la grand'ville !

Ah bien ouitche, voilà que tous les jours on nous en débouche un coin, comme dit Georges Berry, pardon, des kilomètres; sur tous les boulevards extérieurs de la rive droite, sous prétexte de faire un petit tram, appelé Métro pour les Parisiens parce qu'il est souterrain, et *met trop* de temps à se terminer; voilà que l'on en a arraché sur des kilomètres.

Ces ingénieurs feraient mieux d'arracher des pavés que des arbres, c'est plus amusant ! Quels dentistes cruels, monsieur le Préfet, que ces ingénieurs; il faut qu'ils arrachent jusqu'au dernier petit chicot !

Mais ce n'est pas tout, voilà que nos compagnons qui entouraient le temple de Plutus dans ce que l'on était convenu d'appeler le *jardin de la Bourse*, probablement parce qu'il n'y avait que de l'asphalte, viennent d'être sacrifiés, à leur tour.

Il y avait longtemps qu'ils abritaient le marché des pieds humides et que leur vieux cœur de bois palpait à l'unisson de celui des vieilles portières honoraires, ou des ouvreuses macrobites, ou des loueuses de chaises retraitées qui viennent jouer sur les mines de Mouzaïa, ou la part de fondateur du canal de jonction de la mer Picon à la mer Moreau.

Quand il y avait un krach sur les filatures de

bouchons où les carrières de gruyères, toutes ces dames étaient en larmes; et un jour, elles ont fait une véritable émeute parce qu'une dépêche, envoyée par canard-voyageur, venait de leur apprendre que les faucheurs de macaroni s'étaient mis en grève sur les bords du Pô !

Finis tout cela, ces pauvres vieux arbres de la Place de la Bourse sont couchés, morts, partis pour l'incinération comme leur devancier.

Eh bien, monsieur le Préfet, nous les derniers arbres survivants des boulevards et promenades de Paris, non pas les pieds humides, mais ce qui est plus grave, empoisonnés par la sale tuyauterie de la Compagnie du Gaz, nous en avons le spleen, nous pleurons nos frères assommés par les chemins de fer, M. Picard, l'Exposition universelle, le Métropolitain, l'agrandissement de la Bourse, etc., et nous voulons mourir.

Du moment que l'on pense que nous ne sommes plus les poumons de Paris, la santé des petites ouvrières, la joie de l'œil, l'ombrage des enfants et les vertes demeures des moineaux, nous n'avons plus qu'à aller retrouver nos ancêtres dans le chaud nirvana des arbres et nous voulons mourir.

C'est pourquoi, monsieur le Préfet, nous venons vous demander très respectueusement, avant que le Gaz n'ait complètement tué nos racines, nous les derniers invalides, les derniers vétérans, les derniers survivants et vestiges du monde sylvestre — à toi Armand — dans la capitale du

monde soi-disant civilisé, de bien vouloir nous donner le coup du lapin !

Notre reconnaissance vous restera éternellement acquise dans notre esprit de bois qui sera sous le charme et nous vous prions d'agréer les assurances congrues de la reconnaissance des derniers portes-feuilles de Paris, un peu pliés par l'âge et la douleur et frémissant dans tout leur être de se voir ainsi noyés et couverts de chaînes sous le soi-disant progrès moderne !

Pour copie que l'on forme (*sic*, ô morts) !





LES NOUVEAUX PROJETS
DE M. CHARLES GARNIER A L'OPERA

DISPARITION DU GRAND ARCHITECTE. — LES JARDINS
DE SÉMIRAMIS. — CURIEUX ESSAIS A PARIS

Depuis quelque temps, les amis de M. Charles Garnier, l'éminent architecte de l'Opéra, qui peut



prétendre à tout, grâce à son escalier, étaient un peu inquiets : le maître avait disparu.

Où est-il parti, qu'était-il devenu ? Nul ne le savait et l'on était fort étonné de retrouver chez ce brave Garnier, si méthodique habituellement, des procédés rappelant les fugues célèbres qui

doivent être le monopole de ceux qui cultivent le contre-point en général et de M. Camille Saint-Saëns en particulier.

J'ai voulu en savoir la cause et je me suis mis à la recherche de l'architecte de l'Opéra qui, d'ailleurs, est retrouvé depuis quarante-huit heures; mais si les inquiétudes ont disparu, il peut être cependant intéressant de savoir comment il a employé ses longs mois d'éclipse totale.

Il a d'abord commencé par s'enfermer dans une salle retirée de la Bibliothèque Nationale et là il a lu fiévreusement dans toutes les langues — la curiosité rend polyglotte — tout ce que l'on a écrit ou dessiné depuis 3771 ans, et même plus, sur les fameux jardins suspendus élevés à Babylone par la très séduisante et simillante Sémiramis. Ce travail de bénédictin étant terminé, M. Charles Garnier s'est empressé de se rendre sur les lieux mêmes, en Assyrie, pour examiner les ruines des dits jardins et, comme je tiens à être exact, je précise et puis affirmer qu'il s'y est rendu en bicyclette.

Maintenant qu'il est de retour, il a l'intention de couvrir tous les toits immenses de l'Opéra de vastes caisses en aluminium — ce qui sera très léger — remplies d'arbres, de fleurs et de plantes rares; en été, ça sera tellement merveilleux que l'on est convaincu qu'il faudra organiser des bateaux de plaisir sur la Manche et que le gouvernement n'aura plus besoin de donner de subvention à l'Académie nationale de musique.

Il y a là, de la part de M. Charles Garnier, une idée géniale qui sera plus que le clou de l'Exposition de 1900, mais qui sera le clou permanent et superbe de la Métropole du monde !

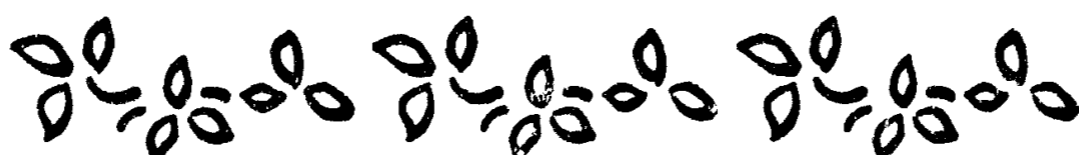
Du reste, le petit figuier — d'autres affirment que c'est un simple platane — qui est planté sur l'entablement de l'un des piliers de la porte d'entrée des artistes, qui donne sur le boulevard Haussmann, vient très bien : il fait tous les jours la joie et l'admiration des Parisiens et ce premier essai semble bien augurer des vastes projets de M. Garnier.

Si je suis bien renseigné — et j'ai la modeste prétention de toujours l'être — le sympathique architecte va passer l'hiver à Haïti, aux Antilles, de manière à étudier les mœurs et la manière de se comporter du *figuier maudit*, espèce de banyan ; car si l'on pouvait arriver à enraciner cet arbre intertropical dans les anfractuosités de l'Opéra, avec un calorifère aux pieds, pour chauffer les racines, on pourrait espérer que l'Opéra ne tarderait pas à être couvert d'une luxuriante végétation, comme cela peut se voir pour l'ancien Théâtre-Français, au Cap-Haïtien.

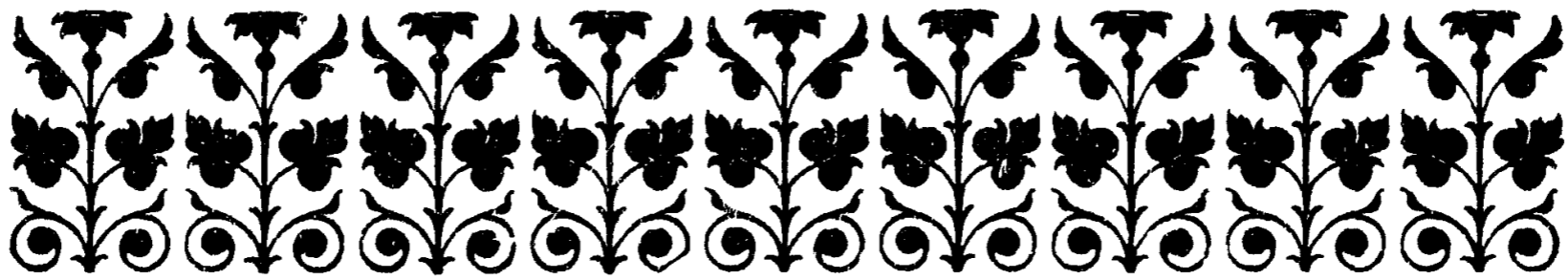
En tout cas, quoi qu'il arrive, tous ces projets de l'éminent architecte sont grandioses et je tenais à en faire part à nos lecteurs. D'un autre côté, les travaux déjà accomplis par lui à la Bibliothèque Nationale et en Assyrie sont très herculéens ; ceux qu'il va accomplir cet hiver en Haïti seront aussi importants et personne ne saurait

nier que le résultat déjà obtenu boulevard Haussmann ne soit fort digne d'intérêt, malgré l'étroitesse légendaire de l'entrée des artistes !

Je ne puis donc mieux terminer qu'en formant les vœux les plus ardents en faveur des jardins suspendus de M. Charles Garnier à l'Opéra. Lorsque nous aurons enfin l'Opéra ainsi empanaché de verdure, avec la Cour des Comptes de l'autre côté de l'eau, nous n'aurons plus rien à envier ni à Babylone, ni aux plus étincelantes cités du monde entier dans tous les temps. (1)



(1) Depuis vingt ans tout cela a bien changé; l'arbre du boulevard Haussmann a été enfin arraché, et le pauvre Garnier, né en 1825, comme mon père, est mort, lui aussi.



L'AMOUR DES ARBRES

CURIEUSE INTERVIEW DU PRINCE DE SAGAN. — AIMEZ-VOUS LES ARBRES ? ON VA EN METTRE PARTOUT. (1) — LES PROJETS DU PRINCE.

Un de mes amis du Midi de la France, en ce moment en villégiature sur les bords de l'Océan, vient d'avoir la bonne fortune de passer une après-midi à Deauville avec le prince de Sagan, qui a bien voulu, entre autres choses, lui faire part de ses projets.

Comme il s'agit là d'une question du plus haut

(1) A la fin de 1907 la note suivante paraissait dans la presse :
Quel est l'arrondissement de Paris qui possède le plus grand nombre d'arbres ?

C'est le 16^e arrondissement (Passy) qui arrive très bon premier avec 10.500 arbres et 32.500 mètres plantés sur 1.483.000 mètres carrés. On s'étonnera de voir la deuxième place occupée par le 13^e (Gobelins) qui a 7.340 arbres, 22.500 mètres plantés pour 1.104.000 mètres carrés. Presque ensemble avec 7.000 à 7.300 arbres se placent les 7^e, 14^e et 17^e (Palais-Bourbon, Observatoire et Batignolles-Monceau) et alors seulement apparaît dans les curieuses statistiques dressées à la direction municipale des promenades et plantations, le 8^e arrondissement (Elysée) qui pour 1.200.223 mètres carrés n'a que 6.880 arbres et 9.700 mètres plantés. Les 18^e (Butte-Montmartre) et 20^e (Ménilmontant) terminent la liste des arrondissements favorisés en arbres ; ils en ont 4.500 chacun sur 960.000 et 947.000 mètres carrés.

L'arrondissement le plus pauvre d'arbres est le 8^e (Opéra) avec 390 arbres : le quartier du Faubourg-Montmartre n'a pas un seul arbre et le quartier Saint-Georges n'en a que *quatre* sur 76 mètres plantés.

Le 2^e arrondissement (Bourse) a 720 arbres et le 1^{er} (Louvre),

intérêt, j'ai obtenu de mon ami la permission de rapporter ici, pour mes lecteurs, les parties les plus saillantes de cette interview sensationnelle.

Comme mon ami désire garder l'incognito, pour l'intelligence du dialogue, je le désignerai simplement sous le nom de Tartarin.

Ceci dit, voici les parties essentielles de leur conversation éminemment suggestive :

Tartarin. — Vous avez pu, comme cela, Prince, vous arracher à la vie de Paris, que vous aimez tant ?

Le Prince. — Que voulez-vous, vous connaissez ma passion pour les arbres, c'est plus fort que moi, je ne puis pas m'en passer, aussi je suis

1.080; mais, pour ce dernier, il faut noter que, dans la statistique, ne sont pas comprises les plantations des berges de la Seine, de la cour carrée du Louvre et du Carrousel. De même il faut, répétons-le bien, ajouter aux chiffres ci-dessus indiqués les arbres des squares, jardins publics, mairies, écoles, etc. Disons simplement que la surface totale de ces emplacements est de 1.240.547 mètres carrés dont près de la moitié est plantée en gazon. Quant au nombre total des arbres de Paris entretenus par l'administration municipale il est d'environ 87.000.

A ce chiffre, il faut ajouter les arbres des promenades appartenant à l'État : Tuileries, Luxembourg, jardin du Louvre, Jardin des Plantes et square du musée de Cluny.

Les bois de Boulogne et de Vincennes qui font partie du domaine municipal ne sont pas compris non plus dans cette statistique.

Nous devons nous contenter de savoir que le bois de Vincennes a 847 hectares 83 ares 12 centiares, dont 318 hectares boisés, et que le bois de Boulogne a 409 hectares boisés, sur 934 hectares 22 ares et 54 centiares.

Il faut reconnaître que c'est encore bien insuffisant et que lorsque le Conseil Municipal se refuse à faire le square Faraday, aux Ternes, par exemple, pour ne citer que celui-là, il est bien ignorant des lois les plus élémentaires de l'hygiène; ce sont les pauvres parisiens qui en souffrent et payent les pots cassés, sous forme de tuberculose!

Et ils sont plus de trois millions !

venu ici pour vivre au milieu d'eux, en ami et jouir de leur délicieux ombrage.

Tartarin. — Je le sais.

Le Prince. — Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est que ma passion pour les arbres va, je l'avoue à ma honte, jusqu'à la monomanie; ainsi, à Paris, dans mon hôtel, figurez-vous que j'ai fait concurrence à feu Jenny l'ouvrière, de touchante mémoire, et que j'ai de petits arbres nains — ah combien petits! — dans des pots, sur toutes mes fenêtres et que je les fais soigner comme des enfants. Ainsi mon valet de chambre a les ordres les



plus précis et par ces temps de chaleur, il se lève toutes les nuits pour arroser et dans le jour je les fais abriter avec de la gaze verte.

Mais ce n'est pas tout, dans mon cabinet de travail, j'ai un arbre généalogique; dans mon moulin, à mon château, j'ai un arbre de couche, et souriant le prince tend la main avec une grâce inexprimable et ajoute :

— Vous voyez, fort heureusement pour moi, je possède aussi l'arbre de vie !

Tartarin. — Tous mes compliments, Prince.

Le Prince. — Oh oui, sur ce terrain, étranger à la politique, vous pouvez dire, vous qui êtes journaliste, que je suis bien en communion d'idées avec :

le Conseil municipal de Paris et que je possède comme lui, le respect, l'amour, le fanatisme des arbres poussés jusqu'à la passion.

Tartarin. — Je n'y manquerai pas, Prince.

Le Prince. — Parfaitement, mais ce n'est pas encore tout, cher monsieur, et tenez, puisque vous me faites l'honneur de m'écouter...

Tartarin. — Tout l'honneur est pour moi ! et croyez...

Le Prince. — Ecoutez bien, vous savez que je suis président de la *Société des Steeple-Chases*. Cela me donne une certaine influence et ma parole est assez écoutée...

Tartarin. — Comment donc !

Le Prince. — Eh bien je rumine depuis longtemps un grand projet et j'espère bien arriver, avec le concours de tous mes collègues, à sa prompte réalisation ; vous m'écoutez ?

Tartarin. — Je suis tout oreilles.

Le Prince. — Vous n'avez pas été sans remarquer qu'il y a beaucoup plus de courses en été qu'en hiver.

Tartarin. — Parfaitement.

Le Prince. — Et que les malheureux jockeys, aussi bien que les chevaux étaient rôtis souvent par le soleil implacable...

Tartarin. — Parfaitement.

Le Prince. — Eh bien je veux faire planter de chaque côté de la piste une double rangée d'arbres, mais des arbres sérieux, des grands, des beaux, des nobles, des marronniers, des syco-

mores ou des platanes, de manière à ce que bêtes et gens soient abrités des rayons intempestifs de Phébus, comme disait mon grand-père...

Tartarin. — Votre idée est géniale, Prince.

Le Prince. — Que voulez-vous, elle est tout au moins humaine et puis ne me demandez point d'autre raison : j'aime les arbres.

Tartarin. — Parfaitement.

Le Prince. — On m'objectera bien que ça pourra cacher la vue pour les spectateurs, mais ils verront par dessous ; et puis, j'ai pensé à tout, je laisserai aux quatre coins de la piste une petite clairière et quand les chevaux auront disparu, et quand on les attendra au passage de la clairière et quand les casaques des jockeys apparaîtront alors étincelantes sous le soleil, je pense que l'intérêt, loin d'être amoindri, sera de la sorte véritablement déculpé. Je vois d'ici tous les spectateurs haletants, les yeux fixés sur les clairières révélatrices qui seront là comme autant de relais et comme autant de poteaux indicateurs : qui va déboucher le premier ? crîront cent mille poitrines empoignées jusqu'aux larmes...

Tartarin. — Je ferai remarquer respectueusement à M. le Prince que...

Le Prince. — Je sais, que les poitrines ne pleurent pas ; c'est une erreur, Monsieur, les larmes remontent de la poitrine aux yeux, c'est leur source. Je poursuis. De la sorte, comprenez-vous, je sauve la santé des chevaux et des jockeys, je décuple l'intérêt des courses et, partout où il y a

des champs de courses j'apporte la joie dans le pays, en l'assainissant. Je vais plus loin en Algérie, je plante des eucalyptus le long de mes pistes et j'éloigne ainsi à jamais les fièvres du pays. Ah ! si je pouvais seulement établir en ce moment des champs de courses à Madagascar avec des eucalyptus autour, nos troupes seraient sauvées au bout... de deux ans !

Tartarin. — Arrêtez, Prince, je suis ébloui.

Le Prince. — N'est-ce pas que mon projet est grandiose ? et puis, voyez-vous, je satisfais mon ardente passion pour les arbres.

Tartarin. — Je suis convaincu, Prince, que le Conseil municipal de Paris, ému jusqu'aux larmes, à une pareille nouvelle, va vous élever une statue équestre au Bois-de-Boulogne.

Le Prince de Sagan. — Vivent les arbres, tous, même celui de la liberté !

Tartarin. — ...faitement !!!

(Ils se serrent la main et se séparent silencieusement et l'on n'entend plus que le bruit de leurs larmes qui tombent goutte à goutte sur le tapis, tant est profonde leur émotion).

N'est-ce pas que cette interview est palpitante d'intérêt ?

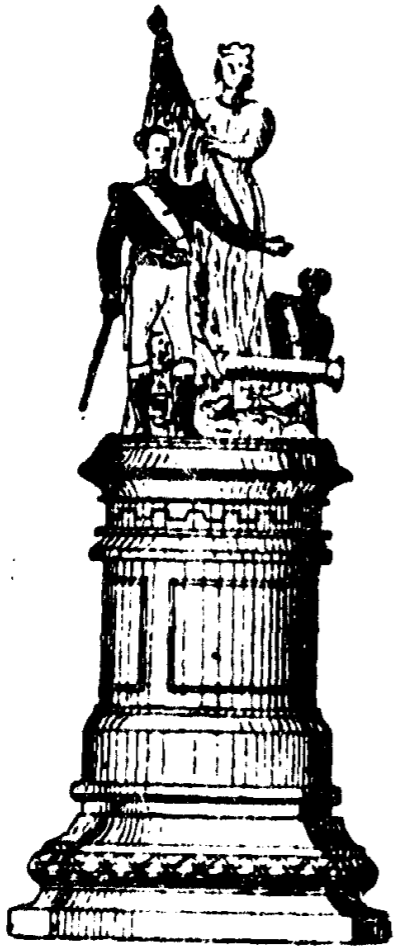




LA GARE SAINT-LAZARE

I

AUTREFOIS. — AVANT LA GUERRE. — ANECDOTES ET
SOUVENIRS PERSONNELS



Puisque j'ai promis de battre le rappel des souvenirs d'antan, à propos de la vieille gare Saint-Lazare d'autrefois, de celle que l'on appelait primitivement la gare de Saint-Germain, c'est le moment de m'exécuter et de fouiller un peu au hasard de ma mémoire, puisque je n'ai naturellement ni notes ni dossiers, suivant la méthode habituelle des annalistes et même... des compilateurs !

Quand la gare primitive de la ligne de Saint-Germain fut construite à l'angle des rues Saint-Lazare et d'Amsterdam, avec sa cour d'entrée en triangle largement tronqué aux deux extrémités, sur la rue Saint-Lazare, en face la rue du Havre, et sur sa propre façade qui en formait le fond monumental, avec sa double galerie, du côté de la rue d'Amsterdam et du côté de la cour Bony, elle passait, à juste titre, pour un chef-d'œuvre de grâce et d'élégance ; et de fait tout de suite,

du coup, toutes proportions gardées, elle devint aussi vivante, mouvante et animée qu'aujourd'hui, c'est-à-dire la première gare du monde.

Lorsque l'on avait monté les larges marches de l'entrée, on se trouvait dans une salle qui paraissait grande pour l'époque, et le double escalier qui menait aux salles d'attente était fort gracieux, quoique aujourd'hui il ferait l'effet d'un escalier joujou.

Sur le côté droit, on se trouvait de plain-pied avec la rue d'Amsterdam et l'on allait faire enregistrer ses bagages dans une longue salle moitié voûtée, le long de la rue d'Amsterdam, dont une partie a été conservée et transformée aujourd'hui en café.

Par une belle matinée de printemps, alors que nous habitions le boulevard Montparnasse, au 130, près la rue Campagne-Première, nous avions, mon père, ma mère, ma jeune sœur et moi pris un fiacre ou deux pour venir à la gare, afin d'aller passer l'été, comme chaque année, dans notre petite maison de Verneuil-sur-Seine, en face Triel.

Cela devait se passer aux environs de 1862. J'avais donc dans les onze ans et ma sœur, tenue par la bonne, dans les quatre ans; et comme mon père avait pris ses billets et faisait enregistrer une foule de malles et de menus bagages, comme il arrive pour d'honnêtes gens qui vont passer six mois aux champs, l'enregistrement était long, L'employé qui pesait se perdait dans les poids et

celui qui inscrivait, dans les écritures, pourtant bien simples. Un monsieur grincheux était derrière mon père et impatienté, il murmurait entre ses dents :

— Décidément, Paul de Kock est un grand homme ! La famille Gogo n'est pas morte !

Et mon père se retournant, d'un air aimable :

— Vous avez raison, monsieur, car je suis son dernier représentant !

Du coup, les voyageurs qui attendaient leur tour partirent d'un tel éclat de rire que les employés en firent autant et que le monsieur, de plus en plus furieux, dut attendre un peu plus longtemps.

C'est toujours dans cette grande salle d'entrée que se trouvaient, si j'ai bonne mémoire, dans leur installation primitive et dans des angles, une marchande de fleurs, une marchande de journaux et plus tard une marchande de tabac.

Meissonier, le peintre célèbre, encore relativement jeune, habitait à Poissy une espèce de vieille abbaye qu'il avait fait transformer et qui lui avait coûté les yeux de la tête et où il se plaisait beaucoup.

Aussi lui, sa femme, sa fille et son fils étaient-ils continuellement sur la ligne.

Tous les habitués de la gare connaissaient la large barbe de fleuve du père et les manières plus ou moins excentriques du fils.

L'éventaire des journaux était tenu par une pauvre vieille femme, et un soir que le fils Meis-

sonier revenait de prendre une leçon d'équitation, botté et une cravache à la main, sur le coup de cinq heures du soir, il fit, en manière de plaisanterie, sauter tous les journaux de la pauvre vieille à coups de cravache, en criant :

— Eh, la vieille, combien vos feuilles de choux ?

Les journaux s'éparpillèrent à travers la salle ; la pauvre bonne femme pleurait et le jeune Meissonier se tordait de rire. Mais le public lui fit un mauvais parti, et séance tenante on le força à donner un louis d'indemnité à la marchande, qui fut vite consolée !

On parla longtemps de l'aventure sur la ligne, entre Paris et Mantes, où tout le monde en connaissait les héros, au moins de vue.

Du reste la ligne était fréquentée à cette époque par des gens chics : le comte de Talleyrand à Verneuil, le comte Daru à Bécheville, dans le bois de Verneuil ; le marquis de Marochetti, le grand sculpteur, à Vaux ; Baroche, premier ministre à Juziers, près Meulan ; de hauts magistrats comme les Hély d'Oissel, etc., à Poissy, à Hardricourt, recevaient beaucoup, et c'était un va-et-vient d'invités avec leurs domestiques, tous les jours à la gare Saint-Lazare.

Auprès de Poissy, Rachel et toutes ses sœurs et toute sa famille vivaient chez le jeune marquis de La L... Et plus tard enfin, Sary, le fameux directeur des Folies-Bergère, menait joyeuse vie à Vaux, emmenant des troupes entières d'artistes du sexe faible tous les samedis à la gare de Triel...

Et voilà comment tous les mondes, le grand et le demi, passaient et repassaient à la gare Saint-Lazare. Mais c'est l'histoire de la ligne de l'Ouest de Paris à Mantes qu'il me faudrait écrire alors. Je le ferai peut-être un jour, montrant ainsi tous les dessous anecdotiques et secrets de la politique sous le second Empire. Mais, aujourd'hui, je veux m'en tenir à la seule vieille gare Saint-Lazare, dont le père Thiers et Guizot, dès la première heure, étaient aussi des familiers.

En bas, dans la cour, au coin des rues Saint-Lazare et d'Amsterdam, se trouvait un café Durand, très achalandé, où tous les habitués allaient prendre leur apéritif, — ce qui était moins à la mode qu'aujourd'hui et n'en valait pas plus mal, — Nadar y venait au lendemain de la guerre prendre son absinthe tous les jours régulièrement. Et comme aujourd'hui ce superbe macrobite est toujours jeune et solide là-bas, sur la Canebière, il semble que les apéritifs ne lui ont jamais fait de mal ; toute la question est de savoir en user avec modération, et c'était le cas de ce brave Nadar, qui a su jeter un si vif éclat sur la photographie et l'aérostation... sans oublier le domaine des lettres !

Lorsqu'à une reprise de *la Vie parisienne*, aux Variétés, il y a quelques années, je revis la salle de la vieille gare Saint-Lazare d'antan, si vivante et si vraie dans tous ses détails et dans son exacte reconstitution, je ne m'en cache pas, j'en fus ému jusqu'aux larmes. C'était comme toute ma jeu-

nesse que je revoyais défilier sous mes yeux dans une subite et suprême évocation !

Oui, nous autres, vieux Parisiens, qui avons le malheur involontaire de vieillir, nous aimons tant notre ville, que nous conservons surtout pieusement au fond de notre cœur, tous ses enfants disparus !

Est-ce du fétichisme puéril ou du ramollissement ? Ni l'un, ni l'autre. C'est simplement l'idée instinctive du noyé qui se raccroche à toutes les branches de la rive !

Or, la vie, c'est le fleuve qui nous emporte tous vite, et nos souvenirs sont comme les branches auxquelles nous voulons nous raccrocher désespérément...

— Diable, allez-vous dire, c'est très mélancolique, ce que vous dites-là.

— Pas du tout, c'est la constatation même de la vie et c'est même ce qui la distingue de la Compagnie de l'Ouest.

— Comment cela ?

— Dame ! en venant au monde, on ne trouve pas dans son berceau, que je sache, un billet d'aller et retour... comme à la gare Saint-Lazare !

— C'est pourquoi vous l'aimiez tant ?

— Vous l'avez dit.





II

LA SALLE DES PAS-PERDUS. — AUX GRANDS JOURS DE
MANIFESTATIONS. — L'EXERCICE DES PETITS
MÉTIERS MALPROPRES. — LA PREMIÈRE GARE
DU MONDE COMME MOUVEMENT DE VOYAGEURS.
— L'ANTICHAMBRE DU NOUVEAU-MONDE.

Donc en entrant dans la cour et en montant l'escalier de la vieille gare de l'Ouest, une fois dans la première salle à colonnes que j'ai décrite, on trouvait à gauche en entrant, c'est-à-dire du côté opposé à la rue d'Amsterdam et en face, un autre escalier qui vous conduisait à la salle des Pas-Perdus, laquelle n'était encore qu'un embryon, si j'ose m'exprimer ainsi, et était seulement *centrale*, le bout sur la rue de Rome étant en construction ou inachevé et celui sur la rue d'Amsterdam ne devant être construit qu'avec la gare, neuve et transformée, c'est-à-dire en 1887-1888 pour l'Exposition de 1889.

Cette salle des Pas-Perdus était donc moitié plus courte qu'aujourd'hui, mais déjà très animée, très vivante, très débordante, si j'ose m'exprimer ainsi; par devant il y avait une espèce de cour intérieure, fermée au public, qui n'était pas très propre et qui servait de débarras à la Compagnie et la fameuse cour Bony, rue en cul-de-sac, perpendi-

culaire à la gare, commençant rue Saint-Lazare, par conséquent très courte et renfermant quelques hôtels, très convenables d'ailleurs et même mieux fréquentés que ceux du passage Tivoli, de l'autre côté de la rue d'Amsterdam.

Du reste, et c'est facile à comprendre pour quiconque à un peu voyagé dans sa vie, la salle des Pas-Perdus n'a pas plus tôt été achevée qu'elle est devenue, grâce à sa conception très simple et très commode, avec ses multiples ouvertures, ses cafés et son entrée de plain-pied sur les voies, la salle la plus vivante et la plus grouillante de celles de toutes les gares du monde entier.

Là encore, si je voulais invoquer mes souvenirs personnels, il me faudrait un volume; mais je veux simplement ne rapporter que quelques faits plus typiques et que j'ai vus de mes propres yeux, ce qui est encore le meilleur moyen de leur donner au moins l'attrait de la chose vécue.

De temps en temps au passage d'un souverain, il y a parfois de grands mouvements de foules dans la salle des Pas-Perdus, de même qu'il y a parfois un certain remous, lorsque le matin, les employés et les midinettes se rendant par milliers à leur travail, le président de la République les traverse et les coudoie un instant démocratiquement pour aller chasser à Rambouillet.

Or donc, le jour où M. Loubet venait d'être élu président de la République, au Congrès de Versailles, le 18 février 1899, les nationalistes avaient massé une foule archi-compacte, payée, discipli-

née et résolue aux pires extrémités, dans la salle des Pas-Perdus de la gare Saint-Lazare.

Le mot était : « Suivant les circonstances, assommez le président Loubet si faire se peut ; en tout cas, si la police vous empêche de l'atteindre, conspuez-le fortement. » J'étais là, avec mon coupe-file à la main, mais n'ayant pas voulu me mêler à cette tourbe calme en apparence, froide et sinistre, lorsqu'un de mes amis, un vieux socialiste de Seine-et-Oise, tenant un des grands cafés de Saint-Cloud, en face le Cadran-Bleu, — je précise, — et mort depuis, vint à passer.

— Eh bien ?

— Ça sent mauvais.

— Je suis au milieu de cette foule pour voir.

— Prenez garde d'être reconnu ; c'est dangereux.

— Bast.

— Venez me retrouver chez Mollard quand le président sera rentré.

— Entendu.

Et une heure plus tard, en prenant un bock, voilà ce que me racontait mon ami :

— Petit à petit, je me suis insinué dans cette foule compacte, et des messieurs très chics se mirent à circuler dans les groupes en nous disant :

— Vous connaissez le mot d'ordre du patron : « Tapez, et s'il n'y a pas moyen, gueulez ferme, au moins, au passage de Loubet, » et en même temps ils nous remettaient à tous un paquet de tabac de cinquante centimes.

—Et tenez, me dit mon ami en le retirant de sa poche, le voilà. En le regardant je vis une fente faite avec un canif tranchant sur l'une des faces; j'appuyai et en fis sortir une pièce de deux francs.

Mon ami bondit de joie.

— Cinquante sous donnés par les nationalistes, quelle aubaine; jamais argent ne m'a fait tant plaisir! Il solda les deux consommations, et voilà comment Déroulède m'a payé un verre sans le savoir!

Ainsi donc il y avait là des milliers de gens payés 2 fr. 50 chacun pour enlever le président Loubet. Ça représentait une belle somme et ça prouvait que les nationalistes puisaient à pleines mains dans la caisse de la congrégation!

J'ai tenu à conter ici cette histoire authentique, car c'est bien ainsi par ces petits côtés que l'on éclaire et que l'on écrit la véritable histoire.

Un autre jour, il y a longtemps, une troupe famélique d'émigrants étaient là, de braves Italiens partant en Amérique, et par hasard deux jeunes filles, deux enfants de quinze ans, parmi eux et parlant un peu le français m'abordèrent en pleurant pour me dire que le bureau de tabac qui est au milieu de la salle ne voulait pas leur changer une pièce de vingt francs pour acheter deux cigares d'un sou pour leur père, sous prétexte quelles étaient des *sales étrangères*! Je priai les deux enfants de me suivre et je donnai la pièce de vingt francs au buraliste, qui, avec sa fille et sa femme, m'agouinèrent de sottises.

— C'est bien simple, dis-je, je vais vous dénoncer au ministre des Finances, car vous êtes fonctionnaire et n'avez pas le droit de refuser votre marchandise.

La foule s'était amassée, et quand elle sut la conduite ignoble de ce buraliste, elle voulait jeter sa boutique en l'air et je dus employer toute mon éloquence, cette fois, à sauver le misérable.

Mais comme il y a tout de même des brutes qui ont une drôle de mentalité et qui comprennent vraiment cruellement les grands principes de solidarité humaine ! Et pourtant, si on leur en faisait autant à l'étranger, à ces sauvages !

Il y a bien des petits métiers peu recommandables dans cette vaste salle des Pas-Perdus : des voleurs qui attendent les provinciaux naïfs pour leur faire le coup de la sacoche, de pauvres filles qui attendent le client bénévole, des jeunes gens aux allures louches, aux professions interlopes ; mais tout cela n'est que l'écume inévitable des grandes villes et, de temps en temps, un bon coup de balai nettoie le grand hall pour quelques jours. Mais ce qu'il faut retenir, c'est que cette gare Saint-Lazare est de beaucoup la première du monde comme mouvement de voyageurs, bien avant Berlin, Londres et New-York.

Il y a quelques années, elle transportait plus de 60.000 personnes par jour et plus de 300.000 aux jours de fêtes, comme le 14 juillet, le jour du Grand prix, etc.

Aujourd'hui, elle doit en transporter plus de

100.000 par jour, avec tout près d'un millier de trains, et bien près de 500.000 les jours de fêtes. Il faut avouer que ce sont là vraiment de beaux chiffres et qu'aucune capitale jusqu'à ce jour n'a encore pu atteindre.

Et puis cette gare Saint-Lazare, je l'aime non seulement parce que je l'ai connue tout enfant, dans toutes ses transformations, mais encore parce qu'en ma qualité de vieux colonial j'y vois comme l'antichambre du Nouveau-Monde.

C'est une porte ouverte sur la mer, sur l'infini des horizons mouvants, sur les pays neufs; et si j'avais le pouvoir, amis lecteurs, de narrer les mémoires des émigrants de toutes nationalités qui ont passé par la gare Saint-Lazare, ce n'est pas un volume, mais cent volumes qu'il me faudrait écrire, et ce serait l'histoire même, émouvante et vécue, de l'évolution de l'humanité tout entière depuis plus d'un demi-siècle.

C'est ainsi que tout s'enchaîne sur la terre et qu'en parlant de la gare Saint-Lazare me voilà ramené invinciblement aux plus hautes préoccupations économiques et historiques de ce siècle naissant.

Ce sera pour une prochaine fois, et aujourd'hui je me contente de ce souvenir ému, de ce salut attendri à ma vieille gare Saint-Lazare, qui fait comme partie du mobilier familial de mon enfance et de ma jeunesse ! et c'est assez pour le cœur d'un vieux Parisien.



M. DOVE LE DOYEN DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

II. Y A CINQUANTE ANS. — SOUVENIRS PERSONNELS

Dernièrement, *le Petit Journal* publiait le portrait et une courte biographie de M. Dove, le doyen des chemins de fer français, dont je veux commencer par mettre l'extrait suivant sous les yeux de mes lecteurs :

« M. Dove, qui est d'origine britannique, est âgé actuellement de quatre-vingt-trois ans. Il est entré dans les chemins de fer français en 1843 et faisait alors partie de cet important groupement d'ingénieurs et d'ouvriers anglais qui furent appelés dans notre pays au moment de la construction des premières lignes.

« A cette époque, il n'existait pas, comme aujourd'hui, de grands réseaux de voies ferrées mettant en communication les plus petites villes du territoire; il y avait simplement des entreprises particulières telles que celles exploitant les lignes Paris-Saint-Germain, Paris-Versailles, Paris-Chartres, Paris-Rouen, Rouen-le-Havre, etc.

« La fortune de ces petites compagnies était loin d'être égale et plusieurs d'entre elles durent céder leur exploitation; c'est ainsi que la Compagnie de

l'Ouest, qui exploitait seulement la ligne Paris à Chartres, se fondit avec la Compagnie de Paris au Havre, tout en conservant son titre.

« C'étaient alors des capitalistes anglais qui se trouvaient à la tête de cette Compagnie qui faisait construire ses locomotives et son matériel de traction par des concessionnaires anglais, MM. Buddicom and C^o, dont les ateliers étaient situés d'abord, place des Chartreux, à Rouen, puis à Sotteville, où ils sont encore actuellement.

« Cela suffit pour expliquer comment de nombreux Anglais vinrent se fixer, à cette époque, dans notre région.

« Ainsi que nous le disons plus haut, c'est en 1843 que M. Dove vint se fixer à Rouen : on procédait alors aux travaux d'établissement de la ligne du Havre.

« Le jour de l'inauguration officielle de cette nouvelle voie, ce fut lui qui conduisit le train dans lequel les membres du conseil d'administration de la Compagnie firent le parcours.

« Quand la Compagnie de l'Ouest, dont le trafic devenait de plus en plus considérable, transféra à Sotteville-lès-Rouen ses ateliers de la place des Chartreux, M. Dove y fut nommé chef de dépôt et il occupa ces fonctions jusqu'au moment de la retraite.

« Le vieil employé regagna alors son pays natal ; mais il n'a cependant pas oublié la France, car chaque année, et malgré son grand âge, il vient passer plusieurs mois à Rouen et à Sotteville, au

milieu de tous les amis qu'il a conservés à la Compagnie de l'Ouest.

« Un de ceux-ci m'a raconté une anecdote assez curieuse que je m'en voudrais de passer sous silence :

« En 1900, un grand financier anglais, M. Edouard Blount, qui avait été administrateur de la Compagnie du Havre à Rouen, et qui par suite était devenu président du conseil d'administration de la Compagnie de l'Ouest, fit paraître ses mémoires, dans lesquels il avait noté toutes ses impressions depuis qu'il avait pris en main la construction des chemins de fer de l'Ouest.

« A un certain endroit, il disait : « Je suis sûrement le plus vieux de ceux qui s'occupent en France de la question des chemins de fer ; si je ne m'abuse, je suis même le plus âgé de ceux qu'elle a jamais fait vivre ! »

« M. Dove lut le livre et ce passage le frappa.

« Au cours d'un de ses voyages en France, il alla trouver son ancien administrateur.

« — Vous avez commis une erreur, — lui dit-il, — *the oldest man* — le plus vieil homme — des chemins de fer, c'est moi !...

« — Pourtant, — protesta M. Blount, — nous sommes arrivés ensemble à Rouen en 1843 !..

« — C'est vrai, mais, depuis 1837, j'étais déjà employé au bureau de Stephenson.

« L'ancien administrateur de la Compagnie du Havre à Rouen s'inclina de la meilleure grâce, et, dans la seconde édition de son livre, il rectifia et

consacra même plusieurs pages à son ancien collaborateur, auquel il décerna sans vouloir le lui discuter le titre de doyen des chemins de fer dont il était bien *the oldest man*. »

Ces simples lignes amentent tout à coup dans mon esprit tous les échos de mon enfance et de ma jeunesse, et comme ils touchent à l'histoire même de nos chemins de fer, je crois qu'il est intéressant de les rappeler ici.

On ne se souvient plus assez que les chemins de fer commencèrent par constituer chez nous une industrie essentiellement anglaise, ce qui est, en définitive, fort honorable pour les deux pays : pour l'Angleterre, qui commença par installer chez nous les voies ferrées, et pour la France, qui ne tarda pas à posséder des ingénieurs aussi forts que ceux de nos voisins.

A ce point de vue spécial, et bien oublié aujourd'hui, de l'histoire de nos chemins de fer, je veux rappeler à M. Dove un petit accident qui nous reportera tous les deux bien en arrière, de plus d'un demi-siècle.

Ce devait être aux environs de 1857 à 1858. Mes parents habitaient une petite maison de campagne pendant l'été à Verneuil-sur-Seine, et un beau jour on apprenait qu'un train venait de dérailler — sans accident de personne du reste — entre les gares de Triel et des Mureaux, au milieu du bois de Verneuil et non loin du pont de la demi-lieue.

Aussitôt après déjeuner, mon père, ma mère et moi, qui devais avoir dans les six à sept ans, nous

nous rendîmes sur les lieux de l'accident et je me souviens parfaitement la haute stature de M. Dove, qui était alors naturellement encore fort jeune, et de cet autre détail bien typique que tous les ouvriers, les simples terrassiers étaient Anglais et ne parlaient qu'en anglais. Du reste les Anglais eux-mêmes n'étaient qu'au début de cette science des chemins de fer, car je me souviens parfaitement que nous allâmes pendant trois après-midi assister aux travaux de remise sur pied des wagons et de réfection de la voie légèrement détériorée, en tranchée, alors qu'aujourd'hui on fait de semblables travaux à la suite d'un modeste déraillement en moins d'une demi-journée.

Comme dès mon plus jeune âge je m'intéressais déjà vivement à tout ce qui touchait au monde économique, je demandai à mon père pourquoi il n'y avait que des Anglais et pourquoi il n'y avait pas déjà des Français.

Ça m'humiliait un peu pour mon pays, et mon père me répondit qu'il s'agissait d'une entreprise relativement récente et qu'il fallait laisser le temps aux Français d'apprendre une industrie nouvelle, et de fait ils n'ont pas été longs à la connaître et à la perfectionner rapidement, car, à peine quelques années plus tard, s'il y avait encore quelques Anglais, d'ailleurs fort distingués, à la direction des Chemins de fer de l'Ouest, il n'y en avait plus du tout dans le personnel qui était essentiellement français. C'est ce qui devait se passer cinquante ans plus tard pour les téléphones.

Mais ceci dit pour bien rappeler un des points les plus intéressants de l'histoire économique de notre pays au siècle dernier, je veux encore rappeler d'autres souvenirs personnels, pendant que j'y suis, sur cette Compagnie de l'Ouest que j'ai vue grandir en même temps que moi, si j'ose dire, puisque l'été nous habitions à Verneuil-sur-Seine, l'hiver à Paris, et que mes grands-parents mater-



nels étant à Saint-Germain, nous étions constamment en route sur cette jeune compagnie.

Du reste la seule vieille petite gare de Saint-Germain, l'ancienne gare Saint-Lazare, démolie elle-même il y a si peu de temps, évoque à chaque pas, à chaque pierre, tant de souvenirs que je vous demanderai la permission de leur consacrer toute une chronique.

Beaucoup plus tard, à la fin de 1881, si j'ai bonne mémoire, je devenais le collaborateur de Jules Paton, pour la partie économique et financière des *Débats* et du *XIX^e Siècle*, du temps de la belle période d'About et de Sarcey; et précisément Paton, dont l'esprit était légendaire à la Bourse, avait été, si mes souvenirs me servent bien, secré-

taire de la direction des Chemins de fer de l'Ouest, tout au début de la constitution même de la société.

Et naturellement c'était toujours avec un égal plaisir qu'entre deux bulletins de bourse nous évoquions tous deux, lui les souvenirs de sa jeunesse, et moi ceux de mon enfance.

Enfin, tout le monde à la *Société Générale*, comme à la Compagnie de l'Ouest, a gardé le souvenir vivant de cet homme de bien qu'était M. Blount, qui avait vraiment su réaliser en toute sincérité ce prodige d'avoir et d'aimer deux patries : l'Angleterre et la France !

Il fut bien, celui-là, pendant sa longue et féconde carrière, un internationaliste dans le sens le plus large et le plus touchant du mot. Le hardi et heureux précurseur de l'entente cordiale !

Aussi c'est avec un véritable plaisir que je me souviens de la trop courte biographie que j'ai eu l'honneur de lui consacrer autrefois dans mon volume des *Silhouettes contemporaines* sur les hommes de mon temps.

Et maintenant je n'ai plus qu'à envoyer mon cordial souvenir et à saluer avec respect M. Dove, le vieux doyen de nos chemins de fer, le vrai *The oldest man* !





BLANC ET OR !

SALUT AUX DERNIERS CAFÉS. — SOUVENIRS PERSONNELS. — PAYSAGES PARISIENS D'HIER



Depuis quelque temps on a fait pas mal de chroniques, un peu partout, pour déplorer la disparition à Paris du dernier café, du vieux café *blanc et or*, de quartier, à clientèle stable, et il me semble qu'on en a donné une

physionomie bien incomplète et bien peu capable d'évoquer le passé dans l'esprit des hommes qui sont nés vers le milieu du siècle dernier.

C'est donc cette lacune que je voudrais tenter de combler dans ces courtes notes.

On a parlé du café tout blanc, aux filets d'or, de celui qui a gardé le nom d'estaminet dans le nord de la France; c'est parfait, mais ce n'est pas

tout, c'est le cadre si vous voulez. Mais le tableau ? il ne manquait pas de charme cependant dans sa discrétion, et pour en donner une idée, il faut rappeler les couleurs ou les odeurs du milieu.

Je me souviens encore parfaitement de certains de ces cafés de quartier, tels qu'ils existaient un peu partout, il y a moins de cinquante ans encore ; mettons dans la première moitié du second empire.

D'abord les femmes, même en famille, n'y mettaient que bien rarement les pieds et comme les apéritifs étaient une chose à peu près inconnue, on n'y allait pas de cinq à sept heures comme aujourd'hui.

La clientèle de Monsieur Tout-le-Monde n'existait pas comme aujourd'hui ; il y avait seulement une clientèle spéciale, très spéciale même, à telle enseigne que l'on se montrait au doigt le monsieur qui fréquentait régulièrement *son* café dans le quartier. « C'est un pilier de café ! » L'expression disait tout et vous classait son homme au pilori de l'opinion publique. Jamais un honnête boutiquier ne lui aurait donné sa fille en mariage et c'est à peine si l'on aurait pardonné ce vice — dans une certaine mesure — à un vieux capitaine de la garde nationale.

C'est qu'alors il y avait des gens qui passaient, en effet, pour vivre au café, tandis qu'aujourd'hui on n'y passe qu'un moment pour se désaltérer ou se reposer avant dîner et causer avec des amis, une demi-heure. Mais à quoi pouvaient-ils bien

passer leur temps tous ces gens-là ? Certains fumaient de belles pipes de terre avec leur nom en émail sur le tuyau, données au mois de janvier par le garçon — et rangées dans une vitrine *ad hoc* accrochée au mur ; mais c'était la minorité, car on prisait encore pas mal et l'on fumait moins qu'aujourd'hui. D'autres jouaient au billard, aux dames, aux cartes, d'autres lisaient le *Siècle* d'Havvin, comme les anciens avaient lu la *Quotidienne* et enfin tous, très gravement, quatre ou cinq, car la clientèle n'était pas énorme dans le vieux petit café blanc et or de quartier, parlaient politique à perte de vue. Inutile d'ajouter que ceux qui préféraient le *Siècle* aux *Petites-Affiches* étaient les fortes têtes de l'endroit.

Mais ce qui est vraiment curieux et point du tout paradoxal, c'est que le pilier de café se reconnaissait à sa mise ; il portait une longue redingote de drap noir, à larges pans, propre, mais très lustrée, très brillante, et dans la rue, on se disait en voyant passer une de ces grandes redingotes brillante et un peu usée : « Tiens, voilà un habitué de café ! ». Ça ne trompait pas.

Aujourd'hui, il n'y a plus que quelques commissaires de police, perdus dans des trous de province, qui aient conservé la tradition de ces monumentales redingotes — et encore !

Mais ce n'est pas tout et pour donner une physionomie bien vivante, bien prenante de ces petits cafés, ne faut-il pas rappeler aussi les odeurs *sui generis* ? Chose curieuse, à une époque où l'on

ne consommait guère que du café et de la bière dans les cafés — moins de bière qu'aujourd'hui — ils avaient tous, quand on y entrait, comme une forte odeur de levure de bière surie qui vous prenait à la gorge, avec, en même temps, une odeur âcre, comme un relent de vieilles pipes mouillées.

Je me suis toujours demandé pourquoi, depuis ce temps-là, il en était ainsi, et je crois bien que cela tient à ce que les cafés étaient moins *ouverts*, moins aérés, moins publics et fréquentés qu'aujourd'hui, si je puis m'exprimer ainsi. J'ai cette odeur des vieux petits cafés d'autrefois depuis près d'un demi-siècle, dans le nez, c'est le cas de le dire; et cependant je n'y ai pas mis dix fois les pieds avec les miens dans mon enfance, car ma famille n'allait pas au café et la forte impression m'en est restée vivace, dans les yeux et dans le nez et c'est à peine si, depuis, j'ai retrouvé vaguement cette impression d'odeur dans de modestes brasseries perdues dans de petites villes de Belgique ou d'Allemagne, et encore ce n'était plus la même chose.

Les voilà donc tous disparus aujourd'hui et c'est en vain que l'on chercherait le vieux petit café blanc et or de quartier, et le pilier de café, lecteur-frondeur du *Siècle*, à la longue et vaste redingote luisante, noire, jamais bien tournée, les pans ballants, et l'odeur de levure de bière surie et le jeu de tric-trac pour les habitués tranquilles.

De nos jours, tout le monde va au café en passant, en courant, sans en être un *pilier*. Est-ce

mieux ? peut-être si l'on buvait un peu moins d'absinthe mortelle et d'apéritifs nocifs. Le café, la bière, les vins de France et même l'antique orgeat étaient moins malsains jadis...

— Garçon ! voyez terrasse...

— Un Pernod, boum !...

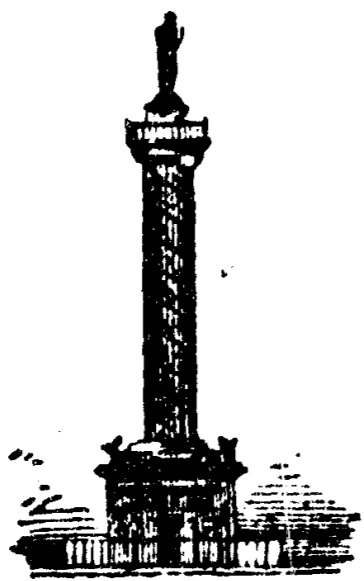
Et c'est ainsi qu'une race se suicide lentement !





UNE DEMEURE DU PREMIER CONSUL

SA SALLE A MANGER. — CE QU'IL EN RESTE. — GRANDEUR ET DÉCADENCE. — LES PETITS COTÉS DE L'HISTOIRE.



Tout le monde sait que M. Bonaparte, tandis qu'il terminait ses études, habitait une mansarde sous les toits, près du ciel, sur le quai Conti, au coin de la rue de Nevers, et l'on se montre du doigt aujourd'hui le nid d'aiglon en passant sur le Pont-Neuf.

Mais ce que l'on sait moins, c'est qu'il habitait au numéro 35 de la rue de la Victoire, au rez-de-chaussée d'une maison qui fait le coin de la rue Saint-Georges où elle porte le n° 18, étant Premier Consul, c'est-à-dire entre 1799 et 1804, mais plutôt vraisemblablement dans la première partie de ces cinq années.

Nous entrons par une porte ordinaire au 35 de la rue de la Victoire, et nous devons monter cinq ou six marches de marbre rouge pour arriver, dans le petit vestibule, de plain pied avec la première pièce qui servait de salle à manger au Premier Consul, paraît-il; comme l'on voit, ce rez-de-

chaussée est assez élevé et forme presque un demi étage.

Cette salle à manger n'est pas grande; il y avait sur chaque panneau, entre les portes et les fenêtres, un losange très allongé dans le sens de la hauteur, renfermant une déesse, et le losange lui-même était entouré de peintures en forme d'arabesques fantaisistes, le tout peint à l'huile et à fresque, c'est-à-dire sur la muraille même. Aujourd'hui il n'en reste plus que deux et encore une de ces pauvres déesses est *culottée* par le temps et si abîmée par les clous enfoncés dans le mur qu'on ne la distingue plus guère. Quant à l'autre, placée en face, elle a un profil grec très pur et assez bien conservé.

Au haut de la muraille, au-dessus de la corniche, courait, sur 20 ou 30 centimètres de hauteur environ, une bande de camaïeu grisaille sur fond ocre représentant des sujets de la mythologie grecque. Aujourd'hui il n'en reste plus que sur deux côtés seulement et encore pas intégralement. L'ovale central du plafond devait certainement posséder une fresque dans le même goût; mais il a été repeint et il ne reste plus rien de la décoration primitive; cependant il reste encore les quatre angles de ce plafond, peints également en camaïeu grisaille sur fond ocre et représentant, cette fois, des sujets mythologiques un peu plus grands. Mais tout cela est si enfumé par le temps que l'on ne peut plus guère analyser ces peintures, d'ailleurs sans grande valeur artistique.

Dans la seconde pièce, qui était peut-être la chambre à coucher, il ne reste aucune trace de peinture, si ce n'est sur deux portes de côté avec fleurs centrales à l'huile et sur la porte d'entrée qui sépare les deux pièces, il y a encore, à l'huile, un trépied — façonné bien dans le goût conventionnel et mythologique de l'époque, où l'on se plaisait à élever partout des temples à l'amour et à l'amitié ! C'était le prélude — étrange contraste des massacres de milliers d'hommes pendant vingt ans sur les champs de bataille !

Ces trois portes sont en bois ordinaire et d'un médiocre intérêt artistique.

Aujourd'hui la maison a cinq étages au-dessus de ce haut rez-de-chaussée, mais ce doit être moderne et elle ne devait pas être si haute du temps de Bonaparte.

Le propriétaire, M. Stanislas Ferrand, ancien député de la Seine, a installé depuis plus de quinze ans au 35 de la rue de la Victoire, les bureaux de son journal le *Bâtiment* qu'il dirige depuis de longues années avec une très haute compétence, étant lui-même architecte-ingénieur avant d'être député ; il a installé ses bureaux dans les appartements du Premier Consul et ses employés continuent à enfumer consciencieusement les pauvres déesses contemporaines de Napoléon.

Au 18 de la rue Saint-Georges, se trouve l'hôtel du même nom tenu autrefois par M. Augustin, un suisse devenu depuis longtemps très parisien et

dont l'hôtel occupe les cinq étages de l'ancienne demeure consulaire.

Stanislas Ferrand et Augustin, le député républicain et le suisse sont mes amis et j'ai pensé qu'il serait intéressant de rappeler quel hôte illustre cette maison a abrité au commencement de ce siècle, d'autant plus que le fait est fort peu connu aujourd'hui, même des Parisiens.

Du reste à cette époque, c'était le quartier des gens chics et du monde officiel; la rue du Mont-Blanc, depuis rue de la Chaussée-d'Antin, en était le centre et c'est un peu plus tard qu'un vaudevilliste devait lancer cette plaisanterie restée célèbre : Posséder une chaumière et un cœur Chaussée-d'Antin. Le cœur, je ne dis pas, mais..., la chaumière coûtait déjà *chaud* !

Enfin, si mes souvenirs ne me trahissent pas, le grand Talleyrand-Périgord, prince de Benévent, et plus malin que la plupart de nos diplomates, sinon plus honnête, habitait à deux pas de là, rue Taitbout.

Que reste-t-il aujourd'hui de tout ce passé de tempête et d'ouragan que l'on a prétendu glorieux, alors qu'il ne fut que sinistre et sanglant ? Rien que des noms et encore faut-il quelques débris et deux déesses frustes, presque effacées, sur des murailles enfumées, pour que le penseur songe à les noter au passage !

Sic transit gloria mundi !



CONCERT AILE

LE PARC MONCEAU AU PRINTEMPS. — SES HOTES
HABITUELS. — L'ETERNELLE CHANSON. — LES
MERLES.

J'étais assis, il y a une quinzaine de jours, par une belle matinée du commencement d'avril sur un de ces bancs qui épousent si bien les méandres d'un corps fatigué par l'excès de travail, dans une allée centrale, encaissée, solitaire du parc Monceau et je m'amusais à regarder courir devant moi, dans les massifs commençant à se couvrir d'une tendre émeraude, deux oiseaux qui se suivaient, s'attendaient, se retournaient et semblaient prendre un plaisir extrême à ce manège.

Gras et dodus à point, gros comme deux moineaux chacun au moins et moitié plus petits que les ramiers du parc, on reconnaissait à son bec jaune le mâle... et aussi aux grâces charmantes de son manège autour de l'aimée.

C'était un couple de merles à la robe discrète et terne, mais combien vifs et pimpants dans leur duo d'amour !

Comme je lisais immobile mon journal, ils avaient flairé un ami et il y avait plus d'une heure que j'admirais ce premier acte printanier des fiançailles, lorsque je vis sous d'autres massifs, plus loin, deux autres couples semblables...

Deux gamins faisant l'école buissonnière, vinrent à passer, jetant les cailloux à la volée sur

les couples ; à travers les arbrisseaux, les oiseaux s'envolèrent, et je me levai pour aller déjeuner.

En rentrant par la grande allée trasversale — celle qui reste ouverte toute la nuit — pour aller rejoindre par la rotonde, la rue de Prony, je croisai un vieux gardien alsacien que je connais de vue depuis bien longtemps.

— Eh bien savez-vous que vous avez ici de bien beaux merles.

— Oui, monsieur, et même les peintres du quartier habitués à aller dans la forêt de Fontainebleau ou à la campagne, disent qu'ils n'en ont jamais vu nulle part d'aussi gros, me répondit le vieux brave, avec un fort accent et un léger orgueil. Mais vous avez eu de la chance de passer ainsi une heure en compagnie d'un couple de merles, ils ne se laissent guère approcher. Tous les jours ici il y a des messieurs qui donnent à manger aux oiseaux ; les moineaux viennent manger dans leurs mains, les ramiers se posent parfois sur leurs épaules, les merles restent toujours à l'écart. Et, tenez, voyez ce gros nid, sur cet arbre, au-dessus de la route centrale qui traverse tout le parc dans l'autre sens, ce sont deux merles qui l'avaient construit la semaine dernière. Mais dimanche, c'est-à-dire avant-hier, la foule en passant, s'arrêtait pour admirer le nid, en levant le nez en l'air ; ça les a contrariés et ils sont partis ailleurs en faire un autre, mais allez, il n'a pas été longtemps abandonné.

— Comment celà ?

— C'est bien simple. Vous savez combien les moineaux sont *feignants*; eh bien, un jeune ménage de moineaux est venu de suite occuper l'appartement vide; c'était de l'ouvrage toute faite.

Ah ces coquins de merles ! Ils se battent au printemps deux par deux, sous les taillis; quand on a le temps d'observer ça, s'est curieux.

— Tiens, je ne savais pas les merles si méchants.

— C'est pas qu'ils soient méchants, mais ils y sont quasiment forcés; il y a trois ou quatre fois plus de mâles que de femelles... alors, vous comprenez, celui qui veut une compagne, il faut bien qu'il mette hors de combat ses rivaux.

Et reprenant avec une pointe d'émotion et d'affection sincère pour les hôtes du parc :

— Ah oui, monsieur, les pigeons, les moineaux, les merles sont gras, mais que voulez-vous ils sont bien nourris ici, à là journée, par les passants, les enfants qui leur jettent du pain... et puis ce sont tous des enfants du parc, ces oiseaux, ils sont nés ici. Vous avez vu le soir comment les branches des grands arbres sont noires des milliers de moineaux qui viennent s'y jucher, serrés comme des glanes d'oignons; eh bien y en a d'autres, soit des moineaux, soit des ramiers qui logent dans les hôtels du voisinage, dans les cheminées, dans les futaies des jardins, sur les toits où ils se trouvent plus tranquilles et qui ne viennent dans le parc que dans le jour... à force de vivre au milieu des hôtes du parc, allez, monsieur, on finit par surprendre leurs mœurs et leurs habitudes.

Personne ici ne fait de mal à ces oiseaux, cependant il y en aurait encore beaucoup plus s'ils n'avaient pas des ennemis terribles qui en croquent pas mal la nuit.

— Comment cela ?

— Oui, les chats du voisinage qui viennent la nuit, à pas de loup, grimper dans les arbres et dévorer les œufs, les nids, les enfants et naturellement les parents avec, s'ils peuvent.

Mais nous veillons avec mes camarades, chacun à notre tour de ronde et de garde, la nuit et je vous assure que nous chassons les chats autant que nous pouvons et si nous en pouvions attraper un, il passerait un mauvais quart d'heure...

Et tout en entendant ces curieux détails sur les mœurs des hôtes à plumes et à poils du parc Monceau, je voyais à ma droite le monument de Guy de Maupassant auquel les moineaux semblaient donner une aubade matinale, avec toutes leurs criaileries de gamins de Paris et tout à coup je me souvins du buste du peintre Corot, sur lequel j'écrivais dernièrement une chronique, au bord du lac de Ville-d'Avray et il me sembla qu'il devait être doux pour les poètes et pour les amants de la nature de dormir ainsi leur dernier sommeil, ne fût-ce qu'en effigie, au milieu des fleurs et des oiseaux et l'écho moqueur, répondant à mes secrètes pensées, murmura :

— Surtout quand il y a des petites Parisiennes autour !

Pauvre Maupassant, il en est mort !

Tout à coup, aux pieds mêmes du marbre, les pattes dans l'herbe fraîche, un couple de merles se poursuivait sous l'œil bienveillant de l'auteur de *Boule de suif*.

Et me rappelant à la réalité mon brave gardien, avec une joie émue qui doublait son accent alsacien :

— Voyez, monsieur, le mâle avec son bec jaune, comme il a l'air entreprenant... que voulez-vous, c'est le printemps, c'est l'amour... et avec un soupir : — chacun son tour :

Je compris que ce vieux brave pensait à sa jeunesse, à son pays perdu, à la femme aimée, il y a longtemps, morte sans doute et, brusquement, je lui dis :

— Vous aimez les cigognes aussi ?

— Oh, oui, monsieur, fit-il en me serrant la main et en rougissant d'avoir laissé lire dans son vieux cœur et je crus voir poindre une larme sous les rudes paupières du vieux soldat qui avait perdu sa petite patrie, après l'avoir si bien défendue et tant aimée !





DERNIERE BORNE MILLIAIRE DANS PARIS

UN CURIEUX TÉMOIN DES ROUTES D'ANTAN.

— RUE DE VAUGIRARD.

Rien n'est intéressant, amusant et instructif pour les vieux Parisiens, comme les expéditions à travers les rues de la Grand'Ville, à la recherche des souvenirs, des restes, des traces de plus en plus rares des choses et des mœurs du passé.

C'est ainsi que j'ai cité autrefois dans mes travaux antérieurs parus dans les *Journaux d'Arrondissements* les deux derniers *culs-de-sac* de Paris du moins à ma connaissance — celui de Saint-Fiacre et celui du Bœuf, et c'est ainsi que je veux aujourd'hui consacrer le présent chapitre à la dernière borne milliaire de Paris.

On sait comment, par une vieille tradition qui est toujours restée en vigueur, toutes les routes royales, puis impériales et aujourd'hui nationales qui se dirigeaient vers la province, étaient censées partir du parvis de Notre-Dame; c'était le point central, initial, d'où l'on commençait à compter les lieues autrefois et les kilomètres aujourd'hui.

Cependant, dans l'intérieur de Paris, peu à peu cet usage est tombé en désuétude, et l'on ne commence à rencontrer les bornes, *les pierres mil-*

liaires, comme disait nos pères, qu'en dehors des fortifications.

Dans mon enfance il y en avait encore pas mal dans Paris, surtout dans l'ancienne banlieue, entre le mur d'enceinte démoli en 1860, si je ne m'abuse, et qui est remplacé aujourd'hui par ce que l'on appelle les boulevards extérieurs et les fortifications bâties par M. Thiers, sous Louis-Philippe, toujours si mes souvenirs sont exacts, lors du fameux incident de Méhémet-Ali.

Il est vrai qu'à cette époque je n'étais pas encore au monde; mais comme tout cela paraît déjà loin de nous.

De cette enceinte intérieure démolie en 1860 restent encore deux entrées bien connues des Parisiens et vraiment imposantes dans leurs formes lourdes, massives et quelque peu babyloniennes, celle qui subsiste à Montrouge, au Lion de Belfort, devant l'ancienne gare de Sceaux et où se trouve une des entrées des catacombes et celle qui se trouve sur le boulevard de la Villette, là-haut, près du canal.

Quand aux bornes milliaires dans Paris, elles ont toutes disparu; il me semblè en avoir vu une, il y a encore quelques années, dans la grande rue de La Chapelle, mais à l'heure actuelle je n'en connais plus qu'une, une seule, témoin unique des moyens de transport d'autrefois et des diligences, et elle se trouve rue de Vaugirard, encastree à demi dans le mur du jardin de l'école laïque communale des garçons et des filles, au n° 85.

Elle est imposante, carrée à la base, circulaire comme un poteau géant et tronqué, haute et massive, et l'indication qui était à sa surface a été enlevée mais laisse un trou circulaire comme un nombril — le nombril de la distance aurait dit Victor Hugo !

Ce bloc de pierre est gros, laid, lourd, banal, et je ne sais pourquoi je ne puis passer devant lui sans voir tout à coup surgir devant mes yeux la subite, vivante et obsédante vision de tout le passé de la France elle-même !

Et cependant je ne me crois pas plus *borné* qu'un autre.

Les carrosses du roi-soleil, de Madame de Sévigné, de la Pompadour et de bien d'autres gentes femmes ont passé devant cette borne, et, impassible, elle a vu défiler devant elle de longues suites de générations passant cahotées, empilées et serrées dans les diligences, dans les coches, dans les pataches et les guimbardes du bon vieux temps, et elle a souri dans son âme bornée, et elle a palpité dans son cœur de pierre, en voyant passer des milliers de frêquets se rendant dans leur cabriolet à quelque joli rendez-vous d'amour dans les petites maisons de la banlieue !

Et, ému moi-même jusqu'aux larmes, devant tout ce passé qui chante dans ma mémoire, je reste là planté comme une borne devant cette borne — ça en fait deux — et je suis pris d'une envie folle de l'interwiever; puis une idée m'cb-

sède : écrire les mémoires de cette dernière borne milliaire de Paris !

Faites comme moi, chères lectrices, allez contempler la dernière borne milliaire de Paris au n° 85 de la rue de Vaugirard, et vous verrez qu'elle est vraiment évocatrice et vénérable comme une borne ancêtre qui en sait long, mais qui est muette, hélas ! car elle est en pierre !

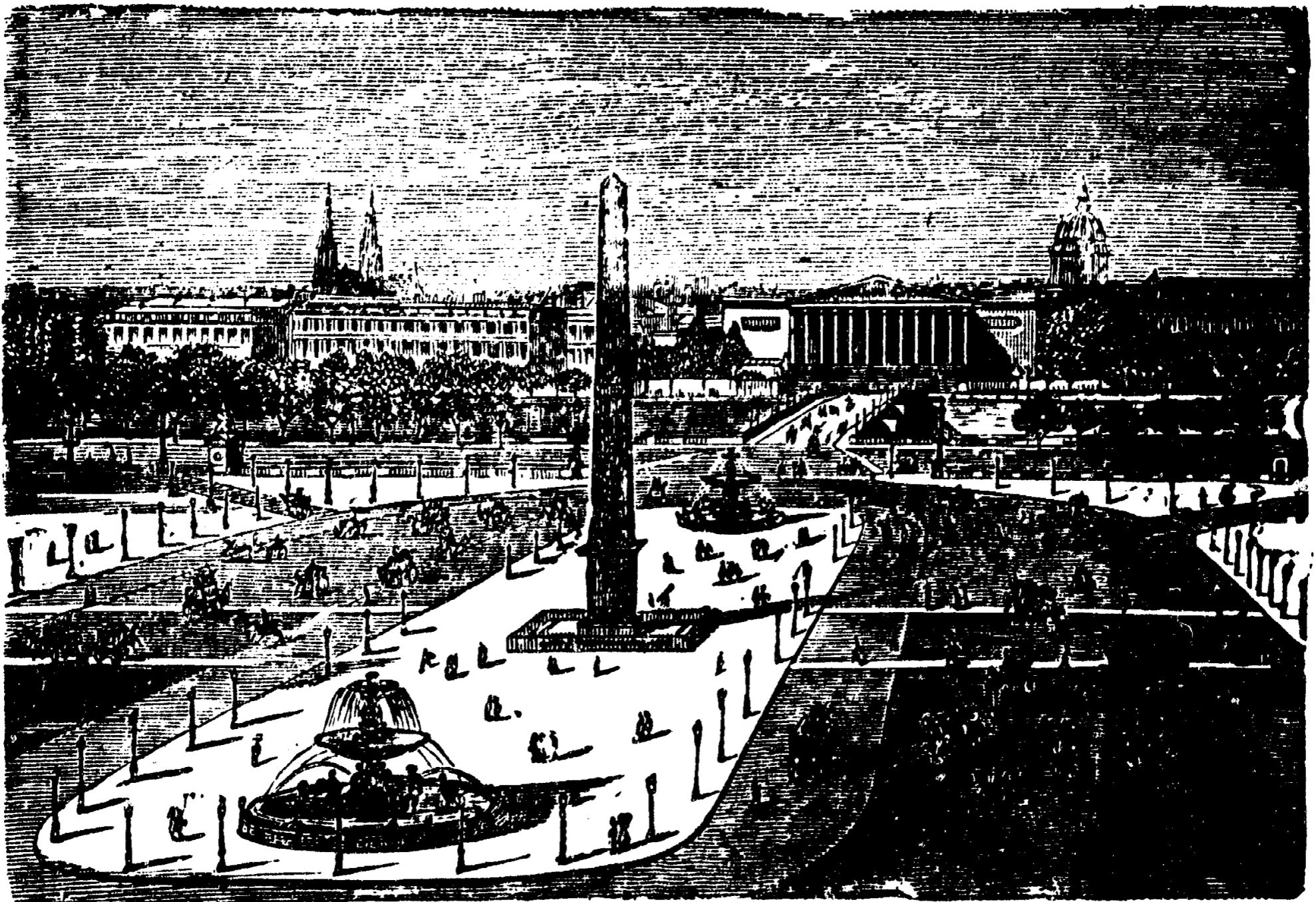




MIDINETTES

LA TERRASSE DES FEUILLANTS ET LE DÉJEUNER DES DEMOISELLES DE MAGASINS

Tout le monde connaît cette superbe terrasse des Feuillants dans sa partie avancée qui forme en face de l'angle du Ministère de la Marine et de la



rue Saint-Florentin, comme un des deux promontoires qui viennent dominer la place de la Concorde. Du côté du Jardin des Tuileries, quelques colonnes que l'on a plantées là, rappellent le souvenir du palais détruit; au bout de la rue de Ri-

voli, jusque sur la place, sous la terrasse une porte basse vous indique la gare du métropolitain et vous rappelle ainsi que les grandes luttes de la révolution sont déjà loin.

Comme c'est curieux ! moi qui, avec mon père, ai passé toute ma jeunesse dans leur intimité, historique sans doute, mais familière aussi.

Puis il y a encore un bâtiment qui fait pendant à l'Orangerie du bord de l'eau et où il y a quelque fois, si j'ai bonne mémoire, des expositions entomologiques ; puis, il y a même une petite pépinière autour, et des bancs cachés dans les hémicycles de verdure et des statuts de marbre blanc, pensives et détériorées.....

Tout cela est abrité par les arbres silencieux, témoins d'une partie de notre histoire et tout cela est habité par les moineaux, les gamins de Paris emplumés.

C'est toujours une retraite délicieuse pour les flaneurs, les promeneurs, les liseurs, les observateurs et les... suiveurs.

En temps ordinaire les bancs et les chaises sont occupés par des mères de famille et des nourrices autour desquelles circulent des soldats à l'air bête et goulu pour lesquels les beautés esthétiques des statues voisines n'ont aucun charme. .

Mais, c'est pendant les grandes chaleurs de l'été, en ce moment, de midi à une heure, qu'il faut aller voir ce coin parisien, ces terrasses sans doute un peu poussiéreuses, mais ombragées et charmantes quand même.

Le coup de midi n'a pas été plutôt annoncé officiellement aux deux bouts de l'horizon par le canon du Palais-Royal et par celui de la Tour-Eiffel que la terrasse des Feuillants tout entière est envahi par une nuée de jeunes filles, riant, courant, et se dépêchant à qui arrivera la première.

Les moins fortunées prennent les bancs, les autres une chaise que l'on met au bon endroit, à l'abri du soleil, et les plus cossues se cotisent pour prendre une chaise de plus qui servira de table à la joyeuse société, car tout ce jeune monde est venu pour déjeuner.

On sort le petit paquet que la maman a fait le matin et qui se compose d'un morceau de viande, d'une miche de pain, d'une petite bouteille et parfois d'un fruit ou d'un bout de fromage. Bast, ça suffit quand on est jeune et leurs petits frères les moineaux francs, auront encore leur part du festin !

Par une manie déplorable nous trouvons souvent dans la conversation le terme injurieux ou simplement méprisant, pour tout une classe de la Société, sans savoir pourquoi. C'est ainsi que nos pères appelaient ces fillettes des *grisettes* et nous des *trottins*; moi je les appelle simplement des demoiselles de magasins, et quand je les vois croquer à belles dents le pain toujours un peu dur du travail, sous les verts ombrages de la terrasse des Feuillants, je les salue avec respect, ces sœurs des moineaux-francs au rire perlé, comme on

salue au passage, avec une pointe d'attendrissement, sa jeunesse défunte et l'espoir de son pays : la maternité encore en bouton !

Tout ce petit monde sort de chez Rœdfern, de tous les grands magasins à la mode du quartier, et tenez pour certain que ce sont les sages, les vertueuses qui sont là, qui viennent déjeuner frugalement à l'ombre des grands arbres. Celles qui vont déjeuner dans les petites crêmeries, les marchands de vins du quartier pour une pièce de trente sous, — la moitié de leur journée — ont un amant pour pouvoir subvenir à d'aussi folles dépenses. En général elles sont seules alors, plus chez les parents, et l'amoureux paye aussi la chambre. Ça coûte moins cher et c'est plus fidèle qu'une cocotte !

Mais je reviens à la Terrasse, allez-y en ce moment, de midi à une heure, tous les jours et vous en remporterez une vision de jeunesse, de gaieté et de bonne humeur, qui sera comme un rayon de soleil dans votre existence agitée de Parisien.

Elles sont jolies à croquer toutes ces petites Parisiennes, toutes ces midinettes, que le dur labeur des ateliers n'a pas encore eu le temps de flétrir et de déformer : elles ont vingt ans ! Seuls les philosophes les admirent et les moineaux les aiment, car les troupiers qui passent aiment mieux les nourrices plantureuses...

Comme mon vieux Paris est toujours amusant, même en temps d'exposition et sous la canicule !



LES DERNIERS REVERBERES

La plupart des journaux ont publié en octobre de 1902 une petite note dans le goût suivant :

« Sur le mur de la porte d'entrée de la cour d'Aligre, 10, rue Bailleul, on voit encore la boîte métallique avec tube qui servait autrefois pour la suspension des réverbères.

« Ce vieil appareil, témoin des derniers perfectionnements de l'éclairage public d'il y a cent ans, est en fort bon état.

« On en a signalé l'existence à la Commission du Vieux-Paris, qui a demandé que des démarches soient faites auprès de la Compagnie des Omnibus, propriétaire de l'immeuble, en vue d'obtenir la conservation ou la cession à la Ville de Paris de ce curieux appareil. »

Ainsi présentée, l'information est exacte mais insuffisante, et demande impérieusement à être complétée en deux mots pour l'édification des nombreux aborigènes qui habitent la Grand'Ville et qui ont comme moi la faiblesse de l'aimer follement.

Donc pour retrouver encore des petits frères au tube en question et des petites sœurs à la boîte métallique en question, il faut aller au fond de ce qui reste de l'ancienne Glacière qui était autrefois la vallée de la Bièvre dans Paris, devant et entre les stations de Sceaux-Ceinture et de la

Maison-Blanche, et l'on pourra retrouver encore des appareils de ce procédé primitif d'éclairage et qui rappelle un peu trop M. de Sartine, dans la rue de la Fontaine-aux-Mulards, par exemple.

Ceci dit et sans vouloir m'y appesantir plus qu'il ne convient, simplement heureux d'avoir pu indiquer une piste nouvelle aux citadins chercheurs, fouineurs et archéologues amateurs, — et Dieu sait s'ils sont nombreux ! je veux rappeler ici un souvenir qui m'est personnel et qui est resté vivant dans ma mémoire.

C'était au lendemain de la première du *Lion Amoureux* à la Comédie-Française, pour laquelle nous avions heureusement une loge, ce qui fait que j'y étais avec mon père, ma mère et ma sœur, encore tout enfant.

A chaque entr'acte on m'offrait 100 ou 150 francs de ma contre-marque, et la soirée triomphale terminée, en rentrant à la maison, au 130 du boulevard Montparnasse, là-bas au bout du monde, à côté de ce bon Sainte-Beuve qui habitait rue du Montparnasse, mon père se mit à écrire une pièce de vers à François Ponsard, et quelques jours plus tard nous la lui portions précisément rue Bailleul, où nous le trouvâmes couché, presque mourant, le sang décomposé. Nous le revîmes plusieurs fois dans ce même appartement de la rue Bailleul, où il était chez des amis, si j'ai bonne mémoire, ou peut-être chez son beau-frère qui était un ancien colonel en retraite, et l'infortuné et brillant auteur de *Lucrèce*

et de *L'Honneur et l'Argent*, ne devait pas tarder à mourir l'année même de l'Exposition universelle de 1867, à peine âgé de cinquante-trois ans, en pleine possession de son beau talent.

A ce moment mon père fut nommé juge de paix en Normandie. Nous quittâmes Paris, et je me souviens qu'avec la fougue et l'ardeur de mes seize ans, je me révoltais contre le destin qui fauchait ainsi les meilleurs en pleine production...

Plus tard, hélas ! le même sort était réservé à mon père qui mourait à cinquante-neuf ans, en laissant inachevés ses grands travaux historiques.

Il y a sept ans j'ai rencontré le fils unique de Ponsard à Ax-les-Thermes, dans les Pyrénées, et c'est avec une poignante émotion que nous avons revécu ces heures lointaines dont sa jeunesse lui avait en partie, épargné le souvenir...

Et voilà pourquoi j'aime Paris ; chaque rue, chaque maison presque, évoquent en moi les souvenirs tristes ou doux de mon enfance, et il suffit d'un rien, d'une note de journal, d'un geste, pour qu'ils accourent en foule, se présentent à ma mémoire et battent le rappel sur mon cœur tout meurtri des luttes et des deuils de la vie !

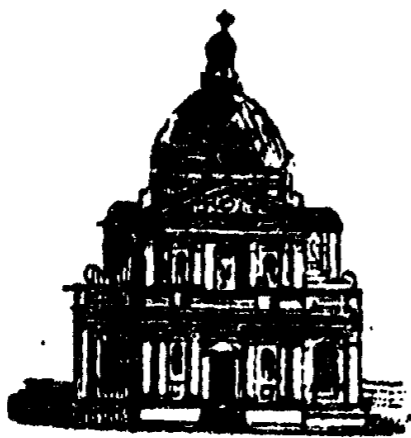
Et maintenant surtout n'allez pas craindre que je prenne des vessies pour des lanternes !





AU QUARTIER LATIN

LES DERNIERS PARCS DE LA RIVE GAUCHE. — LE
MONASTÈRE DES DAMES DE SAINT-MICHEL. —
SOUVENIRS DE FAMILLE.



Le *Gaulois* publiait le 17 mai 1903 la petite note suivante qui me tombe à l'instant sous les yeux et que je veux transcrire pour mes lecteurs, tant elle évoque en foule de nombreux souvenirs de famille qui, je crois, ne sont pas sans intérêt pour l'histoire du vieux Paris.

Aussi bien, étant probablement le dernier représentant de la plus vieille famille historique de bourgeois de Paris, j'ai bien le droit et je dirai même le devoir d'évoquer ces souvenirs déjà lointains. Ceci dit, voici la note du *Gaulois* :

« Rue Saint-Jacques, dans le voisinage du Val-de-Grâce, de hauts murs noircis, calcinés par le temps et le soleil, encerclent le monastère des Dames de Saint-Michel que l'exil vient de chasser de leur paisible retraite. La demeure a grand air

sous son aspect un peu froid et guindé : elle fut construite par l'habile architecte qui s'appelait Mansard. Un parc immense, profond, touffu, lui fait une couronne verdoyante et l'été ce sont des concerts d'oiseaux qui en égayent la mélancolique solitude.

« Dans quelques semaines, peut-être dans quelques jours, ces futaies séculaires qui couvrent une superficie de plus de trente mille mètres tomberont sous la hache. Bientôt un quartier neuf remplacera cette thébaïde parisienne — et le souvenir seul subsistera de la résidence historique des Dames de Saint-Michel.

« Historique, car le chancelier de Sillery, ce diplomate souple, fin et avisé, en posa la première pierre. C'est de lui que le Vert Galant disait :

« — Avec mon chancelier qui ne sait pas le latin et mon connétable Henri de Montmorency qui ne sait ni lire ni écrire, je puis venir à bout des affaires les plus difficiles. »

Depuis cette époque il n'y a rien de changé dans ce dernier coin du vieux quartier Saint-Jacques et cela doit tenir à ce qu'il n'est pas facile de vendre ainsi, d'un seul coup, un pareil morceau de terrain.

Pendant une partie de la première moitié du XIX^e siècle mon grand-père, Jacques-Emmanuel Vibert, qui est mort tout jeune avant la cinquantaine, que je n'ai point connu et dont j'ai sous les yeux le médaillon vivant et superbe, fait par son vieux camarade François Rude, l'immortel

auteur de la *Marseillaise*, qui s'élança aux flancs de l'Arc de Triomphe, fut l'architecte et l'entrepreneur du couvent des Dames de Saint-Michel.

Comme le dit couvent était cloîtré, il n'y avait aucun moyen d'y pénétrer, encore moins d'y circuler librement pour les simples mortels et pour les habitants du quartier, son beau parc était quelque chose comme le Paradis Perdu dans lequel personne n'avait jamais mis les pieds, j'entends personne du sexe fort !

Cependant comme il y a toujours un arrangement possible avec le ciel, il est bien évident qu'à bien plus forte raison, il doit y en avoir un avec les bonnes sœurs, ses modestes et douces brebis. Mais enfin, on peut être des brebis ointes du Seigneur et aimer l'argent ; ça fait partie des petites passions du métier !

Aussi pour augmenter leurs revenus plus que respectables, elles avaient un vaste pensionnat et de plus, louaient des chambres aux femmes seules, aux veuves dévotes du quartier, tenant ainsi un véritable hôtel meublé pour dames seules, sans payer patente bien entendu. De plus elles habritaient les gentes demoiselles soi-disant repenties !

Or, c'est là où éclate vraiment l'ingéniosité de l'esprit monacal qui laisse bien loin derrière lui l'esprit plus ou moins mercantile du Levantin, de l'Israélite, du Gènevois ou de l'Auvergnat. Si l'une des jeunes pensionnaires ou l'une des dames venait à tomber malade et désirait recevoir chaque

jour son père ou son frère dans l'intérieur du couvent, le père ou le frère n'avait qu'à donner la somme de 10.000 francs pour être considéré comme *bienfaiteur* et acquérir ainsi le droit de circuler librement dans les cloîtres, préaux et parcs du monastère !

Dix mille francs d'alors en valaient plus de cinquante mille d'aujourd'hui et il paraît que la dite somme empêchait toute profanation de la part de l'homme et bouchait l'œil des religieuses qui n'en devaient point voir ! Pour moi, ça m'en a toujours bouché un coin aussi vaste que le parc lui-même !

Mon grand-père qui avait ses ateliers et chantiers à côté et circulait librement chez ces dames, comme étant leur architecte et entrepreneur, était considéré comme un homme tout à fait privilégié dans le quartier.

Or comme la famille des Vibert, aux quartiers Saint-Jacques, Saint-Marcel et Saint-Médard, aussi bien qu'autour de l'église de Saint-Hippolyte, aujourd'hui démolie et dans le chœur de laquelle était enterrée une partie de mes aïeux, en qualité d'échevins, particuliers ou fonctionnaires de la ville de Paris, comme, dis-je, ma famille s'était jetée tout entière à corps perdu dans la grande Révolution, dès l'aube de 1789, ce privilège amusait beaucoup mon grand-père ; mais comme son habileté et son honnêteté étaient proverbiales dans tout Paris, les bonnes sœurs tenaient tout de même à l'horrible mécréant qui était

leur architecte et se contentaient de prier pour sa conversion et celle de sa famille. Il faut croire que ces prières n'avaient aucune vertu, car — mettez que cela se passait aux environs de 1825 à 1840 — à l'heure présente elles n'ont encore exercé aucun pouvoir, même sur le cœur endurci du petits fils !

Mon grand-père fut aussi le constructeur des



Jeunes Aveugles, boulevard des Invalides; c'est lui qui a reconstruit et agrandi les *Sourds et Muets*, rue Saint-Jacques, au coin de la rue de l'Abbé-de-l'Épée, ainsi que le vieux collège Charlemagne, là-bas, à l'entrée de cette rue Saint-Antoine qui vit se dérouler sur ses pavés une partie des événements de la grande révolution.

Il avait été aussi l'architecte de la plupart des Etablissements d'éducation et collèges de la rive

gauche, entre autres du vieux collège des Irlandais et, chose curieuse et vraiment intéressante pour celui qui connaît et aime Paris et veut se rendre compte de ses origines, de même que le souvenir de l'église de Saint-Hippolyte, démolie, reste par la rue Saint-Hippolyte dans le quartier Mouffetard, de même la rue des Irlandais, derrière le Panthéon, est restée comme le dernier témoin du vieux collège où étaient élevés les enfants nobles et chics avant la révolution.

Comme je le disais tout à l'heure, François Rude, le statuaire inspiré qui devait retrouver la vie et le mouvement avant Carpeaux était le vieux camarade de mon grand-père Jacques-Emmanuel Vibert, et le sculpteur et l'architecte avaient plus d'une fois collaboré, en dotant Paris d'un nouveau monument... Mais je vois que je m'attarde à ces souvenirs de famille qui remontent déjà à trois quarts de siècle et je veux m'arrêter, car si je parlais de tous les anciens parcs de la rive gauche que j'ai connus dans ma prime jeunesse, si je parlais seulement du vieux Luxembourg d'antan, de sa pépinière et de sa Petite Provence où j'ai appris à jouer au sabot au commencement de l'Empire deuxième, où j'ai passé toute mon enfance, il me faudrait tout un volume ! En attendant le volume, j'y reviendrai peut-être bien un jour dans quelques courtes et brèves chroniques, car il me semble que chacun doit ainsi contribuer à l'histoire défunte de sa terre natale, en racontant ses souvenirs, en disant ce qu'il a vu, en con-

signant les événements politiques ou historiques auxquels il a été mêlé. Et, dame, chez un homme qui a été mêlé à toute la vie active de son époque dès sa plus tendre enfance et qui a déjà plus d'un demi-siècle, hélas, ça commence à devenir plutôt touffu.

A l'heure présente, j'aurais sous la main le temps, l'argent et un secrétaire — trois choses qui me manquent totalement — que je ferais bien le pari d'écrire sans souffler vingt volumes de mémoires sur la vie politique, sociale et anecdotique de Paris, depuis la première exposition universelle de 1855, par exemple, première étape de mes souvenirs précis.

Mais ce ne sont là que des projets irréalisables et tous tant que nous sommes, hommes de lettres et penseurs, c'est un monde de faits et d'événements dont nous emportons avec nous le secret dans la tombe ! c'est triste, mais qu'y faire ? Ainsi va le monde.

Je comptais terminer lorsqu'un ami veut bien me rappeler ma chronique où je racontais comment le pape allait céder tout le personnel de sa chapelle sixtine au sultan, pour en faire des gardiens du Sérail. C'était clair et limpide et tout indiqué et cependant, certains esprits timorés ont crié au scandale ou ont été incrédules.

Aujourd'hui ça va enfin être un fait accompli et pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire la petite note suivante qui vient de paraître dans les journaux :

« De plus en plus en veine de réformes, le pape s'attaque aujourd'hui à la fameuse chapelle sixtine. Il a décidé la création d'une école d'enfants qui sera installée au Vatican même et d'où l'on tirera les voix qui remplaceront celles des « castrats »

« Les *soprani* actuels, Moreschi, Cesari, Salvatori et autres, seront mis à la retraite avec une pension de cent quarante francs par mois.

« Ceux d'entre eux qui voudraient augmenter leurs ressources pourront aller en Turquie où le sultan réserve aux personnes de leur sexe des emplois spéciaux et fort bien considérés. »

Cette fois ça y est, comme dit l'autre, et l'on avoûra bien que si ce n'est pas dans mon pays, du moins j'ai encore été une fois prophète ! la disparition des Dames de Saint-Michel et des castrats de la Chapelle sixtine en même temps ! c'est symptomatique, tout de même.





LE ROI DES VALSEURS

VALENTIN-LE-DÉSOSSÉ. — L'HOMME-TOURBILLON.
— A MABILLE LE JOUR D'UN GRAND-PRIX. —
SOUVENIRS D'ANTAN.

Les journaux sans plus de commentaires, publièrent, à la fin d'avril de 1907, la note nécrologique suivante :

« Valentin-le-Désossé, ce danseur fameux d'une autre époque, dont la gloire spéciale eut de l'écho jusqu'aux confins des mondes civilisés, vient de mourir à Sceaux.

« Il fut une physionomie curieuse moins pour son agilité remarquable qu'en raison de la double personnalité qu'il incarnait.

« Valentin-le-Désossé, s'appelait, en effet, Jules Renaudin, et il était le fils de fort honorables et sérieux commerçants qui exploitèrent longtemps à Paris un commerce de vins.

« Il fut une physionomie sympathique : acro-

bate émérite, ingénieux caricaturiste pour ainsi dire de la danse, créateur d'une chorégraphie spéciale, cet habitué nocturne des lieux de plaisir devenait au jour, un commerçant laborieux, consciencieux, prévoyant.

« Au dire de ceux qui l'ont connu, « il s'amusa » honnêtement, joyeusement; il ne fut jamais un professionnel.

« Emule, autrefois, des la Goulue, des Vif-Ar-gent, des Grille-d'Egout, des Nini-Patte-en-l'Air, M. Renaudin est mort en brave homme comme il avait vécu, connu sous le tendre nom de « Grand-Père » que gentiment lui donnaient les bambins de Sceaux. »

Vraiment, cette curieuse figure, ce grand cadavre ambulante que l'on affirmait originaire de la Savoie, au bal Mabille au lendemain de la guerre, méritait mieux que ces courtes notes, car il fut pendant plusieurs années l'un des *meubles* vivants les plus curieux des bals publics de Paris. Grand, maigre, osseux, rasé, blafard et blême, la tête en lame de rasoir et anguleuse comme un Rochefort maigre, si j'ose dire, il était en effet fort souple et était l'un des exécutants, sinon des inventeurs, les plus épatants de cette fameuse valse tourbillonnante, qui, faisait l'admiration des étrangers et des étudiants fraîchement débarqués de leur province.

Au bout de deux minutes, les jambes écartées, il arrivait que sa danseuse valsait entre ses jambes et comme de l'autre côté, à tel point que l'on se

demandait comment ils pouvaient bien faire pour arriver à tourner et à se tenir en équilibre. Cependant, après un dernier tourbillon, il remettait sa danseuse en place de ses larges mains osseuses et s'arrêtait comme si de rien n'était aux applaudissements de la foule.

C'est surtout dans la fameuse nuit du Grand Prix de Paris, à Mabilles, sur le rond de parquet légendaire, sous les palmiers de zinc, que Valentin-le-Désossé remportait son brillant succès avec ses partenaires favorites. Tandis qu'il valsait, les Anglais, dans les boxes du fond se collaient des cuites consciencieuses de champagne, soit pour noyer le chagrin de la défaite, soit pour célébrer leur victoire, et cette nuit-là, les voitures circulaient tard dans l'avenue Montaigne.

Rien n'était curieux, vivant, grouillant, amusant comme ce coin du parc, moitié naturel, moitié artificiel pendant une soirée du Grand Prix.

En temps ordinaire, c'était plus calme. D'ailleurs, tout Paris, et surtout la province et l'étranger allaient faire un tour à Mabilles, et les jeunes mariés du dehors y venaient toujours passer une soirée pendant leur voyage de noces. J'en ai bien conduit ainsi, des plus comme il faut, des plus *braves*, comme l'on dit dans le Midi, des jeunes ménages de mes amis ou de mes parents, et la stupéfaction de la jeune mariée était bien la chose la plus réjouissante du monde. D'ailleurs, relativement, il y avait à Mabilles, infiniment plus de tenue qu'à la *Closerie des Lilas*, c'est-à-dire à

Bullier; c'était plus chic. Je n'oserais pas dire plus collet monté en parlant d'un bal public où les Étoiles avaient aussi pour habitude de se décolleter même par en bas !

— Aoh shoking, sir !

— Et ta sœur !

Un soir de Grand Prix, comme j'étais en train de faire cercle comme tout le monde autour de Valentin-le-Désossé et une Goulue quelconque en fumant un cigare, je vis tout à coup à côté de moi Arsène Houssaye qui flânait là avec un ami, car il avait un faible pour Mabelle qui lui fournissait parfois des types curieux pour ses romans.

La valse finie, nous nous mîmes à causer et comme je lui demandais je ne sais plus quelle lettre d'introduction auprès de je ne sais quel directeur d'un grand journal, il me répondit vaguement et puis se ravisant :

— Pourquoi diable aussi cette manie d'écrire, de vouloir être homme de lettres, journaliste, quand il est si simple d'être épicier ?

C'était au lendemain de la guerre, j'étais encore jeune, très jeune même, mais enfin je fus piqué au jeu et le plus naturellement du monde :

— Mais, mon cher monsieur Houssaye, je pourrais vous poser la même question : pourquoi n'êtes-vous pas resté meunier comme votre père ?

— Ça n'est plus la même chose.

— Evidemment, puisque mon père, à moi, est un écrivain connu.

Et nous nous séparâmes tout de même les meilleurs amis du monde, car à Paris tout un chacun a le caractère bien fait et est légèrement sceptique dans nos milieux littéraires.

A cette époque Arsène Houssaye, avec sa belle barbe blonde fortement grisonnante, était encore superbe.

Depuis il est mort chargé d'ans; son fils est depuis longtemps de l'Académie et nous avons tous plus ou moins fait notre chemin dans la grande mêlée littéraire...

C'est toujours un plaisir et une tristesse douce et mélancolique d'énumérer ses souvenirs d'antan et vraiment dans ce diable de Paris il est toujours amusant de voir comment l'on commence un chapitre sur Valentin-le-Désossé et comment on le termine en parlant d'Arsène Houssaye, un des écrivains mondains les plus fins et qui a le mieux connu les femmes, de l'Empire et du commencement de la troisième République.

La génération présente ne le lit plus guère et elle a tort, car il nous a laissé des portraits, à fleur de peau si l'on veut, mais tous fidèles, très ressemblants et très suggestifs des femmes du monde de l'Empire, d'un monde très licencieux souvent et toujours avide de plaisir et de passions faciles.

Aujourd'hui, les bals publics ont disparu, Valentin-le-Désossé vient de s'éteindre dans la peau d'un vieux bourgeois, l'auto, le terrible auto a tout remplacé, tout fauché et parfois je

me demande si l'on ne savait pas mieux s'amuser
autrefois.

Mais je m'arrête; on dirait que je vieillis et
comme Arsène Houssaye, je veux rester toujours
jeune... de cœur tout au moins !





L'HOTEL DES INVALIDES

NÉCESSITÉ DE LE REPEUPLER. — LES GUERRES
POURVOYEUSES DE PENSIONNAIRES

*Pétition adressée au ministre de la guerre
par un groupe de vétérans.*

J'ai eu dernièrement la rare bonne fortune de trouver dans un wagon, le brouillon d'une pétition adressée au ministre de la guerre par une poignée de vieux brisquards très Patrie française et comme elle m'a paru curieuse à plus d'un titre, j'ai résolu d'en citer ici quelques courts extraits. Je commence :

« ... Vous n'ignorez pas, Monsieur le ministre, que la France doit l'Hôtel des Invalides à l'une des pensées les plus glorieuses de Louis XIV, dit l'Amable, qui fit commencer les travaux en 1670 et les fit poursuivre jusqu'en 1706. Votre Excellence n'ignore pas davantage que cet admirable monument construit pour contenir primitivement 4.000 hommes, en abrita jusqu'à 10.000 sous le règne de Napoléon le Grand, dit le Faucheur.

« Eh bien, ce monument, tout à la fois auguste

et vénérable, qui fut l'asile des hommes les plus illustres et même des femmes valeureuses qui n'avaient pas de poil dans la main, comme le capitaine Brulon, est aujourd'hui à peu près désert, parce qu'il n'y a plus de grandes guerres et c'est là ce qui nous comble de confusion pour l'honneur de l'armée et la gloire nationale.

« Le dernier des Napoléon n'avait certainement pas la santé ni le culot du premier, mais enfin, il fit encore de son mieux et nous donna successivement les guerres de Crimée, d'Italie, de Chine, d'Algérie, d'Asie-Mineure, du Mexique, sans compter la campagne de 1870, pour repeupler et redorer un peu notre cher Hôtel des Invalides.

« Mais, depuis la guerre, plus rien, Monsieur le Ministre, plus rien, vous le savez mieux que nous; à peine quelques petites expéditions coloniales, quelques promenades contre les Kroumirs où il n'y a pas de morts et pas même de blessés.

« C'est une honte et on se demande quelles sont les panades qui nous gouvernent aujourd'hui.

« Et tenez, puisque nous parlons de panade, il n'y a même plus de quoi en faire dans le fond de la grande marmite des Invalides, avec la poignée, la pauvre petite poignée de deux sous d'invalides qui nous restent.

« On a bien tué des milliers et des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants et blessé des centaines de mille d'autres dans la dernière croisade de Chine, mais c'était toujours des Chinois

et pas des Français et qu'est-ce que vous voulez que ça nous f....., sauf votre respect, puisque nous ne pouvons pas repeupler notre Hôtel bien-aimé avec ces satanées peaux jaunes.

« Autrefois, on se faisait gloire aux Invalides de posséder une collection complète de toutes les infirmités humaines, de toutes les blessures et autres accidents divers et d'étré, de toutes les opérations traumatiques, comme disent les majors; on voyait défilér au soleil, toutes les après-midi, ceux qui avaient perdu un bras ou une jambe et ceux qui avaient perdu les deux, les culs-de-jatte, sauf votre respect, traînés par les camarades les moins ébréchés dans leur cupule, comme disait ce vieil aumônier qui avait été dragon au 3^e voltigeur des grenadiers de la garde, sous l'Ancien ! Puis venaient l'invalidé au nez en argent qui avait subi l'opération de la rhinoplastie, comme disait ce vieux trompette que les camaros appelaient le Rhinocéros — c'est rosse tout de même; — puis celui qui avait un palais en argent. oui, Monsieur le Ministre, un palais; et celui qui avait en Palestine subi une exécution plus grave pour avoir dans un harem, suffit... On lui avait remis son manche en or par ordre de l'Empereur.

« C'était le bon temps et nous nous souvenons même d'avoir entendu raconter à nos ancêtres, aux vieux de la vieille, à ceux qui s'en allaient encore vaillamment faire le tour de la Colonne au 1^{er} janvier et au 15 août, comment un jour ils avaient eu le très grand honneur de recevoir et

d'héberger l'invalidé Belge, auquel Napoléon n'avaient rien laissé du tout. Ah ça ne leur avait pas coûté cher ; ils en rigolaient encore vingt ans plus tard.

« Aujourd'hui il n'y a plus rien, pas même un invalide à la tête de bois ; c'est bien l'abomination de la désolation.

« Où sont ces bonnes causeries tout le long des bancs des boulevards voisins où les invalos mettaient sécher leur mouchoir avec précaution, pour se resservir de leur tabac à priser jusqu'à extinction de chaleur humaine ? Ça faisait loucher les grandes dames du boulevard des Invalides, mais bast, on s'amusait à raconter les campagnes de l'Autre et le temps passait gaîment en pensant à tous les bons bougres que l'on avait estourbis dans sa vie.

« Les plus jeunes risquaient même un brin de cour aux nourrices sèches du quartier et l'on cite même une de ces malheureuse qui était devenue aussi intéressante que sa position, grâce aux savantes manœuvres d'un invalide qui n'avait subi aucune opération en Palestine.

« L'année suivante, les plus malins avaient fait une revue épatante sur ce sujet, intitulée : *Le fils de l'invalidé ou le triomphe de l'amour !*

« Toujours chevaleresque, l'invalidé avait épousé sa Dulcinée et monté avec elle un petit bistro, très prospère, avenue de la Motte-Piquet...

« Mais nous nous arrêtons, car les larmes nous viennent aux yeux, à ces souvenirs par trop

émollients et racornis cependant par la vétusté du temps !

« Aujourd'hui, macache, comme disent ces sacrés arbis, n. i, ni, c'est fini et l'Hôtel des Invalides est dans la noire purée du marasme subséquent.

« Il n'y a quasiment plus de pensionnaires et voilà même que l'on parle de renvoyer les derniers chez eux avec une pension, de renverser la marmite et de faire de la boîte des vieux un musée !

« Ça, ça n'est pas possible ! Ce serait trop dur pour notre pauvre vieux cœur de vieux troubades.

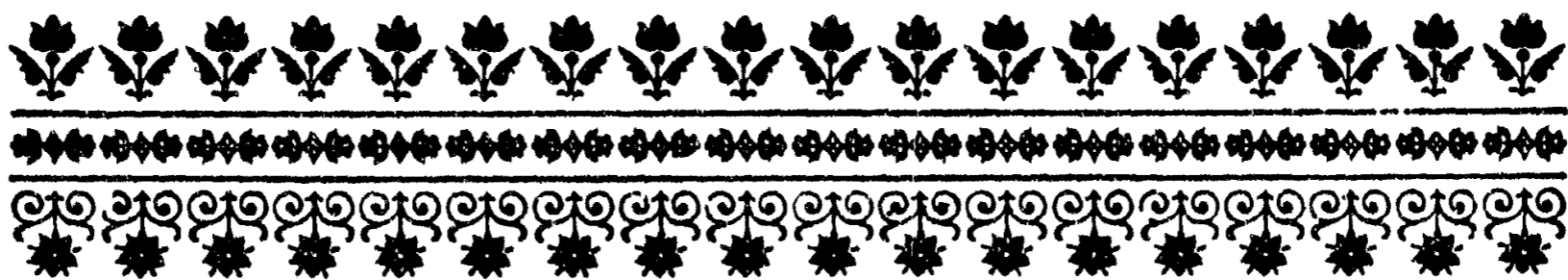
« Un instant, nous avons frémi de joie avec le colonel Marchand, pensant que Fashoda allait mettre le feu aux poudres; notre espoir ayant encore une fois été déçu, nous venons vous prier respectueusement, Monsieur le Ministre, de bien vouloir préparer et provoquer avec vos honorables collègues une belle et bonne guerre qui fauche 300.000 hommes et fasse un million de blessés.

« Avec cela, il y aura de quoi repeupler l'Hôtel des Invalides, de quoi remplir la grande marmite et lui rendre son antique splendeur.

« Confiants dans votre ardent patriotisme, nous sommes, Monsieur le Ministre, etc...

(Suivent les signatures).

Décidément, ce brave Déroulède a des partisans qui sont bien amusants, et n'est-ce pas que ça valait la peine de conserver un pareil document ?



UN CHAPITRE QUI N'EST PAS SAGE !

LE COMBLE DU PITTORESQUE DANS L'HORREUR. —
LES DESSOUS D'UNE CAPITALE

Les bonnes bourgeoises ne sont pas toujours mises à la dernière mode, mais elles ont toujours des dessous irréprochables de propreté, tandis que les demi-mondaines se contentent souvent des apparences — je prie le compositeur d'écrire ce dernier mot d'un seul morceau et sans mettre un trait au milieu.

Eh bien ! il faut bien l'avouer, presque toujours les grandes villes se conduisent comme ces dernières, et si elles se montrent pimpantes avec leurs monuments et la parure d'émeraude de leurs parcs et de leurs squares, il est quelquefois imprudent d'explorer leurs dessous d'un œil par trop inquisiteur.

Cependant, mes chers lecteurs, si vous le voulez bien — une fois n'est pas coutume — c'est précisément ce que je voudrais faire un peu —

oh ! combien discrètement — aujourd'hui, en votre compagnie.

Or donc, si vous voulez avoir une idée précise et nette, sans faire de longs voyages, sans dépenser d'argent et sans courir aucun danger, des horreurs sombres de Withchapel à Londres, de Marseille, de Toulon, de Naples dans leurs quartiers les plus pauvres ; si vous voulez comprendre les horizons ravagés des ruelles de San-Francisco dans le quartier chinois ; si vous voulez admirer les petits édicules minables, étriqués et odorants qui s'alignent sur la Risle à Pont-Audemer — cette Venise normande — pour soulager l'humanité souffrante ; si vous voulez vous rincer l'œil avec tous les détails lamentablement pittoresques des quartiers aussi misérables qu'Indous de Calcutta !

Si, en un mot, vous voulez vous payer une orgie de couleurs sombres à la Ribot et de loques glorieuses à la Ribeira, vous n'avez simplement qu'à me suivre docilement, sans mot dire. Ça ne sera pas loin, n'ayez pas peur.

C'est ici, en pleins boulevards, autour du Palais-Royal, au beau milieu de Paris, quoi !

Nous voici au milieu des passages les plus gais, les plus vivants, où la foule toujours amusée et bruyante, grouille dans un chatoîment de couleurs tout à la fois ahurissant et charmant.

Eh bien, tout cela n'est rien. Entrons par une porte quelconque, cherchons à corrompre le gardien ou le concierge, surtout des passages où il y a beaucoup de cafés-restaurants, et une fois

non pas dans la cour, mais dans le long boyau qui longe le passage de chaque côté, nous allons *jouir* d'un coup d'œil qui n'est point banal.

Les passages sont encadrés naturellement de hautes maisons; ils sont comme dans un long puits, profond, horizontal !

Alors, de chaque côté, du haut en bas, pendant six et parfois sept étages, les murs lépreux, noirs, suent et coulent lamentablement, distillant une eau noire innommable, les maisons n'étant tenues qu'à laver et astiquer leur façade tous les dix ans. Plus en bas, tous les détritrus, tous les débris des grands bars : carcasses aux couleurs provocantes de homards à la Lucellus, à côté de bouquets fanés qui pleurent le sein abandonné au petit jour, dans un dernier hoquet, pardon, dans un cabinet particulier; plus haut, aux fenêtres, toutes les loques, toutes les étoffes sèchent et dégoulinent aux fenêtres...

Ah ! ces derrières de passages, ces couloirs sombres derrière ces passages clairs sont comme les latrines de la grande vie, comme les *vomitória* du monde où l'on s'amuse, et toutes les fois que je veux philosopher un peu ou contempler du vraiment pittoresque, je m'empresse d'y faire un tour, quitte à me boucher le nez aux endroits par trop démonstratifs...

Les dessous de Paris, les voilà, chers lecteurs, vieux bouquets, fleurs fanées, débris des folles journées, avant qu'ils ne soient tombés irrémédiablement dans la hotte du chiffonnier, allez

donc les contempler dans leur cadre sombre et coloré tout à la fois, le soir, si vous voulez, dans la buée lumineuse et froide des arrière-boutiques, entre le plongeur et le marmiton, dans quelque souillon de derrière de passages parisiens, et vous me direz après si je vous ai menti, si j'ai simplement exagéré et si vous n'avez pas eu là, tout à coup, subitement, comme la violente et sublime évocation d'un Callot, doublé d'un Ribeira !

Pour sûr que Paris est bien intéressant pour l'artiste qui sait le voir, le comprendre et l'aimer !





L'OBELISQUE DE LOUQSOR

SOUSCRIPTION NATIONALE POUR ACHETER UN FOUR-
REAU OUATÉ ET DOUBLÉ DE FOURRURE DE RE-
NARD BLEU POUR PROTÉGER L'OBÉLISQUE EN
HIVER CONTRE LA GELÉE.

Ce sous-titre est peut-être un peu long ; il était cependant tout à fait nécessaire pour bien indiquer l'idée maîtresse, je dirai presque le programme de ce chapitre beaucoup plus grave qu'il n'en a l'air et qui va toucher forcément à des questions d'un intérêt palpitant, comme j'espère le démontrer bientôt à mes lecteurs.

Tout le monde connaît le superbe obélisque qui se dresse, poignardant le ciel sur la place de la Concorde, à Paris. Tout le monde sait comment il a été édifié si difficilement sous Louis-Philippe, puisqu'il a fallu inventer des appareils spéciaux pour son érection.

Aucune grue ne pouvait y suffire et il était si vieux, si vanné, ce pauvre monolithe, qu'il ne pouvait plus se résoudre à marquer midi, en se dressant vers le zénith !

C'est là où l'ingénieur-architecte Hippolyte

Lebas trouva le moyen de se montrer ingénieux et, plus tard, de laisser son nom précisément à une rue du quartier des Grues — c'est une loi d'harmonie.

Tout le monde sait cela, mais en parlant de Louqsor, sans avoir la prétention d'avoir trouvé ma *route de Thèbes*, comme Alexandre Dumas-junior, je ne puis oublier que Karnak était proche et il est tout naturel que j'en parle, ici même, en Bretagne, où j'écris le dit chapitre en ce moment.

Donc, nul n'ignore que l'obélisque de Louqsor est un monument très vieux, très antique, très respectable; aussi le granit, quelque solide qu'il fût, n'a pas tardé à s'effriter au sommet, sous l'action des pluies et des gelées de notre climat capricieux, de nos cieux incléments.

Pour tout dire d'un mot qui peint bien ma pensée et qui n'est que l'expression de la plus scrupuleuse vérité, du jour où l'infortuné monolithe fut dressé sur la place de la Concorde, il fut atteint d'un rhume de cerveau, d'un coryza chronique et, j'en ai bien peur, tout à fait inguérissable.

Cependant, en dehors même des intérêts supérieurs de la science et de la philologie comparée qui nous indiquent notre devoir et nous disent que nous devons conserver pieusement ce curieux échantillon des hiéroglyphes égyptiens, nous avons, il me semble, encore d'autres obligations non moins impérieuses, envers ce vénérable témoin d'une grande civilisation disparue. Nous avons été l'arracher à son sommeil, peut-être

trente fois séculaire, sinon plus, le jeter dans le tourbillon d'un monde nouveau, inconnu de lui; nous avons violé son repos ancestral et hiératique; nous lui avons imposé un climat désastreux pour lui, sans même penser à lui tenir les pieds au chaud ni à lui attacher une boîte de pastilles Géraudel à sa grille!

Pauvre petit obélisque, nous avons vraiment violé toutes les lois de l'hospitalité, à ton égard et c'est précisément là ce qui, en ma qualité de Français, me navre et me fend le cœur, mon bon cœur de patriote, mais pas de nationaliste.

C'est mû par l'ensemble, par le faisceau de ces considérations, à la fois scientifiques et sentimentales d'un ordre tout à fait supérieur, que j'ai conçu la grande et noble idée — laissez-moi le croire — d'ouvrir une vaste souscription nationale en faveur de l'obélisque enrhumé, en faveur du monolithe infortuné qui pleure irrémédiablement son beau ciel *Pharaonesque*!

Involontairement confondant leur malheur dans mon esprit, et mû par un égal sentiment de pitié et de douce compassion, j'aurais voulu, si la chose avait été possible, marier la petite reine de Madagascar, Ranavalo, avec l'obélisque, avec, au cœur, cette pensée consolante que ces deux grands débris se consoleraient entre eux!

Mais, hélas, ce n'est pas possible, car il est en pierre, en pierre...

Du moins je veux pour lui, en hiver, lorsque les gelées, le froid lui fendent la tête et couvrent

son pauvre corps de granit, de lamentables et douloureuses gerçures...

Permettez-moi, chères lectrices, de m'arrêter un peu, car je sens des larmes brûlantes couler au bout de ma plume, en écrivant ces lignes et il faut le temps de se remettre.

...Je veux, dis-je, un beau fourreau ouaté et doublé de fourrure de renard bleu, douillet et chaud pour le protéger, le pauvre, contre les morsures cruelles de la bise.

Pensez donc, ce pauvre vieillard, il a si froid à son caillou ! Pour ce qui est du renard bleu, fort cher, je compte bien le demander au Tzar de toutes les Russies qui, dans son patriotisme éclairé ne saurait me le refuser et me le fera donner, par ordre, par les infortunés Finlandais.

Je suis sûr du concours aussi dévoué qu'actif du brave concierge de l'obélisque qui est, comme l'on sait, le dernier survivant du radeau de la *Méduse*.

Je comptais aussi sur une forte souscription de Sarah Bernhardt, mais elle m'a fait répondre qu'elle avait eu l'intention autrefois d'acheter l'obélisque pour s'en faire un sarcophage, mais que, depuis ayant engraisé, avec l'âge, de 631 grammes, elle avait complètement renoncé à son idée. Je serai donc forcé de renoncer à son précieux concours.

Heureusement que le grand public me reste ; je suis certain de son bon cœur et c'est pourquoi j'ai enfin résolu de m'adresser à lui.. Comme je

désire que la souscription reste absolument populaire, sinon nationale, car j'accepterai des souscriptions de tous les pays civilisés, respectueux du passé, j'ai fixé la souscription à un centime par tête, soit en timbre-poste, soit en monnaie de billon.

Enfin chaque souscripteur recevra un numéro d'ordre dont la liste sera publiée par les journaux et si j'obtiens l'autorisation de faire une petite loterie, comme j'en ai l'espérance, l'heureux gagnant recevra gratuitement et richement emballée, une superbe photographie du coiffeur de M. Paul Deschanel !

Qu'on se le dise !

Voilà mon projet de souscription nationale en faveur de l'obélisque de Louqsor de la place de la Concorde, à Paris ; je le crois nécessaire au double point de vue scientifique et moral et j'ose dire que sa rapide réalisation ne tardera pas à relever singulièrement le prestige de la France à travers le monde !





LA SOCIETE DES CINQUANTE KILOS

UNE NOUVELLE SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS PEU BANALE. — DU CHAMP DE COURSES DE LONG-CHAMP A BIRIBI. — LES DISCIPLINAIRES ET LES JOCKEYS. — LES HOMMES MAIGRES SE DÉFENDENT.

Lorsqu'une invention arrive à la connaissance du public, il y a longtemps ou qu'elle était faite, ou qu'elle avait des devancières, ou que plusieurs savants ou praticiens l'avaient faite en même temps.

Il en est de même des idées et lorsqu'elles arrivent à se traduire d'une manière évidente et tangible, c'est qu'elles étaient dans l'air depuis longtemps, comme l'on dit, ce qui arrive à prouver que tout subit une gestation, en ce bas monde, les idées comme les êtres.

Seulement il faut l'occasion, le choc, l'étincelle électrique, la goutte d'eau qui fait déborder le vase, voilà tout.

Il est bien évident que les hommes maigres étaient furieux depuis longtemps de se sentir écrasés.

sés sous le poids de la Société des cent kilos et souffraient amèrement de leur isolement et de leur petitesse; seulement c'est l'occasion qui leur manquait pour secouer leur torpeur et se jeter spontanément dans les bras l'un de l'autre, dans un beau mouvement de solidarité humaine.

Or, précisément cette occasion vient de se produire dans des conditions assez tragiques pour réveiller les bonnes volontés les plus endormies et les plus disposées à *flancher*, comme l'on dit.

Jugez-en plutôt :

Dernièrement, à Lyon, les voyageurs qui se trouvaient en gare de Perrache, à l'arrivée du train express de Marseille, ont été les témoins d'un lamentable spectacle. Dans un compartiment réservé d'une voiture de deuxième classe se trouvait un soldat portant l'uniforme gris des disciplinaires, que deux infirmiers accompagnaient à Châlons-sur-Marne, où il doit être enfermé dans un asile d'aliénés.

Ce soldat, âgé de vingt ans, se nomme Emile Lasault. Son odyssée est lamentable. Lasault avait été incorporé au 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, mais, s'étant rendu coupable du délit de destruction d'effets, il fut condamné par un conseil de guerre à la peine des travaux publics.

Il ne tarda pas à tomber malade et fut transporté à l'hôpital de Bizerte.

A dater de ce moment, c'est-à-dire depuis quinze mois, Lasault ne voulut plus avoir aucun rapport avec le reste des humains. Pas une fois

il n'ouvrit les yeux ni ne prononça une parole, s'alimentant seulement d'un peu de lait qu'il absorbait quand il était seul. A ce régime, la raison du pauvre garçon finit par succomber, et ce n'est qu'une pitoyable loque rappelant l'aspect de Blanche Monnier, la séquestrée de Poitiers, que j'ai pu voir, étendue sur les coussins du compartiment.

On se fera une idée de la maigreur cadavérique du malheureux soldat quand on saura que, malgré sa taille plutôt élevée, Emile Lasault pèse exactement 34 kilogrammes et demi, c'est-à-dire le poids d'un enfant de douze ans.

Du moins c'est ainsi que s'exprimaient les gazettes dans leur trop légitime indignation, et tout de suite ces fameux et sinistres 34 kilogrammes furent comme un trait de lumière qui traversa l'esprit des rares survivants ou plutôt des rares débris de *Biribi*, des *Bat. d'Af*; et, immédiatement, ils résolurent de se réunir, de se syndiquer et de former une Société de Secours mutuels, hélas ! bien réduite et bien modeste, entre les quelques survivants ou revenants, sous le vocable typique dans sa lamentable simplicité : *la Société des 50 kilos, maximum !*

Deux vieux débris se consolait entre eux, cinq ou six si vous voulez, et cette touchante Société de braves gens qui n'avaient que la peau sur les os allait fonctionner régulièrement sous la présidence du pauvre 34 kilos, comme l'appellent ses camarades, lorsqu'elle reçut une longue lettre,

au nom des jockeys de Paris, affirmant que, d'une façon générale, ils avaient la triste conviction de détenir le record de la maigreur.

On dut immédiatement remanier les statuts, leur donner plus d'ampleur et c'est ainsi qu'à peine constituée, la Société des 50 kilos dépassait un millier de membres, grâce aux hommes de chevaux qui y étaient entrés en bloc.

Mais, les choses ne devaient pas en rester là; quoique les journaux n'en n'aient pas encore parlé, bientôt la jeune, prospère et déjà importante Société des 50 kilos maximum devait recevoir une missive encore bien plus surprenante que la première; elle émanait du comité central de tous les syndicats de mineurs de France, réclamant hautement le droit d'entrer également dans la Société des 50 kilos, étant encore hélas ! infiniment plus maigres que les jockeys qui se vantent et sont encore un peu plus entrelardés qu'un pauvre mineur du fonds et du tréfonds.

La chose leur fut accordée de suite et d'un coup la Société née de la veille, voyait ses membres passer de 1.350 à 162.749, vous entendez bien à *162.749 !*

Du coup, il y eut une assemblée générale qui se réunit par un beau soleil, un de ces derniers dimanches, sur le champ de manœuvre de la plaine d'Issy. On n'avait pas trouvé d'autre emplacement et avec leur famille, les délégués ou représentants, ou membres actifs étaient encore au nombre de 43.871.

Comme la chose n'a pas transpiré, vu que l'air était assez vif et froid ce jour-là, je vais résumer rapidement, pour mes fidèles lecteurs, les résolutions importantes qui ont été prises au cours de cette assemblée vraiment extraordinaire.

La cotisation est restée fixée à six francs par an, soit cinquante centimes par mois, mais pour être forts et puissants tout de suite, un membre qui faisait un bruit épouvantable avec ses os en s'asseyant, a proposé de faire verser à tous les membres, afin de faire un fonds de caisse; cela fut voté par acclamation et aujourd'hui la Société débute, en dehors des cotisations, avec une jolie somme de 813.745 francs déposée à la Banque de France. Dans quelques jours, avec l'élan donné et la misère publique qui fait maigrir tout le monde, il y aura un million en caisse.

Alors un jockey qui appartient à l'un des manèges les plus célèbres de chevaux de bois, en homme pratique, demanda d'installer le siège de la Société des 50 kilos dans la galerie des Machines, en proposant, en même temps de l'acheter à la ville, car c'est le seul endroit où l'on pourra tenir les assemblées générales les jours de pluie et de mauvais temps et encore peut-être en deux fournées. — Adopté à l'unanimité.

Ce que c'est tout de même quand une idée est juste et dans l'air, comme je le disais en commençant, le succès foudroyant de cette Société des 50 kilos maximum, est vraiment admirable et encore elle ne fait que débiter !

Mais je poursuis : un membre fit remarquer avec juste raison que l'on ne pouvait pas admettre les femmes, car il y en aurait trop et ce serait trop facile ; cependant il demanda que l'on veuille faire une exception en faveur de Sarah Bernhardt que l'on pourrait nommer présidente d'honneur. Une discussion confuse sur le *poids réel* de la célèbre aéronaute-sculpteur s'en suivit et finalement sa candidature fut repoussée à une forte majorité.

On allait se séparer lorsque le troisième vice-président proposa de créer des armes parlantes pour la jeune Société.

Les 43.871 délégués ou membres se roulèrent de joie dans la plaine d'Issy — ça n'est pas là — et firent un grand nuage de poussière qui fut aperçu de Longjumeau et de Rambouillet et qui fit croire à une nouvelle et subite irruption du Mont Martre. Heureusement il n'en était rien et le calme rétabli, on vota par acclamations sa proposition de placer deux harengs-saurs en croix sur un écusson pour former les armes parlantes de la société des 50 kilos, maximum.

Qu'est-ce que c'est à côté de cette immense manifestation que la pauvre petite société des 100 kilos ? je vous le demande. Cette fois, comme toujours, le nombre a tué l'exception.

Mais s'il y a tant de gens maigres sur la terre, si les revenants de Biribi et des Bat. d'Af., les jockeys et les mineurs peuvent constituer, en quelques jours, une société prospère de près de

200.000 hommes sous ce nom éloquent et terrible de la *Société des 50 kilos, maximum*, cela prouve qu'il y a encore beaucoup de métiers horribles et de navrantes misères sur la terre et c'est véritablement les larmes aux yeux que je fais cette triste et peu consolante constatation.



Dans le Train



INAUGURATION DU METROPOLITAIN

L'INVASION DES RATS. — COMMENT LE PRÉSIDENT
FUT SAUVÉ. — HORRIBLES DÉTAILS

Comme aujourd'hui le reportage impose de grands et terribles devoirs aux pauvres journalistes et qu'il faut avant tout, non seulement apporter toujours du nouveau, mais être toujours le premier, si l'on veut conserver sa réputation d'homme bien informé, je me suis, à prix d'or, abouché avec M^{lle} Couesdon et je puis dès maintenant donner un compte-rendu fidèle et détaillé de l'inauguration du Métropolitain de Paris et de l'horrible catastrophe qui en a été la suite aussi naturelle qu'inattendue.

Donc, je commence mon récit :

Paris, le 11 septembre 1900, 11 heures 47 minutes du soir.

C'est sous le coup de la plus poignante émotion que je transcris à la hâte et fébrilement ces lignes pour notre septième édition supplémentaire.

Après nous avoir promis le métropolitain tout l'été pour l'exposition, enfin l'inauguration en avait été solennellement annoncée pour cette

après-midi 11 septembre, avant la fin de notre grande exhibition internationale.

On se disait même tout bas que tout était terminé, archi terminé depuis plus d'un mois et que si l'inauguration n'avait pas eu lieu, c'était simplement parce qu'on avait été obligé, au dernier moment, de modifier les signaux auto-électriques qui ne marchaient pas très bien.

Il en était résulté que toute la ligne souterraine, complètement abandonnée par les ouvriers, était à peu près déserte et, lorsque la veille de l'inauguration, c'est-à-dire hier, des inspecteurs la parcoururent du bois de Boulogne au bois de Vincennes, ils remarquèrent avec une certaine stupeur, de distance en distance, des crevasses qui semblaient mettre la longue voie souterraine en communication avec les égouts de la capitale.

Les dits inspecteurs ne s'en émurent pas autrement, voyant bien que la solidité des voûtes n'était compromise en rien.

En somme, dit l'un deux, ces petites craquelures de l'intrados sont même un charme de plus.

Et, sans se tourmenter plus qu'il ne convenait, ils se mirent à les boucher à la hâte, qui avec du mastic, qui avec un peu de mie de pain durcie.

Donc, aujourd'hui, à 1 h. 57 sonnant de l'après-midi, après son déjeuner, M. le président de la République, accompagné de tous les ministres, de nombreux sénateurs et députés, de tous les conseillers municipaux de Paris et généraux de la Seine et de pas mal de journalistes, partait

dans le train présidentiel, aussi électrique que pavoisé, de la porte Dauphine, pour traverser Paris et se rendre à Vincennes.

Jusqu'au milieu de la rue de Rivoli, dessous bien entendu, tout alla bien, mais là les crevasses s'étaient singulièrement agrandies pendant la nuit, mettant le tunnel en communication avec



tout le réseau des égouts qui circulent sous les halles centrales.

Tout à coup le train se trouva subitement arrêté et deux cents cris de douleur, de rage et de désespoir s'échappèrent des poitrines haletantes de la plupart des invités : plus d'un million de gros rats d'égout montaient à l'assaut de notre train. Ce fut un instant horrible, un instant d'angoisse indicible.

Louise Michel qui était revenue tout exprès de

Londres pour représenter la *Fronde* et qui se trouvait en face de moi dans un compartiment réservé à la presse, bondit en s'écriant :

— Il faut sauver avant tout le Président et, deux secondes après, elle était dans la voiture présidentielle faisant à M. Loubet un rempart de son corps. Les rats la trouvant trop coriace s'écartèrent et elle put s'écrier joyeusement :

— Il fallait bien que je le sauve, autrement les nationalistes et les antisémites eussent été trop contents.

Bientôt on ramassait un cadavre sur la voie, sur le sommet du crâne duquel se trouvait encore une mèche droite toute blanche et Arthur Meyer, pleurant comme un veau, ne tarda pas à reconnaître dans cette vénérable carcasse celle du pauvre Rochefort.

Il y eut bien d'autres victimes dont on ne connaît pas encore les noms à l'heure actuelle. On croit qu'il y a eu exactement 97 personnes rongées par les rats et dont on a pu compter les squelettes, tous blanchis et polis comme de l'ivoire.

Quant aux blessés, plus ou moins grignotés, on en compte 741 et l'on craint beaucoup que leurs blessures ne soient venimeuses et mortelles pour la plupart.

On a également retrouvé un squelette avec un ventre en argent et l'on est en train de faire une enquête, en ce moment, aux Invalides, pour retrouver le nom du propriétaire-titulaire, si possible.

Enfin, on croit que l'ambassadeur de San-Marino est au nombre des victimes.

On a déposé les squelettes des victimes dans le petit palais des Champs-Élysées et les blessés ont été transportés dans le grand Palais, transformé en ambulance pour la circonstance.

Tout le monde s'accorde à dire que cette terrible catastrophe laisse bien loin derrière elle, en horreur, celle du bazar de la Charité de lugubre mémoire.

Minuit douze : On nous apprend que les savants éminents de l'Institut Pasteur viennent de foudroyer, à l'instant, sept millions de rats dans tout le parcours du tunnel, seulement on ne sait pas comment enlever leurs cadavres et l'on redoute une terrible épidémie qui ferait fuir tous les étrangers avant la fin de l'Exposition. Espérons que ces messieurs vont trouver également une poudre désinfectante, assez puissante pour conjurer le danger.

Minuit trente-deux : On téléphone à l'instant du Palais-Bourbon ! La Chambre, réunie extraordinairement en séance de nuit, d'accord avec le grand chancelier et passant par dessus l'habituelle hiérarchie, vient de nommer commandeur de la légion d'honneur Louise Michel pour sa belle et courageuse conduite !

Bravo ! il paraît que les antisémites font un nez, je ne vous dis que ça !... 1900.



LA BARBE DE CAPUCIN

INFLUENCE CURIEUSE DU MÉTROPOLITAIN SUR SON
PERSONNEL. — LE DIPLOME DES CHARRETIERS.
— LE TUBE ÉCLAIR.

On sait que la ligne n° 3, c'est-à-dire de l'avenue de Villiers à la mairie du vingtième a été complètement achevée il y a plus de deux ans et que les études de la ligne n° 4, de la porte de Clignancourt à la porte d'Orléans, sont enfin terminées depuis quelques mois, ce qui permettrait d'espérer d'avoir la ligne n° 2 entière sous peu.

D'un autre côté, l'on sait qu'un assez grand nombre de Savoyards sont employés sur les lignes actuellement en exploitation et quelques-uns sont venus me trouver, sachant que je me suis beaucoup occupé toute ma vie de spéléologie, c'est-à-dire de l'étude des cavernes et du monde souterrain, pour me demander si cette action de passer leur vie sous terre n'allait pas exercer une influence sur leur santé ou tout au moins sur leur corps.

Je ne suis pas médecin, par conséquent, je n'ai ni le droit ni le désir de donner une consultation, mais je peux donner, non pas même mon opinion personnelle, mais le résultat de mes longues observations depuis plus d'un tiers de siècle à travers

les mines et carrières des pays de charbons, les grottes souterraines du plateau central de la France, des Alpes et des Pyrénées, des Baléares, etc., et enfin à travers les égouts de Paris et de la plupart des grandes capitales du monde.

Tout d'abord les 81 et 91 marches des nouvelles gares de la place de la République, de l'avenue Parmentier et du Père-Lachaise vont incontestablement développer singulièrement les maladies spéciales des femmes, si l'on ne se décide pas, comme je le demande toujours, à établir non pas des ascenseurs impraticables, mais des tapis roulants en pente douce pour remonter et descendre à volonté, sans fatigue dans les deux sens. (1)

Mais j'arrive à ce qui intéresse plus particulièrement le sort de l'ouvrier, au point de vue, sinon de la santé, au moins des modifications physiques de nos compatriotes employés sur le réseau du Métropolitain.

Evidemment ils seront même mieux que les employés des mines, que les ouvriers mineurs de la Belgique ou du Gard, puisqu'au lieu de respirer les poussières de charbon plus ou moins malsaines, ils respirent la créosote qui est un des antiseptiques les plus bienfaisants contre les affections de poitrine.

Mais à un autre point de vue, c'est bien le cas de le dire, ceux qui ne sont pas employés dans les trains lumineux, mais bien sur la voie obs-

(1) Si je suis bien informé, le Conseil Municipal paraît enfin décidé à écouter mes conseils, intéressant les dits tapis.

cure, pourront à la longue, au bout de quarante ou de cinquante ans de service, voir leur vue se modifier et même leurs yeux disparaître tout à fait comme un objet sans usage, comme cela s'est produit pour les poissons aveugles des catacombes de Paris.

Et si ce n'est pas les employés du Métropolitain à la première génération, ce pourra être leurs arrière-petits enfants à la huit ou dixième génération, s'ils ont toujours continué à travailler dans le Métro qui deviendront, sinon comme les poissons aveugles, du moins myopes comme des taupes !

Ensuite tout ce qui vit sous terre, dans l'obscurité plus ou moins grande, pâlit, blanchit, s'étiole, s'anémie et devient blafard ! Il ne serait donc pas étonnant, il paraît même évident qu'à la cinq ou sixième génération les employés du Métro arriveront à avoir les cheveux et la barbe pâles, longs et décolorés comme cette salade bien connue qui pousse dans des tonneaux, au fond des caves et que l'on appelle de la barbe de capucin !

Voilà évidemment une perspective curieuse, étrange et surprenante mais comme elle est encore éloignée, je prie nos excellents amis de se tranquilliser ; s'ils ont des petits-enfants aveugles ou mieux sans yeux, comme les poissons aveugles des catacombes et possédant des cheveux et une belle barbe blonde filasse comme la barbe de capucin, en vertu des lois inéluctables du transfor-

misme qui ne sauraient mentir, ça ne sera toujours pas avant un siècle ou deux et, comme dit l'autre, d'ici-là on a toujours bien le temps de laisser pisser le mouton et même la brebis.

Et maintenant, toujours en fait de transport, je veux rapporter deux nouvelles sensationnelles; d'abord celle qui concerne le diplôme ou baccalauréat des charretiers. Le talent de celui qui conduit un véhicule, dit un confrère, doit-il se mesurer à la vitesse de ce véhicule? Evidemment non. Car, si l'automobiliste doit éviter d'arrêter dans sa course le cocher de fiacre, il faut que celui-ci y mette aussi du sien pour se garer des atteintes de son rapide confrère.

C'est pourquoi un brevet fut jugé nécessaire pour être cocher, non moins que pour diriger un automobile.

« Eh bien ! Et nous ? se sont alors écriés d'une commune voix les charretiers. N'avons-nous pas à faire preuve également de quelque doigté ? Combien de fois ne voit-on pas les médiocres sujets de notre corporation barrer la route à toute une enfilade de tramways, pour avoir butté quatre ou six chevaux de si sotté façon que leurs chariots restent en panne sur des rails ? Nous aussi nous voulons un diplôme ! Ainsi seront éliminés tous ceux dont la maladresse fait pester et sacrer les voyageurs bloqués par eux. »

Forts de ce raisonnement, les charretiers s'en sont allés trouver M. Lépine. Ils ont demandé qu'en France il fût créé un examen de plus. Jus-

qu'ici M. Lépine a refusé. Peut-être a-t-il craint d'encombrer ses archives de parchemins nouveaux ; mais a-t-il prévu d'autre part à quels encombrements pourrait nous exposer la vengeance des charretiers ?

Mais ce n'est pas tout, aux dernières nouvelles, on m'apprend que les conducteurs des voitures de chèvres des Champs-Élysées et les conducteurs de manèges de chevaux de bois demandent aussi un diplôme non plus de bachelier, mais bien de docteur-cocher, sous le fallacieux prétexte que les chevaux de bois ont la tête dure comme les chèvres et sont fort difficiles à dresser !

Elle est bien bonne !

Maintenant, voici la seconde information non moins sensationnelle que la première :

Les Parisiens sont fiers de leurs petits bleus ; ils en usent et en abusent à tout propos, comme du plus subtil bienfait de la civilisation. Qu'ils apparaissent mesquins pourtant ces pauvres petits rectangles de carton souple, aux dimensions soigneusement limitées, lorsqu'on les compare aux objets variés que Londres, après expérience faite, se prépare à expédier par ses tubes pneumatiques.

Tout y passera, même les animaux, tels que chiens, chats et cochons d'Inde. Tout récemment, un caniche expédié par cette voie souterraine arrivait à bon port dans les meilleures conditions.

« En vingt-cinq secondes exactement, raconte le *Daily Mail*, le cylindre et le chien furent rejetés hors du tube, ayant accompli un trajet de 800

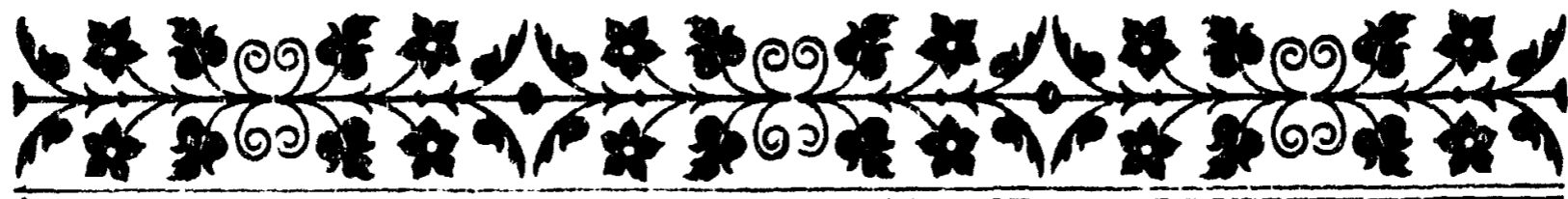
pieds. Il faut dire qu'après avoir été relâché, l'animal s'est mis à remuer la queue et à donner tous les signes de satisfaction que l'on connaît à ses pareils. »

Les plus fragiles objets, les plus susceptibles de redouter les suites d'un assez long transport ont fait le même voyage sans la moindre avarie. Des services à thé, de la verrerie, des œufs, des chapeaux de femme ont circulé dans des tubes pneumatiques dont le diamètre n'atteint pas moins de 25 pouces.

C'est, comme on le voit, une transformation complète de la vie londonienne. Désormais les grands magasins ne connaîtront pas d'autres procédés de transport. On pourra même faire venir son dîner par la voie pneumatique. Si le petit commerce arrive à se relever de ce dernier coup, c'est qu'il possède à Londres une vitalité vraiment insoupçonnée.

Maintenant que ça a si bien réussi, l'on va construire des tubes plus gros, de manière à pouvoir transporter les bipèdes et alors ça deviendra le sport ultra-chic d'accomplir ainsi son voyage de noces dans le gros tube intestinal de la ville de Londres. Ça ne sera plus le ver solitaire des capitales, mais qu'est-ce que pourront bien faire les jeunes mariés, pressés comme des harengs-saurs dans le dit tube ?

Tirons les rideaux, pardon, fermons le tube, car ce spectacle pourrait effaroucher mes jeunes et aimables lectrices !



CURIEUSES CONSEQUENCES DU METROPOLITAIN

LES ARBRES NEURASTHÉNIQUES SUR LE BOULEVARD
DES BATIGNOLLES. — UNE NOUVELLE MALADIE
DE LA FLORE. — SURPRISES DU MONDE SAVANT.

Tout les jours les progrès de la science amènent non seulement de nouvelles découvertes, à proprement parler, mais de nouvelles découvertes à côté, si j'ose m'exprimer ainsi, et qui sont comme les courants d'induction de l'intelligence humaine en marche, de ce fluide intellectuel parallèle au fluide purement physique de l'électricité, comme je l'ai déjà démontré ici-même... Si je fais ces constatations, c'est d'abord parce qu'elles ne sont peut-être pas indifférentes au développement de mon sujet et ensuite parce qu'elles viennent d'être provoquées de nouveau dans mon esprit à la suite de la très curieuse et très intéressante découverte que je viens de faire, après de longues et patientes études, boulevard des Batignolles, avec un groupe d'amis, de jeunes savants, ne s'occupant exclusivement que de physiologie végétale, cette science encore si mal connue et si mystérieuse à l'heure présente.

Comme tous les Parisiens de la rive droite qui s'intéressent au développement de nos moyens de transport — et je puis dire que c'est particulièrement mon cas — j'ai suivi avec un grand intérêt, presque au jour le jour, j'é l'affirme, la construction de la ligne métropolitaine de la rive droite, de la place de l'Etoile à la place de la Nation. En passant au-dessus du tunnel des Batignolles de la Compagnie de l'Ouest, l'espace était si mesuré que l'on a dû supprimer les arbres du boulevard, mais un peu plus loin, aussitôt que la chose fut possible, on s'empressa de les laisser pour satisfaire aux justes réclamations des Parisiens qui n'aiment pas que l'on touche à leurs arbres qu'ils considèrent, avec juste raison, comme leurs poumons mêmes !

Les premiers mois, tout parut marcher à souhait ; mais à partir de l'année suivante, sans mourir et sans même paraître malades, certains arbres des boulevards des Batignolles et de Clichy devinrent jaunes, d'autres rachitiques ; certains parurent positivement se ratatiner et l'on crut que les plus jeunes allaient voir leur croissance subitement arrêtée pour rester nains, comme les petits arbres torturés par les Japonais.

Mais, au fond, tout cela n'était pas encore visible pour les yeux distraits de la foule, et, si j'en fus moi-même averti le premier, c'est grâce à un vieux cantonnier de la Ville qui travaillait sur cette section et qui vint un jour me trouver les larmes aux yeux pour me dire combien il était in-

quiet sur le sort futur, sur la santé, en un mot, de ses arbres.

Inutile de vous dire que je le suivis en toute hâte pour examiner avec soin l'état des arbres des boulevards extérieurs et, fort ému moi-même de ce que je constatai, je m'empressai, à mon retour, de former une Société avec Arthur Thézard, l'éminent chimiste, et avec mes jeunes savants, mes professeurs de physiologie végétale, et nous nous mîmes à étudier les arbres malades, nuit et jour, sans désemparer, méthodiquement, chacun à son tour et à son heure de garde.

Au bout de trois mois, notre conviction à tous était faite. Ces arbres ne se mouraient pas de manque de terre, ils n'étaient pas autrement malades mêmes, si l'on veut, peut-être encore finiraient-ils par s'acclimater et se faire au voisinage du Métropolitain. Mais la vérité vraie et qui était pour nous la plus curieuse et la plus éloquente des constatations, c'est que ces arbres étaient simplement neurasthéniques et tous atteints de maladies nerveuses occasionnées par les trépidations du métropolitain. Au premier abord nous fûmes surpris, il s'en trouva même parmi nous pour crier à l'hérésie scientifique, mais ils songèrent à la sensitive, de toutes les plantes une des plus curieuses, à cet égard, des pays intertropicaux ; mais nos protestataires furent bien obligés de se rendre à l'évidence et de convenir eux-mêmes qu'étant des physiologistes ne s'occupant que de la Flore, ils ne seraient point logiques avec eux-mêmes, s'ils

osaient contester un instant la réalité tangible de pareils phénomènes.

Une fois sur la voie et en possession de la vérité nous ne tardâmes pas à arriver à des résultats vraiment surprenants en classant toutes les maladies nerveuses dont étaient atteints ces pauvres arbres, tout comme Charcot lui-même avait pu le faire autrefois avec ses filles hystériques ou ses dégénérées de la Salpêtrière.

Je commençai par construire un sismographe d'une sensibilité extrême, de manière à pouvoir arriver à tâter le pouls des arbres, si j'ose m'exprimer ainsi, et, je ne tardai pas à constater qu'ils avaient tous plus ou moins une petite secousse nerveuse et neurasthénique, qu'il ne fallait pas confondre avec une secousse matérielle et physique, au passage de chaque train métropolitain, et nous fûmes assez heureux pour pouvoir donner un nom à toutes les affections nerveuses dont étaient atteints les dits arbres, ce qui est d'ailleurs le rôle de la médecine, comme chacun sait.

Les deux principales, les plus fréquentes furent donc appelées *neurophyllie* et *chlorophyllie*, ce qui d'ailleurs correspondait assez bien à leur état pathologique général.

Cependant, un seul arbre, me donnait toujours des inquiétudes, ses feuilles semblaient toujours agitées par un vent léger, même pendant les temps les plus calmes, et, je finissais par n'y plus rien comprendre du tout. Enfin, voulant en avoir le cœur net, je le fis entourer à mes frais, d'une

vaste tente, avec l'autorisation de toutes les autorités constituées, ce qui ne fut pas commode à obtenir ! La même brise légère continuait à agiter les feuilles de mon pauvre arbre malade !

Ah ! Métropolitain, voilà bien de tes coups, ce pauvre hêtre avait simplement la danse de Saint Guy !

De là à croire que les plantes souffrent comme les bêtes il n'y a qu'un pas, mais arriverons-nous jamais à conclure d'une façon vraiment scientifique et expérimentale ?

J'en doute un peu.

Je parlerai aussi de l'influence des chemins de fer sur le système nerveux des jeunes filles et je citerai un cas non moins curieux dont je viens d'être témoin en Italie.

Et si je puis apporter ainsi ma modeste contribution aux progrès incessants de la médecine, j'en serai trop heureux et je ne demanderai pas d'autre récompense que d'avoir pu servir ainsi, utilement, tout à la fois la science, mon pays, et l'humanité souffrante.





L'INONDATION DU METROPOLITAIN

COMMENT LA CATASTROPHE SE PRODUIRA. —
18.319 VICTIMES. — HORRIBLES DÉTAILS

Je me trouvais dernièrement en soirée dans une maison amie avec l'ex-célèbre M^{lle} Couesdon qui était inspirée, comme chacun sait, par l'ange Gabriel. Et comme je lui marquais en riant ma profonde incrédulité, elle me répondit tranquillement.

— Tout ce que vous voudrez, mais mettez-moi à l'épreuve et vous verrez que vous serez bien vite convaincu.

— Ainsi tenez, par exemple, voici déjà de longues années que vous écrivez régulièrement une chronique fantaisiste, chaque semaine, à l'*Ouest Républicain* et au *Glaneur Savenaisien* ; eh bien, si vous voulez bien me le permettre, je vais vous dicter celle que vous serez obligé d'écrire le 11 mars 1927 pour rendre compte de la dernière et terrible catastrophe parisienne, l'inondation du Métropolitain, 18.319 victimes, les épouvantables détails, etc., etc.

— Je ne demande pas mieux, mais je vous ferai remarquer qu'en 1927 j'aurai déjà soixante-seize ans et rien ne prouve que j'irai jusque-là et, si même je ne suis pas mort, que je pourrai encore écrire des chroniques, surtout fantaisistes, pour le *Glaneur* et l'*Ouest Républicain*.

— Pardon, pas de bêtise, vous savez bien que Mme de Thèbes vous a déclaré à vous même que vous aviez la ligne de longue vie; quant aux chroniques fantaisistes, vous en ferez jusqu'à votre dernier soupir, car vous êtes trop Parisien pour pouvoir jamais y renoncer.

— J'en accepte l'augure et vraiment pour une fois, savez-vous, au lendemain de la campagne électorale, j'ai bien le droit de me reposer un peu. Ça y est donc, dictez, je vous écoute.

Et la célèbre pythonisse commença incontinent à me dicter de la sorte :

Paris, le 11 mars 1927
à 10 heures 74 minutes du soir.

« C'est avec une plume trempée dans mes larmes que je vous adresse à la hâte cette chronique qui, pour une fois, hélas ! n'a rien de fantaisiste.

« Paris est en deuil, Paris pleure 18.319 de ses enfants, sans compter ceux qui étaient en espérance. Voilà comment la catastrophe s'est produite ce matin sur le coup de 8 h. 44, très exactement, sur la ligne de la Porte Maillot à Vincennes, la première qui a été créée et ouverte au commencement de 1900, pour l'Exposition universelle,

comme s'en souviennent les personnes d'un certain âge.

« Les trains étaient bondés dans les deux sens, parce que tout le monde voulait profiter des aller et retour avant le coup de neuf heures et puis parce que des milliers d'Anglais, en avance, se trouvaient dans les wagons pour aller visiter avant la lettre — pardon, avant la feuille — le marronnier du 20 mars dans le jardin des Tuileries.

Donc à cette heure précise, ce matin, comme un train venait de franchir le tunnel profond sous le grand égoût collecteur ou collectionneur, comme il vous plaira, du Châtelet, ce dernier, sous une forte poussée d'eau provoquée par les giboulées de mars s'effondra dans le tunnel du Métro, l'inondant absolument d'eau dans les deux sens, avec une violence rare. Par une fatalité inouïe et qui ne peut s'expliquer vraiment que par le contre-coup et l'ébranlement général, quinze secondes plus tard, le tunnel qui passe sous le grand égoût de la place de la Concorde s'effondrait de même et alors les eaux mariées et furieuses des deux collecteurs s'élançèrent par les deux bouts. Du côté de la Bastille, une partie s'écoula dans le canal et une partie seule poursuivit sa route atténuée sur la gare de Lyon; mais de l'autre côté, sous la poussée furieuse et faisant syphon, les eaux remontèrent à l'Etoile, descendirent en cascade le long de la ligne de la Nation, jusqu'à l'embranchement de l'Avenue de Villiers et là, retombant encore en nouvelle cascade, allèrent s'engouf-

frer avec un bruit d'enfer dans les trois étages de la gare centrale de la Place de l'Opéra.

« Ce fut tout à la fois un spectacle grandiose et terrifiant et, d'après les manquants, l'on peut estimer que l'eau, dans un coup de folie, avait dû faire un nombre incalculable de victimes que l'on évaluait à 18.319, sans compter, etc... — je l'ai déjà dit.

« Le préfet de police, M. Onésime Lépinette, était sur les lieux partout à la fois et tout le monde perdait la tête.

« Enfin l'on finit par trouver le célèbre oculiste Galetbrousky qui parvint à aveugler les deux trous des grands égoûts du Châtelet et de la Concorde et les pompiers se mirent en devoir, aidés de 24 régiments de pontonniers et de 31 régiments du génie, d'épuiser l'eau qui avait ainsi rempli tout le système métropolitain en moins de quarante minutes.

« Tout d'abord les premiers pompiers les plus braves et les mieux outillés, transformés en scaphandriers, s'enfoncèrent résolument dans le bouillon de culture qui remplissait les tunnels du Métropolitain... Ce fut un moment solennel de suprême angoisse. En ce moment l'on eut entendu battre le cœur des quatre millions de Parisiens, en y comprenant la banlieue et le brave préfet de police lui-même, Onésime Lépinette éternuait bruyamment pour cacher son émotion.

« Cependant au bout de dix minutes, les pompiers revinrent joyeux ramenant avec eux une

vingtaine de personnes, trempées jusqu'aux os, mais point mortes, puisqu'elles claquaient des dents et demandaient à cor et à cri de l'eau de Cologne !

« Alors les pompiers, débarrassés de leur casque-hublot, déclarèrent qu'il y avait peut être moins de mal qu'on l'avait cru tout d'abord, attendu que l'eau s'était écoulée et étendue partout dans les tunnels, qu'il y en avait à peine cinquante centimètres de haut et que la première émotion passée, si le public était resté dans les wagons une grande partie avait dû conserver la vie.

« Du reste l'on entendait partout des cris, des appels au secours et il semblait que l'on barbotait là-dedans comme dans une mare aux canards. Malheureusement la force de l'eau avait coupé tous les fils et il faisait nuit comme dans un four.

« Forts de ces indications, les hommes des 24 régiments de pontonniers et des 31 régiments du génie, renforcés de toutes les brigades d'égoutiers de la ville de Paris, se plongèrent dans le gouffre, à visage découvert, simplement avec une lampe à leur chapeau et au bout de trois heures de travail ils avaient sauvé 18.322 personnes, soit 3 de plus que le chiffre des disparus, car, comme il fallait s'y attendre, trois femmes, sous le coup de la peur et ramenées à la lumière, mirent au monde trois nouveaux Moïse.

« Au fond il y avait moins de mal que l'on pouvait tout d'abord le supposer, mais cependant ce ne fut qu'à la nuit tombante, avant le dîner, que

la population parisienne fut tout à fait rassurée, et celà, après avoir passé des heures d'angoisse terrible... »

Alors, s'interrompant, M^{lle} Couesdon me dit :

— Que pensez-vous de cette chronique ? est-ce que je sais prédire l'avenir oui ou non ? Mais ce n'est pas fini ; continuez à écrire sous ma dictée :

« — S'il n'y eut pas de victime, il y eut du moins des milliers de malheureux, atteints de rhumatismes pour le restant de leurs jours et, quel que soit leur sexe, qui doivent se trouver fort inquiets de cet état de choses. Heureusement qu'en s'adressant à la pharmacie...

— Pardon, mais c'est une réclame ça. Je ne marche pas, j'ai les pieds nickelés et le salon tout entier se tournant contre moi et me huant, s'écria :

— Vous ne saurez jamais faire du journalisme de votre vie !

Et c'est alors que je compris que l'on m'avait fait écrire cette chronique simplement pour lancer la dernière spécialité à la mode. Et, après cela, allez donc vous étonner de la décadence de la littérature ! C'est triste, profondément triste, et les honnêtes gens comme moi sont traités d'imbéciles !





UN NOUVEAU PROJET DE METROPOLITAIN

PLUS D'ÉLECTRICITÉ, PLUS DE FEU, PLUS DE DANGER.
— COMME A L'EXPOSITION. — LE TROTTOIR
ROULANT SOUTERRAIN. — COMMODITÉ, TRAN-
QUILLITÉ, SÉCURITÉ.

L'épouvantable catastrophe du Métropolitain a remis ce dernier à la mode, et il me semble que le moment est venu pour moi d'exposer en cinq sec mon projet personnel qui est très simple, sans fumée ni odeur et tout bonnement épatant.

Comme l'on n'invente pas tout, d'un seul coup, à soi tout seul, il est bien évident que je me suis inspiré des projets antérieurs et que j'ai groupé autour de moi une phalange de 1.149 collaborateurs des plus distingués — comme de simples économistes !

Nonobstant, je pense que mon projet est encore assez intéressant, et surtout assez original, pour mériter de recueillir les suffrages du plus grand nombre de mes concitoyens.

Tout d'abord mon métropolitain à moi, n'aura qu'à faire usage de galeries creusées actuellement, mais il sera à trottoir roulant souterrain, tout comme celui de l'Exposition était à trottoir roulant aérien et c'est justement là ce qu'il y a de véritablement roulant dans mon système.

Avec trois plates-formes étagées, à vitesse différente, de chaque côté, dans les deux sens, on arrivera facilement à obtenir la vitesse actuelle des trains du Métropolitain; seulement comme la force motrice ne se trouvera plus que dans des usines, de distance en distance, il n'y aura plus aucune crainte d'incendie à avoir, ce qui sera un point capital pour le dito engagé dans l'affaire.

Mais ce n'est pas tout; naturellement l'éclairage sera forcément indépendant et ne s'éteindra jamais et puis comme ça marchera toujours, sans arrêt, sans interruption, il n'y aura jamais encombrement quelle que soit la foule, les dimanches, jours de fêtes, aux heures de travail ou de rentrée, qui puisse se précipiter aux gares.

A ce point de vue là on aura toujours l'ordre le plus parfait, de l'air, de la place, de l'espace et l'on pourra transporter tout le monde, que dis-je, quatre fois plus de monde qu'à l'heure présente, sans la moindre housculade, sans le moindre encombrement et par conséquent sans attente et sans perte de temps.

Ces points acquis sont déjà bien intéressants et cependant ce n'est rien à côté de tous ceux que je voudrais encore pouvoir mettre en lumière, si le temps et l'espace ne me faisaient défaut dans ce chapitre qui doit être forcément restreint.

Néanmoins il est encore quelques points sur lesquels il est absolument urgent et nécessaire d'insister plus particulièrement. Ainsi, comme pendant l'Exposition, pour ne pas perdre son

temps, tous ceux qui ne seront pas assis sur le banc en haut de la troisième plate-forme à marche accélérée, et ce sera certainement la majeure partie, marcheront dans le sens du trajet et gagneront encore ainsi beaucoup de temps; du reste ça ne sera guère la peine de s'asseoir, car avec mon système je pense que l'on pourra facilement traverser ainsi tout Paris en 13 ou 14 minutes. Naturellement rien ne sera plus facile que de descendre aux gares en changeant de plate-forme successivement et en admettant que l'on ait laissé passer sa gare, pour une raison quelconque, on pourra toujours au centre, sur la troisième plate-forme à marche rapide, passer sur celle qui va en sens inverse en se laissant glisser; mais j'avoue que ça serait dangereux et peu commode.

Sans vouloir l'impossible et en nous tenant à notre programme, il est certain que mon système de Métropolitain à trottoirs roulants souterrains supprimera les attentes, les pertes de temps, les bousculades, les encombrements, les craintes d'incendie, d'asphyxie, de tous dangers, en un mot et que, par conséquent, il aura, à coup sûr, quatre fois plus de voyageurs que le Métropolitain actuel.

Dans ces conditions une mesure démocratique, une sanction populaire s'imposent à l'idée de tous les économistes, et de tous les humanitaires : l'abaissement du prix de transport que mon projet peut seul permettre de réaliser efficacement tout en respectant les droits des actionnaires et de la ville.

— Et alors, direz-vous, vous allez mettre votre Métropolitain à 10 centimes ?

— Non, Messieurs, saints Thomas de mon cœur, je vais le mettre à cinq centimes, prix unique et je serai sûr de faire faire une fortune énorme aux actionnaires; car si mon système attire tout de suite quatre fois plus de voyageurs, avec ses avantages multiples, comme je viens de vous l'exposer compendieusement, du moment que je le mets à 5 centimes, prix unique pour circuler entre toutes les gares, c'est dix fois plus de voyageurs et faites tous les calculs du monde c'est encore moi qui ai raison — comme toujours, — pour ne pas perdre l'habitude de la modestie !

Et ne venez point me dire que ça sera triste et morose un trottoir roulant souterrain; ça sera au contraire éclairé *a giorno*, très lumineux, très vivant. On pourra se réunir librement par groupe sympathique, circuler, se promener dans le sens de sa direction, flirter avec les jolies filles et les jeunes trottins, et l'on pourra aussi, point capital, idéal et sublime qui est l'un des points géniaux de mon idée — qui n'en manque pas — prendre son absinthe, son apéritif, car de distance en distance j'installerai des bars élégants, où les enfants trouveront des gâteaux, les auvergnats, des sandwiches et les petits employés la purée succulente, la désastreuse absinthe.

Et n'allez pas me dire que je ne ferai ainsi tout le premier, que pousser au vice. C'est là précisément où gît votre erreur, car plus on prendra

vite son apéritif dans le Métro et moins on aura le temps d'en prendre beaucoup, comme au café où l'on s'attarde volontiers plus qu'il ne convient !

Enfin, j'arrive à une autre combinaison qui me tient fort au cœur et qui, celle-là, m'a tout simplement été inspirée par les sapeurs-pompiers ; vous savez comment ils ont des tubes de toile pour descendre les personnes des étages supérieurs des maisons en feu. Eh bien ! ce tube, je l'installe, moyennant un droit à payer à la ville, dans toutes les maisons qui se trouvent en bordure le long d'une ligne métropolitaine et les locataires n'ont plus qu'à se rendre dans la cour, à se laisser glisser dans le tube incliné et à venir tomber ainsi tout doucement sur leurs pieds, le long du mur, sur la première plate-forme, celle qui va encore lentement.

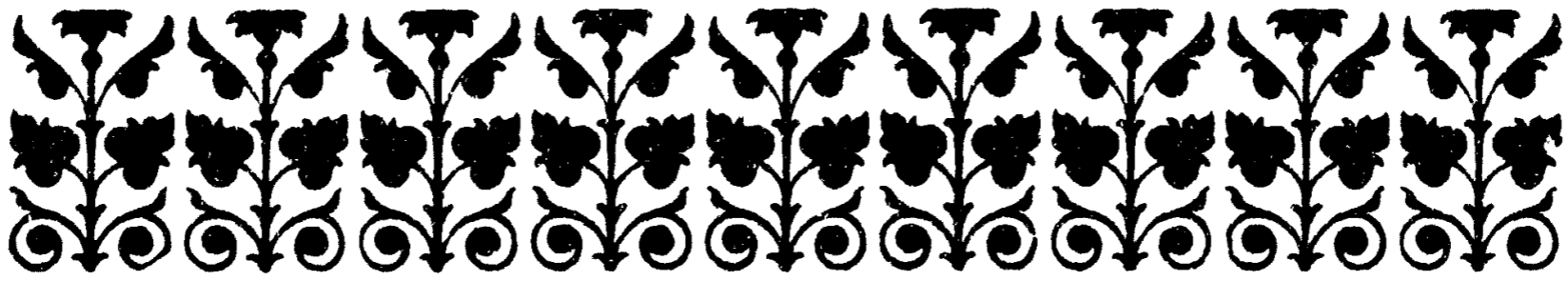
Immédiatement les maisons pourvues de cet appareil, de ce bien heureux tube, voient leur loyer doubler et tous les propriétaires, aussi bien que les locataires sont dans une joie délirante ; il n'y a plus de temps de perdu, c'est le comble de la vélocité, et tout le monde est vraiment content et heureux dans ma bonne ville de Paris.

Cette fois je ne dirai pas que mon idée est géniale, je dirai quelle est vraiment surhumaine, divine et qu'elle constitue bien la dernière et la plus intense expression du progrès moderne appliqué aux moyens de transport.

Cependant je ne les ai point fait breveter parce que je suis seul en état de les appliquer, parce

qu'il faut trouver des millions et enfin et surtout parce que je connais si bien l'esprit de routine de mes infortunés contemporains, qu'ils sont encore bien capables de rechigner et de ne pas vouloir appliquer le projet le plus simple, le plus économique, le plus rapide et le plus sûr qui existe; et si je dis ça, ce n'est pas parce que j'en suis l'auteur, mais simplement parce que c'est l'expression de la plus rigoureuse vérité !





HOMMAGE AUX FRANÇAISES

DE L'INFLUENCE DU MÉTROPOLITAIN SUR LA FABRICATION DES MANCHES DE PARAPLUIES. — TOAST AUX DAMES.

Lorsque le Métropolitain de Paris fut ouvert au public, il y a quelques années, (1) on ne tarda pas à s'apercevoir que les administrateurs n'avaient pensé qu'aux hommes et pas du tout aux femmes.

En effet, de chaque côté des voitures, à chaque bout, à l'intérieur, se trouve devant les portes d'entrées ou de sorties une plate-forme, un carré sur lequel on s'entasse le plus souvent, comme dans un meeting de harengs-saurs.

Comme la marche des trains est rapide et qu'il est presque impossible de s'y tenir en équilibre, les ingénieurs ont placé dans le plafond un certain nombre de courroies solides auxquelles on peut se tenir et se retenir par une main.

C'est évidemment très commode, seulement ils ont eu la particulière cruauté de les placer assez haut pour qu'elles ne puissent servir qu'aux hom-

(Discours prononcé au dîner de la Société des Gens de Lettres pendant l'hiver de 1900 à 1901.

mes et fort rarement aux femmes, presque toujours trop petites pour y atteindre.

Dès les premiers jours, il en est résulté pour les malheureuses deux inconvénients également funestes, également gros de conséquences désastreuses : ou elles n'étaient que quelques-unes sur ces plates-formes et constamment bousculées, rejetées sur les genoux de leurs voisins assis, sur les montants de fer, sur les portes ou sur les vitres, elles rentraient chez elles le soir absolument meurtries, bleuies, avec des noirs sur tout le corps, des *gnons* sur tous les membres, à ce point que l'on se serait cru en face d'une nouvelle race : la *race des femmes truffées* !

Où, matin et soir, on se trouvait horriblement serré, empilé et, sous prétexte de les tenir en équilibre et de leur prêter un bras protecteur et pas toujours séculier, il y avait toujours des olibrius ou de simples goujats, prêts à se livrer à des explorations plus ou moins audacieuses par monts et par vaux, et même quelquefois à pousser jusque dans le voisinage des Pays-Bas ou du département du Bas-Rhin !

Alors c'était leur vertu qui était en jeu, et cette seconde alternative n'était pas plus rassurante que la première.

Aussi, je suis heureux de le constater ici, avec une promptitude de vue, avec une décision admirable, avec une notion claire de ce double danger, avec la vision précise du péril, sans perdre un instant la tête, tout de suite, tranquillement, dans un

éclair de génie, sans s'être donné le mot, au même moment, *subito*, elles trouvèrent le remède vainqueur et doublement protecteur de leur personne et de leur vertu, ces admirables petites Parisiennes, en montant toutes dans le métropolitain avec un parapluie muni d'un manche à crochet ou recourbé.

Ce n'était pas plus malin que ça, mais il fallait le trouver et, avec ce manche, protecteur parce que crochu, elles donnaient une rallonge à leurs bras trop courts et pouvaient enfin s'accrocher ainsi triomphalement aux fameuses courroies, jusque-là réservées aux hommes par la férocité de la compagnie.

Au point de vue purement commercial et économique, les conséquences fécondes n'ont pas tardé à se faire sentir; dans tout Paris les dessinateurs et même les sculpteurs cherchèrent des motifs nouveaux, élégants, commodes et artistiques de manches de parapluies, de *crosettes*, comme l'on dit encore à la campagne.

Si, pour les pauvres statuaires, ce n'était pas l'Institut, c'était, du moins, le pain assuré pour quelque temps et bientôt cette branche de l'article de Paris s'en allait, rayonnante et rajeunie, porter le goût français à travers le monde et partout aussi, à travers le monde, c'était bien l'article de Paris battant l'article de Vienne.

Mais ce n'est pas tout et si, d'un large coup d'aile, nous voulons nous élever plus haut et atteindre aux considérations sociologiques et pa-

triotiques, nous pouvons en tirer encore les conséquences les plus heureuses, les conclusions les plus consolantes.

Quand une nation possède des femmes pareilles, toujours à la hauteur des circonstances les plus critiques, toujours capables de les dominer et d'en sortir victorieusement en trouvant la solution la meilleure, le moyen sauveur, je dis que cette nation n'a pas à désespérer de l'avenir et qu'elle peut et qu'elle doit, au contraire, regarder l'horizon insondable des temps futurs avec sérénité ! (Applaudissements prolongés.)

Oui, voilà ce qu'ont fait les Parisiennes, toutes les Françaises demeurant à Paris devant cette mauvaise action du Métropolitain et voilà pourquoi je veux m'écrier :

La France aux Françaises !

Et maintenant, chères auditrices, vous devez comprendre, comme moi, toute l'importance économique, toute la portée sociale de cette grave question de *l'influence du Métropolitain sur la fabrication des manches de parapluies*.

J'espère l'avoir mise suffisamment en relief devant vous et, en même temps, j'étais heureux de saisir cette occasion de rendre ici un public hommage au sexe enchanteur (cliché 491) auquel la plupart des hommes doivent leur mère !..... (Rires.)





INTERDICTION DE CIRCULER

GRAVES ATTEINTES PORTÉES A LA LIBERTÉ DES
CITOYENS. — COMME AU MOYEN-AGE. — FA-
CHEUX EXEMPLES.

Pendant longtemps, on avait dans l'oreille la terrible phrase des sergots qui vous criaient brutalement dans les oreilles sur les boulevards, leur bâton de guimauve à la main :

— Circulez, Messieurs, circulez...

Les jours de fête ou de mauvaise humeur, ils sont impitoyables; ils dispersent les rassemblements de plus de deux personnes et même l'on se souvient de ce gardien de la paix légendaire qui voulait faire circuler le mari et la femme, sous prétexte que cette dernière, se trouvant dans une situation intéressante, ils formaient un rassemblement de deux personnes trois quarts !

C'était déjà pas mal comme cela, mais maintenant, voilà que des ordres supérieurs, — oh ! combien supérieurs, sans doute — ne permettent plus du tout de circuler à une foule de citoyens qui n'ont pas l'heur de plaire à Messieurs les sergents de ville, gardiens de la paix, sergots ou autres

quarts d'œil appartenant à la rousse et allant chercher leurs ordres au Château de la Tour Pointue.

A ce point de vue particulièrement grave, parce que c'est la liberté même des citoyens qui est en jeu, il s'est passé à la dernière revue de Longchamps des faits tellement extraordinaires qu'il est impossible de les passer sous silence.

Ce fut d'abord le tour d'un brave Landais qui était venu tout exprès des environs de Mont-de-Marsan pour assister à la revue et qui fut poursuivi avec un acharnement imbécile tout le temps de la revue, parce que le malheureux avait commis l'imprudence de se chausser comme les gens de son pays, ce qui eut le don de déplaire aux agents; habillé très correctement de noir et très convenable, il a été poursuivi par la police et *même par un officier à cheval* et finalement expulsé du terrain de manœuvres, avec les menaces les plus grossières d'être poursuivi et arrêté, parce qu'il était sur des échasses, suivant la mode des gens de son pays et que Messieurs les sergots ne reconnaissent pas ce genre de chaussures!!! Non, mais là, c'est trop bête à la fin.

Ils se sont permis de traiter cet honnête citoyen de *délinquant*! Délinquant? pourquoi? et je serais bien reconnaissant à M. Lépine de vouloir bien m'indiquer le texte de la loi qui interdit à un Landais de sortir de son département sur des échasses.

Vraiment, ce sont là des faits d'un arbitraire

par trop scandaleux et il est temps de rappeler Messieurs les policiers à un peu plus de pudeur et surtout au respect de la liberté individuelle.

Mais il paraît que nous sommes loin de compte et l'on affirme que, loin de vouloir revenir à de meilleurs sentiments, M. le Préfet de Police est décidé à prendre un arrêté pour interdire dans toutes les réunions et fêtes publiques le port de talons de plus de deux centimètres de haut !

N'empêche qu'il y a dans cette poursuite tout à la fois féroce et grotesque et dans cette expulsion d'un Landais de la revue, sous le fallacieux prétexte qu'il avait des échasses, plus qu'un acte d'arbitraire, mais bien une insulte à toute une race, à tout un département, insulte d'autant plus gratuite qu'elle n'était pas obligatoire... au contraire.

En conséquence, je veux croire que tous les Landais justement indignés et froissés dans leur amour-propre national, vont demander plus que des explications, des excuses publiques et plates comme des limandes, à M. le Préfet de police qui n'a pas le droit d'imposer une chaussure uniforme à tous les Français, suivant son caprice. C'est trop *sandaleux*, pardon... scandaleux, ce procédé de gniaff mal appris...

Mais cè n'est pas tout; voilà que tout à coup l'ineffable Santos-Dumont, qui s'y connaît comme pas un Américain, en fait de réclame, vient faire un petit tour, avec son ballon, devant les tribunes.

On entend alors pousser un grand cri dans celle

du Sénat...; un homme vient de tomber évanoui, c'est M. Méline. Vraiment le malheureux n'avait pas de veine; il venait pour la première fois étrenner la tribune du Sénat et lorsque M. Deschanel l'eut fait promptement revenir à lui, en lui faisant respirer la botte d'un municipal, il s'écria, les larmes dans les yeux et dans la voix :

— Avec ces ballons de malheur, c'en est fait de mes chères douanes et du système protectionniste de toute ma vie ; nom d'un poireau ! je suis déshonoré !

Sur ces entrefaites, M. Lépine, qui est partout ces jours-là comme c'est son devoir, arrivait éperdu et s'écriait :

— Sénateur, vous avez raison.

— Je le sais bien que j'ai raison; mais qu'est-ce que vous y pouvez ?

Et alors M. Lépine eut un de ces sourires discrets et sataniques, comme il en avait vu errer, avec moi, à Alger, en 1898, sur les lèvres d'Edouardo Drhumundt.

— Comment, ce que je peux ? Mais tout, tout simplement. Ignorez-vous, M. le Sénateur, que j'ai organisé la brigade des agents plongeurs, la brigade des agents cyclistes, la brigade des chiens sauveteurs et que je suis en train d'organiser, en ce moment même, sur le conseil de Paul Vibert — merci bien — la brigade des hiboux, des chats-huants pour dévorer les rats dans nos grands égoûts-collectionneurs... pardon, collecteurs, veux-je dire.

— Eh bien alors, ça va tout seul et, pour sauver les dōuanes, pour préserver les octrois en danger, les ballons franchissant maintenant les fortifs comme rien du tout, et pour tranquilliser votre conscience de vieux protectionniste endurci, sauf votre respect, je crée, pas plus tard qu'après-demain matin, la brigade volante — volante, je te crois, c'est un mot — oui, je crée la brigade volante des agents de la paix aéronautes. Ils s'en iront deux par deux, mes chers gardiens de la paix, dans de petits aérostats, visiter tous les ballons en balade de tous les Santos-Dumont des airs et ils dresseront procès-verbal à tous ceux qui auront des marchandises soumises aux droits. Ils seront assermentés, mes agents — comment donc ! — crus sur parole, parce qu'ils n'ont pas l'habitude de prononcer des paroles en l'air — même en ballon — encore un mot et je vous promets que mon équipe de gardiens-gabelous-aéronantes saura bien faire respecter la loi et tout remettre au point. Si je ne permets pas que l'on monte sur des échasses, ce n'est pas pour tolérer que l'on monte en ballon sans le contrôle de la police, peut-être.

— M. Lépine, vous m'en retirez une fameuse, non pas du pied, mais de l'esprit, ce qui est encore infiniment plus sérieux...

Et les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre en versant de douces et abondantes larmes. Tableau !

...Quand, une heure après, les pompiers vin-

rent visiter la loge sénatoriale, eux, qui ignoraient la scène, s'écrièrent :

— Tiens, comme il a plu ici ! Pour sûr, il y a une fuite à la toiture !...

En arrivant chez lui, heureux et ragaillardi, M. Méline s'écria :

— Maintenant je m'en f..., comme l'on dit à l'Assistance publique, grâce à ce diable de Lépine — un bon diable — je suis sûr que mes douanes ne seront pas f... par ces satanés aéronautes de malheur...

Et il s'endormit le sourire sur les lèvres, en pensant que nous payons la poire deux sous plus cher le kilo !.....





LA QUESTION DES AUTOMOBILES

A LA SUITE D'UNE COURSE DE PARIS-MADRID. — UN
PERFECTIONNEMENT ÉPATANT

Pour une fois, savez-vous, comme disent les Belges, je suis bien content et je n'ai point besoin de me décarcasser pour écrire le présent chapitre, car je n'ai simplement qu'à copier les parties les plus curieuses et les plus essentielles, comme disent les ingénieurs, d'un prospectus de fabricant d'accessoires pour automobiles, dont je veux taire le nom, pour ne pas avoir l'air de lui faire de la réclame.

Donc ce matin, comme j'étais en train de dépouiller ma correspondance, ce qui est encore moins dangereux que de dépouiller des diligences dans les Calabres et plus honnête que de dépouiller ses créanciers, tout en buvant mon lait au café — je dis lait au café, ce qui est infiniment plus logique que de dire du café au lait, puisqu'il y a toujours beaucoup plus de lait que de café — je reçus par la poste le prospectus suivant, adressé à M. et Mme Vibert, S. V. P.

Avec la sage lenteur d'un homme intrigué, mais pas plus qu'il ne faut, je fis sauter la bande, ce

qui est infiniment moins difficile que de faire sauter la banque, et puis l'on fait sauter ce que l'on peut, même des pommes frites à l'occasion, je lus ce qui suit :

« Monsieur, Madame,

« Il est inutile d'entrer dans de longs préambules, comme les gens qui veulent vous embobiner, en vous vendant une pommade qui fait pousser des poils sur la pomme de la rampe de votre escalier.

« Tout le monde sait que ma maison est la première tenant bien réellement tous les accessoires de la grande industrie des automobiles et qu'en un mot, elle est tout à fait dans le mouvement.

« Or, si vous êtes tant soit peu chauffeur et chauffeuse, ce dont je ne doute pas, tous les intellectuels et gentlemen étant plus ou moins chauffeurs — merci ! — vous savez que l'objet le plus indispensable est celui qui constitue l'ensemble de la coiffure, soit pour messieurs, soit pour dames.

« Il est utile sans doute et même souvent indispensable d'avoir une peau de bique, en été, et une peau d'ours, en hiver, et en Provence un fort cache-poussière; on peut posséder des lanternes et des réflecteurs à l'acétylène ou à l'électricité, d'élégants paniers en osier pour mettre ses parapluies et des chaufferettes capitonnées à l'alcool, mais l'on peut aussi se contenter de lanternes à l'huile, d'une brique chaude et du fond de son auto pour placer ses parapluies.

« Ce dont, on ne peut jamais se passer, sous peine des plus graves dangers pour la vue et pour la santé générale du corps, c'est de la coiffure, composée d'une casquette et d'une paire de lunettes bleues, le tout entouré d'un cache-poussière, avec trous pour les lunettes bleues, pour les dames, en pongie, tussor ou soie sauvage de Chine. Tous vous y convient : les médecins, les oculistes, les hygiénistes, la prudence la plus élémentaire et, ce qui est plus puissant que tout, l'instinct même de la conservation.

« Je pense, madame et monsieur, que sur ce point nous sommes bien tous d'accord et qu'il est tout à fait inutile d'insister. Du reste vous trouverez dans le catalogue ci-joint tous les modèles de casquettes, de lunettes, de cache-tête, pour tous les sexes et toutes les pointures à tous les prix. J'en ai de légers en aluminium et j'en ai même des blindés, comme des têtes de scaphandriers pour les courses de grandes vitesses.

« Mais à quoi bon insister et j'ai hâte d'arriver au but principal du présent catalogue, en prenant la permission d'attirer tout particulièrement votre bienveillante attention sur ma dernière découverte qui est appelée, je crois, à combler de joie la plupart des chauffeurs et surtout des chauffeuses.

« Depuis longtemps dans nos promenades et même dans les courses en automobiles, les dames surtout ont contracté la bien naturelle et touchante habitude d'emmener avec elles leur chien, compagnon habituel de la vie courante, car vous le sa-

vez, si l'on est obligé de laisser son chat, on peut toujours se faire accompagner par son chien.

« Or, dans ces derniers temps les vétérinaires étaient sur les dents; la plupart des chiens, ces compagnons inférieurs de l'homme, étaient frappés d'ophtalmies purulentes ou non, mais jamais lentes, hélas ! et même un grand nombre mouraient de transports au cerveau et de fièvres cérébrales tout comme de simples académiciens; et une bonne vieille fille, émue de pitié, avait déjà songé à créer les « Quinze-Vingts » des chiens, lorsqu'un savant vétérinaire-oculiste voyant le nombre toujours croissant des sujets frappés, lui avait fait remarquer fort judicieusement qu'il faudrait au moins doubler et créer de suite les « Trente-Quarante » pour la race canine.

« On en était là de la question et fort ému dans le monde des chiens, lorsque mon fils qui a fait de brillantes études à l'*Institut des jeunes myopes*, publia, après de longues recherches, une brochure sensationnelle sur cette chienne de question, intitulée : *De l'influence de l'automobilisme sur la santé des chiens*, et où il démontrait péremptoirement, qu'il était fort imprudent de laisser sortir les chiens à visage découvert en automobile et que c'était les sacrifier presque à coup sûr.

« C'était le trait de lumière génial, et immédiatement, sur les indications mêmes de mon fils, je me suis mis à imaginer et créer une nouvelle coiffure pour les chiens accompagnant leurs maîtres en automobile.

« Naturellement j'en ai supprimé la casquette à cause des oreilles et qui, à moins de la percer de deux trous, comme les chapeaux de paille pour chevaux, n'aurait été ni élégante, ni pratique et je l'ai remplacée par les lunettes-muselières. C'est simple et commode comme tout; en mettant la muselière, les lunettes bleues viennent s'adapter d'elles-mêmes sur les yeux, le tout enveloppé dans un cache-tête-cache-poussière pour le sommet du crâne, ils ont l'air d'avoir un domino, comme à l'Opéra.

« Inutile d'ajouter que de la sorte, nos pauvres compagnons inférieurs sont, aussi bien que nous, à l'abri de toutes les maladies qui attaquent la tête et que, naturellement, j'en ai pour toutes les pointures, encore beaucoup plus variées chez le chien que chez l'homme ou la femme.

« Monsieur et Madame, je ne voudrais pas vous importuner plus longtemps; j'ai également des muselières-lunettes bleues pour chiens en aluminium très légères et d'autres blindées en acier pour courses de vitesses, et j'ose espérer pouvoir compter sur la clientèle de vos intéressants amis à quatre pattes... »

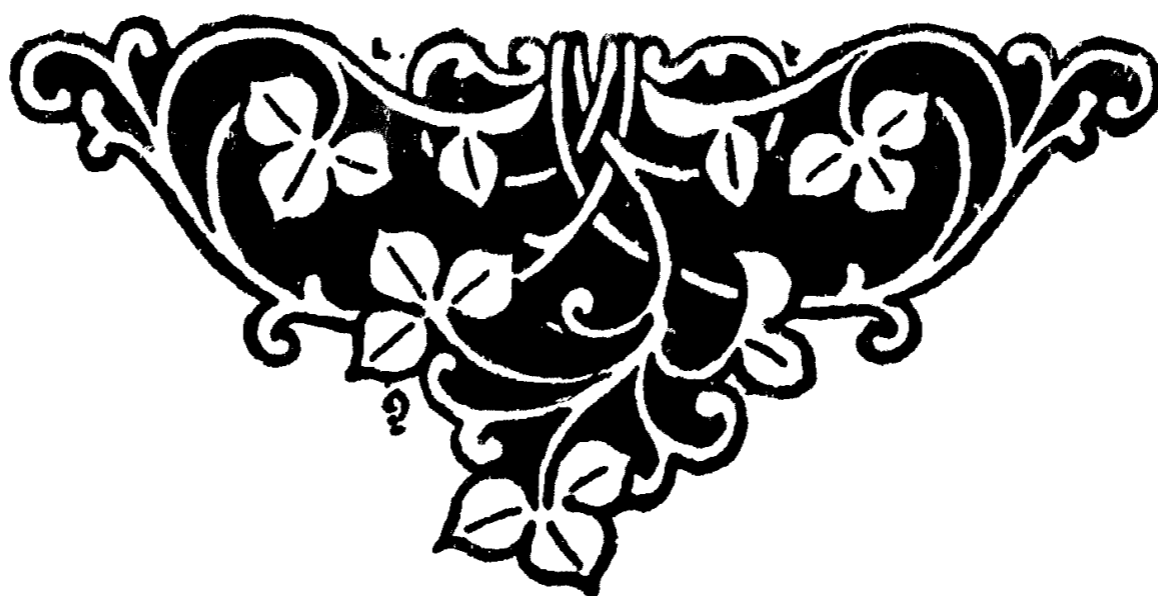
Puis suivaient toutes les gravures représentant les différentes formes de muselières-lunettes bleues-cache-poussière pour chiens montant en automobile, avec les prix-courants.

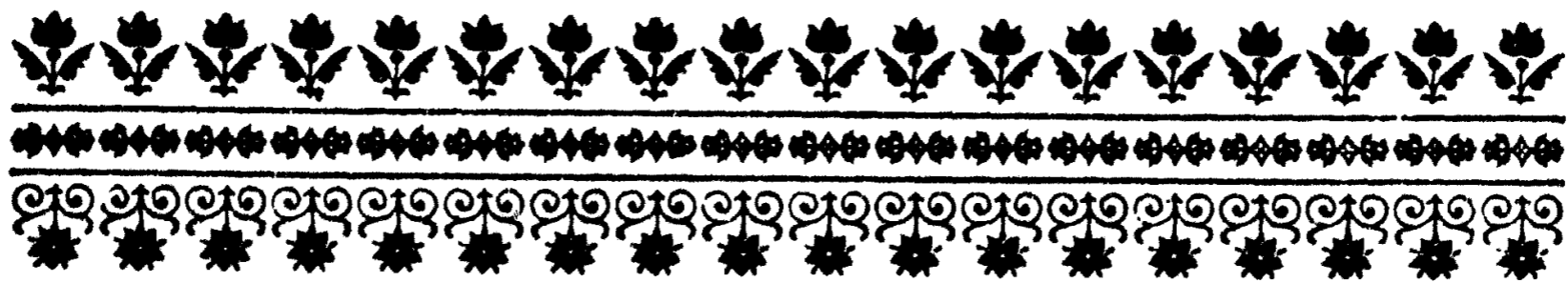
Encore une fois, je ne veux pas faire ici de réclame, mais si l'on veut s'adresser à moi directement, je me ferai un plaisir de procurer les dites

muselières, en ayant soin, bien entendu, de garder une honnête commission pour ma peine.

Dame ! que voulez-vous, je vous rends encore service, n'est-ce pas ? Et puis les affaires sont les affaires et je ne suis pas de ceux qui se donnent un mal de chien à l'œil !

Ah mais non !





L'ENCOMBREMENT DES GRANDES VILLES

MOYEN SIMPLE ET FACILE DE LES DÉSENCOMBRER.

— MAISONS AVEC TROTTOIRS A DEUX ÉTAGES
COUVERTS EN VERRE. — TERRASSE AU TROI-
SIÈME AVEC JARDINS. — TRÈS JOLI EFFET.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on pleure et gémit sur l'encombrement et sur les mille petits inconvénients de la circulation des grandes villes. Ce bon Boileau a écrit là-dessus une satire célèbre et, depuis, le mal n'a fait que croître et embellir. Je sais bien que les rues sont infiniment plus larges que du temps du Roi-Soleil, mais comme la population a décuplé, cela revient toujours au même, j'imagine.

On a bien, dans ces derniers temps, inventé les métropolitains, souterrains ou aériens, pour débarrasser un peu la voie publique, mais comme les automobiles sont venues pour écraser dare-dare ce qui reste de piétons, ça fait largement compensation, mon bon, comme l'on dit à Marseille.

Aussi bien, frappé, à juste titre, d'une situation aussi lamentable que pleine de périls, j'ai songé

à un nouveau système de maisons qui doit répondre à tous les besoins de la circulation moderne.

On verra que ce nouveau système qui complète celui des maisons télescopes à quatorze étages, sept au-dessus de terre et sept en dessous, et que j'ai eu l'honneur d'exposer dans un volume précédent, est tout aussi ingénieux, tout aussi pratique et ne lui cède en rien, comme agréments multiples et divers... Mais ce n'est pas à moi à en faire l'éloge et je poursuis.

Tout le monde connaît la galerie couverte de la rue de Rivoli, les *Arcades* comme nous les appelons et, parmi mes lecteurs ceux qui ne sont pas encore venus visiter Paris, connaissent peut-être les galeries couvertes de La Rochelle, de Bayonne, d'Alger, etc. C'est très bien, mais ce n'est pas encore le dernier mot de l'art, parce que cela n'a qu'un étage, exposé à la boue des souliers des piétons en temps de pluie et recouvert en pierre, ce qui retire de la lumière.

Avec mon système aussi simple qu'élégant on a du même coup la fraîcheur en été, la chaleur en hiver et la lumière toujours et voici comment je procède :

Pour une grande voie neuve en construction, je prie la Ville de la faire plus large, de manière à réserver mes trois étages de galeries superposées qui, en somme, ne seront que de superbes Bow-Window touchant le sol.

Au rez-de-chaussée, la galerie sera couverte et de plain-pied devant les boutiques, mais très claire

puisque le plafond sera en verre dépoli. Il en sera de même du premier et du second étage toujours avec des plafonds en verre dépoli.

La troisième formera une terrasse découverte avec une élégante bordure de fleurs tout autour ou un parterre au centre suivant le cas.

La traversée de mes galeries sera faite par de jolis ponts de verre et charpente en fer reliant tous les étages à la traversée des rues, et il y aura de distance en distance des escaliers et des ascenseurs pour donner accès aux étages et à la terrasse.

Les avantages d'une semblable innovation sont si nombreux que je ne pourrai énumérer ici que les principaux.

Immédiatement la rue est désencombrée et les malheureux piétons ne sont plus écrasés par les lourds omnibus et les automobiles broyeurs.

Les propriétaires des nouveaux immeubles gagnent un argent fou en louant un prix *idem* leurs quatre étages de boutiques.

Au rez-de-chaussée on loue aux gros commerces de bouche : épiciers, bouchers, charcutiers, boulangers, etc., aux charbonniers, aux marchands de comestibles ou de bicyclettes, aux négociants en gros.

Le premier sera tout naturellement pris par les magasins de nouveautés, les merciers, les fabricants de biberons hygiéniques et de clysopompes à musique, etc.

Le second sera réservé aux boutiques de luxe,

aux bijoutiers, joailliers, marchands de jumelles, pâtisseries et glaciers pour *five o' clock*, etc.

Enfin, le troisième, avec sa terrasse et sa gaîté folle en été aura le monopole, très disputé, des cafés et des restaurants, sans compter que les locataires qui habiteront la maison en retrait, c'est-à-dire sans galerie ni terrasse, du quatrième au septième étages, jouiront d'un très joli coup-d'œil sur toutes ces terrasses, avec jardins, du troisième, dans une rue forcément très large, comme je l'ai indiqué plus haut, pour obtenir la place des trois étages de galeries, de chaque côté.

Je dis qu'il en sera ainsi par la force des choses, en vertu de la logique et dans l'intérêt de tous; mais il est bien certain qu'il n'y aura rien d'obligatoire et que chacun sera libre d'installer son commerce à l'étage qui lui conviendra le mieux.

Cette fois quand les garçons crîront :

— Servez terrasse, boum ! Ce ne sera plus au figuré, mais bien en réalité et feu Sémiramis elle-même, en serait complètement épatée, si elle revenait sur terre.

Je poursuis : J'ai dit que ce serait toujours clair avec mes trois planchers en verre dépoli, j'ajoute que tout étant ouvert en été, avec de jolis stores que l'on pourra monter et descendre *perpendiculairement*, à la russe, et non pas en bâches horribles, comme à Marseille, par exemple, ça sera toujours d'une fraîcheur idéale.

De même en hiver ce sera toujours chaud, puisqu'à part le rez-de-chaussée et la terrasse du troi-

sième, je fermerai le premier et le second — les deux étages les plus luxueux — avec des glaces, absolument comme un wagon-salon.

Il est évident qu'au point de vue de la foule, il n'y aura jamais encombrement. Une pareille merveille amènera quantité énorme de flâneurs, de promeneurs, de curieux, c'est bien évident; mais, comme je l'ai déjà expliqué, chaque étage aura pour ainsi dire forcément, son genre de clientèle et par conséquent, son genre d'acheteurs, mais il s'établira tout naturellement des roulements pour aller dans un sens ou dans l'autre, non seulement entre les étages des deux côtés de la rue, mais encore entre les étages eux-mêmes du même côté.

Puis pour empêcher tout encombrement, il y aura des ponts suspendus fort élégants et également tout en verre dans des armatures de bronze d'aluminium de distance en distance pour relier les terrasses des deux trottoirs.

A cette hauteur ça ne gênera pas les voitures, pas même les affreux omnibus et l'on pourra toujours traverser la rue tranquillement, sans être obligé de descendre dans le fouillis meurtrier des véhicules.

A peine ai-je besoin de dire que le tout, maisons, trottoirs suspendus, galeries, terrasse supérieure, seront contruits avec un goût exquis, avec un raffinement artistique encore inconnus jusqu'à ce jour. On demandera aux premiers artistes de ce temps de faire les fresques intérieures, les mosaïques, les sculptures en fer forgé et ce

sera la joie de l'œil et l'admiration de tous et le monde entier venant voir cela s'écrira : — Comme c'est beau ; décidément il n'y a qu'à Paris que l'on peut voir de pareilles merveilles !

Oui, une voie triomphale ainsi conçue, construite et exécutée, non seulement serait la fortune de Paris, mais encore de la France entière, car de tous les coins de la terre on viendrait pour la voir et l'on s'arrêterait bien un peu pour faire l'école buissonnière dans notre doux pays de France !

Avant de commencer en grand, si mon vieil ami Létorey veut bien commencer en petit dans sa percée du boulevard Haussmann, je lui promets un beau succès et, dès maintenant, je me mets à sa disposition pour exécuter un projet qui doit rester — et ce n'est pas parce que j'en suis le père que je dis ça — comme le plus grandiose et le plus séduisant, en même temps, de ce vingtième siècle.

Allons, Létorey, que vos capitalistes se montrent intelligents et la Ville aussi !

Un bon mouvement de tous ces braves gens et nous allons étonner le monde !



Mentalité Lutécienne



EDOUARD MANET

SON EXPOSITION CHEZ DURAND-RUEL. — LA MORT DE
SA VEUVE. — A PROPOS DU PORTRAIT D'ANTONIN
PROUST.

Je sortais de visiter, il y a quelques jours, l'exposition de 24 tableaux et aquarelles, comme dit le catalogue, d'Edouard Manet, formant la collection Faure, aux galeries Durand-Ruel, lorsque le lendemain même, par une singulière coïncidence, la note suivante me tombait sous les yeux :

« On annonce la mort de Mme Edouard Manet, veuve du célèbre peintre, décédée à Paris, à l'âge de soixante-treize ans.

« Issue d'une famille hollandaise d'artistes, artiste elle-même, musicienne délicate, elle avait

été une compagne aimante et dévouée pour son mari, qu'elle soutint et encouragea aux heures difficiles de sa vie.

« Son frère, M. Léon Leenhoff, sculpteur et graveur de talent, correspondant de l'Institut, s'associa, d'ailleurs, avec une fidélité éprouvée, à cette mission d'affectueuse sollicitude qu'elle remplit toute sa vie auprès de Manet. Ce fut lui notamment qui servit de modèle au peintre dans beaucoup de ses œuvres, et en particulier pour *l'Enfant aux cerises* et pour *le Déjeuner*.

« Par la mort de sa veuve, la famille de Manet se trouve réduite à une personne : sa nièce, Mme Emma Rouard, fille de Mme Berthe Morizot, qui avait épousé le frère cadet du peintre Eugène Manet. »

Cela remue naturellement tout un monde de souvenirs dans mon esprit ; j'ai un peu connu Manet et son ami Antonin Proust, le bel Antonin. Mais lorsque j'étais le collaborateur de Jules Paton aux *Débats* et au *XIX^e Siècle*, nous suivions tous deux, au jour le jour presque, les efforts si louables de Durand-Ruel pour lancer les jeunes peintres impressionnistes-révolutionnaires de l'époque, et ce n'est pas sans émotion que je me rappelle ces souvenirs déjà lointains, alors que je n'étais moi-même qu'un critique d'art intermittent, si j'ose dire, et pour mon plaisir.

Mais depuis que de chemin parcouru ! et comme Durand-Ruel doit se féliciter de son courage et de son dévouement à la belle cause de l'art !

En effet, depuis, Claude Manet, Sisley, Degas, sont devenus célèbres et ont vendu au poids de l'or, les premiers leurs paysages, le dernier ses petites danseuses, ses petits rats de l'Opéra; j'en dirai autant de Rafaëlli, qui est devenu à moitié classique, tout en restant personnel; de Cézanne, qui est resté un peu fruste. Puis il y avait encore Pissaro, qui est mort l'année dernière ou la précédente, Renouard, Maria Van Cassalt, et d'autres encore qui ont précédé la grande floraison — éphémère — des pastillistes avec Van Ryselberg pour chef de file — j'allais dire pour chef d'orchestre dans cette symphonie des couleurs complémentaires !

Donc, je m'étais arrêté l'autre jour devant le n^o 2 du catalogue de l'exposition d'Edouard Manet, intitulé *Portrait d'Antonin Proust*, 1856. Toile, hauteur 56 centimètres, largeur 47 centimètres. Cette toile doit avoir été peinte peu après la sortie de Manet de l'Atelier de Couture, où il avait fait connaissance d'Antonin Proust.

Ainsi s'exprime en toute vérité le catalogue de la collection Faure, publié en 1902 et revu et corrigé par Durand-Ruel.

Comme l'on voit, il n'est pas question là du célèbre et admirable portrait d'Antonin Proust, alors qu'il était dans tout l'éclat de sa gloire de mécène des beaux-arts et de bel homme élégant. Du reste, il paraît que le célèbre tableau de Manet serait resté dans la famille de Proust, ce qui est tout naturel.

Non, il s'agit là d'un Proust de 1856, c'est-à-dire d'un jeune homme encore imberbe, mais cependant solidement modelé.

Du reste cela restera la qualité maîtresse de Manet.

Je la lui ai souvent entendu reprocher par des femmes du monde qui le trouvent lourd et empâté dans son exécution.

Qu'elles considèrent donc seulement sans parti pris *le Bon Bock*, et qu'elles me disent, oui ou non, si ce n'est pas là une admirable fermeté qui rend bien l'impression de la vie, tout en ayant un modelé très large, tout en ne cherchant pas la petite bête du détail ! C'est si frappant que je suis convaincu qu'il n'y a pas un artiste qui ne sera pas de mon avis, à propos de ce juste hommage rendu à l'exécution du maître disparu.

Mais ce n'est là qu'un incident, et j'ai hâte d'arriver à la simple mais curieuse constatation que je veux faire aujourd'hui.

Donc, j'étais arrêté devant le portrait du jeune Antonin Proust en 1856, portrait composé de la tête et de quelques centimètres d'étoffe sous le cou et le col.

Regardez bien ces étoffes traitées dans la manière large, étalées comme au couteau, avec des trous, des solutions de continuité, voulues dans leur étalement, singulièrement douces et brutales, et dites-moi si cela ne vous rappelle pas d'une façon frappante certains procédés de Thomas Couture, — c'est entendu, et ce n'aurait rien d'ex-

traordinaire du maître à l'élève, — mais les procédés mêmes des premiers portraits de Carolus Duran, les premiers tableautins représentant des femmes dans leur modeste intérieur, de la première manière de Corot et comme Jules Paton en avait une si curieuse collection, que nous avons réunie un peu partout, pendant des années, entre deux articles des *Débats*, et qui devaient plus tard, hélas ! se vendre si mal.

Dites-moi enfin si cela ne rappelle pas encore la manière large, puissante de Courbet lui-même, parfois jusque dans ses paysages.

Voilà ce qui est frappant, et alors tout à coup, simplement, spontanément, une conclusion s'impose à l'esprit le moins observateur : c'est qu'en dehors même des influences de l'école et du maître, il y a une autre influence qui est comme la synthèse de toutes les autres influences réunies en un seul bouquet, si j'ose dire, que l'on sent et que l'on est impuissant à définir et qui est l'influence souveraine, tyrannique et impérieuse, du moment, du milieu, de l'ambiance, de l'époque.

Et cela est si vrai que l'on en arrive fatalement à cette autre conclusion que, dans les arts comme dans les lettres, quelles que soient nos dispositions, notre originalité personnelle, nous ne pouvons jamais nous servir que des instruments que nous avons en main, c'est-à-dire peindre, écrire, composer et même en partie penser, comme les gens de notre temps, de notre milieu, de notre pays.

C'est absolument, pour me servir d'une comparaison qui fera mieux comprendre ma pensée, comme la langue dont nous nous servons, en quelque sorte machinalement ; cependant c'est la nôtre, et ce n'est pas celle d'un peuple voisin, et le Français n'est pas l'Anglais ou l'Allemand.

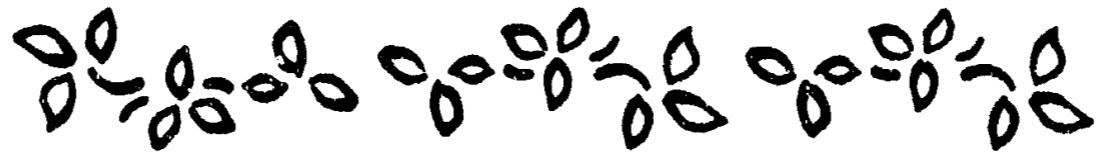
C'est-à-dire que l'on voit cela, que l'on saisit les airs de parenté entre les artistes, les écrivains, du siècle de Louis XIV par exemple, entre les romantiques du temps de Victor Hugo, de 1830, des batailles mémorables d'*Hernani* !

Je pourrais multiplier ces exemples à l'infini, dire qu'il y a des différences de temps, de mœurs, d'ambiance et, en même temps, des airs de ressemblance de race, de traditions, comme dans la longue et noble succession artistique et littéraire des Grecs, des Romains et des races latines contemporaines. Mais alors cela m'entraînerait trop loin, et c'est tout un volume que je devrais écrire sur ces évolutions multiples qui seraient l'histoire même de l'art dans l'humanité.

Il me suffit pour aujourd'hui d'indiquer d'un mot ce phénomène très spécial de l'influence du milieu, du moment, de l'ambiance sur le faire, les procédés, l'exécution matérielle des artistes cherchant à traduire leur pensée et qui se servent d'instrument souvent presque identique et tout à fait à leur insu.

C'est ce qui explique la communauté des procédés dans la première manière d'Edouard Manet, de Carolus Duran, de Corot, de Courbet, pour ne

citer que ceux-là, et c'est ce que j'ai voulu constater d'un mot, à propos du portrait du jeune Antonin Proust, par Edouard Manet, en 1856. Juste un demi-siècle ! Mon Dieu, comme la vie passe vite ! (1)



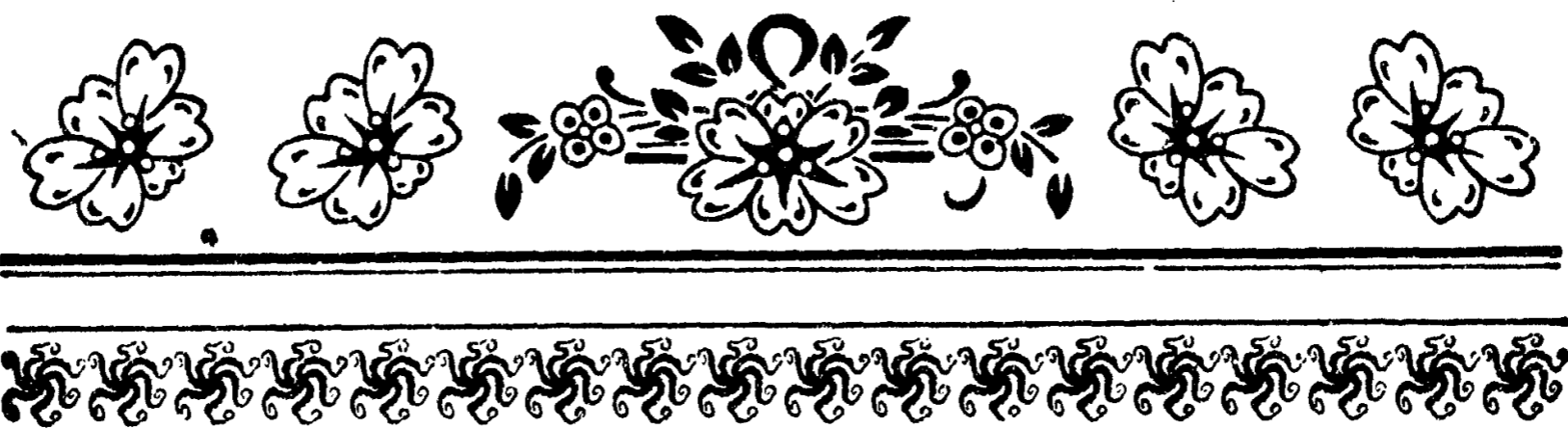
(1) Ce chapitre a été écrit au commencement de mars 1906 et en rentrant de voyage, à la hâte, le jour même de sa fermeture, le 22 octobre 1906, j'ai pu visiter, au salon d'automne, l'exposition rétrospective de Cézanne, Berthe Morizot, Eva Gonzalès, et, dans un autre ordre d'idées, celle de Carpeaux, le sculpteur de génie qui a su captiver le mouvement et la vie, si j'ose m'exprimer ainsi, et d'Alfred Stévens, le grand peintre belge.

Ce pauvre Cézanne sort fort amoindri de cette épreuve ; cependant il reste de lui trois portraits remarquables par leur audace tout à la fois brutale et enfantine qui ont été certainement conçus et exécutés avec les reminiscences plus ou moins involontaires de Manet.

Quant au double portrait d'homme et de femme dont le nom m'échappe, d'Eva Gonzalès, la fille de mon premier délégué à la Société des Gens de Lettres quand j'y suis entré en 1885, il y a là un merveilleux hommage de l'élève au maître et certes Manet pouvait s'en montrer fier à juste titre.

Je ne saurais en dire autant de l'œuvre de Berthe Morizot, sans doute intéressante, presque toujours charmante, mais d'une tonalité, d'une manière plus douce, plus estompée, plus claire et où l'on ne retrouve guère la pâte puissante, la griffe du maître, de ce pauvre et grand Edouard Manet, enlevé si jeune à l'art, alors que tout semblait indiquer qu'il était destiné à devenir un des novateurs de la fin du dernier siècle.

P. V.



LES EVENEMENTS LITTERAIRES ET ARTISTIQUES DU JOUR

FÉLIX ARVERS, ERNEST REYER, LE MARQUIS DE SADE.
— SOUVENIRS PERSONNELS D'ANTAN. — COMME
LE TEMPS PASSE ! — UN DEMI-SIÈCLE DE VIE
LITTÉRAIRE.

Un de ces derniers dimanches, discrètement, à dix heures et demie du matin, on inaugurerait une plaque commémorative sur la maison où naquit Félix Arvers, 12, quai d'Orléans, le 23 juillet 1806, dans cette tranquille île Saint-Louis, au coin même de la rue Budé, de ce grand Budé, à la mémoire duquel je suis allé prononcer un discours l'autre jour à Yères.

Personne ne se souvient de l'auteur dramatique,

mais tout le monde a présent à l'esprit son fameux sonnet :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, discrète et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » - et ne comprendra pas.

Je ne veux pas refaire ici l'histoire d'Arvers, qui vient de paraître dans tous les journaux, ni comment de paraître dans tous les journaux, ni rappeler comment il fut un précurseur de M. Brieux, dans ses *Avariés*; seulement on sait qu'il mourut jeune, en 1850, à quarante-quatre ans. Mourut-il de chagrin amoureux et quel fut l'objet de sa flamme, comme disaient nos grands-pères ? tout est là.

Dans le discours de L. Séché, je retiens ce passage, qui semble éclairer définitivement la question.

Mais le plus curieux point d'histoire littéraire dans la vie d'Arvers est de savoir quelle était l'ins-

piratrice du sonnet qualifié « d'adorable » par Sainte-Beuve.

« On ne la connaît pas, cette femme, écrivait en 1878 Théodore de Banville. Non, on ne la connaît pas, et il ne faut pas qu'on la connaisse. Ceci est encore l'éternelle justice. Comme elle n'a pas deviné l'amour chaste et résigné du poète, comme elle ne lui a donné ni une consolation ni un sourire, il faut aussi qu'elle ne marche jamais sur le tapis triomphal qu'il avait étendu devant ses pieds dédaigneux. Nul ne peut lui reprendre l'immortalité qu'elle a reçue; mais, tandis que la lumière des étoiles rit et se joue sur sa robe de fiancée, son visage restera inconnu et voilé d'une ombre éternelle... »

Depuis l'époque où Banville préfaçait ainsi les *Heures perdues*, des curieux d'anecdotes ont dirigé de ce côté leur effort. On crut d'abord que les vers étaient adressés à Mme Victor Hugo, mais les survivants du romantisme démontrèrent que c'était une légende. On sait maintenant que la dédicataire du sonnet fut Mme Mennessier, née Marie Nodier.

Arvers l'avait aimée jeune fille, il avait même songé à l'épouser, mais il se laissa devancer, et quand Marie Nodier fut mariée, il se contenta d'écrire sur son album le fameux sonnet.

Arvers subit le charme comme tout le monde et même à un plus haut degré peut-être — parce qu'il avait une plaie au cœur que l'amour seul pouvait guérir. Pour mieux se faire comprendre de la

Muse de l'Arsenal, il eut recours à un moyen très ingénieux. Il écrivit son bienheureux sonnet sur l'album de Marie. Le comprit-elle ? Ici, mesdames et messieurs, nous entrons dans le domaine du mystère. Respectons-le. Arvers avait aimé à vingt ans une jeune fille de son âge qui lui avait été ravie par la mort avant qu'il ait pu réaliser son rêve.

Mon père, Théodore Vibert, l'auteur des *Girondins* qui venaient de paraître en 1860 et qui avaient fait grand bruit dans le monde des poètes, était très lié avec Emile Deschamps, l'ancien jeune protégé de Napoléon 1^{er}, qui lui avait donné une si jolie tabatière. Emile Deschamps avait écrit une lettre enthousiaste à mon père, en l'autorisant à la publier et à la répandre et nous allions souvent, mon père et moi, passer l'après-midi à Versailles, auprès de ce grand vieillard au nez bourbonnien, dont la bonté était proverbiale dans le monde des lettres.

C'est là où nous rencontrâmes souvent Mme Mennessier-Nodier et lorsqu'en 1867 mon père fut nommé juge de paix à Montfort-sur-Risle, tant il est vrai que les lettres n'enrichissent pas leur homme, notre première visite fut pour Marie Nodier, dont le mari, M. Mennessier, était receveur particulier à Pont-Audemer. Entourée de ses jeunes filles, elle était déjà blanchissante, mais toujours aimable et charmante. Je ne l'ai point connue à l'Arsenal, car j'étais trop jeune, puisqu'à ce moment-là, en 1867, je n'avais encore que seize ans, mais ce que

je sais bien, c'est que j'ai gardé d'elle, moi aussi, un souvenir attendri et que c'est toujours avec une espèce de mélancolie, tout à la fois triste et joyeuse, que j'invoque ces heures littéraires et déjà lointaines de ma prime jeunesse.

J'en dirai volontiers autant en parlant d'Ernest Reyer, le grand et illustre compositeur, le continuateur tout à la fois de Félicien David et de Berlioz, et pour la couleur, et pour la science. De 1863 à 1866 environ, si mes souvenirs sont exacts, Ernest Rey et non pas *Reyer*, qui n'est qu'un nom de guerre, rentrait d'Algérie et venait de donner sa *Statue*, si curieusement écrite. Sa femme tenait une modeste boutique de mercerie rue Bréa, presque à la place Vavin; sa fille, Ernestine Rey, une grande et superbe fille un peu plus âgée que moi de deux ou trois ans, était élève du Conservatoire et comme nous habitions alors au 130 du boulevard Montparnasse, tous les jours j'allais à cinq heures, avant dîner, prendre une leçon de piano d'une heure avec M^{lle} Ernestine Rey, qui me faisait très bien et très sérieusement travailler dans la modeste arrière-boutique de sa mère.

C'est là où j'ai vu souvent moi-même Ernest Reyer, et si ces lignes tombent aujourd'hui sous les yeux du nouveau Grand-Croix de la Légion d'honneur, ça le reportera presque au début de sa belle carrière artistique, à plus de quarante ans en arrière ! Comme le temps passe tout de même !

Et, ma foi, si j'ai appris le piano, tant bien que mal dans ma jeunesse, comme tous les jeunes gens

qui n'ont que peu de temps à y consacrer, c'est pour moi un vrai plaisir de penser que je le dois au savoir et aux bons soins de la fille de l'illustre compositeur.

Après ces grandes et ces admirables figures des amis de mon enfance que je viens d'évoquer, je suis presque embarrassé de dire un mot du fameux marquis de Sade, et cependant je crois qu'il est de mon devoir d'homme de lettres de le faire aujourd'hui, car ne doit-on pas parler toutes les fois que l'on se figure détenir une parcelle de vérité ! Et s'il en était autrement on ne serait pas un écrivain sérieux et probe. Or, aujourd'hui M. H. d'Alméras vient de publier un gros volume sur *le Marquis de Sade; l'homme et l'écrivain*, qui me paraît bien être, je ne dirai pas encore sa réhabilitation, mais du moins un acheminement vers cette réhabilitation partielle.

Et, en admettant que nous n'en soyons encore qu'aux plaidoyers, il faut bien admettre que l'on en arrive à se demander si le divin marquis n'a pas tout simplement été victime des haines et des jalousies féroces de certains personnages de son temps.

Je n'ai ni la place ni le loisir de suivre ici, pas à pas, M. d'Almeras dans sa curieuse étude ; mais, enfin, il est certain qu'il a commencé par être victime de parents imbéciles qui n'ont pas voulu lui laisser épouser la jeune fille qu'il aimait. *L'Aurore* résume très bien la question :

« Il a la réputation d'un « mauvais sujet »,

mais jusqu'à son mariage aucun scandale ne l'a signalé. C'est de ce mariage malheureux que datent toutes ses extravagances. Assidu de la famille de Montreuil, il aime Louise, mais les Montreuil le destinent à Renée-Pélagie, qu'il épouse. Alors, dit M. d'Alméras, « il se rejeta avec une sorte de fureur dans cette vie de plaisirs qui lui semblait, dans la détresse morale où il se trouvait, une vengeance très légitime et une revanche. Il se remit à faire des dettes.

« Il eut non seulement comme les autres du mépris, mais une véritable haine pour ces femmes vulgaires, niaisement vicieuses, incapables de guérir la plaie qu'il avait au cœur, courtisanes et actrices qui étaient souvent jolies, quelquefois aimables, mais à qui il ne pardonna jamais de n'être pas Louise de Montreuil. »

Pour moi, voilà tout le secret de sa vie, secret touchant entre tous, et il y a loin de là à la légende absurde que l'on a créée autour de la vie et de la mémoire même du pauvre marquis.

Plus tard, il arrive à enlever sa belle-sœur Louise et à s'enfuir avec elle en Italie; mais bientôt il est incarcéré à Milan, et c'est sa femme qui prépare son évvasion et c'est alors qu'il envoie au gouverneur une lettre célèbre qui est un véritable chef-d'œuvre d'esprit.

Encore une fois je ne puis pas écrire ici l'histoire du marquis de Sade; mais ce qui est bien certain, c'est que l'amour et le dévouement de sa femme et de sa belle-sœur n'auraient pas été si

profonds, si entiers, si nobles, s'il avait été le monstre de la légende; c'est que la plupart des écarts qui lui sont reprochés, à Arcueil ou ailleurs, sont loin d'être prouvés; c'est que l'on a trouvé le moyen de le maintenir en prison une partie de sa vie sans motifs, par pure haine ou par vengeance et jalousie; c'est enfin qu'il avait un certain talent littéraire, surtout pour son temps, quoi que l'on en ait dit.

Enfin il mourut en prison, sans l'ombre d'un motif sérieux, comme toujours.

On prit, pour arrêter Sade, prétexte de la réimpression de *Juliette*, et il passa de Sainte-Pélagie à Bicêtre, de Bicêtre à Charenton. Il mourut là, le 3 décembre 1814, à soixante-quinze ans. Son testament contenait les prescriptions suivantes :

« Je défends que mon corps soit ouvert, sous quelque prétexte que ce puisse être. Je demande, avec la plus vive instance, qu'il soit gardé 48 heures dans la chambre où je décéderai, placé dans une bière en bois qui ne sera clouée qu'au bout des 48 heures prescrites ci-dessus, à l'expiration desquelles ladite bière sera clouée; pendant cet intervalle, il sera envoyé un exprès au sieur Lenormand, marchand de bois, boulevard de l'Égalité, 101, à Versailles, pour le prier de venir lui-même, suivi d'une charrette, chercher mon corps pour être transporté sous son escorte au bois de ma terre de la Malmaison, commune de Mancé, près d'Épernon, où je veux qu'il soit placé sans aucune espèce de cérémonie dans le premier taillis fourré

qui se trouve à droite dans ledit bois en y entrant du côté de l'ancien château par la grande allée qui le partage. Ma fosse sera pratiquée dans ce taillis par le fermier de la Malmaison, sous l'inspection de M. Lenormand, qui ne quittera mon corps qu'après l'avoir placé dans ladite fosse; il pourra se faire accompagner dans cette cérémonie s'il le veut par ceux de mes parents ou amis qui, sans aucune espèce d'appareil, auront bien voulu me donner cette dernière marque d'attachement. La fosse, une fois recouverte, il sera semé dessus des glands, afin que par la suite le terrain de ladite fosse se trouvant regarni et le taillis se trouvant fourré comme il était auparavant, les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre, comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes.

« Fait à Charenton-Saint-Maurice en état de raison et de santé, le 30 janvier 1806.

(Signé :) D. A. F. SADE. »

Il est évident que ces lignes sont vraiment fort belles, et il faudrait rechercher s'il n'a pas été, comme tant d'autres, victime des haines imbéciles de Joséphine, vers la fin de sa vie.

Maintenant, on lui reproche ses romans légers; mais à ce compte-là, Paul de Kock et bien d'autres auraient dû passer leur vie également en prison !

La vérité, c'est que le procès du marquis de Sade se pose de nouveau, impérieusement, devant l'opinion, et qu'au nom de la vérité et de la jus-

tice il faut le reviser impartialement, ne fût-ce que pour démasquer la lamentable et trop longue théorie de ses bourreaux s'acharnant après lui toute sa vie et inventant une légende absurde pour avoir le droit de le maintenir en prison.

L'ouvrage de M. d'Alméras est fort bien fait, mais timide; et maintenant, au nom de la vérité et de la justice, c'est l'œuvre de recherches, d'enquêtes minutieuses et de logique implacable d'un juge d'instruction que nous demandons. Et nous la demandons non pas pour le vain plaisir de réhabiliter le marquis de Sade, mais pour l'honneur même des lettres, pour l'honneur de notre rude métier.





LA JUSTICE IMMANENTE DES CHOSES

DU GÉNÉRAL DUMAS A ÉDOUARD MANET. — DE LA
JOURNÉE DE HUIT HEURES AU TOURING-CLUB.
— DES FACTEURS A L'IMPOT SUR LE REVENU.

Autrefois, lorsque l'on croyait encore à une divinité qui organiserait tout dans le monde et serait comme le M. Lépine universel, on disait : l'homme s'agite et Dieu le mène. Aujourd'hui, suivant le mot de Gambetta, qui n'est lui-même qu'une figure, on croit à la justice immanente des choses, c'est-à-dire en bon français, tout à la fois clair et philosophique, à la logique des choses, à l'enchaînement des événements, à la raison des faits; et pour qu'il en soit ainsi, pour que cette vérité éclate à tous les yeux, il n'y a pas de meilleur moyen que la discussion large, complète, libre, au grand jour. Ceci dit en passant démontre tous les bienfaits de la liberté de la presse et de la tribune et le grand duel oratoire d'hier entre Clemenceau et Jaurès en est une nouvelle preuve qui a charmé

beaucoup de bons esprits. Je vais essayer aujourd'hui, en parlant simplement des événements intéressants du jour, de faire toucher du doigt cette double vérité de la nécessité de la libre discussion pour mettre en lumière, et pour arriver précisément tout naturellement et sans effort à cette logique des faits, des choses et des événements qui est tout à la fois comme la raison d'être et l'explication de la vie elle-même.

Lors de l'inauguration de la statue de Dumas fils, le vieux bonapartiste, boulangiste, nationaliste, patriotard qu'est Sardou s'est écrié avec un faux enthousiasme qui n'a trompé personne.

« Une fois la statue de l'aïeul, le soldat patriote, érigée aux côtés des marbres de ses fils et petits-fils, nul ne pourra offrir à l'admiration du monde entier une place comparable à celle des Trois-Dumas. »

Je ferai remarquer dans le chapitre suivant comment le général Dumas, Haïtien, né près de Port-au-Prince, n'avait pas hésité entre ses frères qui se faisaient tuer pour leur indépendance, et le tyran, et qu'il était resté le très humble serviteur du bourreau des siens.

Dans ces conditions, il serait peut-être simplement prudent et correct de laisser dans l'ombre cette figure peu sympathique du général Dumas, qui, d'ailleurs, n'aurait jamais dû en sortir. J'ai reçu une quantité de lettres qui m'approuvent et c'est ainsi que la vérité, ce qui est mieux encore que la lumière, jaillit de la libre discussion.

Cet incident de peu d'importance une fois vidé, je suis amené à parler tout naturellement de Courbet, que l'on cache autant que l'on peut avec son admirable scène : *Enterrement à Ornans* au Louvre, et de Manet, dont on cache l'*Olympia* au Luxembourg depuis 1890. Certes, je connais les défauts et les qualités de Gustave Courbet aussi bien que d'Edouard Manet, mais je connais aussi leurs qualités faites toutes de sincérité, de probité artistique et d'amour de la vie aussi bien que de la nature.

Tous les peintres officiels, les ratés, les ronds-de-cuir et les académiciens leur ont barré la route pendant près d'un demi-siècle, et aujourd'hui, juste retour des choses humaines, l'heure de la réparation a sonné pour ces grands morts, et c'est plus que la justice immanente, c'est la logique des choses qui veut qu'il en soit ainsi. C'est la revanche définitive du talent, et tandis que la plupart de leurs contempteurs sont rentrés dans le néant de l'oubli, avant même d'être morts, avant d'avoir eu le temps de dépouiller leur frac à palmes vertes, eux, les grands amants de la nature vont entrer au Louvre en triomphateurs ! En vérité, je ne sais pas de spectacle plus consolant pour l'âme d'un artiste ou d'un philosophe qui professe encore le culte du beau et la religion de l'Idéal, mais du vrai, pas de celui en carton-pâte de l'enseignement officiel.

Depuis quelques temps, les uns ont beaucoup loué, les autres ont beaucoup critiqué Clemenceau

pour sa tentative d'inviter son personnel à bien vouloir essayer de travailler un peu quelquefois et d'aucuns ont trouvé le referendum très chic.

Je n'y vais pas par quatre chemins, et je dirai que tout cela est puéril et dérisoire, car il fallait imposer d'abord huit heures de travail à tout le personnel. Comment, on traite de fous, de révolutionnaires, d'anarchistes, les malheureux ouvriers qui travaillent durement et demandent à ne faire que huit heures de travail effectif, et voilà des gaillards qui n'ont qu'à venir s'asseoir pour lire leur journal les trois quarts du temps et faire acte de présence, et l'on ne peut pas leur imposer huit heures de travail ! Allons donc, je dis que c'est simplement scandaleux et que là Clemenceau a manqué de coup d'œil et de décision. Il fallait leur imposer le travail de 9 heures à midi et de 2 heures à 7 heures, ou la porte. Du moment que l'on reconnaît que le peuple ne peut même pas avoir sa journée de huit heures, mais que l'employé du ministère en a assez avec sept heures, c'est du coup proclamer l'esclavage de l'ouvrier, et voilà ce qui n'est pas possible en démocratie, ce qui n'est pas tolérable en république !

A propos de mon article sur *l'Orphelinat du Touring-Club*, j'ai également reçu beaucoup de lettres qui témoignent de la joie de leurs auteurs. Cependant beaucoup me disent : « Quel malheur que ce pauvre Touring soit si gaffeur, s'il ne s'était pas si odieusement conduit envers et contre Emile Zola, il y a longtemps qu'il aurait plus de deux

cent mille membres et sa dernière plaquette, avec sa forme et ses intentions pornographiques, voulues ou non, va éloigner de lui, encore pendant de longues années, des milliers de membres ! »

Il faut avouer, en effet, que ce roi des gaffeurs ne paraît pas avoir la main heureuse !

Mais là encore la libre discussion va l'éclairer et son orphelinat au profit des enfants des écrasés est une idée touchante, imaginée par Philippe Masson, et qui va lui rallier promptement tous les suffrages.

En parlant du pardon et de la réintégration des facteurs, le *Temps* s'écrie tragiquement :

« C'en serait, dit-il, fait à tout jamais de la discipline, de l'autorité gouvernementale et de la sécurité des services publics. »

Eh bien, *le Temps* se trompe ; certes un officier, un préfet, un fonctionnaire quelconque n'a pas le droit de se mettre en grève, c'est archi-entendu. Mais l'Etat n'a pas que des fonctionnaires sous ses ordres en tant qu'Etat, il a aussi beaucoup d'employés et d'ouvriers en tant que commerçant et industriel, et ceux-là ont certes le droit de se mettre en grève.

L'Etat entrepreneur de transports, de dépêches, fabricant de tabac, de cartes à jouer, d'allumettes, est industriel ; l'Etat vendant les eaux minérales de Vichy, d'Aix-les-Bains, de Vals, les céramiques de Sèvres, les bronzes et médailles de la Monnaie, les gravures du Louvre, du papier timbré, dirigeant l'imprimerie Nationale, etc., est commer-

çant, et nul doute que les ouvriers et employés d'un commerçant n'aient le droit de se mettre en grève.

Avec cette théorie du fonctionnarisme universel, demain on arriverait à proclamer que les chemins de fer, les omnibus, les eaux, le gaz, les petites voitures, etc., étant des services publics, les employés n'ont pas le droit de se mettre en grève, et bientôt la France serait transformée en une vaste caserne, comme l'Allemagne. Cela est impossible; que l'Etat renonce à tous ses petits commerces et monopoles ou qu'il laisse son personnel attaché à ces industries et commerces se mettre librement en grève.

Le bon sens et la logique veulent qu'il en soit ainsi.

C'est ainsi qu'Henry Maret, avec sa pauvre logique de réactionnaire honteux, s'élève contre l'impôt sur le revenu, sous prétexte que les seuls petits payent finalement, et il termine son article en disant :

« Il ne faut toucher à un impôt que pour le supprimer. Changer un fardeau de place n'en a jamais diminué la pesanteur. »

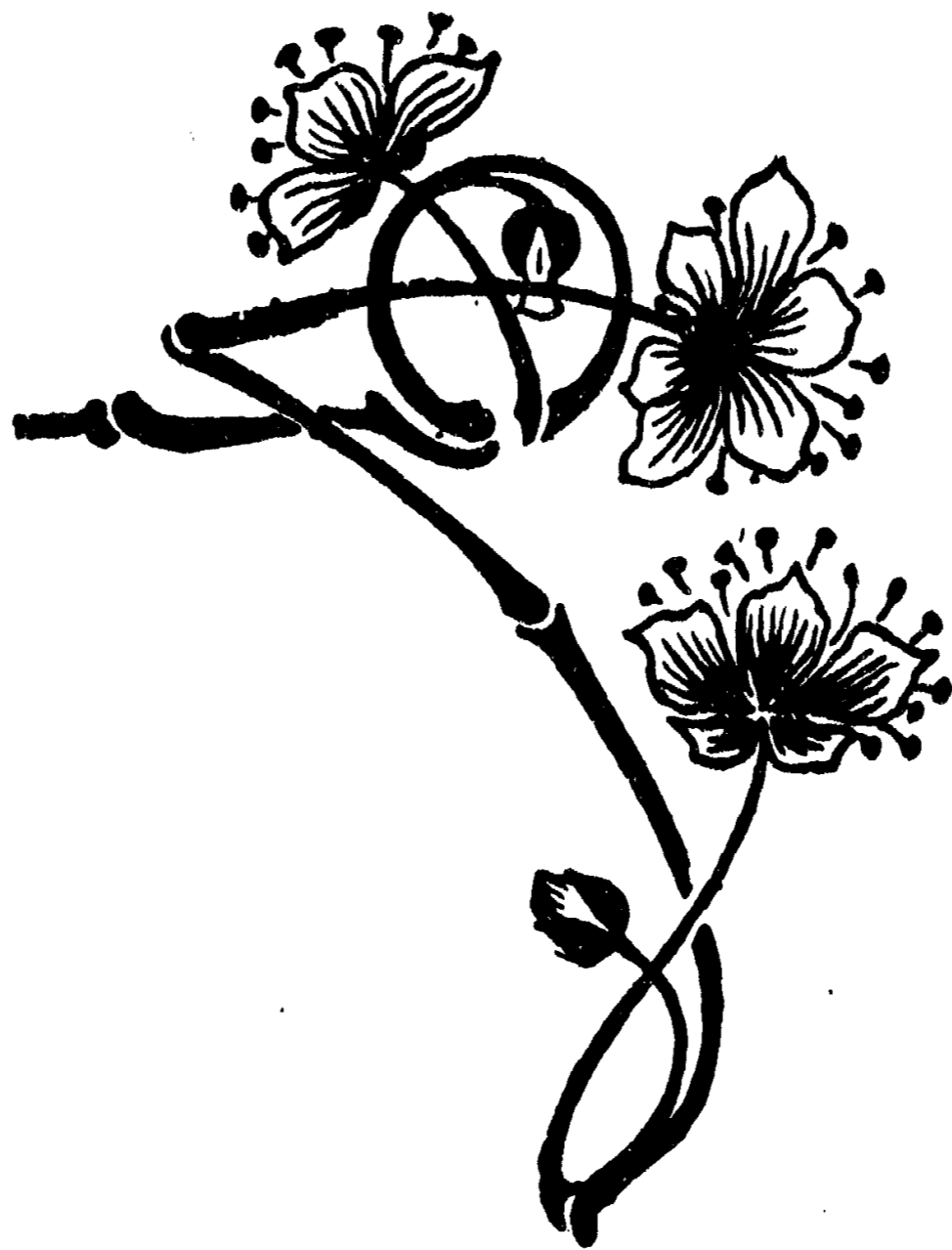
Vous oubliez, mon cher confrère, que, tout comme vous, votre collègue Charles Dupuy aime à changer son fusil d'épaule; mais la question n'est pas là, et si le petit, le consommateur, arrive toujours à payer l'impôt, ce sont toujours les petits employés et les petits rentiers qui sont le plus durement frappés, car fort heureusement l'ou-

vrier, le travailleur a pour lui la grève qui arrive à rétablir l'équilibre à peu près entre la cherté de la vie par l'impôt et le salaire.

La vérité, c'est qu'il y a trop d'impôts pour tout le monde et que l'on n'en sortira pas, tant que l'on ne se décidera pas à amortir la dette publique d'une manière permanente, énergique et sérieuse.

Et ceci devrait être aussi vrai pour la Ville de Paris que pour l'Etat.

Là est le salut et pas ailleurs.





SOUVENIRS LITTÉRAIRES D'ANTAN

LA VITALITÉ DES CLASSIQUES. — LAMARTINE AMOUREUX. — L'ORTHOGRAPHE DE L'IMPÉRATRICE. — LES TROIS DUMAS. — UN SONNET D'UN POÈTE COLORISTE MORT JEUNE.

Il est de mode dans la jeunesse sans talent qui veut cacher sa paresse ou son impuissance, sous un snobisme de mauvais aloi, de mépriser les ancêtres ou simplement les vieilles barbes.

C'est ainsi qu'il était bien porté, il y a quelques années dans ce monde de la fausse bohème, de la bohème en chrysocale de déclarer que Francisque Sarcey encombrait l'horizon !

Cependant, il y en a de ces vieux qui ont la vie dure, parce qu'ils avaient du talent, ou simplement du génie comme Molière.

A ce point de vue, la petite statistique suivante

n'est pas sans intérêt, car elle est comme le plus éloquent des hommages rendus à nos grands ancêtres.

La Comédie-Française a repris avec éclat les principales pièces de Corneille. De 1680 à 1900, on relève 919 représentations du *Cid*; 950 du *Menteur*; 619 de *Cinna*; 586 d'*Horace*; 418 de *Polyeucte*; 396 de *Rodogune*; 290 de *Nicomède*; 265 d'*Héraclius*; 165 de *Pompée*.

De 1900 à 1905, Corneille fut représenté dix, quinze, vingt fois chaque année. C'est à peu près sa moyenne. Il arrive au troisième rang, suivant de très loin Molière qui dépasse souvent le chiffre de cent, et de très près Racine qui franchit quelquefois le chiffre de vingt.

Puisque je parle des grands ancêtres, il est tout naturel que je dise un mot de Lamartine que mon père a connu dans des circonstances singulières qui n'étaient guère à l'honneur de son caractère et que je raconterai, à la première occasion.

Un littérateur italien, M. Gabrielle, vient de découvrir dans les registres de l'église de Mergellina, à Naples, l'extrait de naissance de Graziella, que Lamartine aima et qu'il immortalisa en écrivant le livre touchant que l'on connaît.

C'était la fille d'un pêcheur de Procida qui vint s'établir à Naples; son nom était Graziella Mucchiello. Tombée amoureuse d'un officier de marine, elle mourut, comme Virginie, au cours d'un naufrage dans le golfe de Naples.

Le curé actuel de la paroisse de Mergellina est

le propre neveu de Graziella et porte le même nom, Mucchitiello. Interrogé par M. Gabrielle, il lui a fait les déclarations suivantes :

— Oui, Graziella a existé : c'était ma tante. Sa sœur, ma mère, avait loué une chambre à un monsieur français, un certain La... La...

— Lamartine ! interrompit M. Gabrielle.

— Oui, Lamartine, répondit le curé. Ce Lamartine disparut de Naples après la mort de Graziella.

Le curé de Mergellina n'a pas su dire si sa tante Graziella Mucchitiello avait réellement noué un roman d'amour avec le « monsieur français, un certain Lamartine ».

Lamartine avait été toute sa vie profondément poseur et égoïste et le récit de cette séduction et de cet abandon révèle chez lui un manque de sens moral absolu. Il est évident que Graziella restera toujours comme une tache à sa mémoire et que sa pauvre petite victime aura toujours l'estime et la pitié des honnêtes gens.

Ce gentilhomme amoureux aurait dû se souvenir que ce n'est pas ainsi que se conduit un homme de cœur et un honnête homme.

Mais pour revenir aux questions purement littéraires, il faut bien reconnaître que notre belle langue n'est pas facile à manier et que lorsque l'on arrive à l'écrire comme Renan, c'est que l'on a vraiment du talent. En voici une nouvelle preuve.

Un jour Mérimée proposa cette dictée à la cour de Napoléon III, alors en villégiature à Compiègne. L'empereur trouva moyen de se faire corriger

cinquante fautes — l'impératrice, il est vrai, atteignit le chiffre quatre-vingt-dix !

« Pour parler sans ambiguïté, ce *dîner* à Sainte-Adresse, près du *Havre*, malgré les effluves *embaumées* de la mer, malgré les vins de très bons *crus*, les *cuisseaux* de veau et les *cuissots* de chevreuil prodigués par l'amphitryon, fut un vrai guêpier.

Quelles que soient, *quelqu'exiguë* qu'aient pu paraître, à côté de la somme *due* les arrhes qu'étaient *censées* avoir *données* la douairière et le *marguillier*, il était infâme d'en vouloir pour cela à ces *fusiliers* jumeaux et mal bâtis, et de leur infliger une râclée alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leurs coreligionnaires.

Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière par un contre-sens exorbitant s'est *laissé* entraîner à prendre un râteau, et qu'elle s'est *crue* obligée de frapper l'exigeant *marguillier* sur son omoplate vieillie.

Deux alvéoles furent *brisés*, une *dysenterie* se déclara, suivie d'une *phtisie*.

Par *saint* Martin, quelle *hémorragie* s'écria ce bélière ! A cet événement, saisissant son goupillon, ridicule *excédent* de bagage, il la poursuit dans l'église *tout* entière. »

On sait que de tout temps les grands de ce monde ont mis une certaine coquetterie à afficher leur ignorance, et pour cause ; parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement ! Mais il faut avouer que cette dictée était raide et j'avoue que, pour

ma part, je ne comprends pas l'accord au féminin pluriel du mot *censées*.

Maintenant, il est évident que c'est là la science du langage et qu'un écrivain peut avoir beaucoup de talent, sans pour cela posséder à fond, toutes les finesses, tous les idiotismes dudit langage, comme Mérimée, ou tous les mots techniques, comme Théophile Gautier.

A propos des trois Dumas et de leurs statues qui doivent former comme un triangle symbolique sur la place Malesherbes, de telle sorte qu'un mauvais plaisant les a appelés les *filles trois points* ! il est peut être bon de rappeler que le premier des Dumas, le général, le père de l'auteur des *Mousquetaires* n'a aucun titre à cet honneur, au contraire.

On parle de lui à cause de son fils et de son petit-fils, c'est insuffisant ou c'est trop plutôt.

Lorsque Charles VII ennoblit Jeanne d'Arc et *tous ses ancêtres dans leurs tombeaux*, le geste parut peut-être beau sur le moment ; mais aujourd'hui l'histoire s'en gondole encore, rien que d'y penser, et il est trop tard vraiment pour recommencer la même fumisterie avec les trois Dumas.

Alexandre Davy de la Pailleterie, le premier Dumas connu, était un général de Napoléon, né en 1762, à Saint-Domingue, et mort en 1807, âgé de quarante-cinq ans.

Napoléon a usé ainsi des milliers de généraux inconnus qui n'ont point de statue et celui-là, lors de la guerre de l'Indépendance, qui devait se ter-

miner par la proclamation de la République d'Haïti et l'abolition de l'esclavage, au lieu de se mettre du côté de ses compatriotes, est resté du côté du tyran, du côté du mari de cette Joséphine, de cette créole qui avait l'horreur des noirs et des gens de couleur.

En Haïti, aujourd'hui on considère le général Dumas, comme un traître à son pays et sans aller jusque-là, on ferait infiniment mieux, du moins, de jeter le voile de l'oubli sur un général noir qui n'a pas même eu le courage de défendre sa couleur, sa race et son pays contre un tyran qui représentait alors le grand chef des négriers, puisqu'il ne voulait pas abolir l'esclavage.

Puisque je parle de noirs, cela me ramène à la côte d'Afrique. Vers 1885 j'étais attaché un instant au ministère de la Marine et des Colonies pour organiser, entre autres choses, l'exposition d'Anvers, lorsque j'y fis la connaissance d'un bon gros garçon réjoui, très mondain, célibataire, qui faisait de jolis vers amoureux qu'il allait réciter chez la femme de son ministre et dans les salons à la mode. Il avait la manie de collectionner les décorations et c'était — tout le monde la reconnu — Eugène Bertin.

Je suis entré moi-même au *XIX^e Siècle*, avec About et Sarcey et je l'ai perdu de vue, lorsqu'un soir, à un dîner commémoratif de la *Nouvelle Gaule*, je l'ai retrouvé rayonnant. Il venait d'être nommé gouverneur à la côte Occidentale d'Afrique, à la Nouvelle-Guinée, si j'ai bonne mémoire. A

peine arrivé, il tombait malade et mourait en rentrant, à quarante et quelques années à peine.

Tous ces souvenirs me sont revenus à l'esprit en lisant de lui dans un journal le joli sonnet suivant :

LE VIEUX POÈTE

Les grands comédiens de l'hôtel de Bourgogne
Ayant avec Corneille un gain faible et peu sûr.
Car, depuis *Pertharite*, il est toujours obscur,
Représentent Quinault adoré sans vergogne !

Corneille... A ce nom là tout le parterre grogne
Et le marquis répète : — Oh ! ce style est trop dur !
Qu'on nous donne Racine et si tendre et si pur.
Sombre, le vieux lutteur s'épuise à la besogne,

Il appelle Rodrigue, il invoque Cinna,
Et sous ses doigts glacés il n'obtient qu'Attila...
Mais ce soir son visage a pris un air de fête,

Il lève en souriant son vaste front penché,
La flamme a rejailli et le divin poète
Vers le palais d'amour accompagne Psyché.

Pauvre Eugène Bertin ! Que la terre ou la mer
— car je crois bien qu'il a été jeté à la mer — lui
soit légère, car il a beaucoup aimé et chanté les
femmes et il restera comme un des poètes aimables
de la fin du XIX^e siècle, ce qui est bien déjà
quelque chose.



LITTERATURE ELECTORALE

PROGRAMMES ET DÉCLARATIONS. — QUELQUES-UNS
DES PLUS CÉLÈBRES. — SOUVENIRS PERSONNELS.

Comme tous ceux qui commencent à vieillir, qui votent depuis trente-cinq ou trente-six ans et qui ont toujours fait de la politique militante toute leur vie, j'ai été mêlé depuis la guerre à toutes les élections, d'abord comme spectateur, ensuite souvent comme acteur, c'est-à-dire comme candidat. C'est affirmer aussi que j'ai beaucoup vu et retenu à ce point de vue spécial, et c'est pourquoi j'ai résolu aujourd'hui de présenter à mes lecteurs quelques échantillons, parmi les plus intéressants, de la littérature électorale, souvent fort curieuse et parfois très pimentée; cela tient à ce que beaucoup de candidats sont, hélas! les plus brillants élèves de ces dames de la Halle — ancienne manière.

Beaucoup de journaux ont cité des programmes détachés; aucun n'a fait un travail d'ensemble un peu sérieux et c'est justement cette lacune que je veux combler aujourd'hui dans la mesure modeste de la place qui m'est impartie.

Voici d'abord la profession de foi la plus célèbre et je dirai la plus éloquente par certains côtés, celle d'Alexandre Dumas père, lorsqu'il fut candidat à un siège législatif :

Aux travailleurs

« Pendant vingt ans, expliquait-il aux travailleurs, j'ai composé 400 volumes et 35 drames.

« Je me porte candidat à la députation, je demande vos voix. Voici mes titres :

« Sans compter six ans d'éducation, quatre ans de notariat et sept années de bureaucratie, j'ai travaillé vingt ans, à dix heures par jour, soit 73.000 heures. Pendant ces vingt ans, j'ai composé 400 volumes et 35 drames.

Les 400 volumes, tirés à 4.000 et vendus 5 francs l'un, ont produits 11.835.000 francs, soit :

Aux compositeurs	264.000
Aux pressiers.....	528.000
Aux papetiers.....	633.000
Aux brocheuses	120.000
Aux libraires	2.400.000
Aux courtiers.....	1.600.000
Aux commissionnaires	1.600.000
Aux messageries.....	100.000
Aux cabinets littéraires.....	4.580.000
Aux dessinateurs	28.000
	<hr/>
Total.....	11.853.000

« En fixant le salaire quotidien à 3 francs, comme il y a dans l'année 300 journées de travail, mes livres ont donné pendant vingt ans le salaire à 692 personnes.

« Les 35 drames, joués 100 fois chacun, l'un dans l'autre, ont produit 6.184.000 francs, soit :

Aux directeurs.....	1.400.000
Aux acteurs	1.250.000
Aux décorateurs	210.000
Aux costumiers	149.000
Aux propriétaires des salles.....	700.000
Aux comparses	350.000
Aux gardes et pompiers.....	70.000
Aux marchands de bois.....	70.000
Aux tailleurs	50.000
Aux marchands d'huile.....	525.000
Aux cartonniers	60.000
Aux musiciens	157.000
Aux pauvres (droits des hospices)...	630.000
Aux afficheurs	80.000
Aux balayeurs	10.000
Aux assureurs	60.000
Aux contrôleurs et employés	140.000
Aux machinistes.....	180.000
Aux coiffeurs et coiffeuses.....	93.000
	<hr/>
Total	6.184.000

« Mes drames ont fait vivre à Paris, pendant dix ans, 347 personnes.....	347
« En triplant le chiffre pour toute la France	1.041
Ajoutez les ouvreuses, chefs de claque, fiacres, etc..	1.458
	<hr/>
Total	2.846

« Drames et livres, en moyenne, ont donc soldé le travail de 8.160 personnes. Ne sont pas compris là dedans les contrefacteurs belges et les traducteurs étrangers. »

Hélas ! Ces 8.160 personnes ne lui manifestèrent point la reconnaissance attendue, car jamais Alexandre Dumas ne fut nommé.

Grimm l'autre jour rappelait le souvenir de quelques candidats intéressants à des titres divers.

Les uns cherchent dans la politique un dérivatif à leurs ennuis domestiques : tel le citoyen Lamiral, sonneur de cloches à Saint-Eustache, qui, en 1848, se recommandait aux électeurs en ces termes :

« Votez pour moi ! J'ai été trop malheureux en ménage pour ne pas être heureux en politique... »

Paris a connu dans ce genre le citoyen Théodore Jaudet, dont la proclamation débutait ainsi :

« Citoyens, je me présente avec une supériorité virile plus forte que jamais, malgré mes cinquante-quatre ans... »

Et Brive-la-Gaillarde (Corrèze) n'a point oublié, à coup sûr, Pradier-Bayard qui, de 1869 à 1885, se présenta, sans peur et sans reproche, à toutes les élections, avec un programme qui témoignait à souhait de la fougue et de l'originalité de son éloquence.

« Nommez et acclamez Pradier-Bayard, s'écriait-il ; c'est un rude à poil qui ne boude jamais dans la polygamie, jumentalière de la dialectique, ayant autant de raisons spécieuses que les courriers ont de frénétiques hennissements. »

Celui-ci s'appelait Louis-Gontard : il s'intitulait candidat provincial et il aspirait à représenter la province à lui tout seul ; celui-là se nommait Bastier : il se déclarait « menuisier, barde du 71^e régiment de mobiles, consécrateur des hautes œuvres municipales et gouvernementales. » Cet autre, nommé Rue-d'Estrem, était le candidat célibataire :

« Je suis célibataire, disait-il, aussi la nation sera ma famille et les lois équitables seront mes enfants... »

Mais le plus célèbre dans ce genre, ce fut Bertron, Adolphe Bertron, « le candidat humain ».

Il avait fondé un journal sous ce titre, et il y insérait, en 1885, l'appel suivant adressé aux électeurs de l'arrondissement de la Flèche :

« Travailleurs des champs, travailleurs des villes, exprimez votre volonté : remplacez le suffrage universel de l'infortuné Ledru-Rollin par l'unique vrai suffrage universel, celui des deux sexes. Dès lors, le seul gouvernement du genre humain saura faire ce qu'il faut pour que tout soit parfait, par l'amitié, la gratuité, l'unanimité. »

Mais, hélas ! les électeurs restèrent insensibles aux objurgations de ce partisan de l'égalité politique des deux sexes, et le « candidat humain » fut battu à plate couture.

C'était cependant le précurseur de mon excellente amie, le Docteur Madeleine Pelletier.

L'idée du citoyen Pacault, qui se présenta aux élections de 1893, c'était la défense des journalistes. Pacault déclarait « qu'aussitôt élu, il exigerait que les journalistes fussent invités à tour de rôle à la table du Président de la République. On établirait un roulement pour cette faveur insigne... »

Malheureusement, Pacault ne fut pas nommé. La presse elle-même, la presse ingrate, se gaussa de cet ami désintéressé plutôt que de le soutenir.

Le sieur Isidore Cochon, dit Chambertin, candidat dans la première circonscription de Laon, avait une idée plus originale et non moins généreuse.

Ce dit Cochon était, en effet, l'inventeur du « tube vinicole sous-marin d'Alger à Marseille ».

Il proposait de creuser sous la Méditerranée une canalisation au moyen de laquelle on aurait refoulé en France tout le vin de notre grande colonie africaine.

Cette idée, très américaine, n'eut pas l'heur de recueillir l'approbation des électeurs laonnais. Isidore Cochon, dit Chambertin, échoua. Mais, pourquoi diable aussi se présentait-il à Laon au lieu d'aller solliciter les suffrages des viticulteurs algériens ?...

Les élections de 1885 firent connaître l'un des plus ingénieux parmi ces aimables fumistes : il s'appelait Gagne.

C'est lui qui, le premier, projeta « d'établir des communications entre les peuples à l'aide d'un chapelet d'escargots sympathiques ».

Plus tard, nous eûmes Rodolphe Salis, « seigneur de Chatnoirville-en-Vexin », dont la proclamation qui figura longtemps sur les murs du fameux cabaret de la rue Victor-Massé, réclamait avant tout « la séparation de Montmartre et de l'Etat ».

C'est encore Montmartre, « ce cerveau de Paris, » qui vit éclore les candidatures du fameux colonel Lisbonne, l'inventeur des « frites révolu-

tionnaires »; de l'anarchiste Marius Tournade, un joyeux compagnon, et du Captain Cap, candidat antibureaucratique et antieuropéen.

L'affiche de ce candidat extraordinaire était pleine de métaphores audacieuses. Le Captain Cap y déclarait qu'il voulait être le « saint Georges du dragon de la bureaucratie » et « qu'il saisirait la barre du paquebot de nos revendications pour renverser la Bastille des cartons verts ». Il réclamait, entre autres travaux urgents, la « surélévation de Paris à la hauteur de Montmartre », protestait contre « l'abandon des tunnels sans lumière sur la voie publique » et proposait « la création d'un Conseil des Disques pour punir les accidents de chemins de fer... »

Qui sait si ce n'est pas lui qui a inspiré les *cartons verts* de Lecomte ? Souvent les fous sont les professeurs des sages.

Mais Montmartre n'eut pas le monopole des candidatures facétieuses. Il s'en produisit dans les départements et même dans nos plus lointaines colonies. Jugez-en par la profession de foi suivante, signée du citoyen Louis Vinson, candidat aux élections municipales d'Hanoï en 1901.

Elle est extraite du *Petit Tonkinois* :

« Electeurs, vous devez être dégoûtés des promesses qui vous sont faites, que vous savez parfaitement ne jamais être tenues par ceux qui les font.

« Je prends envers vous l'engagement formel d'employer mon temps et tous mes efforts à soute-

nir *mes* intérêts, à faire progresser *ma* fortune, plutôt vague pour le moment.

« *Une fois servi et mon avenir assuré*, ce qui n'est que juste après dix-sept années de Tonkin, je jure devant Dieu et devant les hommes de m'occuper de vous dans mes moments perdus. — Electeurs, votez pour moi ! »

Encore un sage professeur des fous — pardon, je voulais dire l'opposé — c'est à la suite de cette proclamation que nos députés convaincus (en un seul mot s.v.p.) résolurent de commencer par se faire voter pour eux-mêmes 15.000 francs. Les pauvres, comme on dit dans le Midi ! leur manque de doigté leur coûtera cher ; j'en ai du moins bien peur.

Les élections législatives de 1902 ne manquèrent pas de faire éclore maintes candidatures fantaisistes. Paris eut notamment celle du citoyen Fénelon Hégo, qui réclamait entre autres choses « l'extinction du paupérisme à partir de huit heures du soir pour assurer la sécurité des rues », et terminait sa proclamation par ce cri plein d'à-propos : « Vivent les Hégoïstes ! »

Nous connûmes aussi la profession de foi du citoyen Laurent, lequel se disait « républicain, radical, socialiste et révolutionnaire, anarchiste, nationaliste, mabouliste, galettiste, pognoniste et surtout fumiste ».

Il faut croire que le sujet avait bien vivement intéressé ses lecteurs, car mon confrère fut contraint d'y revenir et, cette fois, je me vois dans la

nécessité de le citer presque intégralement, tant ces seconds documents sont vraiment curieux.

Et d'abord, c'est la carte du candidat perpétuel Pradier-Bayard dont j'ai cité plus haut la profession de foi. Savourez ce document :

PRADIER-BAYARD
POLYGLOTTE LITTÉRAIRE
*parlant le grec, un peu l'arabe, l'italien,
l'espagnol et le français si doux
et imagé*
Membre de l'Académie de Voltri (Italie)
et, dans la mélodieuse et redoutable Espagne,
Chevalier
de l'Ordre Émérite d'Isabelle la Catholique,
Première Sémiramis de toute la terre.

Et dire que les électeurs se refusèrent obstinément à envoyer siéger au Palais-Bourbon un personnage aussi savant et aussi illustre... à l'étranger.

Nous avons reçu encore quelques professions de foi de candidats aux élections actuelles. Sans faire oublier celles des fantaisistes de naguère, des Gagne, des Bertron ou des Captain Cap, certaines d'entre elles contiennent quelques vues originales :

Louis-André Gaspard, savetier de profession, homme de lettres, professeur de philosophie, de droit, d'économie sociale et de médecine spéciale, déclare « qu'il a toujours été honnête et juste, qu'il veut l'être toujours et que, s'il est nommé, il votera toujours raisonnablement... » Louis-André Gaspard ne se compromet pas.

Raymond Bayle était candidat le 6 mai dernier à Annonay. Il est vrai que, depuis quelques années,

dès qu'un siège devient vacant dans l'Ardèche, la Loire, la Drôme, voire même dans le Vaucluse, qu'il s'agisse de nommer un conseiller général, un député ou un sénateur, notre homme se met sur les rangs.

« Puisque je suis tant aimé du public et que je suis tant désiré, s'écrie-t-il dans sa dernière profession de foi, je serai très heureux de représenter le département de l'Ardèche au Palais-Bourbon... »

Et Raymond Bayle expose son programme, lequel, en somme, n'est pas plus sot qu'un autre. Il s'occupera du sort des malheureux en créant des maisons d'hospitalité de nuit dans chaque commune, des boîtes aux lettres, téléphone, télégraphe, cinématographe, etc.. Il facilitera le mariage en fondant une agence matrimoniale gratuite dans chaque commune, afin de faciliter le « repeuplement ».

Favorable aux inventions et aux « innovations nouvelles », il veut voir créer de toutes parts des tramways, diligences, ponts tournants, machines à refouler les créanciers, etc. »

Mais Raymond Bayle est célibataire. En préparant son élection, il songe aussi à se marier. Et il dit à ses électeurs : « Ne vous contentez pas de me choisir pour votre représentant, choisissez moi aussi mon épouse... »

« Certainement, ajoute-t-il, l'un d'entre vous sera désireux de m'avoir pour gendre, et une de vos demoiselles, riche et charmante, sera très heureuse de s'appeler Mme Bayle. Si elle est aussi

bonne qu'elle sera Bayle, elle jouira avec moi d'un parfait bonheur jusqu'à la fin de nos jours... »

Hélas ! Raymond Bayle ne recueillit l'autre dimanche qu'un nombre infime de voix... Et pour comble, aucun électeur cossu ne se présenta pour être son beau-père. Candidat au mariage et à la députation, il échoua doublement... Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.

Paris a eu, le 6 mai, un candidat-poète dans le 6^e arrondissement... Et quel poète que le poète Bonnery ! En voilà un qui ne peut pas dire « mon vers n'est pas grand ». Vous allez en juger tout à l'heure.

Le poète Bonnery se présentait comme candidat de la « régie égalitaire ». S'adressant aux seuls intellectuels, il refusait d'être élu « par des voies antiques et retardatives ».

« Je ne suis, disait-il, ni nationaliste, ni internationaliste, je suis intermondial. »

Après avoir annoncé qu'il allait faire paraître « une nouvelle planète qui éclairera les morphomanes du pendule Jérusalem, et qui fera descendre dans l'ombre des nuits le reste des antiques croisades », il terminait son affiche par ces quelques « vers » :

Ah ! peuple, il te faut la justice dans la régie.
Et il nous faut la Mort ou la Liberté dans la vie.
Le poignard à la main nous couperons les épines qui
[empêchent l'égalité.
Et vos enfants, un beau jour, cueilleront les roses sur cette
[route d'égalité.
Allons ! que tous ces dieux noirs, on les f... à la marmite,
Sans distinction de couleur, même les Barnabites.

J'ignore si le poète Bonnery est partisan de toutes les libertés. Du moins il en est une qu'il apprécie, à coup sûr, c'est celle de la poésie.

Mais, cette fois encore, il me paraît que la palme de la fantaisie revient au candidat Fénelon Hégo, dont le *Petit Journal* citait l'autre jour quelques extraits de la profession de foi en 1902, et qui s'est présenté de nouveau dans le quartier de la Goutte-d'Or.

Fénelon Hégo, ouvrier tapissier, matelassier, orateur, inventeur, déclamateur, décorateur, masseur, guérisseur, rebouteur, candidat socialiste patriote, républicain impartial impérialiste, très résolument indépendant, était recommandé aux suffrages des électeurs par un comité enthousiaste qui le déclarait « appelé aux plus hautes destinées ».

Son programme ?... Comment songer à le résumer ?... Sans préjudice d'une affiche qui contient une bonne trentaine de projets, Hégo en aurait encore 367 autres en réserve. Contentons-nous de signaler les plus originaux :

« Suppression de la présidence de la République, à moins qu'Hégo lui-même n'y soit élu.

« Caisse des retraites alimentée par le dégrèvement du tabac qui sera vendu 4 fr. le kilo au lieu de 12 fr. 50. A quarante-cinq ans chaque citoyen aura une rente de 25 fr. par jour comme les députés (tous Hégo).

« Nouvelle loi sur les loteries. Les gagnants des gros lots seront tenus de verser la moitié à la caisse

des retraites, 5/10 à l'Assistance publique et le reste à la Société protectrice des animaux.

« Nomination des commissaires de police par le suffrage universel.

« Etablissement à tous les coins de rues de poteaux-refuges munis de fauteuils pour les poivrots.

« Création de Paris port de mer et prolongation de la Seine jusqu'à la Méditerranée.

« Obligation pour les propriétaires de ne choisir comme concierges que des somnambules extralucides... » Et vingt autres fariboles de même acabit.

Vous pensez si l'on s'est amusé à la Goutte-d'Or.

Le candidat fantaisiste a, d'ailleurs, recueilli le bénéfice des joies qu'il avait semées à travers le quartier... Contre toute attente, le citoyen Fénelon Hégo a eu des voix, plus de voix que son comité n'en eût osé espérer...

D'un autre côté, Dijon vient de posséder le capitaine Petit (Alexandre), qui collait lui-même son programme, plein d'une aimable franchise et aussi piquant que la célèbre moutarde de Dijon.

Avant tout, il invoque le « respect aux dames » et il rappelle « sa vieille et personnelle devise » :

Vive le vin, l'amour et le tabac !

Et c'est cette devise qu'il entend faire triompher au Parlement, si ses concitoyens ont la sagesse gauloise de l'y envoyer.

D'abord, vive le vin !

A ce cri joyeux, ont répondu d'inqualifiables manœuvres.

On a traité le capitaine Petit (Alexandre) d'alcoolique.

A cette insinuation, il répond de victorieuse façon :

« Alcoolique ! Voilà le grand mot lâché ; mais, pauvres gens, ce mot, employé de telle manière, est un titre de gloire ; car, si vous êtes sobre, c'est que votre estomac est trop débile.

« Avec un mauvais estomac, on ne peut être un grand homme. Ah ! pauvres gens qui vous croyez appelés à régir les destinées d'un peuple, qui lui criez : Sois libre ! et qui êtes l'esclave de votre gosier.

« Vous nous direz que vous avez voté des lois en faveur de l'alcool ; mais avez-vous pensé à son débouché ? Non ; vous n'en buvez pas, vous en êtes incapables. Quand on veut faire tuer son chien, on dit qu'il est enragé ; vous me lancez un mot auquel vous donnez la valeur d'une injure et que nous prenons pour un compliment. Injuriez-vous un moteur en lui disant que c'est un moteur à alcool ? Non, le moteur est une force comme nous ».

Puis, vive le tabac !

Et, d'après une affiche sensationnelle, 4.000 électeurs réclament par la bouche du capitaine Petit (Alexandre), la « suppression du monopole sur le tabac qui sera gratuit et obligatoire, comme l'enseignement ».

Et le candidat développe sa pensée avec un remarquable souci du détail :

« A partir de treize ans, le tabac sera réparti proportionnellement au poids de chacun ; pour les dames, ce poids sera réduit des deux tiers. Toutefois, sur demande spéciale et motivée, une part entière leur sera accordée (tabac à priser, chiquer ou fumer.) »

Enfin, vive l'amour !

Mais vive l'amour, sans cependant négliger la palpitante question de la dépopulation.

« La dépopulation, écrit avec une rondeur charmante le prévoyant capitaine, préoccupant à juste titre tous les bons citoyens, il importe, pour conserver à notre cher pays son bon renom de galanterie et d'idéal antédiluvien, que le mariage soit facilité ; des primes spéciales seront accordées aux familles nombreuses. Si, au bout de trois ans de mariage, aucune naissance n'a été enregistrée dans le ménage, un ou plusieurs coadjuteurs seront adjoints au mari présumé incapable. Si l'incapacité provenait du fait de la femme, le mariage serait dissous, et la femme, afin de lui permettre de goûter, dans la mesure du possible, les douces joies de la maternité, serait enrégimentée dans un corps spécial de nourrices sèches à la disposition des familles nombreuses. »

Cette fin de programme est tout à fait charmante et pleine de patriotisme pratique ; aussi on m'affirmait, qu'à sa lecture, M. Piou, l'apôtre de la repopulation, aussi bien que son gendre M. Guyot

de Villeneuve pleuraient d'attendrissement et y trouvaient une forte fiche de consolation !

Le *Temps* qui devient aussi grincheux que les *Débats* et qui n'aime pas les gens qui ont de l'esprit, consacre un article qui voudrait être savant, aux candidats qu'il traite simplement *d'aliénés* ! Comme ils ont des voix, ces candidats, c'est peut-être une manière peu respectueuse de parler du corps électoral.

Cependant voici la partie que l'on peut citer de cet article :

ÉLECTIONS DU 16 OCTOBRE 1887

Conseil Municipal

Quartier de la Monnaie

« Je suis pour qu'on remette debout dans l'Etat, Dieu, aujourd'hui absolument oublié... qu'on remette debout cette sainte, saine et grande croyance de la rémunération éternelle, des peines et récompenses éternelles, aujourd'hui absolument à terre et « sans laquelle pas une nation n'a vécu ».

« Je sais bien qu'on n'a pas encore commencé à placer » d'immenses, de gros numéros sur les églises, avec en plus l'inscription antique : *Hic habitat felicitas...* (Ici habite le plaisir.) Mais on n'en est pas absolument loin.

« Je suis pour qu'on prenne la sœur de charité par le bras » et qu'on la fasse rentrer dans l'école et dans l'hôpital.

... Et non pas pour quelques jours ou semaines, mais absolument et définitivement, comme tous les

peuples d'Europe et du globe, compris l'Amérique et la Suisse..., lesquels sont croyants.

« Et alors si un danger public se présente, on ne sera plus obligé », comme il y a quelque temps, lors du ministère Goblet, « d'envoyer de la porcelaine de Sèvres au saint père » en le suppliant d'intervenir :

« On aura pour soi, comme tous les peuples, la chose religieuse » du pays tout entière, et, en plus, une nation virilifiée par la croyance en la vie future.

Gardez Dieu,
Et Dieu vous gardera.

H...,
architecte, prix de Rome.

Nota. — Si pressé, ne lire que les petits caractères.

Ce dernier trait est charmant. Ça prouve surtout à quel degré d'abrutissement un homme peut être réduit par la fréquentation des curés.

Plus cocasse, et plus avancé aussi dans l'évolution de son délire, est le candidat Cotton qui se présenta aux élections législatives contre Joffrin et Boulanger. Ce candidat, homme pratique et économe, avait imaginé de supprimer les frais d'affichage en se transformant lui-même en homme-sandwich. C'est ainsi qu'il promenait, avec ce grand sérieux que mettent les aliénés à tout ce dont ils s'occupent, un double tableau que nous regrettons de ne pouvoir reproduire à cause de ses ara-

besques compliquées. On peut en trouver une reproduction dans un récent volume du docteur A. Marie sur la *Démence*. Le candidat se proclamait sur ce tableau : Dictateur sans lecteurs, autres que ses vingt-huit magnanimes concurrents et collègues en candidature joffrinboulangerale.» Et, de plus, le pauvre homme affirmait, en caractères capitaux, qu'il avait conservé, malgré son âge, une vertu que l'on reconnaît volontiers à Jeanne d'Arc, mais que l'on n'avait jamais songé à exiger des candidats ! Nous reproduisons le texte d'une de ses proclamations. Ici le délire est très avancé, l'objet de la proclamation est niais, les allitérations sont nombreuses et l'incohérence évidente.

Au haut du placard, le candidat affirme de nouveau avec ténacité son absolue chasteté et commence :

Je, Pie Dix, je

Fais défense à tout Français baptisé, sans exception aucune, de l'un comme de l'autre sexe, d'oser à partir de ce jour, cinq mai 1889..., anti-patriotiquement et sataniquement faire usage de ce mot lugubre, sinistre, néfaste..., infâme à jamais, infâme, proscrit et maudit, — Paris, — *imperavit ventes et mors et facta est tranquillitas magna, maxima magna.*

Quiconque « en France... et à l'étranger... désire le retour de Strasbourg et de Metz à la France doit, selon le candidat Cotton, se faire « un inviolable devoir de ne plus jamais prononcer le mot proscrit et maudit qui jusqu'à ce jour, depuis la

disparition du mot *Lutèce*, a désigné la capitale de la R. F..., et que toujours quand il devra prononcer le mot *Paris*, il fasse entendre *Apiqa*, lequel n'est pas autre (il incombe à chacun de savoir le démontrer à tous) que ce nom même, *Paris* transfiguré, mais transfiguré, je dis transfiguré, par le *chimiste du langage* devant rester le plus légendaire de ses contemporains en paraissant à toutes les générations futures... le plus... sagement sage... de tous les grands législateurs passés, présents et à venir... ayant été... l'instaurateur du *sortège* et l'organisateur du *remanat* dans les cinq parties du monde sublimaire — *A mon... Carnot en élection et en action dans son Elisée principalement et princirongement.* »

L'examen de ce document révèle un fait assez intéressant, c'est que l'aliéné semble avoir remarqué les néologismes qui paraissent dans son vocabulaire. Du reste, grâce à son délire, il ne voit là pour lui qu'une gloire nouvelle; il n'est pas seulement le plus grand législateur de l'univers, l'instaurateur du *sortège* et l'organisateur du *remanat*, il est encore le *chimiste du langage*. Titres dérisoires, marotte sonnante, grelots funambulesques qu'on ne peut entendre sans mélancolie, malgré l'accoutumance.

Nous donnerons en exemple ce vieil ouvrier, à la vue fatiguée par le travail, qui venait dans les réunions publiques avec une petite lampe qu'il plaçait sur la tribune pour mieux lire ses professions de foi.

C'était un exalté, un mystique assez inférieur. Ses proclamations étaient écrites soit en prose, soit en vers, en vers dans le genre de ceux-ci, que nous citons d'ailleurs de mémoire :

Je suis l'homme qui vous agace
Parce ce que je vous dis à tous :
Vous n'êtes qu'un tas de pailles !

Ses camarades lui avaient dit un jour, en plaisantant, de se présenter. Il prit la chose au sérieux, et depuis se présente régulièrement à toutes les élections. Il a du reste imaginé un système d'artillerie extraordinaire qui, mis par lui au service de la France, doit rendre toute guerre impossible. Une seule revendication essentielle à son programme : le pain gratuit (4 livres par jour et par individu). Nous ne pouvons préciser plus ce cas psychologique : le psychologue est obligé à la discrétion professionnelle.

Eh bien, j'ai le regret de n'être pas du tout de l'avis de mon grave confrère qui voit des aliénés partout. Ces candidats sont simplement, pour la plupart, ou des gens de bonne humeur, ou des patriotes et des philosophes qui, sous une forme aimable, littéraire et allégorique, ont le sentiment du devoir à accomplir et le courage de rappeler les députés à un peu plus de pudeur, de dignité et de vrai patriotisme.

C'est ainsi qu'à une des dernières législatures, un candidat demandait spirituellement que l'on remplisse d'eau le fossé des fortifications et que

l'on y établisse un service de bateaux-mouches autour de Paris !

Les gens malins, ceux qui croient tout savoir, parce qu'ils ne sont pas complètement idiots, se sont écriés :

— Mais qu'est-ce qu'il faisait des passages à toutes les portes et poternes de la ville et qu'il aurait fallu supprimer ?

Les malheureux ne voyaient pas dans ce projet la plus sanglante et la plus spirituelle des critiques de nos parlementaires qui n'ont ni le cœur, ni l'intelligence, ni le patriotisme de voter Paris Port de Mer et le canal des Deux Mers !

Je crois bien que si le neveu de Rameau revenait sur la terre, personne ne le comprendrait plus, parce que le bourgeois épais qui forme aujourd'hui la clientèle du *Temps* ou des *Débats* a totalement perdu le sens de l'ironie qui constituait pourtant une des plus charmantes qualités de notre esprit national. Mais comme en France tout doit finir par des chansons, c'est Jacques Ferny qui va nous donner le mot de la fin et de la situation, avec sa *profession de foi d'un député sortant* :

Citoyens, je m'représente à vos suffrages ;
De nouveau, je suis candidat.
Plus fort de l'indépendance et du courage
Déployés durant mon mandat.
Consultez mes vot's, je fus irréductible !
J'ai toujours bien fait attention
A voter dans le sens le plus susceptible
D'assurer ma réélection.

(Roulement de tambour.)

Ce qui me distingue et marque la distance
Entre mes concurrents et moi,
C'est la grande solidité, la constance
De mes opinions, de ma foi !
Je vous fis, depuis quatre années que j'vous aime,
De superbes promesses ; or.
Citoyens, ce sont exactement les mêmes
Qu'aujourd'hui je vous fais encor !
(Tambour à l'orchestre).

Ces promess's, on dit que je ne les tiens guère
Je ne les tiens pas ! Soyons franc.
Mais il n'en est pas moins vrai qu'à vous les faire
Je m'esquinte depuis quatre ans.
Vous s'rez donc plus avancés dans vos affaires
De quatre ans, de quarante huit mois
En votant pour moi, puisque mes adversaires
Vous les font pour la première fois !

J'ai fini, mais je veux encore citer cette dernière phrase d'une affiche qui ne manquait pas de candeur :

« M. X... endosse sur sa livrée royaliste le bourgeois du peuple et met sur son visage un large masque tricolore et se coiffe d'un bonnet phrygien. »

Et dire que ce sont ces cocos-là ou leurs congénères qui siègent au bout du pont ! Il y a des moments tout de même où tous ces faiseurs de belle littérature électorale ne vous inspirent qu'une médiocre confiance ! D'autant plus que j'ai tenu à ne citer ici que les programmes ou professions de foi des plus sincères, laissant de côté, tous les saltimbanques qui forment l'imposante majorité des candidats.

Mais ce qui est amusant, c'est de penser comment le *Figaro* a noté, d'après des affiches de la récente campagne électorale, toutes les qualifica-

tions qu'amis et adversaires ont appliqués à un même candidat, qui d'ailleurs a été élu.

Il en résulte que ce député a été durant trois semaines traité sur les murailles de son quartier de :

Noble esprit — Sombre canaille — Homme d'Etat dans la plus large acception du mot — Sinistre raseur — Grand citoyen — Brute avinée — Economiste distingué — Satyre — Penseur — Alcoolique — Eloquent orateur — Boueux individu — Parfait honnête homme — Valet du pouvoir — Intelligence ouverte à tous les progrès — Apache — Pâle noceur — Honneur de l'arrondissement — Honte de la circonscription — Espoir de la France — Résidu du suffrage universel — Cœur vaillant — Lâche froussard — Colonne de la démocratie — Suppôt de l'obscurantisme.

— Et quel homme est-ce, en somme, dit le *Figaro*, que ce député, un grand esprit ou un idiot ? C'est un homme absolument quelconque et qui paraît fort satisfait de ce qui lui est arrivé.

Cette fois les représentants du peuple ont au moins tous les éléments pour bien travailler ; nous allons voir si, enfin, ils sauront être à la hauteur de leur belle et noble mission de députés et de défenseurs des intérêts supérieurs de la nation !

Depuis nous avons encore vu une fois de plus, hélas, que cette belle espérance n'était qu'une naïve et vaine illusion et que c'était, en vérité, leur faire trop d'honneur que de les croire capables d'un effort.



LE JOURNALISME

LA MISÈRE EN HABIT NOIR. — LES PROLÉTAIRES
INTELLECTUELS. — LES BAGNES MODERNES. —
UNE CURIEUSE HISTOIRE DE JOURNAUX.

On connaît la phrase célèbre d'Emile de Girardin, je crois :

— Le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir ! Rien n'est plus juste, et il aurait pu ajouter :

— Il mène le plus souvent à l'hôpital ceux qui y restent.

Je crois que c'est aussi l'avis de Clemenceau, de Sarraut et de tous nos camarades qui se sont empressés de faire de la politique, aussitôt que l'occasion leur en a été fournie...

Dernièrement, un de mes confrères, très connu et de beaucoup de talent, se trouvait sans journal parce qu'il avait la naïveté d'avoir des convictions, ce qui est souvent mal vu aujourd'hui, et de ne vouloir écrire que dans une feuille républicaine.

Trouvant une demande de rédacteur en chef d'un journal républicain en province, dans un de nos syndicats de presse républicaine ou aux Gens

de lettres, jè ne sais plus au juste, il s'empessa d'écrire pour proposer sa collaboration et demander les conditions, et voici la curieuse lettre qu'il reçut plus de deux mois plus tard, en réponse à la sienne, et qui prouve que le directeur du journal avait dû exploiter probablement plusieurs pauvres diables pendant ce laps de temps.

Quoi qu'il en soit, voici la lettre intégrale, sauf le nom du monsieur — un nom célèbre de Girondin — et le nom de la ville, par pitié pour lui :

« Monsieur,

« Le nombre des lettres qui m'ont été adressées à l'occasion de ma demande de rédacteur étant assez considérable, je n'ai pu répondre de suite et je vous prie de m'en excuser.

Les fonctions consistent dans la rédaction, sur place, du *Journal de...*, paraissant le mardi, et du *Messenger de...*, paraissant le vendredi. Elles n'offrent aucune difficulté (les rédactions sans doute), car nous mettons largement à contribution les agences et la Société des Gens de lettres, mais il est nécessaire que cette rédaction soit faite avec le plus grand soin.

Le traitement fixe est de 120 francs par mois. En outre, il y a une remise de 10 0/0 sur le montant net et payé des annonces, autres que celles de l'arrondissement, parvenues par l'intermédiaire du rédacteur, ce qui pourrait produire de 10 à 30 francs. Enfin, je peux mettre à votre disposition une modeste chambre, mais elle est non meublée et située au-dessus des ateliers.

« Dans le cas où ces conditions vous conviendraient, je vous serais reconnaissant de m'envoyer les indications habituelles : âge, photographies, situation de famille, instruction, expérience professionnelle, titre des journaux où vous avez collaboré, spécimens d'articles, références.

« Après avoir pris les renseignements d'usage, je vous adresserai une réponse définitive.

« Veuillez agréer, monsieur, mes salutations confraternelles.

Signature

« Mes journaux sont affiliés à l'Alliance républicaine démocratique. »

Inutile de dire que mon ami n'a pas répondu à un pareil poulet; mais il a considéré cette lettre comme un pur chef-d'œuvre d'inconscience morale.

Ainsi il parle de 10 0/0 de remise, quand il est trop heureux d'en donner de 30 à 50 0/0 à des courtiers de publicité, et comme il exclut les annonces de son arrondissement, en parlant de 10 à 30 francs de commission pour son rédacteur, il sait donc que c'est impossible et il sait bien aussi qu'il ment sciemment.

S'il offre un galetas non meublé au-dessus de ses ateliers, c'est parce qu'il sait aussi qu'il n'y a pas de commission des logements insalubres en province. Et si parmi la quantité innombrable de fiches, documents et renseignements qu'il demande il parle de la situation de la famille,

cela veut dire que si le malheureux a trop d'enfants il n'en voudra pas, car ça pourrait détériorer son grenier !

Oui, cette lettre est bien véritablement un pur chef-d'œuvre de cynisme bourgeois qui s'ignore lui-même, sans quoi j'aime à croire qu'il se dégoûterait de sa propre personne.

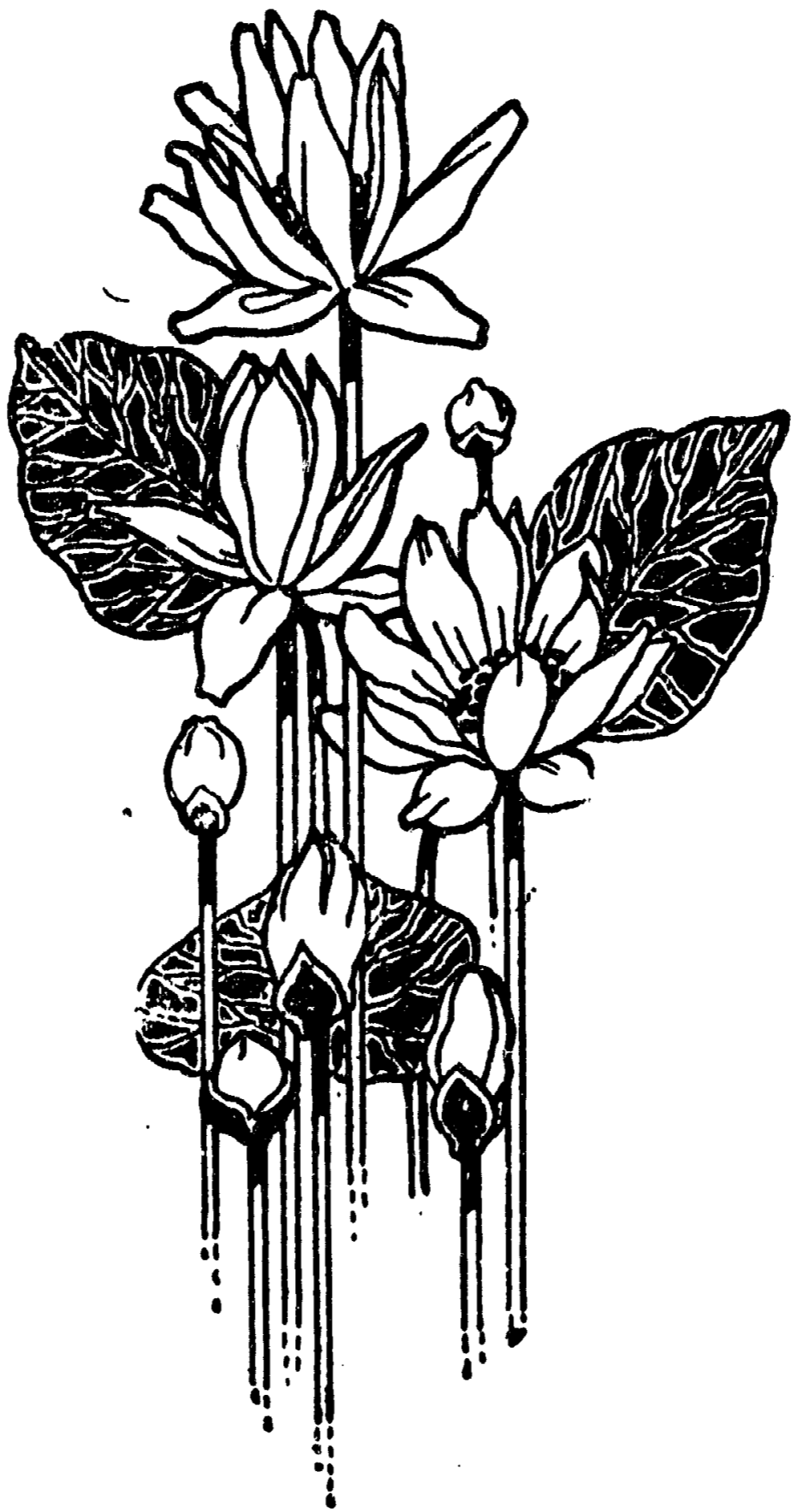
Voilà, à l'heure présente, quels sont les dessous du prolétariat intellectuel; voilà quels bagnes fragmentaires existent encore sur tous les points de la France ! Car, croyez bien qu'il se trouvera toujours un malheureux assez malheureux pour accepter le collier de famine, ce qui est encore pis que la misère !

Et s'il y a un jour les palmes à recevoir à une fête quelconque, naturellement le patron sans conscience se les fera donner à lui et ne parlera même pas de son rédacteur en chef, qu'il traite comme un domestique et qui n'aura pas les 3 fr.50 pour aller au banquet voir décorer son bourreau et son exploiteur au dessert !

On parle de la traite des blanches qui, certes, est odieuse; mais je crois qu'elle n'approche pas encore de la traite des blancs ! Car, enfin, vider la cervelle d'un homme nuit et jour pendant des années; s'il y résiste, prendre son intelligence, exploiter sa plume pour faire deux journaux, se faire des rentes avec son talent et tout cela pour 120 francs par mois et un grenier, me semble constituer un crime de lèse-humanité qui devrait bien être réprimé par des lois sévères. Plutôt que de

faire un journal pour 60 francs par mois, il vaudrait mieux cent fois être cantonnier sur la route.

Et voilà comment, chers lecteurs, en écrivant cette page d'histoire intellectuelle contemporaine, j'espère vous avoir démontré que tout n'est pas rose dans notre rude métier, surtout en province.





COMMENT ON DEVIENT CELEBRE

Tout le monde connaît l'histoire de cet auteur infortuné — l'histoire m'est arrivée à moi-même dans ma jeunesse — qui s'en va trouver un directeur de grand journal et le supplie de parler de son dernier né, d'un volume qu'il croit naturellement superbe; et, froidement, tranquillement, en lui retournant le poignard dans le cœur, le directeur lui répond :

— Impossible de parler de votre volume et encore moins de vous; ça n'intéresserait pas du tout mes lecteurs. Ah, monsieur, si au lieu de faire des volumes de vers, vous commettiez un beau crime, mais là, un crime avec des détails inédits et horribles surtout, les quatre pages de mon journal seraient à vous et gratis encore. Allez, je vous ferais une belle réclame.

Le jeune auteur est sorti, tout a fait épaté, et moi qui avais déjà une triple cuirasse d'airain, je suis parti en rigolant.

Tout celà me revenait en mémoire à propos des fêtes en l'honneur de Baudin, tué sur une barricade.

Un autre bon moyen de passer à la postérité relative et de devenir célèbre, un moyen plus hono-

nable que de se faire assassin, c'est tout bêtement de se faire assassiner.

Je sais bien qu'en général on ne le recherche pas ; mais ce n'est jamais qu'un moment à passer, sans compter que, par la suite, ça sert énormément à votre famille.

Voyez, Baudin est célèbre, il a une statue, tandis que les représentants du peuple qui étaient avec lui et qui n'ont pas eu la veine d'être tués, Brillier, Bruckner, Dulac, de Flotte, Maigne, Malordier, sont complètement inconnus. Seul ce brave Schœlcher est connu à cause de l'abolition de l'esclavage.

Eh bien, franchement, aujourd'hui que tous ces braves gens là sont morts, croyez-vous pas que, eux et leurs familles, ont le droit de se montrer jaloux de ce veinard de Baudin qui pour vingt-cinq francs a trouvé le moyen de devenir célèbre et de faire de son neveu un ministre ! c'est épatant tout de même comme il y a des gens qui ont de la chance !

C'est tout à fait l'histoire de ce pauvre président Carnot qui, certes, n'avait mérité ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

J'avais l'honneur de le connaître un peu personnellement et si je parle ici de sa fin tragique, ce n'est qu'avec un profond sentiment de respect et je dirai de douleur ; mais enfin, il est bien certain que s'il n'avait pas eu le triste honneur de tomber sous le poignard d'un assassin imbécile, il n'aurait pas aujourd'hui quinze ou vingt statues en

France — on en ignore le nombre — et une rue portant son nom dans toutes les villes du territoire.

Tout cela revient à dire que la gloire comme l'obscurité n'est le plus souvent que l'effet du hasard, si gloire il y a, et que la seule vraie, la seule vraiment pure et durable, qui ne doit rien aux événements, est celle des artistes, des inventeurs, des écrivains, qui n'ont que leurs œuvres pour passer à la postérité.

Et que penser dans ces heures tragiques, du monsieur, né malin et roublard, qui ramasse le mouchoir ensanglanté de la victime et s'en fait des rentes, au bon moment, avec plusieurs savantes moutures ?

J'allais terminer ici mon chapitre, lorsqu'un de mes amis me dit :

— Mon pauvre vieux, j'ai ton affaire ; moyennant vingt-cinq francs — c'est le prix — un pauvre diable te poignardera en plein bal de l'Opéra, nous ferons des articles pour prouver que tu es tombé victime des moines et des protectionnistes. C'est la célébrité à coup sûr et, je te le dis, c'est une occasion unique.

— Eh bien, tu sais, je te remercie bien : mais repasse donc un autre jour, pour le moment je ne me sens pas disposé...





LE MOYEN DE SE PROCURER DE LA PUBLICITE A L'ŒIL

Tout le monde sait que la publicité est devenue une des grandes industries de cette fin de siècle et tout le monde sait que cette publicité depuis l'affiche murale aux couleurs provocatrices, aux femmes affriolantes, jusqu'aux filets insinueurs des journaux, coûte fort cher.

Les américains sont allés fort loin dans cette voie, et nous marchons rapidement sur leurs traces, grâce à l'imagination de nos imagiers et de nos enlumineurs, grâce à l'esprit toujours en éveil des fabricants de réclames.

Mais l'appétit vient en mangeant et maintenant les grands journaux font tout payer dans leurs colonnes, même l'annonce d'une œuvre d'art, d'une pièce de théâtre ou d'un volume, ce qui est fort coûteux pour les éditeurs, et mortel pour les pauvres diables de débutants qui n'ont pas le sou et qui, de la sorte, ne peuvent plus arriver au grand public.

Les journaux répliquent avec assez de raison qu'ils ne forcent personne à prendre leur mar-

chandise, c'est-à-dire à payer leur publicité, et qu'en somme, étant débordés par la marée montante des quotidiennes productions, littéraires ou non, en imposant un tarif uniforme pour tout un chacun, c'est encore le meilleur moyen de ne pas faire de favoris. Le raisonnement est admissible; en tous cas il faut bien s'y soumettre.

La question étant ainsi nettement posée, les malins et les décavés devaient chercher tous les moyens de se faire faire de la publicité à l'œil, autrement dit ils devaient chercher le moyen de *mettre dedans les journalistes*.

Au premier abord le problème paraissait insoluble, cependant il s'est trouvé trois hommes forts qui l'ont résolu victorieusement et qui se sont fait octroyer une publicité dans les grands prix dans tous les journaux, sans déboursier un centime.

Ce sont MM. Rodolphe Salis, Joséphin Péladan et Léon de Rosny. Nous allons donc dévoiler ici leur truc en procédant par ordre.

*
**

A TOUT SEIGNEUR TOUT HONNEUR

Salis, le gentilhomme cabaretier du Chat noir, voyant ses recettes baisser, était fort marri, il cherchait en vain une combinaison géniale pour se débarrasser de ses bocks sans trouver, quand son vieux copain Péladan la lui fournit.

— C'est bien simple lui dit le sâr, nous allons nous disputer comme deux chiffonniers dans ton

journal et ça amusera la galerie; c'est le vieux jeu, le soir sur les boulevards extérieurs, un Alphonse fait semblant d'assommer sa marmite, les bons bourgeois se rassemblent, protestent et l'on en profite pour les dévaliser, ça réussit toujours; nous, nous allons rassembler, ameuter les journalistes, ils tomberont dans le *Piano* et ils nous feront de la publicité *gratis pro Deo*.

— Ton idée est épatante.

— Oui, seulement il faudra trouver quelque chose de tout à fait transcendant pour retenir des gens aussi blasés et aussi sceptiques que les journalistes.

— Au contraire, mon cher, pour les épater, il faudra trouver quelque chose de très bête, de tout à fait idiot.

— Tu as raison, mon vieux, topons-là.

Et l'on est parti en guerre et voilà comment Salis a traité Péladan de *derrière récalcitrant*, ce qui est idiot, affirmant que, très mystique, le Sâr dîne à l'huile, ce qui est encore plus idiot.

Là-dessus Péladan envoûte l'image de Salis en mie de pain durcie et lui perce le flanc avec une épingle enchantée.

C'est tellement bête que toute la presse prend feu, on leur fait une réclame de tous les diables, l'un vend ses bocks et l'autre ses bouquins, et tous deux le soir, après ce rude labeur et ces engueulades, se regardent comme deux augures, *hermétiquement* enfermés dans le sanctuaire et se tordent les côtes de rire en pensant comment ils

ont mis dedans la presse qui n'y a vu que du feu.
Elle est bien bonne.

*
**

Mais voilà que d'un autre côté, à la Sorbonne, survient un troisième larron; M. Léon de Rosny à trouvé plus fort qu'eux, il a découvert le comble de l'abrutissement et de la stupidité : le néo-bouddhisme et les *Tchangkramanas*, aussi la presse est-elle tombée là-dessus comme sur du gâteau.

Péladan et Salis sont furieux contre cette concurrence, mais ils admirent tout de même de Rosny; quant à ce dernier il a une envie folle de s'entendre avec le maître du Chat noir qu'il considère comme un homme fort.

— Avec mon ésotérisme, la magie de Péladan et l'abreuvoir de Salis, nous devons conquérir le monde !

Ce qu'il voudrait surtout, s'il n'avait pas peur d'être reconnu par ses élèves, ce serait se payer la volupté suprême d'aller endosser au Chat noir pendant une soirée, l'habit d'académicien à palmes vertes; quelle douce illusion quand on ne peut pas se payer la réalité.

Comme un professeur de la Sorbonne ne peut pas aller au cabaret de la rue Victor-Massé, il espère pouvoir faire entrer à la Sorbonne Péladan et Salis en qualité de suppléants de ses cours sur le Bouddhisme.

Il y a là évidemment la trilogie des trois plus

grands penseurs de cette fin de siècle : le gentil-homme cabaretier Rodolphe Salis, le mage et sâr Joséphin Péladan et le néo-bouddhiste Léon de Rosny.

Ils ont mis dedans les journalistes, la presse tout entière, avec une rare audace et cependant, beaucoup de gens méconnaissant encore leur génie, s'entêtent à ne voir en eux que trois malins et trois fumistes de premier ordre.





SERVICE ANTHROPOMETRIQUE UNIVERSEL
DE LA NÉCESSITÉ D'INSTITUER CE SERVICE. — NOU-
VELLES CONSIDÉRATIONS

Plus que jamais, l'anthropométrie est à la mode et tous les jours les journaux sont remplis de notes la concernant.

D'abord on nous informe que M. Klat, chef du service anthropométrique de Berlin, a rendu, hier, visite à M. Bertillon, auprès duquel il est venu étudier les derniers perfectionnements apportés aux enquêtes judiciaires.

M. Bertillon lui a montré les nouvelles améliorations faites par lui au service photographique et le résultat de ses études sur les empreintes des doigts de la main.

Et ensuite la *Fronde* nous raconte :

« Une idée originale vient de germer dans l'esprit d'un marchand d'objets d'art.

« Inquiété — un peu ému même — par les nombreux faux artistiques découverts ces derniers temps, l'antiquaire en question cherchait un signe

d'authenticité que tout artiste pourrait apposer sur son œuvre.

Il chercha longtemps... enfin, il trouva, et, voici sa découverte :

A l'avenir, les peintres, mouleurs, faienciers, seraient invités à apposer à côté de leur signature — toujours imitable — l'empreinte de leur pouce droit sur les plâtres, les tableaux ou les pâtes, avant que n'aient eu le temps de sécher les couleurs ou les matières employées. De la sorte, grâce à la science anthropométrique, les experts auraient un moyen d'identification infaillible.

Pas neuf par exemple, le moyen : on sait, en effet, que la plupart des autocrates de l'Extrême-Orient ont de tout temps signé les actes importants avec la paume de la main.

En effet tout cela n'est pas neuf et la *Fronde* oublie de dire que depuis de longues années j'ai été certainement le premier à exposer ce procédé de l'empreinte du pouce et des doigts, pour reconnaître les criminels, dans de nombreux articles.

Mais aujourd'hui ce n'est pas de cela dont je veux m'occuper et, très modestement, je veux simplement indiquer une idée nouvelle, je dirais même géniale, à ce bon M. Bertillon.

Il exerce son talent d'anthropométreur sur tous les criminels, c'est déjà bien, mais ce n'est certainement pas assez, car nous sommes là en face du plus douloureux des problèmes, je dirai même du plus épatant.

Aujourd'hui, la valeur n'attend pas le nombre

des années, et nous retrouvons tous les jours de jeunes éphèbes qui débutent, sur le coup de leurs quinze ans, dans la cambriole ou le *vagabondage spécial* comme dit la police par un aimable euphémisme.

Or, ces gosses n'ont pas encore de casier judiciaire et par conséquent n'ont pas encore de casier anthropométrique.

C'est là une lacune grave, très grave, mon cher monsieur Bertillon et, pour y remédier, je ne vois qu'un moyen, qu'un seul moyen : l'anthropométrie obligatoire. Eh oui, obligatoire, comme la vaccine ou la vaccination à votre choix.

Je m'explique. L'anthropométrie obligatoire ne dérangerait pas les honnêtes gens, elle ne saurait être désagréable qu'aux malandrins et malfaiteurs avérés qui ont intérêt à échapper aux investigations indiscrètes de la police et de la justice.

Donc l'anthropométrie tout comme la vaccine sera non seulement obligatoire pour tous les citoyens des deux sexes mais encore elle sera renouvelée obligatoirement tous les dix ans, tout comme la dite vaccination et la dernière fiche anthropométrique, comme le dernier certificat de vaccine devra toujours aller retrouver ses devancières et être déposée en double, une à la mairie où est né le quidam avec son acte de naissance et l'autre à la préfecture de son département ou à la préfecture de police où l'on pourrait les centraliser toutes, si l'on préfère.

De la sorte on aurait toujours la fiche anthro-

pométrique à jour, du premier criminel venu, qui se serait même bien conduit toute sa vie jusqu'au moment de la première faute et ça permettrait de reconnaître et d'arrêter facilement tous les criminels. Par ce temps d'Apaches, ça ne serait vraiment pas à dédaigner; voilà pourquoi il me semble que je suis en droit de qualifier modestement mon idée de tout à fait supérieure.

Si le service arrivait promptement à devenir très important, comme je n'en doute pas, et à rendre des services signalés à la société, rien n'empêcherait de tout centraliser dans une seule main et, alors, comme juste récompense de tout un passé de travail si noble et de labeur assidu, en faisant créer un nouveau ministère, le ministère de l'Anthropométrie et de la vaccination, d'y nommer M. Bertillon lui-même.

Ce serait là, il me semble, le légitime couronnement de sa carrière.

L'on pourrait y joindre un service annexe facultatif, cette fois, de l'anthropométrie des animaux, ce qui fait que l'on n'oserait plus voler les chevaux et que l'on pourrait retrouver facilement les chiens perdus et les chats en rupture de gouttière ou autre domicile !

L'on pourrait même faire payer une légère redevance à tous ceux qui voudraient faire anthropométrer leurs animaux et dans un pays où il y a tant de chevaux, de vaches et de pies-borgnes, ce serait très certainement encore le meilleur moyen d'équilibrer le budget !

Je suis heureux de donner ici pour rien mon idée de l'anthropométrie obligatoire et gratuite pour les citoyens des deux sexes humains et payant pour les animaux et si l'honorable M. Bertillon voulait bien me faire le grand honneur de la faire sienne, je suis convaincu qu'elle ne tarderait pas à rendre les plus grands services à la France entière !





UN CURIEUX PROCES

ASSIGNATION RARE. — LES MALHEURS D'UN NOM. —
QUERELLE DE FAMILLE .

*A Monsieur Jedors, rue du Repos, gardien au
cimetière du Père-Lachaise.*

Mon cher Monsieur Jedors,

Je sais que vous êtes un homme sérieux, comme il convient à un homme qui remplit des fonctions aussi délicates et qui est comme le berger du vaste troupeau des morts de la sacrée butte de Ménilmontant; je sais également que vous êtes un homme actif et que dans le quartier, de Charonne à Bel-Air, on dit : on trouve toujours Jedors debout, mais je sais aussi que vous n'êtes pas l'ennemi de la douce gaîté qui vous arrache pour un instant à l'obsédante familiarité des trépassés et c'est pourquoi j'ai pensé que cela vous ferait plaisir de lire l'extraordinaire assignation qu'un jeune homme de quarante ans vient d'adresser à son père dans des circonstances que je qualifiais de tout à fait extraordinaires et que j'ai été assez heureux de pouvoir copier au vol chez un huissier, tandis que le clerc, qui n'y voyait pas clair, avait le dos tourné.

Donc, sans plus de préambule, voici la dite assignation *in-extenso* :

« L'an mil neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, le onze décembre, avant six heures du soir, et parlant à sa concierge, j'ai remis sous pli fermé et dûment collé, moi, Isidore-Pancrace Patouillot,

huissier près le Tribunal de simple polisson de Sainte-Goburge, département des Trois-Charentes, au sieur Pamphile Cochon, copie de la présente, afin qu'il n'en ignore et libellé comme suit sur la réquisition aussi impérative que justifiée de mon honorable client, Monsieur Luc Cochon, fabricant de guano comprimé et fils du précédent.

« A se voir entendre condamner comme de juste et sous les contraintes légitimes de la loi et de tout le bazar à la somme de cinq cent quarante-neuf mille onze cent cinquante-sept francs, dix-sept centimes et cinq décimes, à la requête du requérant pour avoir agi à l'égard de son fils comme un véritable Cochon qu'il est.

« Le requérant reproche à son père :

« 1° De l'avoir appelé Cochon comme lui et de n'avoir pas, avant sa naissance, fait une requête et obtenu d'un référendaire aux sceaux et pour sceaux de changer de nom à seule fin de ne pas imposer celui de Cochon à son fils, après lui avoir déjà imposé le jour — et la nuit — sans le consulter ;

« 2° De l'avoir appelé, circonstance aggravante, de son petit nom, Luc, car les trois quarts de l'humanité ayant de l'esprit à l'envers, tout le monde l'appelle de son nom retourné, ce qui fait, en l'anoblissant : le baron C... de Cochon, ce qui lui est très préjudiciable à des titres divers, nombreux et variés, sans qu'il soit besoin d'insister autrement :

« 3° De l'avoir forcé à rester célibataire et notamment de lui avoir fait manquer un mariage avec

une princesse Coréenne archi-millionnaire qui n'a jamais pu se résoudre à devenir Madame Luc Cochon, retourné ou non ;

« 4° De l'avoir conduit aux portes de la faillite dans son honorable négoce de fabricant de guano comprimé, personne ne voulant plus traiter d'affaires dans le monde de l'Exportation avec le dénommé Luc Cochon ;

« 5° ... Mais en voilà assez pour la démonstration de l'importance du préjudice causé à mon client, le très honorable requérant, par son Cochon de père, en lui laissant le nom de Cochon.

« Par ces motifs plaise au Tribunal de condamner le dit Cochon père à la somme réclamée ci-dessus par son fils et héritier légitime, soit : 549.1,107 fr. 17 c. et 5 déc., somme difficile à chiffrer, mais réelle et avoir à les lui payer immédiatement en bonne monnaie d'or sonnante et trébuchante, les pièces du pape et les timbres-poste étant rigoureusement refusés.

« De plus comme il n'y aurait là qu'une avance sur son héritage légitime, et que, de ce fait, mon client qui n'attache pas ses chiens avec des saucisses, en serait frustré d'autant dans l'avenir, à s'entendre, le dit Cochon père, condamner à travailler sans relâche dans son métier de filateur de bouchons, jusqu'à ce qu'il ait regagné ladite somme pour la laisser à sa mort à son héritier légitime.

« En foi de quoi j'ai dressé, signé et paraphé la présente qui s'élève :

« Coût : six francs 45 centimes. Employé à cette copie une feuille à 0.60 centimes. Rayés dix-sept mots nuls.

« Signé : ISIDORE-PANCRACE PATOUILLOT ».

J'ignore, mon cher Monsieur Jedors, ce que vous penserez de ce petit poulet, mais, pour moi, il me paraît bien amusant et, sans savoir si vous donnerez raison au petit Cochon, je suis persuadé que vous trouverez comme moi, que son père lui avait fait une fameuse cochonnerie en lui laissant et imposant son nom.

Mais, mon cher Monsieur Jedors, quand on habite, comme vous, rue du Repos et que l'on est gardien au cimetière du Père-Lachaise, on est des plus calmes et tranquilles, ce qui n'empêche pas d'aimer le petit mot pour rire. C'est pourquoi j'ai pensé à vous pour vous témoigner toute mon amitié.

Cependant je ne suis pas encore résolu à devenir votre locataire et je vous avoûrai même que je ferai tout ce qui dépendra de moi, pour que cela arrive le plus tard possible.

En attendant je vais boire une bonne rasade de *bière* à votre santé, pour rester toujours dans la couleur locale et je vous prie de présenter mes plus mauvais souvenirs au monopole des Pompes-Funèbres que j'ai depuis longtemps dans le nez, ce qui m'incommode beaucoup, surtout quand je suis enrhumé du cerveau !

Signé : ILDÉFONSE LABARRIÈRE.

Pour copie conforme : P. V.



NAPOLÉON GAILLARD

UN VIEUX COMMUNARD. — SOUVENIRS PERSONNELS.

UN SINCÈRE ET UN CONVAINCU

Le 18 octobre 1900, vers la fin de l'Exposition universelle, la plupart des journaux républicains publiaient une petite note, à peu près conçue en ces termes :

« Napoléon Gaillard, celui qu'on appelait familièrement le « père » Gaillard et qui fut, sous la Commune, chef du comité des barricades, vient de mourir à l'âge de quatre vingt-quatre ans.

« Après avoir fait le coup de feu contre Louis-Philippe, en 1848, le citoyen Gaillard avait combattu l'Empire et défendu la Commune. Les barricades qu'il fit édifier devant la Concorde et la place Vendôme sont restées célèbres; elles étaient formidables mais servirent peu, ayant été tournées. Le triomphe de la réaction versaillaise le contraignit à vivre exilé à Genève jusqu'à l'amnistie.

« L'âge n'avait pas refroidi ses convictions ni racorni son cœur. Une petite fortune, laborieusement amassée, fut dissipée par le vieux révo-

tionnaire en œuvres de solidarité. Tombé ainsi dans la gêne, il avait été nommé, par l'ancien Conseil municipal, concierge d'une maison communale de la place des Petits-Pères. »

C'est parfaitement juste, mais c'est insuffisant, et il me semble que ce brave père Gaillard, qui n'a jamais voulu voir dans la politique une carrière lucrative, comme tant d'autres, méritait peut-être mieux que cette notice nécrologique véritablement un peu trop concise.

Après l'amnistie, il était venu se fixer avenue Mac-Mahon, encore inachevée, tout près de la rue des Acacias et de l'avenue des Ternes, où il avait loué, pour fort peu de chose, un petit bout de terrain vague en façade sur l'avenue et qui reste encore, à l'heure présente, le dernier terrain à bâtir.

Il avait, de ses propres mains, avec le secours des camarades, élevé une jolie maisonnette en bois, tout ouvragée, avec un étage, s'il vous plaît, à balcon et, au rez-de-chaussée, il avait ouvert sa boutique — c'était mieux qu'une échoppe de cordonnier, — où il travaillait du matin au soir à raccommoder et ressemeler les souliers de ses concitoyens des Ternes.

A côté, dans une petite maison basse, au fond d'un jardin, maison occupée depuis par un électricien, se trouvait un autre vieil original de mes amis, le fameux zouave Jacob, qui y donnait ses séances et que les médecins et les curés n'aimaient pas, parce qu'il avait la prétention grande de sup-

primer les drogues des premiers et les simagrées coûteuses des seconds.

A cette époque, déjà lointaine, je ne me souviens plus si la maison du père Gaillard avait seulement un numéro; aujourd'hui ce serait le n° 23 ou 25 de l'avenue Mac-Mahon.

Il fallait le voir avec sa bonne tête avec ses cheveux ébouriffés, gris, pas encore blancs, toujours gai, toujours travailleur, avec son tire-pied sur les genoux et son tire-point à la main.

Il était plein de bon sens et de douce philosophie; comme j'habite les Ternes depuis tantôt vingt-trois ans, en passant j'entraais volontiers faire la causette chez ce vieux vétéran de la Commune, et une secrète sympathie nous unissait car, pas plus que moi, il ne croyait à la sincérité de nos hommes politiques.

— Nous n'aurons jamais la République que de nom, parce que ce sont tous des farceurs, disait-il, et naturellement j'opinais du chapeau — je ne porte jamais de bonnet !

Comme c'est toujours vrai et comme le père Gaillard avait raison de professer ce profond scepticisme à l'égard de tous nos bons politiciens, tous des fumistes !

Comme je l'ai conté au commencement de ce volume, les caves d'une petite maison d'un de mes oncles, au 93 du boulevard Gouvion-Saint-Cyr, avait servi de refuge et de quartier général pendant toute la commune, à Rossel et à son état-major, et lorsque la conversation tombait sur cette

noble et loyale figure, c'était, entre le père Gaillard et moi, des conversations interminables, si interminables même, si vibrantes en souvenir de la grande époque, où il s'était trouvé des Parisiens de cœur, moins lâches que les généraux, que les Trochu et qui avaient conçu le rêve de lutter encore contre les Prussiens, qu'il en laissait tomber son alène ou son tranchet...

Tous ces souvenirs me reviennent en escadrons pressés à l'esprit, tant j'avais conçu d'amitié pour ce vieux républicain, bon, sincère, honnête, loyal et qui ne concevait pas que l'on pût avoir des opinions successives pour faire son chemin dans le monde.

Le père Gaillard est mort en emportant l'estime de tous les honnêtes gens, parce qu'il avait vécu lui-même en honnête homme; n'est-ce pas, par le temps qui court, le plus bel éloge nécrologique que l'on puisse faire d'un vieux républicain et d'un vieux lutteur, tel que lui !

Aujourd'hui mes vieux camarades, mes vieux confrères communards se font rares hélas; cependant il y en a encore quelques-uns qui sont toujours vigoureux et jeunes de cœur et c'est une grande joie quand nous nous rencontrons. Je citerai Vaughan aujourd'hui directeur des Quinze-Vingt, Maxime Vuillaume, de l'*Aurore* qui vient d'être décoré, Elie May, toujours leste, qui vient de marier sa fille, M. A. Gromier qui poursuit toujours son rêve généreux de paix universelle.

Ils ont tous quelques dix ans de plus que moi

qui avait à peine l'âge de porter les armes pendant l'année terrible et cela explique comment chaque jour deviennent plus rares les acteurs de ces temps héroïques où l'on savait encore mourir pour la République et la Liberté !





UNE MESURE DE SALUBRITE PUBLIQUE

LE NOM DES RUES. — SOUVENIR INDÉCENT DES
NONNES, LES NONNAINS ET DES NONNETTES. —
UN COUP DE BALAI, S. V. P.

Il y a encore dans Paris une foule de rues qui portent des noms vraiment par trop grotesques ou trop indécents, comme les rues des Abbesses, des Bernardins, des Capucins, Cardinal, du Cloître-Notre-Dame, Saint-Merri, Saint-Honoré, du Grand-Prieuré, des Grands-Augustins, de la Madone, de la Nativité, et sept ou huit portent le nom d'une N.-D. quelconque, de Lorette, de Nazareth et toujours de la bonne galette des gogos; voulons-nous des saints plus ou moins excentriques, depuis Ouen, en passant par Eleuthère, jusqu'à Rustique, ainsi nommé parce qu'il ne portait jamais de parapluie, jusqu'à Spire, Bon, Eustache, Romain et Fiacre — voilà, patron! — il y en a au moins 180 de cet acabit, et c'est vraiment trop de patrons pour une seule ville.

Je pourrais continuer en citant les Haudriettes et maintes nonnettes qui remplissaient Paris autrefois de leurs orgies et de leurs débauches. Aujourd'hui il y a encore beaucoup plus de communautés, mais elles ont changé de nom tout simple-

ment; mais à quoi bon ? Tous les vieux Parisiens connaissent ces voies publiques aussi bien que moi, et je pense qu'il est inutile d'insister.

Il y a un vieux proverbe qui dit : ça n'est pas que ça soit sale, mais ça tient de la place.

Là, malheureusement, dans le cas qui nous occupe, il faut renverser le problème. Evidemment la plaque bleue de la Ville, au coin des rues, ne tient pas beaucoup de place, mais ça rappelle toute la sanglante horreur, toutes les noires débauches des moines et des religieuses pendant tout le moyen-âge.

Et il semble que les Nonnains-d'Hyères, les Haudriettes et bien d'autres soient un véritable défi jeté aux bonnes mœurs et à la pudeur publique au commencement de ce siècle.

Il est temps vraiment, par respect pour nos enfants, de jeter un voile sur toutes les turpitudes anciennes et nouvelles du monachisme.

Séquestrations, tortures, sadisme, vices contre nature, horreurs d'un fanatisme tout à la fois cruel et bestial, rien n'a manqué à ces couvents d'autrefois, et il est temps que l'on en efface jusqu'au souvenir qui déshonore le coin de nos rues comme une tache de sang — le sang des martyrs de l'Inquisition, de tous les crimes de notre sainte mère l'Eglise catholique.

Qui n'a vu encore dans la plupart des villes de France des noms de rues pornographiques comme celui de *Retrousse-Pénit*, en pleine ville de Blois, par exemple, parce qu'il y avait là un cou-

vent de femmes hystériques et libidineuses qui se jetaient le soir sur les passants attardés pour les violer et les prendre de force !

Chose étrange, il faut croire que ces dames n'aimaient pas la calotte !

Joli temps, jolies mœurs !

Mais il ne faut plus que de pareilles inscriptions viennent souiller les yeux et les oreilles de nos femmes et de nos filles dans les rues, il faut un beau coup de balai pour enlever jusqu'au souvenir de toutes les épouvantables débauches des couvents pendant le moyen âge.

Je sais bien qu'un ami me fait remarquer que depuis ça n'a pas changé.

C'est très vrai, mais au moins ça se passe derrière un mur et ça ne s'étale plus sur les murailles, et s'il y a encore trop de pauvres petites orphelines livrées à la débauche dans les congrégations et chez les Flamidiens, en attendant que tout ce monde soit chassé, nous voulons, au moins, la salubrité de nos rues, et c'est pourquoi nous demandons la suppression de toutes ces bondieuseries qui constituent un véritable attentat public et permanent à la pudeur !





SOUS LES TOITS

FENÊTRES A TABATIÈRE. — CRUAUTÉ DE M. VAU-
TOUR. — HOMMAGE A MANSARD. — NÉCESSITÉ
D'UNE RÉGLEMENTATION MUNICIPALE.

On sait que la Ville de Paris — comme toutes les grandes capitales — possède une foule de réglementations concernant les *bâtisses*, comme disaient nos père et comme disent toujours les Canadiens. C'est ainsi qu'il y a encore les édits rococos de Henry IV qui vous interdisent d'établir des Bow-Windos au premier étage des maisons, d'autres décrets et règlements imposent de bâtir en façade et avec tant d'étages dans tel quartier, à telle enseigne que vous pouvez peut-être posséder encore un cœur Chaussée-d'Antin, mais à coup sûr ni jardin, ni chaumière : la Ville ne le tolérerait pas. Les maisons ne peuvent pas avoir autant d'étages qu'il plaît aux propriétaires, comme à New-York, et c'est même pour cela que je me suis trouvé réduit, dernièrement, à proposer des maisons, en vue de l'Exposition, à sept étages en l'air et à sept étages en dessous, dans les caves. Comme je n'ai pas pris de brevet, je livre mon idée pour rien à mes lecteurs.

On exige des façades en pierre de taille, on ins-

titue des concours de beauté entre lesdites, tout comme s'il s'agissait de jolies filles. On a pensé à l'hygiène, à l'air, au jour, à la lumière, à la gaiété et l'on exige des cours intérieures, d'une étendue déterminée, ce qui est excellent, et l'on pousse même le soin jusqu'à ne pas permettre que le second corps de bâtiment ait la même hauteur que le premier, ce qui est encore mieux, et enfin l'on s'est décidé à appliquer sérieusement le *tout à l'égout*, ce qui est parfait.

En un mot, comme en cent, on à tout réglementé, on a pensé à tout, sauf peut-être au point le plus capital; je veux parler des chambres sous les toits, au six ou septième, et quelquefois au neuvième, — voir la maison du passage Radzivill. Ces chambres, ces *cabinets*, suivant le mot consacré, ces galetas plutôt, comme l'on dit à Toulouse, sont habitées par de petits employés, des garçons épiciers ou bouchers et, en majeure partie, par les bonnes, c'est-à-dire par les domestiques du sexe faible, auquel la plupart des hommes doivent leur mère!

Le sexe! comme dit Pitou ou Pandore, mot auguste et sacré que l'on ne devrait prononcer qu'avec des larmes dans la voix et un trémolo à la clef.

Ah bien ouitche, les proprios s'en fichent un peu, et M. Vautour est toujours sans pitié à son endroit... à moins que... mais gazons.

Donc en été on cuit, on brûle, on sent le roussi, on attrape des méningites dans ces étuves sèches,

et en hiver on y gèle, votre nez se change rapidement en vitelotte et vos mains, comme vos pieds, endoloris par les cruelles et sanguinolentes engelures, ne tardent pas à se refuser à tout service.

Et remarquez bien que les pauvres filles que l'on traite ainsi sont presque toutes de nos campagnes de France où elles retourneront se marier un jour; c'est donc les mères futures, c'est donc une partie des sources vives, des œuvres-vivantes de la race que vous atteignez ainsi, en atrophiant, en tuant ces malheureuses.

Il y a vraiment là une cruauté inutile, et pour y remédier en grande partie, surtout en été, pour rendre ces refuges momentanés habitables, pour permettre au sommeil réparateur d'y entrer moins timidement et, comme à regret, une réforme, une simple petite réforme s'impose, mais elle sera le salut pour beaucoup de pauvres petites bonnes logées ainsi près du ciel, et qui s'y trouvent fort mal, même à vingt ans. C'est simplement de ne plus permettre la construction de maisons avec les fenêtres à tabatière, au dernier étage, sous les toits, mais bien d'imposer à tous les propriétaires les fameuses fenêtres à la Mansard, c'est-à-dire de véritables fenêtres droites, où l'on puisse s'accouder, respirer, voir, autrement qu'en passant la tête et, du même coup, aérer largement sa chambre.

Enfin il faut forcer les propriétaires en construisant, à maintenir entre les chambres de bonnes et le toit, un petit espace, comme un petit grenier,

afin d'éviter, en partie du moins, les grandes chaleurs de l'été et les morsures douloureuses du froid en hiver.

Je remarque avec plaisir qu'il y a déjà beaucoup de propriétaires humains, intelligents et... pratiques, car ils louent mieux, qui font construire leurs maisons avec ces mansardes, ces fenêtres qui apportent le salut et la santé avec un peu d'air et de lumière.

C'est bien, mais il faut que cela devienne général, obligatoire pour tout Paris, et je suis sûr qu'en adressant cet appel pressant au Conseil municipal, je serai entendu, par ce temps de chaleur caniculaire !

Il y va de la santé toujours, de la vie peut-être de millions de pauvres filles, des mères de demain, et nous n'avons pas le droit de jouer avec cela, aujourd'hui que la natalité est si faible. C'est plus que l'humanité qui nous commande impérieusement cette réforme, c'est encore notre intérêt bien compris de Français et de patriotes.

Et puis quoi, aujourd'hui on ne trouve plus de bonne et les bourgeois se plaignent et gémissent sur la dureté des temps; ne serait-ce pas simplement la conséquence de l'égoïsme féroce des propriétaires ?

Vous logez vos domestiques d'une façon indigne, féroce, inhumaine; ils se rebiffent, simplement pour défendre leur vie en danger, qui donc oserait les en blâmer ? Au lieu de vous plaindre que vous ne trouvez plus de petites *bonniches* pour vous

servir, commencez donc par les loger sainement et humainement. Que diriez-vous, si l'on traitait de la sorte vos enfants ?

A vous, messieurs les conseillers municipaux, à voir ce qu'il y a à faire et à le faire vite ; des milliers de pauvres fillettes, seules à Paris, loin de leur famille, vous béniront et vous aurez vraiment fait une bonne action dans le sens le plus large et le plus utile du mot !





LE VIEUX PARIS DISPARAIT

LE DERNIER VIGNOBLE PARISIEN. — LA PLUS VIEILLE
RUE DE PARIS, DIT-ON. — LA CHRONIQUE NÉ-
CROLOGIQUE OBLIGATOIRE.

En cette fin d'année 1907, deux vieux coins pittoresques de Paris et, à coup sûr, ignorés de beaucoup de ses habitants vont disparaître; j'ai nommé *le Dernier Vignoble Parisien* et la rue du *Grenier-sur-l'Eau*.

Autrefois il y avait encore quelques vignes à Montmartre — je ne dis pas *vierges*, car ce qualificatif est plutôt rare à Montmartre — mais elles ont disparu avec les grandes percées modernes et mon excellent ami et confrère, Marcel L'Hermite de Montmartre lui-même, malgré sa qualité de président des cultuelles, pourrait à peine y retrouver les vignes du Seigneur, un jour de liesse où la Sacrée Butte est envahie par les étudiants en ballade de la Rive Gauche et les vierges folles du quartier latin.

Heureusement jusqu'à présent il n'en était pas encore de même sur la rive gauche qui pou-

vait s'enorgueillir, à bon droit, de posséder le dernier vignoble parisien.

Mais bientôt lui aussi ne sera plus qu'un souvenir.

En effet, les anciens magasins centraux de la Guerre et leurs annexes qui couvraient, au Gros-Caillou, entre la gare d'Orsay, la rue de l'Université, l'avenue Bosquet et la rue Malar, une respectable superficie de 24,833 mètres superficiels, vont disparaître.

Or, la moitié, à la fin de l'année dernière 1907, était encore couverte de vignes et je suis persuadé que la plupart des naturels de la capitale ignoraient totalement l'existence de ce dernier vignoble lutécien, si j'ose m'exprimer dans cette forme archaïque qui, chez moi, est la manifestation d'une émotion bien facile à comprendre.

Jusqu'à la fin de son existence ce vénérable vignoble donnait aux soldats et aux ouvriers militaires une espèce de petit *ringlet*, de piccolo pétillant, pas du tout indifférent, comme dit l'autre et parfaitement capable de faire la pige à celui d'Argentueil — les asperges ou les escargots, comme il vous plaira.

Les lignards ne le connaissaient que sous le nom pittoresque de *château gros caillou* ! Et ce n'était déjà pas si bête, car avec un peu de bonne volonté on pouvait bien lui trouver un léger — oh ! combien léger — goût de pierre à fusil.

Dans ces dernières années l'oïdium et le phylloxéra avaient dévasté le vignoble citadin —

prière au typos de ne pas écrire un *site à daim* ! car on serait capable d'insinuer que j'insulte l'armée.

L'Etat vient de vendre 4.300,000 francs tous les terrains des anciens magasins centraux de la Guerre, ce qui est une jolie somme direz-vous, mais ce qui est monstrueux, car l'Etat ne devrait jamais aliéner les biens de la nation, étant donné qu'un jour tout le sol doit lui appartenir, afin d'arriver à la seule forme pratique, rationnelle et honnête du collectivisme, la nation étant seule propriétaire de tous les biens français, fonciers et immobiliers.

Un nouveau quartier, une belle collection de boîtes à sardines ou de ruches, si vous voulez, aux alvéoles gigantesques de pierre, va s'élever à la place du dernier vignoble parisien !

Oh ! tristesse des choses, comme il est douloureux de vieillir, même pour les plus belles capitales, comme Paris !

Après le dernier vignoble parisien, voici une des plus vieilles rues du quatrième arrondissement, dans le quartier Saint-Gervais, derrière l'Hôtel de Ville, qui va disparaître à son tour.

Mon vieil et excellent ami Gustave Pessard, dit à son sujet dans son admirable *Nouveau Dictionnaire Historique de Paris*, paru il y a quatre ans :

« La rue du Grenier-sur-l'Eau doit son nom à sa situation près de la Seine; comme pour la précédente (voir sa notice sur la rue du Grenier-Saint-Lazare, dans le quartier Saint-Avoye), de

Garnier ou *Guernier*, personnage qui y habitait au XIII^e siècle, et qui en 1241, donna aux Templiers quelques maisons qu'il possédait près de l'église Saint-Gervais, on a fait *Grenier*. En 1257, Sauval l'appelle rue *André-sur-l'Eau*, et Guillot en 1300 lui donna le nom de rue *Garnier-sur-l'Yeau*.

Au 12, culs de lampes avec fleurs de lys, au 11,



construction faisant saillie, très originale (angle de la rue des Barres); cet endroit est d'un aspect très pittoresque. Les anciennes plaques murales y sont bien conservées. »

Aujourd'hui, la vieille rue du Grenier-sur-l'Eau disparaît virtuellement, puisque son élargissement a été jugé nécessaire pour dégager le groupe scolaire de la rue Geoffroy-Lasnier qui a été construit, il n'y a guère plus de dix ans, si mes souvenirs de vieux Parisien sont exacts.

Suivant la tradition, qui paraît d'ailleurs conforme à la vérité historique, cette voie ne fut d'abord qu'un sentier qui longeait un cimetière gallo-romain; puis, chose curieuse, et dont on ne se doute guère aujourd'hui, le sentier fut remplacé peu à peu par une des rues les plus fréquentées du Vieux Paris, au lendemain même, on peut dire, où, vraisemblablement, l'antique Lutèce avait débordé de la cité !

Cependant, quoique très fréquentée et comme le *précurseur* — le féminin n'existant pas — de la rue Quincampoix, par exemple, comme mouvement et animation près de six siècles auparavant, car la vogue de la dernière ne remonte guère qu'au dix-huitième siècle, elle resta longtemps fort étroite.

Et ce n'est guère précisément qu'à la fin de ce dix-huitième siècle dont je viens d'évoquer le souvenir, qu'une ordonnance ministérielle du 13 thermidor an VI en fixait enfin à six mètres la largeur qui devait être par décision royale de 1836, portée à dix mètres.

Cependant, pour des raisons multiples et diverses que j'avoue humblement ne pas avoir pu retrouver avec précision dans le dédale des Archives Municipales de la Grand'Ville, ces deux ordonnances ne devaient jamais recevoir même un commencement d'exécution.

Aussi, tandis que la rue est à l'alignement présent à son centre, à ses extrémités, du côté de la rue Geoffroy-Lasnier, aussi bien que du côté de

la rue des Barres, elle n'a pas plus de deux mètres de largeur.

Si j'osais risquer une figure un peu audacieuse, je dirais que c'est une bouteille qui a deux goulots opposés..... à moins que vous ne préféreriez la comparer à une bourse, avec ses deux anneaux aux extrémités. Cette rue du Grenier-sur-l'Eau appellerait pour moi tout un volume de commentaires et de souvenirs, tant elle était curieuse à plus d'un titre.

La maison du numéro 11 faisant saillie si prononcée comme certaines maisons de Foix par exemple, servirait seule à démontrer la veillesse de la rue qui a été construite très certainement avant le fameux édit dont j'ai parlé quelque part dans mes ouvrages sur Paris et qui interdisait les balcons, terrasses et avancements quelconques — aujourd'hui Bow-Window — avant le second étage, c'est-à-dire, le premier étage, *de manière, disait-il, à laisser passer les voitures de foins !*

Ceci démontre d'une façon amusante et indiscutable que les rues n'étaient point larges au Moyen-Age dans notre bonne ville de Paris et qu'enfin la rue du Grenier-sur-l'Eau était bien antérieure au fameux édit, ce qui d'ailleurs, en l'espèce n'avait pas besoin d'être démontré.

Après que sa vogue eut disparu — et voilà de celà plusieurs siècles — la vieille voie devint le soir le rendez-vous des amoureux, recherchant la solitude et des artistes, toujours en quête d'impressions rares, par un beau clair de lune !

Mais, qui donc oserait jurer que, même aux siècles révolus, il n'y eut jamais, le soir, que des amoureux, roucoulant les stances de l'éternel duo dans les angles sombres et propices de la rue du Grenier-sur-l'Eau ?

Pas moi à coup sûr, avec ma vieille expérience d'ancien noctambule, retiré de la circulation depuis le triomphe énervant de l'automobilisme !

En effet, il faut bien reconnaître que MM. les Apaches, tout comme les Montmorency ou les Cossé-Brissac, ne manquent pas d'aïeux.

C'est peut être bien les exigences, parfois pénibles de leur métier, qui veulent que, eux aussi, descendent des croisées !

Et d'ailleurs comme origine et comme honorabilité toutes les noblesses se valent et n'est-ce pas Proudhon qui a dit :

La propriété c'est le vol !

Mais je poursuis, sans vouloir m'attarder à ces constatations philosophiques pour déclarer tout net que je ne me serais pas promené tout seul dans la très courte rue du Grenier-sur-l'Eau à deux heures du matin et même à minuit, dans la crainte d'y rencontrer des Apaches, plutôt qu'un couple de tourtereaux en mal d'amour !

Les Apaches ont toujours recherché l'ombre protectrice des Eglises — qui se ressemble s'assemble — et dépouiller le *pante* ou dépouiller la *poire* est toujours kif-kif pour ces Messieurs, comme disait mon vieil ami Sarcey. La forme seule diffère; tout consiste à ne pas faire crier

la victime et c'est là où éclate l'incontestable supériorité de l'Eglise.

Donc les ancêtres des Apaches se tenaient autrefois non loin de là, toujours dans le quartier Saint-Gervais et la rue des *Mauvais-Garçons* est ici pour nous en fournir encore, à l'heure présente, la tangible assurance, d'autant plus que les deux rues



étaient bien voisines, avant que cette dernière ne fut en partie supprimée, lors de la percée de la rue de Rivoli en 1854.

Aujourd'hui elle est démolie, mon antique rue du Grenier-sur-l'Eau et, je l'avoue, j'en pleure comme un veau !

C'est bien triste aussi pour le cœur d'un vieux Parisien de voir ainsi disparaître chaque jour les dernières rues vraiment pittoresques de la cité d'autrefois.....

Que j'en ai vu mourir, de vieilles rues ainsi, à

Paris, depuis seulement la guerre : La rue des Filles-Dieu, la bien nommée pour les vertus spéciales de ses habitantes, l'impasse de la Grosse-Tête, à côté. La Cite-Doré dont j'ai dû conter l'histoire quelque part, car mon oncle et ma tante Brunet étaient très liés, avant la guerre avec l'étrange et philanthrope propriétaire de cette cité qui portait son nom, le vieux et aimable M. Doré, la Fosse-aux-Lions, etc., et vingt autres dont j'ai comme noté et enregistré le souvenir dans mes volumes, au jour le jour pour ainsi dire, au moment de leur disparition ou transformation, ce qui, au point de vue du pittoresque et des souvenirs d'antan, est tout un. *

Bientôt ceux qui aiment si passionnément leur vieux Paris n'auront plus à se mettre sous la dent, si j'ose dire, que la rue de Venise, mal odorante, malgré ses remises de voiturettes de marchandes d'oranges, des quatre-saisons; malgré ses autres riveraines qui, en fait d'oranges... mais n'insistons pas !

En vérité ce sera peut-être tout de même un peu coriace et insuffisant; car enfin ce n'est pas toujours une raison suffisante d'être de Venise pour se gondoler !

Il est vrai que cela dépend aussi du sens que l'on attache au mot; mais au fait c'est le moment d'insister de moins en moins et ce serait bien le cas de regretter, n'est-ce pas ? que la rue des *Mauvais-Garçons* n'ait pas une sœur, du moins quant au vocable si médiéval et si expressif...

Le dernier vignoble Parisien, la rue du Grenier-sur-l'Eau ont disparu en même temps !

Cette transformation de l'eau et du vin, au même moment, en vérité, ne manque pas de sel, n'est-il pas vrai ?

Je sais bien que nous sommes au bord de la Seine ; mais ce n'est pas une raison, tout de même, pour remonter à Jésus-Christ !





HOMMAGE A LA SAVOIE

LA RUE DE SAVOIE. — L'HISTORIQUE DE LA RUE. —
DES DUCS DE SAVOIE A SOPHIE GERMAIN. — LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE. —
SOUVENIRS PERSONNELS.

Rien de ce qui se rapporte à la Savoie ne peut m'être indifférent à moi, vieux rédacteur du *Savoyard de Paris*, et comme on ne peut pas toutes les semaines faire des excursions aussi lointaines que celles du château de Ripaille, nous allons, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, aujourd'hui, nous promener simplement dans la rue de Savoie à Paris, aussi bien, la promenade ne sera pas fatigante, car elle n'a que 104 mètres de longueur.

La rue de Savoie, pour ceux qui l'ignorent, se trouve entre la rue Séguier et la rue des Grands-Augustins, dans le quartier de la Monnaie, au sixième arrondissement, sur la rive gauche, non loin des bords de la Seine qui ont cessé d'être fleuris depuis qu'on l'a *encorsetée*, la pauvre, dans d'aussi beaux quais — demandez à cette bonne poire de Louis-Philippe. Hélas ! qu'est-ce qui se souvient encore aujourd'hui de *la Vallée* et de son marché à la volaille et aux farines ?

La rue de Savoie ne se perd pas dans la nuit profonde des temps — une jolie phrase qui fait toujours bien dans un chapitre sur Paris — mais remonte tout uniquement à 1670, et doit son nom à ce qu'elle a été percée sur l'emplacement de l'ancien hôtel des Ducs de Savoie ou de Nemours, qui avait été construit lui-même sur une partie de l'hôtel d'Hercule, ainsi nommé parce que l'on avait peint sur ses murailles les travaux de ce dieu qui est resté, comme chacun sait, le patron et le saint laïque des forts de la Halle.

Sur le quai des Grands-Augustins, à la suite de l'hôtel d'Hercule, se trouvait précisément le jardin de l'hôtel de Nemours, dont la grande porte s'ouvrait sur la rue Pavée. Cet hôtel avait été rebâti en 1605 par le Duc de Nemours, et vendu en 1670, par la Duchesse de Savoie, à une entreprise immobilière — il y en avait déjà à cette époque — qui s'empessa de faire percer à travers ces terrains ladite rue de Savoie qui nous occupe en ce moment.

Avant sa disparition, l'hôtel des Ducs de Savoie ou de Nemours avait été habité pendant quarante ans par Anne d'Este, mère du Balafre, veuve en premières nocces de François, duc de Guise, et veuve en secondes nocces de Jacques de Savoie, duc de Nemours.

Ce nom d'Anne d'Este évoque tout de suite en moi le souvenir du joli palais des Ducs d'Este, avec ses jardins en terrasse et bien abandonnés aujourd'hui, à Tivoli — l'ancienne Tibur d'Horace

— dans les environs de Rome, et que j'ai visité il y a quelques années, lorsque j'ai eu le grand honneur de porter le buste de Victor Hugo au Capitole et d'y porter la parole au nom de la France...

Mais je reviens à la rue de Savoie : les maisons 2 et 4 faisaient partie de l'Hôtel de Savoie. On sait comment la Savoie fut annexée ou plutôt rendue à la France en 1860, après la guerre franco-italienne contre l'Autriche. J'étais bien jeune à cette époque, je n'avais guère que neuf ans.

Cependant, moi qui me souviens d'avoir vu le retour des troupes de Crimée, en 1856, rue de l'Ouest, où habitaient mes parents, aujourd'hui rue d'Assas, lorsqu'elles se rendirent aux baraquements provisoires du Luxembourg qui étaient sous nos fenêtres, de l'autre côté de la rue, avec une couronne de lauriers au bout de leur fusil — pauvres gens ! Je me souviens encore bien mieux d'avoir passé, par hasard, avec mon père, le soir de la nouvelle de l'annexion de la province italienne, rue de Savoie, pour aller chez un éditeur qui devait se trouver rue du Pont-de-Lodi, si j'ai bonne mémoire, et d'avoir traversé la rue de Savoie pavoisée, illuminée, toute en fête. C'était du délire..... Quand, dix ans plus tard ! C'est bien le cas de dire que la Roche Tarpéienne, est au bout du Capitole !

C'est au numéro 13 de la rue de Savoie qu'est morte le 27 juin 1831, Sophie Germain, philosophe et mathématicienne de grande valeur. Elle était née, rue Saint-Denis, en face l'église des Inno-

cents, en 1776 et elle avait été couronnée par l'Académie des sciences dès 1815. En 1816, elle publiait un ouvrage resté célèbre et intitulé : *Mémoire sur les vibrations des surfaces électrique* qui fait qu'il est permis de la considérer comme le véritable inventeur du téléphone, car il n'y avait plus qu'à appliquer ses principes, pour construire un téléphone. Il ne faut pas oublier que dès la fin du XVIII^e siècle, dans un mémoire à l'Académie des sciences, que l'on n'a jamais ouvert depuis, sous le prétexte ridicule que l'on n'a point l'autorisation des héritiers, un savant de l'époque, se faisait fort de faire tenir une conversation entre Paris et Mantes. C'est peut-être là où l'on trouverait le premier de tous les précurseurs du téléphone..... après Cyrano de Bergerac !

J'ai souvent rappelé ce fait et je serais fort heureux de recevoir enfin les explications de l'Académie des sciences sur ce sujet si passionnant et si curieux pour l'histoire du mouvement scientifique en France.

C'est encore rue de Savoie, que s'est tenue pendant de longues années la *Société de Géographie Commerciale*, avant qu'elle n'aille s'établir plus confortablement rue de Tournon.

C'est encore dans cette rue, qu'habitait, il y a quelques années Mlle Cora de Laparcerie, la jeune artiste si dramatique de l'Odéon, si tragique et si bien douée et qui, depuis, est devenue Mme Jacques Richepin.

Le trop fameux Dr Encausse, plus connu sous

le nom de Papus, et qui voudrait nous faire croire au merveilleux et au surnaturel, ce qui est au moins singulier pour un médecin qui devrait être un savant, gîtait aussi dans cette rue qui, après avoir possédé les hôtels des princes de Savoie et de Nemours ou leur emplacement tout au moins, a tenu, depuis, à loger souvent les princes de la science, comme cette bonne Sophie Germain, aussi bien que les princes des lettres et du monde intellectuel.

Dame ! que voulez-vous, elle n'est pas absolument folâtre, cette vieille rue de Savoie ! Mais elle est si calme et si tranquille, si propice aux travailleurs, qu'elle est comme une des Thébaides des intellectuels sur les confins du quartier latin, et c'est à ce titre que j'ai tenu à en rappeler ici le souvenir dans ces courtes notes.

Comme l'on voit, la mémoire de la Savoie est rappelée aux Parisiens par une voie qui en somme n'est point banale, malgré ses cent quatre mètres.

Courte et bonne, pourrait-on dire en parlant d'elle, et je crois bien que si je voulais écrire son histoire en détail, il me faudrait bien encore lui consacrer tout un volume et, certes, ce ne serait pas de trop !



**Au hasard des souvenirs
d'un vieux Parisien**





CROQUIS MILITAIRE

A L'HEURE DE L'APÉRITIF. — CONVERSATION MÉMORABLE. — LES BÊTISES DE LA VIE COURANTE.

Il y avait une fois et même plusieurs fois, à la fin de l'Empire, une ville charmante aux environs de Paris, célèbre pour avoir donné jadis l'hospitalité à de pauvres Ecossais, dans le malheur, et qui était très fière de posséder toujours une garnison d'élite, Guides de l'Impératrice, trois cents Gardes, etc...

Depuis, elle a heureusement conservé la tradition et nous y retrouvons toujours de la cavalerie légère — oh ! combien légère — seulement ce ne sont plus des Guides — à moi Joanne ! — mais de brillants, fringants et irrésistibles chasseurs.

Comme dans toutes les petites villes de province, les officiers ont leur café attitré, où ils sont sûrs de se rencontrer, où les sous-officiers n'ont pas le droit de mettre les pieds et encore moins les simples soldats — ô sainte démocratie ! ô touchante inégalité devant l'absinthe ! — mettons que c'est le café de la Poste ou du Château, il importe peu, et prenons la peine de présenter les principaux personnages qui avaient l'habitude, il n'y a pas

encore de longues années, de se rencontrer tous les jours, à l'heure de l'apéritif, sur le coup de six heures — on est méthodique en province — au café de la Poste, pour y tenir toujours la même conversation, à peine modifiée par l'état du temps ou par les nouvelles sensationnelles du moment.

A tout seigneur tout honneur : voici le colonel du 10^e chasseurs, mettons du 20^e si vous voulez, qui arrive brusquement avec sa moustache blanche, le teint coloré, classique et toujours sa cravache à la main ; il est bientôt suivi du premier adjoint au maire de la ville qui vit de ses rentes et fréquente dans le monde des officiers ; il voit le colonel presque toujours de son avis, parce qu'en général il lui offre ses consommations.

Tout rond, bon garçon, voici le capitaine Circuit, bientôt suivi de tout le menu et bruyant fretin des lieutenants et sous-lieutenants de la garnison, dont je ne retiendrai que le lieutenant baron Filjup, parce qu'il était tout à la fois le benjamin et le souffre douleur du colonel. Qui aime bien, châtie bien, dit un vieux proverbe ; cette fois on aurait pu dire : qui aime bien, eng..... bien. Oui, parfaitement.

Enfin, mes personnages ainsi campés, le dernier coup de six heures est à peine sonné à l'horloge de la gare, que voilà tous les habitués de l'apéritif qui arrivent, sauf trois qui y sont déjà depuis quelque temps et qui terminent une partie de billard.

On arrive même vite, car il fait un temps de

chien et comme le riflard, qui a rendu célèbre une monarchie, habituée à faire sa poire, est encore interdit à l'armée française, tout le monde se précipite dans le café pour éviter une grosse averse.

Un jeune sous-lieutenant, désolé de voir ses bottes toutes maculées de boue, s'écrie :

— Non, quel sale temps, quel sale temps ! J'ai cru que toute la colonne allait fondre ; c'est dégoûtant !

Invariablement, le capitaine Circuit, en profond philosophe qu'il était répondait :

— *Il vaut mieux ce temps-là que s'il n'en faisait pas du tout...*

— ?.....

— J'ai dit : *Il vaut mieux ce temps-là que s'il n'en faisait pas du tout.*

— Parfaitement, mon capitaine, mais voyez donc dans quel état sont mes bottes, toutes mouchetées de taches de boue, si ça n'est pas navrant.

Jusque là, le colonel qui s'était absorbé dans la confection savante d'une absinthe, en faisant fondre lentement deux morceaux de sucre posés sur la petite truelle-écumoire que l'on place sur le verre et qui était arrivé un peu avant les autres n'ayant pas commandé la colonne, c'est-à-dire immaculé, en frappant légèrement de sa cravache ses belles bottes vernies, lança :

— *Quand on ne peut plus plaire par la tête, on plaît par les pieds...*

Et comme l'assemblée marquait son étonnement :

— C'est évident, et qu'est-ce que vous avez encore à dire, vous, là-bas, lieutenant Filjup ?

— Je ne dis rien, mon colonel.

— Je ne dis rien, je ne dis rien ; j'suis pas une taupe, n... de d... ! peut-être, avec votre air de sainte nitouche. Quand vous aurez mon âge, vous n'aurez peut-être pas encore une bouillotte comme la mienne. Mais je ne me monte pas le cou, moi, je ne suis pas comme tous ces freluquets. *Quand on ne peut plus plaire par la tête, on plaît par les pieds...* C'est peut-être clair, n... de d... !

— Parfaitement, mon colonel.

Jusque là, le premier adjoint, celui que le colonel appelle M. le Maire, parce qu'il lui paye ses consommations, s'écrie grave et sentencieux :

— *Qui abonde ne vicie jamais !...*

— Comment, s'écrie encore avec stupéfaction cet incorrigible Filjup, si les pieds abondent... mais alors nous parlons de quadrupèdes ?

Et le colonel furieux vient au secours de son maire-adjoint :

— Allons, lieutenant, vous raisonnez comme un tambour, comme une mazette, comme une gibberne, n... de d... ! C'est pourtant clair ce que dit M. le Maire : *Qui abonde ne vicie pas...* C'est évident !. mais la jeunesse d'aujourd'hui ne comprend rien ; bouchée, obstruée, fichue, la jeunesse d'aujourd'hui.

— Parfaitement, mon colonel.

Et la conversation continuait ainsi invariablement tous les jours, à l'heure de l'apéritif, jusqu'à

sept heures, sept heures un quart au plus, car on est matinal en province, même dans la banlieue de Paris, et les jeunes lieutenants et sous-lieutenants, après avoir salué respectueusement le colonel, le capitaine et le maire-adjoint, allaient lentement à la popote, au mess, par petits groupes rêveurs.

Au bout d'un mois, ils ne pouvaient plus dormir; les trois phrases célèbres : ° *Il vaut mieux ce temps-là que s'il n'en faisait pas du tout*; — 2° *Quant on ne peut plus plaire par la tête on plaît par les pieds*; — 3° *Qui abonde ne vicie pas* leur trottaient dans la tête nuit et jour, comme une obsession. Au bout de deux mois, les plus malins et les plus pistonnés se faisaient changer de garnison. Au bout de trois mois, ceux qui étaient restés étaient atteints de gâtisme anticipé, d'ataxie automobile, de folie furieuse, ou du délire de la persécution.

Les garçons de café devenaient étiques, parfois enragés, et tous les six mois, les patrons eux-mêmes finissaient hypocondres...

Depuis, ces trois ganaches ont disparu; mais ça n'empêche que c'est de ce moment là que l'on a été obligé d'agrandir l'asile départemental d'aliénés qui est encore si bien installé à l'heure présente...

Et maintenant, si vous me demandez pourquoi j'ai écrit cette histoire archi-véridique et l'expression même de la plus scrupuleuse exactitude, je vous répondrai tout uniment que c'était pour fournir un joli sujet de monologue à Galipaux !



LES DESSOUS DES GRANDES VILLES

LES PRIMES AU VICE. — COMMENT LA LOI DEVRAIT INTERVENIR. — LES HOTELS BORGNES. — COMMENT L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE EST ENCORE LE MEILLEUR MOYEN DE MORALISER.

On n'a pas oublié le drame terrible qui s'est passé dernièrement dans un hôtel de la place Pigalle, et s'il est trop tard pour en donner de nouveaux détails, il n'est certes pas trop tard pour en tirer la moralité que comporte un pareil événement, banal en lui-même, mais qui nous a révélé de curieux dessous de la vie, que l'on est convenu d'appeler facile, des grandes villes.

On se souvient peut-être que le meurtrier se prétendait en droit de légitime défense et qu'il n'a fait que se défendre à coups de revolver; mais la maîtresse de l'hôtel, la tenancière a opposé à cette version le démenti le plus formel et sans la moindre hésitation.

« C'est moi-même, nous a-t-elle dit, qui me saisis d'un nerf de bœuf, tout d'abord, lorsque j'aperçus Lucie par terre et Jolibois acharné des deux mains à l'étrangler. Ce fût par un mouve-

ment réflexe. Je n'en ai pas fait usage le moins du monde. »

Au cours de l'interrogatoire qu'elle a subi, la fille Ropincourt a donné ce détail d'allure toute spéciale :

« Je bénéficiais, à l'hôtel Odoul, d'un système de primes. Chaque fois que j'y amenais un client, on me remettait un cachet. Quand j'en avais quinze, j'avais droit à choisir un pantalon ou une chemise. »

Interrogée au sujet de cette particularité, Mme Odoul a déclaré que cette façon de procéder était couramment pratiquée.

Il semble qu'il y ait pour les services compétents, matière à sévir contre ce système répugnant.

Certes, si l'histoire n'était aussi tragique, on pourrait dire qu'elle renferme un détail bien piquant et ignoré du grand public — heureusement. Ce pantalon ou cette chemise au choix sont plus qu'un symbole; ils constituent bel et bien une prime à la prostitution, et il semble, en effet, comme l'ont d'ailleurs demandé très justement la plupart des journaux, que les pouvoirs publics devraient intervenir et faire voter au besoin une loi sévère pour empêcher le retour de pareils procédés, de mœurs aussi écœurantes.

Du reste, ces faits sont, hélas, trop connus de tous les sociologues et de tous ceux qui se sont occupés des bas-fonds des grandes villes, pour tâcher d'y apporter un peu de moralisation. Je n'ai donc pas l'intention d'entrer dans des détails.

techniques qui risqueraient de paraître déplacés dans ce chapitre, mais seulement d'en tirer, comme je le disais en commençant, les conclusions qui s'imposent à l'esprit de tous ceux qui ont le souci de l'avenir même de leur pays.

D'ailleurs, ce n'est pas une excuse et encore moins une consolation, mais je me souviens parfaitement d'avoir entendu raconter des histoires du même genre à mes amis socialistes, navrés par ces mœurs, au cours de mes voyages en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, et — qui l'eut cru ? — même en Suisse, à Genève et à Berne, où il y a la fameuse légende des *bains garnis* ! c'est bien le cas de dire : glissez, mortels, n'appuyez pas !

Je crois qu'il est inutile d'ajouter que ces mœurs étranges et plutôt relâchées — oh combien ! — sévissent aussi, de la manière la plus florissante et la plus triste, à Vienne qui est comme la capitale des amours vénales de l'Europe centrale.

Ceci dit et sans vouloir prétendre que toutes les naturelles du pays mériteraient le prix de vertu et d'être couronnées rosières, je dois déclarer que je n'ai jamais rien constaté de semblable dans les Etats Scandinaves.

J'avoue que j'en ai cherché longtemps la raison et je crois bien l'avoir trouvée. D'aucuns me disaient :

— C'est une question de climat ; ce sont des contrées froides et les femmes le sont également. La belle affaire ! Il y a des pays tout aussi froids,

comme la Russie par exemple, où l'on ne constate pas la pureté relative des mœurs scandinaves.

Non, la raison n'est pas là; elle est ailleurs, et elle est bien simple et je dirai bien évidente, pour qui veut se donner la peine de réfléchir un instant : *elle réside tout entière dans le degré d'instruction des habitants d'un pays*, plus ce degré est avancé, supérieur, plus les mœurs y sont pures. Tandis qu'il y a quelque chose comme 97 ou 98 0/0 d'illettrés en Russie, de 40 à 60 0/0 en Italie et surtout en Espagne et encore infiniment trop chez nous, comme on peut en juger, hélas, par les conscrits illettrés qui arrivent au régiment, dans les pays scandinaves, c'est-à-dire en Suède, en Norvège et en Danemarck, on ne compte plus les illettrés que *par fraction au millième*.

Voilà tout le secret de leur moralité, il n'y a pas à en douter un seul instant. Que l'on se décide chez nous à faire appliquer sérieusement, d'une manière intégrale et je dirai même brutale, la loi sur l'instruction gratuite, laïque et obligatoire et immédiatement vous verrez le niveau de la moralité remonter en France. Chez les hommes des bas-fonds, il y aura moins d'apaches, chez les femmes, il y aura moins de filles de joie, comme disaient nos pères en parlant du plus triste et du plus avilissant de tous les métiers, probablement par anti-phrase ou par gauloise ironie !

Quand on sait lire et écrire, quand on a reçu une bonne éducation primaire, non seulement on trouve à se placer plus facilement, à mieux gagner

sa vie, mais encore l'intelligence est infiniment plus ouverte pour apprendre plus aisément un bon métier, et puis un être qui sait lire et écrire a un sentiment de la dignité humaine, de sa propre dignité, infiniment plus clair, plus précis, plus relevé que celui qui passe sa vie tout entière, enténébrée dans la misère profonde de la plus abjecte ignorance.

Voilà la vérité féconde qu'il faut dire, crier, répandre partout dans nos campagnes; voilà ce qu'il faut dire et redire à nos maires, à nos municipalités qui trop souvent ferment les yeux sur les petits maraudeurs, sur les enfants qui ne vont pas régulièrement, et même parfois pas du tout, à l'école primaire de leur village.

Lorsque les magistrats campagnards, enfin imbus de leurs devoirs et du sentiment de leur haute responsabilité, comprendront bien qu'il y a là le plus noble de tous les devoirs de solidarité humaine et que forcer la jeunesse à aller à l'école, c'est non seulement travailler pour elle, mais encore pour la sécurité, la prospérité et la moralisation de la France tout entière, nous ne tarderons pas à constater les rapides progrès de la moralité publique, de la moralité sociale en un mot. Que l'on retienne à l'armée pendant trois ans les illettrés et bientôt il n'y en aura plus en France.

Alors, mais alors seulement, nous ne lirons plus des histoires navrantes comme celle qui a motivé le présent chapitre et il ne se trouvera plus des tenanciers d'hôtels borgnes pour donner des pri-

mes — oh, honte suprême ! — aux vices des pauvres filles, des pauvres fleurs fanées du ruisseau, plus à plaindre qu'à blâmer, car ce n'est pas elles qui sont les vraies coupables, mais la société imprévoyante et lâche.





INDUSTRIES NATIONALES

COMMENT LES AUVERGNATS ÉTAIENT LES MEILLEURS
DISCIPLES DE JÉSUS-CHRIST. — L'ART DE CHAN-
GER L'EAU EN VIN. — L'ART DE VENDRE SON VIN
A DES PRIX D'OR.

Lorsque j'ai publié mes *Industries nationales*, il y a une dizaine d'années, sinon plus, — en 1895 pour être exact — j'ai consacré une chapitre aux braves Auvergnats porteurs d'eau à Paris et, après avoir raconté comment leur modeste industrie s'était peu à peu transformée pour arriver à disparaître tout à fait, j'ai exposé comment, dans un éclair de génie, au lieu de vendre l'eau deux sous le sceau, ils s'étaient décidés à s'établir marchands de vin pour arriver à vendre ladite eau, un peu transformée en vin, douze, quatorze et même seize sous le litre, quand ça n'était pas du vin de la bouteille à un franc !

Ce chapitre eut la bonne fortune de plaire au lecteur et d'être reproduit un peu partout, non seulement dans la presse française, mais encore dans la presse du monde entier, ce qui prouve que la révélation la plus modeste de la vie, pourvu qu'elle soit vraie et sincère, amuse toujours le public.

Aujourd'hui, je me trouve en face d'un second

fait du même ordre, que je crois, non moins curieux, non moins intéressant, et c'est pourquoi j'ai résolu de vous l'exposer ici sans phrases, comme sans détours, s'il est possible.

Depuis la reconstitution du vignoble français, à la suite du phylloxéra, il s'est trouvé, la production algérienne assurant une quantité énorme de vin sur notre marché, que les vins en général sont tombés à vil prix, surtout après les années de grandes récoltes.

On a bien essayé de faire des syndicats de producteurs, des trusts de marchands de vins; mais il était fort difficile d'écouler sa marchandise, je ne dirai pas à un prix rémunérateur, mais seulement à un prix couvrant les frais matériels.

La chose devenait d'autant plus difficile que les médecins s'étaient mis à déclarer la guerre à cette bonne purée septembrale, en affirmant qu'elle pouvait conduire à l'alcoolisme, tout comme de simples apéritifs.

La situation était grave, une grande industrie nationale allait périr, le Midi qui ne bougeait plus allait-il être ruiné? Bordeaux était dans le marasme, le Gard versait toutes les larmes de ses tonneaux et la Bourgogne elle-même — qui l'eût cru de Nuits — n'était plus heureuse!

C'était la fin des fins, l'abomination de la désolation. Il fallait en sortir coûte que coûte: aux grands maux les grands remèdes!

Les grands remèdes? Eureka! s'écria un négociant en vins, naturellement très fort en chimie

organique, comme la plupart des honorables industriels qui se livrent au commerce des vins, ce dont je ne saurais les blâmer. Je constate seulement en historien fidèle.

Et attentifs, suspendus à ses lèvres, les hommes qui l'écoutaient, bouche bée, dans leur syndicat, burent en silence ses paroles; on aurait entendu voler une coccinelle et même un pick-pocket !

Ayant rassemblé ses esprits, ce qui est naturel chez un marchand de vins, il commença en ces termes, — les termes du propriétaire :

— Oui, mes chers amis, voyez à quoi tiennent les destinées et même la fin des crises agricoles et économiques les plus aiguës. C'est tout à l'heure, lorsqu'un collègue lança cette phrase claironnante : Aux grands maux, les grands remèdes ! que je me suis écrié : Eureka ! ce qui signifiait dans la langue de cette bonne madame Pénélope : J'ai trouvé !

Oui, j'ai trouvé. Je ne vous rappellerai pas comment nous en sommes réduits, depuis trop longtemps hélas ! à vendre notre liquide à dix centimes et mêmes moins, le litre. C'est la misère. Eh bien, le problème se pose de la sorte : il faut trouver le moyen de vendre dix francs le litre aux bonnes poires ce qu'elles refusent de nous acheter aujourd'hui deux sous.

Comment ? C'est bien simple, en leur faisant croire que le vin devra renfermer des microbes bienfaisants et est la panacée universelle qui guérit toutes les maladies.

Je sais bien qu'il nous faudra dépenser la moitié de nos bénéfices pour lancer les ferments de cette campagne dans l'opinion publique ; mais avec cinq francs, il y aura encore du bon, comme l'on dit. Je sais également que nous ne pourrons pas écouler ainsi toute notre camelote ; mais pensez donc qu'un seul litre à ces prix-là en représentera pas mal à 10 et même à 25 centimes le litre.

C'est une moyenne qu'il sera facile d'établir, et je vous laisse, Messieurs, le soin de conclure...

L'orateur n'avait pas terminé qu'il était déjà porté en triomphe, et voilà comment on vend aujourd'hui dix francs le litre un bon petit vin doux qui guérit toutes les maladies et comment la crise des vins fut conjurée avec le succès qui devait dépasser les espérances les plus optimistes !

Certes, il y a une morale à tirer de cette histoire ; c'est qu'avec un peu d'originalité on arrive, dans la vie, à se tirer du plus mauvais pas. Le tout est de savoir lancer habilement dans l'opinion publique, à coup de réclames outrancières, les bons ferments, car il est bien certain que cette bonne famille gogo est toujours aussi nombreuse et aussi vivante qu'au temps de Paul de Kock.

Il suffit d'avoir le tour de main ; c'est une spécialité, quoi ! Et tout le monde sait qu'il n'y a encore que les spécialités qui réussissent et qui rapportent la forte somme.

Mais il faut avouer que le tour est bon, qu'il est même génial, qu'il renouvelle agréablement celui des porteurs d'eau-charbonniers-marchands de

vin, et c'est pourquoi j'ai tenu à le conter ici, convaincu que cet excellent ferment de scepticisme va enfin germer dans l'esprit de mes lecteurs !

Je ne veux pas terminer cette chronique sans rappeler ici les lignes de mon confrère Maurel à propos du *Catilina* de M. Gaston Boissier, de l'Académie française :

« De telle sorte que Catilina, comme tant d'autres depuis, berçait de délivrance ses rêves despotiques. Ce fut aussi pour le bien du peuple français que Napoléon alla à Saint-Cloud le 18 brumaire. Il en revint pour conduire la France à Waterloo. Ce n'est pas la trahison des Allobroges ni celles de Fulvia qui perdit Catilina, mais sa propre trahison envers ceux qu'il convoqua à l'assister. Il voulait détruire le Sénat bourgeois, mais pour restaurer un régime plus dur encore. Un secret instinct avertit le peuple, et Rome ne « marcha pas » ; Catilina succomba à l'antinomie de son but et de ses moyens.

Si j'ai tenu à rappeler ce souvenir plutôt lointain, c'est non seulement parce qu'il est toujours d'actualité par comparaison, mais c'est pour montrer que les Allobroges ont joué un rôle important dans l'histoire de l'antiquité, toujours jaloux de leurs droits et de leur indépendance, ennemis des tyrans, enivrés de liberté et de justice, et que les Savoyards ont raison de se montrer fiers de leurs grands ancêtres. Ce n'est pas eux qui auraient coupé dans les ferments de raisin à 10 francs le litre !

P.-S. — Cette chronique ayant paru dans le *Savoyard de Paris* le 20 janvier 1906, le même journal publiait le 10 février suivant, la curieuse note ci-dessous :

L'art de vendre la piquette dix francs le litre.

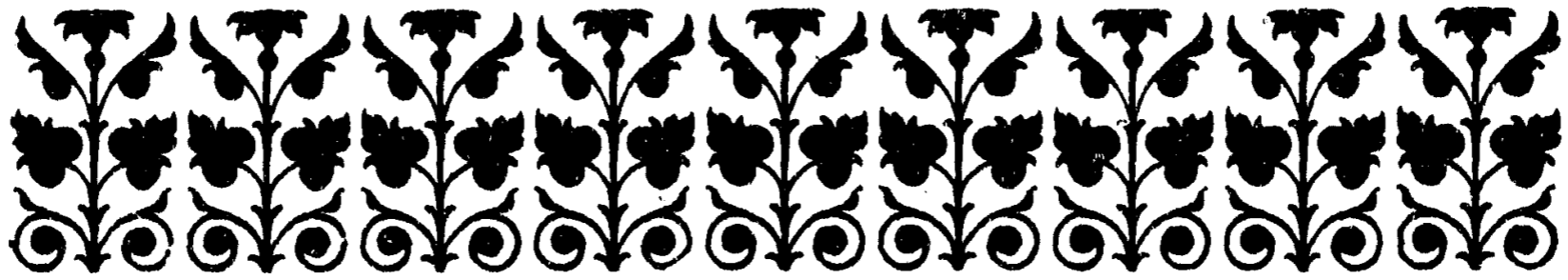
On se rapelle comment notre collaborateur Paul Vibert, dans une de ses dernières chroniques fantaisistes, a indiqué le moyen trouvé par les négociants en vins de vendre leur marchandise à dix et douze francs le litre, sous le fallacieux prétexte que c'était un médicament.

La Revue Viticole confirme curieusement cette chronique informée par les lignes suivantes :

« Nombreuses sont, en effet, les applications du produit; consommation directe comme produits sans alcool, comme boisson hygiénique gazeuse, mélange aux vendanges pauvres en sucre, fermentation à l'aide de levures pures sélectionnées, cures de raisin, emploi médical comme tonique, stimulant et reconstituant, fabrication des vins de liqueur, des eaux-de-vie de crus, etc. »

Il faut avouer que voilà d'habiles commerçants qui ne doutent de rien, pas même de la naïveté du public !

Il faut avouer qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! Dédié à Marcellin Albert, le bon toqué.



INDUSTRIE DES ECRASES

UN NOUVEAU MÉTIER. — LES PETITS PROFITS DE LA
PROFESSION. — COMMENT UN HOMME INGÉNIEUX
GAGNE TOUJOURS SA VIE.

Les journaux publiaient dernièrement un petit filet dans le goût suivant, filet qui n'a pas été suffisamment médité par les lecteurs bénévoles :

En ce temps de records de tous genres, il en est un très spécial, qui probablement est détenu par un certain Edouard Grignon, marchand des quatre-saisons : c'est le record de l'accident volontaire.

En deux ans, Grignon n'a pas été écrasé moins de dix-sept fois. Quand on dit écrasé, c'est une manière de s'exprimer, car, à cette heure, Grignon se porte le mieux du monde.

A l'encontre des gens dénués de chance qui, tombés sous les roues d'un automobile, d'un tramway, d'un camion ou d'un fiacre, sont demeurés estropiés ou malades et sans ressources pour leur vie entière, Grignon a trouvé presque la fortune dans la série multiple des accidents dont il a été victime.

Comme par hasard, chaque fois que le malheur le plaçait sous un véhicule, il avait de nombreux

témoins et pouvait ainsi toucher de fortes indemnités de ceux qui l'avaient renversé. Et pourtant, il lui était impossible de montrer des blessures. Il avait chaque fois des lésions internes.

Quel dommage pour les amateurs de merveilleux que cette immunité quasi-miraculeuse ait une cause des plus prosaïques !

En réalité, Grignon était un adroit simulateur. Il avait soin de faire culbuter la petite voiture de légumes qu'il poussait par quelqu'un de solvable, s'affalait sur la chaussée et se faisait emporter à l'hôpital en poussant des gémissements à fendre l'âme.

L'indemnité venait toute seule sans qu'il eût, le plus souvent à plaider.

Mais, à la suite d'une enquête motivée par une dénonciation anonyme, le truc fut découvert et la police eut l'indiscrétion de le prier de bien vouloir suspendre sa petite industrie.

Cependant, si celui-là était particulièrement habile, il convient de constater qu'il n'était pas seul et que, depuis des années, il avait des émules sur les points les plus divers du territoire ; c'est ainsi que, pour mon compte, j'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu, de braves pensionnaires, des hospitalisés de la maison de Nanterre qui occupaient leurs loisirs à se faire renverser sur la route de Bezons par les bicyclistes qui *bouffaient* des kilomètres sur la contre-allée.

Renverser un pauvre diable de la maison de Nanterre, un hospitalisé, un malade, un vieillard,

un quasi-fonctionnaire ! pensez donc, c'est grave, c'est inhumain, c'est même cruel ; et puis l'administration va intervenir, il va y avoir une contravention, des poursuites, une amende, des dommages-intérêts, des frais, des dérangements, des pertes de temps, sans compter, peut-être, la perte de la considération de votre concierge !

Ces bicyclistes sont tous des fous, qu'on les sale une bonne fois, ce sera pain bénit... Et tout ce sombre tableau passait sous les yeux de l'infortuné cycliste pendant que le malheureux roublard pensionnaire du Dépôt de mendicité de Nanterre râlait à ses pieds !

Vite, il s'empressait de le relever, tant bien que mal, mais l'autre ne se tenait pas ; il devait l'asseoir sur l'accotement de la route et, vite il vidait sa bourse dans les mains du pauvre bougre qui acceptait en murmurant.

— Je sens que je vais mourir !

Comme la scène s'était déroulée en moins de deux minutes, que le cycliste avait hâte de se tirer des pieds ou plutôt du pneu, le brave écrasé encaissait la forte somme — un louis ou deux, quelquefois plus — et c'est ainsi qu'il exerçait la plus lucrative des mendicités dans un département où elle est défendue à tous les carrefours en lettres aussi métalliques que lapidaires et qu'il s'assurait facilement ses petite dépenses de tabac et de café... sans compter les autres !... Parfaitement, quand on est hospitalisé, ça fait partie du traitement et puis, l'on n'est pas de bois, que diable !

Un jour que j'avais assisté de loin à l'une de ces scènes amusantes — pas pour le cycliste qui a casqué — et toujours les mêmes, je le laissai partir le premier et comme le pensionnaire de Nanterre s'était remis en route, cahin-caha, à tout hasard, pour la galerie, mon métier de journaliste reprenant le dessus, je résolus de l'interviewer.

— Eh bien, ça va bien le petit métier ?

— Hélas, monsieur, je n'en ai plus de métier, je suis un pauvre hospitalisé malade qui ne peut plus travailler...

— Je vous parle de votre métier d'écrasé. Ça rapporte régulièrement. Ce monsieur avait l'air cossu; il a dû être généreux ? Un comme lui par jour et l'on vit tranquillement de ses rentes.

Le malheureux me regarda avec un air suppliant; il était livide, et puis, avec un grand effort :

— Monsieur est de la police ?

Je ne répondis pas à sa question, mais lui répliquai simplement et le plus sérieusement du monde :

— Allons, mon pauvre vieux, un bon conseil quand il vous arrivera parfois un accident de ce genre, il est bon, utile et même indispensable d'avoir beaucoup de témoins; mais quand on a la déveine d'en avoir un tous les jours, il est plus prudent de n'en pas avoir du tout !

Le brave homme, complètement abruti, me répondit faiblement :

— Je vois que monsieur est un *aminche*.

Et, tout fier, je rentrai chez moi en méditant sur

l'ingéniosité des miséreux, des fainéants, des apaches et autres malandrins pour se procurer de l'argent à bon compte.

Cet été, en Savoie, dans nos deux départements, aussi bien que dans le Dauphiné, je retrouvai, un peu partout, cette honorable industrie — parfois périlleuse — mais presque toujours exercée par des étrangers au pays, trimardeurs, aoûterons, romanichels, montreurs de marmotte en vie, etc.

Et puis, ils n'osent guère s'adresser aux automobiles, il y a trop de risques et dans un pays de montagnes les bicyclettes sont plutôt rares, d'où j'en ai conclu que cette industrie des *écrasés volontaires*, pour être lucrative, doit surtout s'exercer dans les pays de plaine. Et voilà pourquoi, à ce point de vue si spécial, nos pays montagneux peuvent être rangés parmi les plus sérieux.

Mais, n'est-ce pas que l'ingéniosité humaine est vraiment sans limite ?

Après tout, le vieux proverbe qui dit que la faim fait sortir le loup du bois est peut-être le dernier mot et toute la morale de cette industrie fantaisiste, dangereuse et, à tout prendre toujours ingénieuse et amusante.





LA CHAIRE D'ASSYRIOLOGIE AU COLLEGE DE FRANCE

D'OPPERT A SAINT DOMINIQUE. — LA DÉCHÉANCE DES
HAUTES ÉTUDES. — SOUVENIRS PERSONNELS

On sait comment la chaire d'assyriologie au Collège de France est vacante depuis la mort de mon vieil et excellent ami Jules Oppert, qui avait succédé en 1881 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à Mariette, le savant égyptologue. On peut dire de lui, sans crainte de se tromper, qu'il a été vraiment tout à la fois le Champollion et le Cuvier, si j'ose m'exprimer ainsi, des caractères cunéiformes, c'est-à-dire de l'ancienne écriture en forme de coin, des Assyriens, des Perses et des Mèdes — ce que l'on appelait dans mon enfance le chaldéen ou langue chaldaïque.

On sait combien les Chaldéens s'étaient occupés d'astronomie, dès la plus haute antiquité et Jules Oppert, avec sa vaste et surtout sagace érudition, n'eut pas de peine à préciser une partie de leurs travaux dans cet ordre d'idées.

Or voilà donc le grand savant, la pure figure d'érudit que l'on veut remplacer par un moine in-

connu et ignorant tandis que l'on songe à envoyer au Collège de France le père Scheil !

Cette nouvelle paraît constituer une fumisterie tellement colossale que personne dans notre monde savant n'y veut croire, car, quelle que puisse être encore dans notre malheureuse République l'influence du parti clérical et des antisémites, cette nomination serait tellement incroyable, qu'elle nous paraît à tous invraisemblable.

Il est bien vrai que notre école française à Rome est dirigée par un évêque, M. Duchesne, qui, *ipso facto*, en rend toute étude stérile et inutile par sa seule présence, car il ne peut pas lui-même enseigner tout ce qui détruirait historiquement les légendes de sa religion.

Mais avec le père Scheil il y a plus encore, c'est qu'Oppert lui-même, qui le connaissait bien, avait déclaré à plusieurs reprises qu'il ne pouvait être qu'un imposteur ou un ignorant et, hélas ! ce n'est là que l'expression de la plus exacte vérité.

Du reste, à ce point de vue spécial, je ne puis mieux faire, pour bien éclairer mes lecteurs, que de rapporter ici les lignes suivantes de Clemenceau qui connaît bien la question :

« On sait combien les études assyriologiques sont étroitement liées à l'exégèse biblique. Il est maintenant établi, par exemple, que les récits de la Genèse sur la création, la chute de l'homme, le déluge, ont été empruntés au cycle des légendes babyloniennes. De telles découvertes montrent forcément les Livres Saints sous un jour un peu diffé-

rent de celui sous lequel un ecclésiastique est tenu de les regarder. Les dogmes catholiques en reçoivent à l'occasion de terribles accrocs. C'est ainsi que la comparaison du livre de Daniel avec les documents authentiques de l'époque de Nabuchodonosor a démontré que ce livre était en réalité très postérieur au sixième siècle avant Jésus-Christ, qu'il est de l'époque des Séleucides, c'est-à-dire contemporain des faits qu'il prétend prédire. C'est le plus rude coup qui ait été porté au dogme de l'inspiration prophétique. Il est donc nécessaire qu'un assyriologue sérieux soit un esprit absolument indépendant.

« Le Révérend Père Scheil l'est si peu qu'en 1896, il lut sur une brique : *Au jour de la défaite de Chedorlaomer*, dans un texte qui portait : *Les troupes commandées par Inuhsamar*. Il voulait par là établir la valeur historique du chapitre XIV de la Genèse dans lequel est mentionné un roi d'Elam du nom de Chedorlaomer et dont la critique avait démontré le caractère légendaire.

« L'erreur tendancieuse du Révérend Père Scheil ayant été amplement réfutée, comment s'en est tiré notre homme d'Eglise, alors qu'il avait à présenter au Collège de France, en même temps qu'il faisait acte de candidature, une bibliographie de ses travaux ? Son article sur Chedorlaomer avait paru sous ce titre : *Correspondance de Hammurabi, roi de Babylone, avec Sin-Idin-nam, roi de Larsa, OU IL EST QUESTION DE CHEDORLAOMER* ». Il en a tronqué le titre, tout simple-

ment. Il a écrit : *Correspondance de Hammurabi, roi de Babylone, avec Sin-Idinnam*. On ne fait pas de meilleure grâce un aveu de mauvaise foi.

« L'aventure de l'abbé Loisy a d'ailleurs assez prouvé qu'en matière d'Écriture, de Révélation, de Dogme, il faut renoncer à penser librement, ou rompre avec l'Unité romaine. Mais le Révérend Père Scheil n'a jamais eu à craindre de se trouver en un tel embarras, toute sa prétendue science assyriologique n'étant utilisée par lui que comme un moyen plus moderne de propagation de la foi. »

Voilà l'expression même de la vérité et je n'ai rien à ajouter à cette note si juste et si modérée tout à la fois de mon éminent confrère; mais enfin il est bien évident que pour faire plaisir à l'Église catholique nous ne pouvons pas cependant lui livrer notre enseignement supérieur, pour qu'elle puisse le mettre sous l'éteignoir.

Que nous ayons livré notre école des lettres de Rome à un évêque, c'est déjà trop, mais que nous arrivions à livrer la chaire même du collège de France qui est comme la souche même de toutes les vérités et de toutes les découvertes historiques, à l'Église, vraiment cela dépasserait les bornes permises de la bêtise et nous voulons croire que pareille humiliation ne sera pas réservée à notre premier établissement supérieur d'enseignement public.

Mais avant de terminer je veux rappeler ici des souvenirs personnels qui me sont toujours bien chers. Pendant que Jules Oppert se livrait avec

l'acharnement et le succès que l'on sait à l'étude des langues cunéiformes de l'assyrien, du chaldéen, du perse primitif, et de la langue des Mèdes, langues voisines se servant des mêmes caractères cunéiformes du coin, mon père, Théodore Vibert, préparait ses grands travaux historiques de reconstitution des premiers âges de l'humanité — après la préhistoire bien entendu — et publiait sa *race sémitique* qui devait faire tant de bruit dans le monde savant de l'époque.

On sait comment il est arrivé à reconstituer pas à pas pour ainsi dire, toute la campagne de Bacchus aux Indes, suivi depuis par Le Normand, Philippe Berger et bien d'autres savants.

A cette époque il s'occupait particulièrement et forcément de sanscrit et comme il était modeste magistrat en province, c'est moi qui servais de truchement entre mon père et Oppert, toutes les fois que l'un avait un renseignement à demander à l'autre.

Plus tard, en 1885, il y aura vingt-trois ans au mois d'avril, mon père mourait subitement d'une maladie de cœur, à cinquante-neuf ans, en pleine activité, laissant ses grands travaux historiques inachevés, et je conservais moi-même, en souvenir du cher disparu, les meilleures et les plus amicales relations avec Jules Oppert.

Nous nous rencontrions un peu partout, dans le monde officiel où il aimait à aller se délasser de temps en temps, chez les éditeurs, à l'imprimerie nationale où nous allions quelquefois emprunter

des caractères de langues orientales, inconnus ailleurs, et toujours je retrouvais le même vieillard gai, vivant et aimable sans l'ombre de pose, mais ayant néanmoins le sentiment très légitime de sa haute valeur scientifique.

Il fallait l'entendre dire, avec sa voix tout à la fois douce et un peu rauque, aux jeunes savants qui l'approchaient :

— Apprenez le chaldéen, sachez bien couramment les caractères cunéiformes; c'est là la base et la source de toutes les connaissances historiques et astronomiques du monde, pour ne pas dire de toutes les connaissances.

Il avait raison et si sa conviction était sincère et profonde, c'est précisément parce qu'il savait bien qu'il était dans la vérité.

Et maintenant je ne veux pas terminer ces lignes, sans envoyer à sa fille un souvenir ému et respectueux et sans dire encore une fois ici combien il importe de ne pas laisser tomber ces grandes successions intellectuelles dans les mains d'un moine ignorant et fanatique.

Le collège de France se le doit à lui-même et il jouit d'une trop grande et trop légitime renommée à travers le monde savant et érudit pour qu'il puisse se laisser aller à commettre une pareille erreur.

Ce n'est pas possible et puis ce ne sont pas les vrais savants qui manquent en France, Dieu merci !



L'EXACTITUDE

L'HABITUDE AU DOUBLE POINT DE VUE PSYCHOLOGIQUE ET PHYSIOLOGIQUE

Mon excellent confrère Félix Duquesnel qui possède encore plus que moi le triste et charmant privilège de l'âge qui fait qu'ayant beaucoup vu, nous avons beaucoup retenu, donne sur la force de l'habitude chez les fauves, de curieuses indications que je demande la permission de commencer par citer ici, pour pouvoir ensuite les compléter par mes observations personnelles :

« Quelle force inouïe que l'habitude, et que de miracles on arrive à réaliser avec son aide. Et, ce qui est curieux, c'est qu'elle n'exerce pas son influence seulement sur les hommes, mais aussi sur les animaux, car c'est par l'« habitude » qu'on arrive à dresser non seulement les animaux domestiques, mais aussi les fauves, qu'on ne dompte pas, qu'on n'apprivoise pas, mais qu'on domine simplement par l'ascendant de l'« habitude » prise.

« — Les fauves — me disait un dompteur, avec lequel le hasard d'un voyage m'avait mis en relations, — les fauves sont à la fois neurasthéniques, inquiets, méticuleux, maniaques, puis-je

dire; ce sont des « bêtes d'habitude ». Quand, une fois, ils ont été accoutumés à faire certaines choses, dans certaines conditions déterminées, à exécuter certaines manœuvres, à certaines heures, on peut être sûr qu'ils répéteront exactement ces mêmes exercices, avec une ponctualité parfaite, à la condition qu'on ne changera rien à ce qui aura été réglé, que la mise en scène sera toujours la même, exécutée dans la même harmonie, et que le dompteur fera exactement les mêmes gestes, mieux encore qu'« exactement »... « automatiquement », que l'orchestre qui l'accompagne, jouera toujours le même morceau, celui qu'ils connaissent et entendent chaque soir, et dans un même mouvement, car le moindre changement les affole et quand ils sont affolés... gare!

Ainsi donc, cette domination souveraine de l'« habitude », si puissante chez l'homme, puisqu'il en est qui meurent d'ennui par suite de rupture et d'interruption de vie coutumière, n'est pas moindre chez l'animal, et j'ai ouï dire que si, par exemple, on interrompait les exercices quotidiens chez les animaux de cirque, il en est qui seraient pris de tristesse et n'y survivraient probablement pas.

Cette rencontre de sensation chez l'homme et chez l'animal est curieuse à constater puisque chez l'un et chez l'autre l'influence est la même.

Il faut en conclure que la répétition d'une sensation finit par créer une sorte de besoin rythmique, ce qui fait comprendre la jouissance de

cet état qu'on appelle l' « habitude » et explique les phénomènes qui en découlent.

Tout cela est parfaitement dit et observé, mais appelle une foule de réflexions et de constatations qui ne sont pas exposées dans la note si curieuse de mon confrère.

On a dit avec raison que l'habitude est une seconde nature et rien n'est plus vrai, mais ce n'est que la constatation et non l'explication d'un phénomène; or il est certain que l'habitude n'est qu'une résultante et en quelque sorte une forme de la mémoire. Autrement dit l'habitude n'est que de la mémoire appliquée et traduite en actes tangibles, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Il y aurait donc sur ce premier point toute une enquête à faire sur les rapports, les différences et les similitudes entre la mémoire et l'habitude. Mais ce n'est encore là qu'une des faces de la question et il serait tout aussi intéressant de rechercher le rôle des habitudes purement intellectuelles et psychiques, d'un côté, et des habitudes physiologiques de l'autre.

Et alors les problèmes les plus intéressants et les plus troublants se dressent tout à coup devant nous, au point de vue de la philosophie générale.

En effet, est-ce le côté moral qui commence par influencer le côté matériel? Cela paraît probable; mais alors, s'il en est ainsi — ce dont je ne doute pas pour ma part — du moment que les animaux sont tributaires de l'habitude tout comme l'homme, on peut donc en conclure qu'ils ont une part

de raisonnement et par conséquent d'intelligence tout comme l'homme.

C'est précisément ce qu'il fallait démontrer, comme l'on dit à l'école et la chose me semble, en effet, assez démontrée par les exemples de tous les jours, pour qu'il soit impossible de douter, même un instant, tout à la fois de l'intelligence et du raisonnement chez les animaux : précédant l'habitude, tout comme chez nous.

Maintenant j'arrive fatalement à une démarcation encore plus délicate chez l'homme, entre les habitudes morales et physiques, et tantôt le moral influe sur la bête et tantôt, au contraire, c'est la bête humaine qui commande à la volonté annihilée, et tout de suite vous allez sentir qu'il me faudrait des volumes pour décrire le monde dans lequel j'entre de plain-pied.

Cependant quelques exemples suffiront pour vous faire toucher du doigt ma pensée.

Vous avez l'habitude de penser, d'écrire ; c'est purement moral et psychique, du moins dans la cause initiale et déterminante, sinon dans la traduction tangible de l'acte qui en découle et qui consiste à tenir sa plume, par exemple. Mais vous avez l'habitude de fumer, de boire, de vous amuser hors de raison ; là c'est une habitude physique, et si la volonté ne réagit pas, la bête l'emporte et commande à l'intelligence.

Il est certain que les habitudes physiques créent des besoins factices, des appétences impérieuses à certaines heures de la journée ; c'est ainsi que l'on

a besoin de fumer après dîner et de boire son apéritif avant, que l'on prend l'habitude de sortir, etc.

Le corps commande alors en maître; il a des habitudes, et l'intelligence qui ne résiste pas est son esclave.

Ceci est l'histoire, la genèse bien connue de tous les vices plus ou moins graves dont l'homme est la victime, et il est certain qu'il est bien difficile de faire le partage alors entre le corps et l'intelligence.

Mais ce qu'il serait intéressant de préciser, c'est, toujours dans le même ordre d'idées, quelles espèces d'appétences, de besoins, peut éprouver l'âme, l'intelligence, en dehors du corps, ou de complicité avec lui !

Puis certains peuples ont des habitudes physiques bien amusantes, et qui ne sont que des manies invétérées, comme les Américains, qui ont l'habitude de taillader à coups de couteau ou de canif les tables devant lesquelles ils se trouvent ou d'y jouer avec les mains des morceaux échevelés d'un piano imaginaire.

Ceci est à rapprocher des habitudes des enfants mal dirigés qui se sucent les pieds ou se fourrent les doigts dans le nez !

J'ai connu une femme du meilleur monde et fort instruite qui avait contracté la manie de manger de la craie et qui était ainsi devenue géophage par habitude.

Avant de finir, je veux en revenir aux animaux,

qui ont été le point de départ de ce travail, qui demanderait de si longs développements pour être complet, ou à peu près, et donner aussi un souvenir personnel qui me paraît intéressant également à cause du problème qu'il soulève et des qualités particulières aux animaux, qu'il met bien en relief.

J'allais un matin en diligence de Saint-Brieuc à Carhaix, au cœur de la presqu'île bretonne, avant l'ouverture des chemins de fer, en 1890, si j'ai bonne mémoire, et comme j'étais assis à côté du cocher, il me dit, après avoir causé du pays, en donnant un coup de fouet léger comme une caresse sur le cheval gauche de l'attelage :

— Vous voyez bien ce cheval, eh bien, monsieur, je vous donnerais bien encore cinquante francs si vous vouliez l'éborgner !

Et comme je ne comprenais pas sa proposition, il se mit à rire d'un air malin et ajouta :

— Si je vous offre cinquante francs pour l'éborgner, c'est parce qu'il est aveugle !

Et de six heures du matin à midi, partout le cheval s'arrêta net, sans se tromper *d'un mètre*, vous entendez bien, devant tous les bouchons, marchands de cidre, boutiques, bureaux de poste, etc., où l'on devait s'arrêter.

Et le conducteur me disait :

— Il faut le laisser s'arrêter, une demi-minute, si vous voulez, mais il faut qu'il s'arrête, autrement il ne voudrait pas démarrer.

C'était bien la force de l'habitude ! Mais de l'ha-

bitude chez un cheval aveugle ! Et cependant jamais il ne se trompait. Et c'est là où il faut reconnaître que souvent, chez les animaux, la mémoire et l'habitude sont servies par des organes physiques, par des sens bien supérieurs à ceux de l'homme, qu'il s'agisse de l'ouïe, de la vue, de l'odorat, etc.

Il est certain que le cheval aveugle remplaçait la vue absente par une ouïe, un flair, un odorat merveilleux, car on ne peut pas admettre qu'il comptait les kilomètres !

Ah ! la force de l'habitude ! c'est merveilleux, et c'est ainsi que, depuis tantôt quarante ans que j'ai pris l'habitude d'écrire, j'ai couché sur le papier des centaines de volumes.

Si ça ne conduit pas à la fortune et pas toujours à l'Institut, ça vaut toujours mieux que d'aller au café, comme disait en riant mon vieil ami Francisque Sarcey.

Et puis il faut bien convenir que ce problème de la mémoire et de l'habitude chez l'homme et chez les animaux est bien le plus curieux et plus passionnant des problèmes philosophiques que l'on puisse concevoir.





COUTUME ANCESTRALE

LE TATOUAGE MONDAIN. — LES TATOUÉS DES BOULEVARDS EXTÉRIEURS. — COMME QUOI CERTAINES COUTUMES ATAVIQUES REMONTENT AU COMMENCEMENT DU MONDE.

Lorsque l'on sonde le fonds et le tréfonds de l'âme humaine avec quelque perspicacité, on est tout étonné d'y retrouver, comme une écume, comme des scories impures, des idées, des sentiments, des passions et surtout des superstitions qui remontent bel et bien aux premiers âges de l'humanité, au commencement du monde, à l'aurore même de notre vie ancestrale.

Si j'avais le temps et la place, je pourrais écrire un volume sur ce sujet, rien qu'en citant les exemples topiques qui se présentent en foule à mon souvenir.

C'est ainsi qu'en général les religions sont le véhicule le plus certain des coutumes à travers les âges, le conservatoire le plus fidèle des costumes

depuis la plus haute antiquité. Prenez un évêque d'aujourd'hui avec ses habits de cérémonie, la crosse et la mitre sacerdotale; il est habillé très exactement comme un prêtre de Baal, à Babylone, à Ninive, à Persépolis ou à Thèbes, du temps des Assyriens ou des Chaldéens.

Prenez également la cérémonie rituelle de la transsubstantiation, c'est le dernier et vivant vestige chez nous, sous une forme mystique et sacerdotale de la vieille anthropophagie atavique de nos ancêtres.

Mais je ne veux pas multiplier indéfiniment ces exemples et j'arrive de suite au tatouage moderne, non pas tel qu'il se pratique encore dans les dernières tribus sauvages, mais tel que nous pouvons le constater tout autour de nous, dans le grand monde, chez les matelots et chez les Apaches des deux sexes des boulevards extérieurs, par exemple.

Là encore nous nous retrouvons en pleines traditions théologiques et les mutilations ou déformations du corps ont toujours été considérées dans toutes les religions depuis le commencement du monde comme des manifestations pour rendre hommage à la divinité.

C'est ainsi que les clers — pas de lune ni de notaire — sont tonsurés et c'est ainsi que l'habitude du tatouage se perd littéralement dans la nuit des temps.

Jusqu'à présent on croyait qu'il était resté le monopole des sauvages, des marins et des filles

de bas étage et voilà que tout à coup on nous apprend que le tatouage fait son entrée triomphale dans le grand monde, dans la haute société, chez les gens chics, quoi !

O mode imbécile, ô snobisme idiot, voilà bien de vos coups !

Voici à ce propos ce que je lis dans les gazettes :

Une nouvelle mode anglaise nous est signalée par le *Daily Mail* : la gentry des deux sexes — dès l'âge où les susdits font plus ample connaissance — arborent à même l'épiderme, les traits de ceux ou de celles pour qui le cœur a parlé.

Les misses installent ce portrait sur leur bras nu, les gentlemen le colloquent dans un endroit plus discret.

C'est aussi bête que les bleuâtres « ponctions » de nos amoureux à rouflaquette, mais c'est moins durable, car les images britanniques dont il s'agit sont obtenues à l'aide d'un procédé photographique qui disparaît au premier lavage.

Je n'ai point à m'appesantir longtemps sur une pareille constatation, elle prouve simplement que la bêtise de ce que l'on est convenue d'appeler la *Société*, le grand monde, est insondable et incommensurable ; il y a longtemps que nous nous en étions doutés, passons à un autre sujet.

Je ne m'attarderai pas davantage aux tatouages spéciaux que l'on retrouve chez les derniers naturels des îles du Pacifique ; tous les volumes de voyages en font foi, et il n'y a là vraiment rien de bien nouveau, ni de bien intéressant.

Je tiendrai le même langage vis-à-vis les tatouages des matelots, des marins, de ces braves mathurins qui ne sont que de grands enfants et se font en général au cours de leurs lointains voyages, de leurs longues traversées, graver sur le corps par des artistes du cru, dans les ports où l'on fait escale, des maximes naïves ou des dessins enfantins qui rappellent la payse ou la promesse — c'est tout un — qui vous attend au village natal.

J'arrive à l'un des côtés les plus curieux du tatouage à l'heure actuelle, je veux dire au tatouage chez les Apaches des boulevards extérieurs, chez ces gens sans aveu et chez les filles de bas étage qui sont tombées dans la rue.

A ce propos les journaux publiaient dernièrement la curieuse information suivante, information qui ressemblait à une révélation pour beaucoup de lecteurs peu au courant — et cela se comprend du reste — des mœurs très spéciales de ce monde très spécial lui-même, des escarpes, mandrins et autre coupe-jarrets de la capitale, que l'on appelait des Mohicans du temps d'Alexandre Dumas et que l'on appelle des Apaches aujourd'hui, comme si la boue avait ainsi besoin de changer de nom :

« Au cours d'une rafle opérée la nuit dernière dans les environs de la porte de Passy, les agents de la brigade mobile ont arrêté quinze sans-asile qui ont été envoyés au Dépôt. Ces hommes avaient tous sur le corps des tatouages variés. »

L'un d'eux portait sur la poitrine un portrait du président Krüger, avec, au-dessous cette inscription : « Quand le coq chantera, Lambert travaillera ».

Un autre avait représenté sur son ventre la guillotine, surmontée d'une pensée, avec cette inscription : « A ma mère ».

Un autre, une tête de femme : « Titine, souvenir de 1900 ».

Un autre, enfin, au-dessous d'un bouquet de fleurs tenu par une main, avait écrit : « Enfant du malheur ».

Mais tout cela ce n'est rien encore et si l'on veut vraiment poursuivre une étude tout à la fois médicale, pathologique, sociologique et philosophique sur la façon dont se tatoue et se rase certaines parties du corps ce monde si spécialement dégradé des deux sexes, c'est à l'hôpital de Lourcine qu'il faut aller et alors on a malgré soi, quelque habitué que l'on soit à sonder les plaies et les misères de l'humanité, la sensation de vertige d'un homme qui est penché sur le plus effroyable des gouffres.

Il arrive là tous les jours des gamines de quinze ans et même moins, filles perdues avant d'être femmes, couvertes de tatouages tout à la fois cyniques et naïfs, placés dans les endroits les plus inattendus, imposés presque toujours par *leur homme* et qui prouve non pas seulement une mentalité, mais un retour à la bestialité ancestrale qui vous donne le frisson...

Oui, ces malheureuses fillettes, oui ces enfants

sont véritablement dignes de figurer dans un musée de tératologie psychique, s'il existait et, certes, en face de ce spectacle on a bien la sensation, sans fausse sentimentalité, que le sentiment de la responsabilité — du moins intégral — ne saurait exister chez ces êtres qui sont comme l'écume, comme les scories, comme les déchets et les derniers témoins vivants des âges révolus, des siècles écoulés dont je parlais tout à l'heure.

Voilà certes, une constatation tangible et irréfragable de la théorie de la *bête humaine* qui reparaît de temps en temps au milieu des civilisations les plus raffinées et semble dire :

— Pardon, petit bonhomme vit encore ?

C'est fâcheux, car ce petit bonhomme n'est pas beau et ressemble plutôt à un assez vilain croque-mitaine.

Oui, voilà ce que l'on peut voir à Lourcine et, penché curieusement sur certains sujets — je n'ose pas dire *de choix*, même par antiphrase — on peut se figurer aisément que l'on a sous les yeux des spécimens authentiques et vraiment bien conservés de la toute primitive humanité !

Telle est, résumée brièvement la question du tatouage, sous ses différentes formes, dans la société moderne et si j'ai un bon conseil à vous donner, croyez-moi, ne vous faites point tatouer, surtout si vous êtes une jeune et jolie femme.

Ça passera de mode et vraiment le jour où vous seriez obligée d'aller décolletée au bal, dans le monde, ça pourrait tout de même vous gêner.

Il y a tant de gens qui ont des préjugés et, tenez, moi tout le premier, contre ce diable de tatouage.

C'est une des branches du dessin avec laquelle je ne suis pas encore arrivé à me familiariser, probablement parce que je suis resté trop bourgeois, ou peut-être même trop pompier !





INCONVENIENTS ET AVANTAGES D'ÊTRE LOCATAIRE DANS LES GRANDES VILLES

COMMENT L'ON FAIT DÉMÉNAGER UN VOISIN GÊNANT.

— COMMENT L'ON SE DÉBARRASSE A BON
COMPTE DE SON VIEUX MOBILIER. — UNE INDUS-
TRIE INCONNUE.

Dans les grandes villes comme Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Toulouse ou autres, existent les trucs les plus ingénieux et les plus inconnus touchant les propriétaires, les pipelets et les locataires; aujourd'hui je ne veux m'occuper que de ceux qui intéressent plus particulièrement les locataires.

Dans une rue étroite, dans une cour, vous avez en face de vous et même à un autre étage, un voisin, un vis-à-vis, un duc d'Enface quelconque qui vous tape sur les nerfs pour une raison plus ou moins plausible. Il joue du piano quinze heures par jour, il a des enfants qui crient ou une peruche qui se dispute toute la journée avec sa belle-mère et pousse des cris « persans » — quoique originaire du Brésil ! En un mot, comme en cent, ce locataire qui prend son « tub » la fenêtre ouverte ou fait des signes amoureux à votre bonne, vous dérange et, coûte que coûte, il s'agit de le

faire déguerpir au plus tôt. Il est bien certain que s'il paye régulièrement son terme et graisse la patte à son concierge, il n'y a aucun moyen légal pour vous de lui faire donner congé.

C'est alors qu'intervient mon truc, toujours souverain, quelles qu'en soient les conséquences, comme vous allez vous en rendre compte par vous-même.

Pendant tout l'été vous avez le soleil comme complice et collaborateur; en hiver et pendant les jours sombres vous remplacez simplement le sieur Phébus par une lampe à l'acétylène et vous voilà en route pour embêter votre ennemi dans les grandes largeurs.

Alors vous vous ornez d'une puissante lentille et derrière votre fenêtre fermée, pour ne pas vous laisser voir, ou entre vos rideaux entr'ouverts, vous renvoyez par coups secs, alternés et rapides ces rayons lumineux sur les fenêtres du voisin. Les premières fois il est ahuri, surpris, hébété, au bout de deux jours il est furieux, au bout de trois jours il est enragé ou fou à lier.

Continuez sans vous décourager et huit jours plus tard le bonhomme a donné congé et quinze jours après il est en fuite avec son mobilier, sa belle-mère, sa perruche et tout son fournement.

Si au contraire il a un bail, ou qu'il ne veuille pas ou ne puisse pas s'en aller, il ferme ses fenêtres, ses rideaux, se calfeutre et vous n'avez plus de vue désagréable et seulement un bruit lointain, sourd et très atténué.

Voilà certes une opération simple et peu coûteuse, facile à réaliser et comme je n'ai pas pris de brevet, je la livre pour rien, avec la manière de s'en servir, à tous ceux qui souffrent de voisins par trop gênants. Seulement un bon conseil : autant que possible, il ne faut pas se laisser pincer, car si le monsieur a mauvais caractère, il peut vous renvoyer la pareille, s'il a deviné votre truc et alors c'est un combat épique, homérique, terrible et affolant de rayons lumineux et vous devenez la première victime de votre ex-victime, de votre élève malgré lui, ou s'il est vindicatif et colérique gare à vous ou à lui s'il n'a point songé à faire numéroter ses abatis !

Ceci dit, je passe au moyen de se faire des rentes avec son vieux mobilier et ensuite avec tous ceux que l'on vous confie en garde, avec mission de les vendre avec la forte commission.

Vous commencez par mettre des affiches dans votre quartier, dans les petits établissements inventés par M. de Rambuteau :

« Joli mobilier, tout neuf, à vendre pour rien pour cause de départ immédiat ». Les gogos s'amènent en masse et vous leur racontez d'une voix mouillée de larmes, qu'étant nommé inspecteur général des fermes d'autruches en Afrique, vous êtes obligé de vendre de suite votre mobilier, auquel vous tenez tant, toutes les choses qui vous sont le plus chères, ne pouvant pas les emmener sur les bords du lac Tchad, et vous vendez, vous vendez toujours, vendez cent fois votre mobilier

dans l'année, si ça mord, si le quartier est bon, si vous avez du bagout une vraie *gueule d'empeigne*, comme dit le populo, une vraie et bonne platine, quoi !

Je vous vois d'ici ou plutôt je vous entends me dire :

— Parfaitement, le truc est connu et excellent, mais je ne vois pas du tout comment vous pouvez vendre cent fois votre mobilier ?

— C'est justement parce que vous ne connaissez pas le nouveau truc que je ne vous ai point encore exposé; voilà en quoi il consiste :

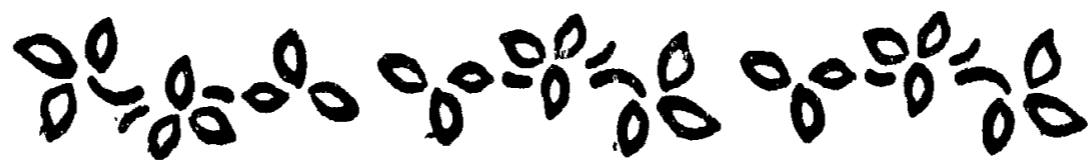
On commence par s'entendre avec des magasins plus ou moins généraux, des garde-meubles, des vendeurs de soit-disant laissés pour compte, des warrants, etc., qui n'ont pour but que d'écouler des mobiliers-camelote-neufs, fabriqués tout exprès pour être repassés au bon bourgeois !

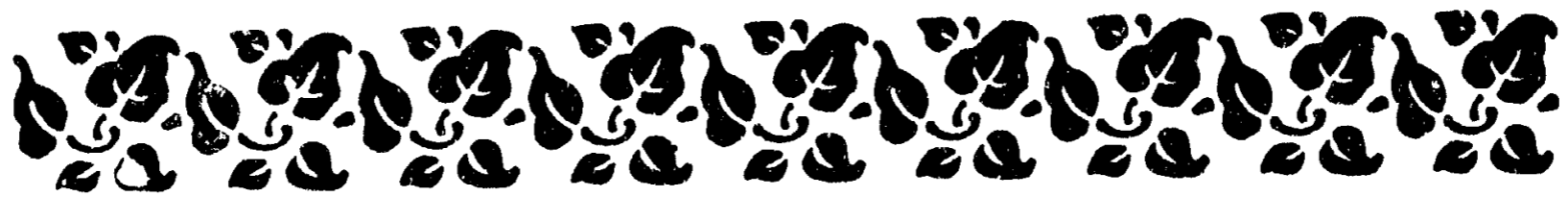
Vous devenez simplement l'agent d'une de ces entreprises soi-disant industrielles, vous touchez la commission et le tour est joué; ça n'est pas plus malin que ça et voilà comment un locataire intelligent à Paris et autres grandes villes peut se faire de jolies rentes en exploitant son appartement. C'est tout le secret des ventes à domicile et des soit disant warrants.

Il est défendu de vendre du neuf pour du vieux à l'Hôtel des Ventes; mais chez vous, il n'y a guère de contrôle possible et puis il faut bien le dire, hélas, la loi n'est faite que pour être tournée et évitée avec élégance par les malins ! N'empê-

che que j'ai tenu à signaler ici ce nouveau métier qui frise de près l'escroquerie, mais que l'on peut exercer facilement en chambre, c'est bien le cas de le dire, et qu'on voit déborder de plus en plus dans Paris.

Comme je ne veux pas poser ici pour le moraliste et que j'aime mieux rire de tout, de peur d'en pleurer, il faut avouer tout de même qu'ils sont ingénieux les gens qui veulent gagner de l'argent quand même et ce qu'il y a vraiment d'amusant dans l'affaire c'est que les acheteurs se figurent précisément, eux aussi, faire une bonne affaire et gagner de l'argent ou du moins en économiser. Mais dans la vie c'est toujours le plus malin qui roule l'autre et là le plus malin c'est le vendeur qui a pour profession de déménager en coup de vent et ne déménage jamais. J'en connais un qui vend ainsi périodiquement son mobilier parce qu'il est nommé pédicure de l'impératrice de Corée et qui a tout bonnement un bail de quinze ans chez son propriétaire ! Elle est bien bonne !





LA BALADE DU BON SERGOT

A MONSIEUR LE PRÉFET DE POLICE

Mon cher Monsieur Lépine,

Pendant que j'étais seul candidat républicain à Alger contre Edouardo Drhumunt, plus connu auprès des dames sous le poétique vocable de Barbe à Poux, en 1898, j'ai eu l'occasion de voir de près votre tranquille courage et de juger de votre sang-froid. C'est pourquoi nous considérant tous deux un peu comme des pompiers qui ont été ensemble au feu, je prends la permission de vous dédier aujourd'hui respectueusement la balade ci-dessous.

Aussi bien il convient parfois de se reposer un peu, de se délasser l'esprit par des travaux plus folichons.

C'est bien le moment, en pleine période d'étreunes, et j'aime à croire que votre petite armée sera la première à rire de ma modeste prose ; voici donc la balade du bon sergot que tout le monde peut allonger à sa guise, et c'est même pour cela que je

l'ai faite en prose et comme le célèbre colonel que je l'intitule :

LE BON SERGOT

Balade sans rimes mais avec beaucoup de raison

I

Un soir, dans la rue Ramey, ah ! mais, un monsieur est assailli par trois malandrins, mais lui malin les met en fuite à coups de poings et crie : à l'assassin en invitant un sergot qui passe à les arrêter avec lui.

— Moi je m'en fous. C'est pas mon affaire. Je suis de la relève !

II

Au Bon-Marché une brave bourgeoise se sent faire son porte-monnaie ; elle se cramponne à son pickt-pocket qui l'entraîne dans la rue, et comme un sergent de ville passe, elle gémit : Arrêtez-le, mon bon monsieur, il m'a *barbotté* mon petit saint-frusquin, le coquin.

— Moi, je suis comme cet ancien député, célèbre mesureur de dentelles. S'il ne vous a barbotté que ça, je m'en fous. Ce n'est pas mon affaire. Je suis de la relève !

III

Dans le Métropolitain, aux gares polies comme Ripolain, un jeune malotru pince le... parfaitement, d'une jolie fille. La mère s'évanouit et en

sortant s'élançe pour expliquer l'épouvantable attentat à un agent de police qui lui paraît envoyé par la Providence.

— Pardon, Médéme, dit l'agent un peu émoussillé, moi je m'en fous. Ce n'est pas du tout mon affaire. Je suis de la relève !

IV

En sortant du Rat-Mort, un bon pochard — c'est son tort — se laisse dépouiller de ses frusques.

— Y n'a pas de caleçon, s'écrie avec horreur un marchand de journaux.

— Y va attraper une fluxion d'estomac, dit un ouvrier compatissant, faut le mener se réchauffer au poste !

— Moi, je m'en contre-fous, dit le bon sergot, ce n'est pas mon affaire. Je suis de la relève !

V

Moralité. — Ne rencontrez jamais, dans la rue, de voleurs, d'assassins, de malandrins ou de propre à rien ; ne vous laissez jamais écraser par un automobile ou par un sapin, car, voyez-vous, autour de vous, vous entendrez toujours l'éternel refrain du bon sergot :

— Moi, je m'en fous. Ce n'est pas mon affaire. Je suis de la relève !

ENVOI

A vous, cher monsieur Lépine, prince des sergents de ville, des gardiens de la paix, des agents

de police, appartenant à la grande famille des sergots, je dédie humblement cette balade. Quelle soit jolie, spirituelle ou non. Moi je m'en f..... Ce n'est pas mon affaire ! Votre nom seul la relève.





LES CROISADES ET LES APACHES

LA VIE DES HONNÊTES CITOYENS EN DANGER. — UNE
CURIEUSE EXPLICATION HISTORIQUE

Les personnes qui me font l'honneur de me lire, savent que je mène depuis longues années déjà une campagne énergique dans la presse pour demander que l'on veuille bien prendre la peine de nous débarrasser des apaches, cambrioleurs, voleurs et autres assassins, en se décidant enfin à appliquer la loi tutélaire de la relégation, seul moyen pratique de sauver la société en péril. Aussi bien c'est dans l'intérêt même de ces honorables chevaliers de la pince-monseigneur et du surin, car à peine sortis de prison, en admettant qu'ils veuillent chercher du travail, personne ne voudrait les employer et fatalement ces condamnés vont incessamment grossir l'armée du crime, tandis que si on les établissait dans le cœur de l'Afrique, dans le Haut Oubanghi ou la Haute Sangha, ou sur les rives du lac Tchad, il faudrait bien qu'ils travaillent pour manger. Et puis le sentiment de la propriété est encore le seul assez puissant au cœur de l'homme pour pouvoir arriver à le régénérer !

Tous les jours la presse est remplie de notes dans le genre de la suivante et il est vraiment temps pour notre sécurité personnelle, pour le bon renom de la France, dans notre propre intérêt,



si nous ne voulons pas éloigner les étrangers à jamais des bords fleuris de la Seine, que cet état de choses cesse au plus vite.

Ceci dit, lisez un peu cette note entre mille du même acabit :

« Depuis plusieurs mois, le quartier du Fau-

bourg-Montmartre est devenu un véritable repaire de rôdeurs et de gens sans aveu.

« Nous nous sommes, du reste, déjà fait l'écho des plaintes que ne cessent de formuler les habitants de ce quartier qui, malgré sa situation centrale, n'est pas beaucoup plus sûr, à certaines heures, que les quartiers les plus excentriques.

« A la suite de ces plaintes, de plus en plus pressantes et de plus en plus nombreuses, une rafle a pourtant été opérée la nuit dernière, dans le Faubourg.

« Douze individus ont été mis en état d'arrestation et envoyés au dépôt.

« C'est quelque chose, mais c'est peu, si l'on songe au nombre de filles et de vagabonds qui fourmillent dans le quartier.

« Si l'on veut épurer réellement et rendre aux habitants et surtout aux commerçants du faubourg Montmartre toute leur tranquillité, il faut recourir à des mesures plus énergiques, car les moyens de répression dont disposent le commissaire de police du quartier et l'officier de paix de l'arrondissement sont insuffisants.

« Il faut aussi que le parquet ne montre pas à l'égard des individus arrêtés, cet excès de mansuétude dont il use trop souvent, en relâchant, aussitôt que pris, les gens sans aveu qu'on lui envoie.

« Il est absolument intolérable que, dans une grande artère voisine des boulevards, on ne puisse, passé minuit, circuler librement sans risquer d'é-

tre grossièrement insulté, parfois dévalisé, quelquefois pis encore.

« Un premier pas a été fait; il ne faut pas s'arrêter là : si douze individus ont été arrêtés, on peut dire, sans être taxé d'exagération, qu'il en reste encore des centaines sur la qualité desquelles la police ne peut pas se faire illusion ».

Ab uno disce omnes! Et comme j'en parlais avec un magistrat des plus distingués et très avisé qui avait débuté lui-même dans un parquet de province, alors que mon père appartenait à la magistrature, il me répondait :

--- Mais certainement, vous avez raison; c'était déjà dans les idées de monsieur votre père autrefois. Mais que voulez-vous, on n'a pas de crédit.

— Comment l'on n'a pas de crédit! Mais ça coûterait infiniment moins de transporter les récidivistes en Afrique que de les nourrir dans les prisons et que de leur laisser chaque jour accomplir de nouveaux crimes.

Et puis enfin il me semble que la question est mûre et que cette idée n'est pas précisément nouvelle...

— Comment nouvelle? Mais, cher ami, vous avez si raison, que vous pouvez dire que cette idée de la relégation, de la transportation est vieille comme le monde, qu'elle a toujours constitué une des plus graves préoccupations des gouvernements et sans vouloir remonter aux Romains, tout en restant chez nous, en France, il me semble que nous en sommes un exemple mémorable.

— Comment celà ?

— Mais dans les Croisades ~~tout~~ simplement, dans les huit fameuses Croisades historiques. De même que les fameuses guerres de la Réforme, de la *réformation*, comme l'on dit aujourd'hui, n'ont jamais été que des guerres purement politiques, où la religion n'était qu'un prétexte, ce qui est surabondamment démontré aujourd'hui, de même les Croisades n'ont jamais été des guerres religieuses, comme un vain peuple s'obstine à le penser.

— Vous commencez à m'intéresser.

— Mais c'est clair, comme dit l'autre. Vous pensez bien que Godefroy de Bouillon — voyez Duval — Louis VII le Jeune et Conrad III, empereur d'Allemagne, Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion, Baudouin, comte de Flandre et Boniface de Montferrat, Jean de Brienne, Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, — pas le corsaire turc, — aussi bien que Saint Louis en Egypte et à Tunis, se moquaient un peu de la Palestine et des Lieux Saints comme un poisson d'une pomme, ou comme une baleine d'un faux col !

De même que la fameuse croisade contre les Albigeois de Jean de Montfort était purement politique et n'avait aucun prétexte religieux, de même les Croisades en Palestine et autres lieux n'avaient qu'un but dans l'esprit des souverains d'alors : assurer la paix et la tranquillité du royaume ou de l'empire, en organisant, sous le

nom de Croisades, un vaste et permanent service de relégation.

— Mais c'est toute une révélation ce que vous dites là.

— Pardon, pas de bêtise, ce n'est pas une révélation, mais simplement une constatation historique, rien de plus, rien de moins.

Vous savez bien que les routes de France et d'Allemagne, à ces époques lointaines, de 1096 à 1270, mettons en chiffres ronds, de l'an 1000 à 1300, étaient rien moins que sûres.

Quels qu'aient été leur nom et l'époque, les jacques, les maillotins, les mauvais garçons, les malandrins, les ribauds, les spadassins, les traîneurs de colichemarde, les dépendeurs d'andouilles et autres, en perpétuelle vadrouille, mettaient à mal les pauvres paysans attachés à la glèbe et jusqu'aux artisans des cités, les ancêtres de ceux qui devaient devenir plus tard des bourgeois !

Et c'est pour les expulser, les déporter et les exporter autant que possible, que les rois de France qui n'étaient pas toujours des imbéciles, avaient créé en leur faveur un vaste et permanent système de relégation, connu dans l'histoire qui aime à créer des légendes, sous le nom de Croisades.

Il fallait bien que les rois se servissent des moyens qu'ils avaient alors sous la main et c'est la religion qui leur servait de prétexte. N'ayant ni force de police, ni gros budget, il fallait bien

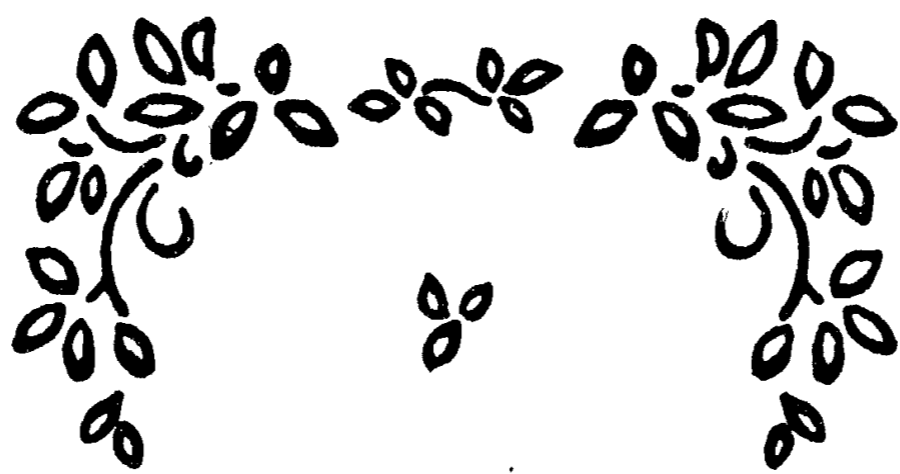
qu'ils se montrassent ingénieux et voilà comment avec la formidable rocambole des Croisades, ils sont arrivés à débarrasser, pendant des siècles, le sol de la douce France, de la présence des apaches de l'époque. Etes-vous convaincu maintenant ?

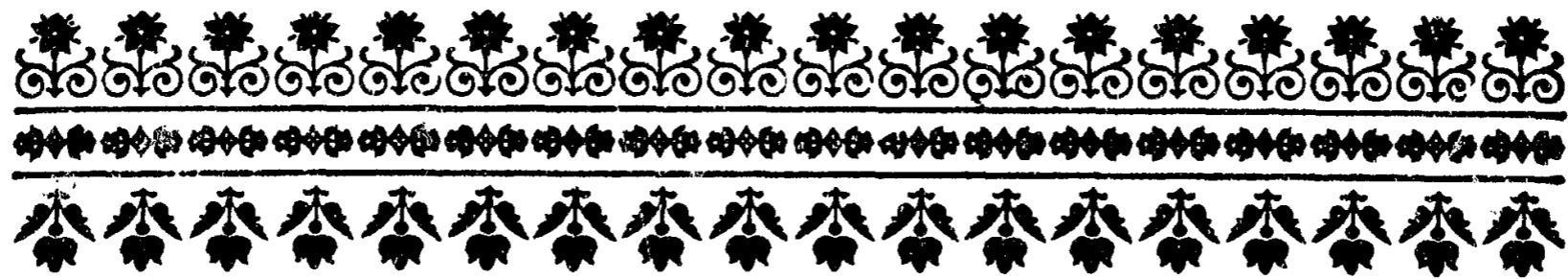
— Tout à fait; mais comme nous n'avons plus les Croisades sous la main, il faut bien que nous trouvions autre chose. Aujourd'hui nous avons la relégation dans nos colonies lointaines ou désertes qui manquent de bras encore plus que la Vénus de Milo et il est temps d'y expédier en masse nos apaches, cambrioleurs et autres récidivistes.

— Je n'y contredis pas, mais alors que feraient la magistrature et la police qui perdraient du coup toute leur clientèle ?

— Vous avez dit le mot de la situation !

— Pourquoi manquer de franchise ?





LA MUSIQUE A DOMICILE

VASTE PHONOGRAPHE CENTRAL A PARIS. — CHANTS, MONOLOGUES, MUSIQUE EN TOUS GENRES A DOMICILE. — MOYEN DE CHARMER LES REPAS ET LES SOIRÉES. — TARIF RAISONNABLE. — AUDITIONS PUBLIQUES ET GRATUITES SUR LES PLACES PUBLIQUES ET LES SQUARES. — SUPPRESSION DES MUSIQUES MILITAIRES.

Lettre ouverte à M. Simyan

Mon cher sous-secrétaire d'Etat,

L'un et l'autre nous nous sommes souvent occupés de ce bon Saint-Antoine de Padoue — pas de la même manière — et c'est ce qui m'incite aujourd'hui à m'adresser directement à vous pour vous exposer un projet dont je me crois l'inventeur et qui aurait du moins pour mérite d'équilibrer en partie le budget de l'Etat en créant de nouvelles et importantes ressources.

Rien, en effet, dans l'état actuel de la science, ne serait plus facile que de créer à l'administration centrale des Postes ou dans un palais neuf spécial *ad hoc* qui serait le *palais de la Musique*,

comme l'administration centrale des téléphones, — Gutenberg est le *palais de la Pensée*, comme je l'ai écrit dans mon *Berceau*, — un vaste et puissant phonographe central, capable de desservir tout à la fois, tous les particuliers et tous les établissements publics et squares de Paris où l'on jugerait à propos de faire l'éducation artistique du peuple en lui donnant de la musique, du chant et des monologues aux oreilles bien entendu — et à l'œil par-dessus le marché — oh beauté de notre langue imaginée et argotique !

Comme pour le téléphone, vous pourriez faire payer un abonnement avec des prix gradués et relativement bon marché et de la sorte votre administration des Postes et Télégraphes, des Téléphones, des Phonographes, etc., aurait immédiatement la moitié au moins des citoyens parisiens comme abonnés.

Pour avoir les auditions pendant les repas, par exemple, ce serait 100 francs par an. Quand on y joindrait les soirées, ce serait 200 francs et enfin ceux qui ne pourraient pas dormir sans cela et en voudraient nuit et jour, devraient payer 400 francs par an.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble qu'au bout d'un an à peu près tout Paris et toute la banlieue seraient abonnés, ce qui ferait rentrer un nombre respectable de millions dans les caisses de l'Etat.

Naturellement, tout comme pour les téléphones, vous étendriez les installations d'abord à toutes

les grandes villes de France, ensuite à tous les réseaux.

Il ne vous serait pas difficile, avec un budget relativement restreint, modeste et raisonnable, d'assurer le service par une double équipe, pour les repos nécessaires, de chanteurs, de diseurs, d'artistes des deux sexes, fonctionnaires à demeure de votre administration et fonctionnaires de grand talent.

Enfin vous pourriez facilement par l'entremise de votre collègue de l'Instruction publique qui est en même temps le ministre des Beaux-Arts, obtenir des théâtres subventionnés, Opéra, Opéra-Comique, théâtre Français et Odéon, qu'ils fassent entendre leurs grands artistes, leurs étoiles tous les vendredis, par exemple, à seule fin de flatter un peu les gens chics et les snobs et tous les dimanches pour le vrai peuple, pour tous les amateurs sincères de musique.

Naturellement on donnerait à ces grands artistes, de bons cachets et les palmes académiques, ce qui serait bien largement couvert ou plutôt ne paraîtrait qu'une goutte d'eau comparée aux millions nombreux que procureraient les abonnements demain à Paris et après-demain dans toute la France, ne vous y trompez pas.

Quand au fonctionnement public et gratuit du grand phonographe central dans les établissements publics, dans les jardins et les squares, dans les bois de Boulogne et de Vincennes à des endroits déterminés et abrités pour les nourrices, les bonnes

d'enfants et même les mères de famille et les promeneurs, il n'est pas besoin d'insister, n'est-ce pas, mon cher sous-secrétaire d'Etat, sur les conséquences aussi variées qu'heureuses, sur les résultats aussi féconds que moralisateurs qui en découleraient immédiatement.

Ce serait en partie la disparition de l'alcoolisme, car, lorsque l'on est sous le charme enchanteur de la musique on ne pense pas à boire, *car quand*, comme aurait dit Victor Hugo, on écoute une mélodie enjôleuse, on oublie l'heure de l'apéritif !...

Et puis, cela déterminerait des vocations nouvelles chez ce peuple si artiste, chez ces enfants et bientôt, de la sorte, nous ne tarderions pas à être le premier peuple de compositeurs d'Europe, ce qui, j'en suis persuadé, sur un homme de caractère comme vous, est certainement destiné à faire une grande impression !

Je n'insiste pas sur de pareils avantages moraux, car je sens l'émotion me gagner et vous ne pourriez pas y échapper vous-même.

Mais à côté de ces deux énormes avantages : équilibre, en partie du moins, du budget et régénération morale de la nation, il y aurait encore une foule d'autres conséquences heureuses que je ne puis, hélas, qu'indiquer ici d'un mot, faute de place.

C'est ainsi que les batailles, les bagarres et les coups deviendraient à peu près inconnus, étant donné que la musique adoucit les mœurs, comme

chacun sait et que les sergents de ville, n'ayant plus rien à faire, ne tarderaient pas à engraisser scandaleusement.

Enfin, vu que le rire est le propre de l'homme, en choisissant des monologues tout à fait spirituels et amusants — ce qui ne serait pas facile à la vérité — on pourrait voir dans l'installation du Phonographe central un moyen puissant de thérapeutique, aussi gratuit qu'agréable, contre toutes les neurasthénies contemporaines.

Il est vrai que les apothicaires ne seraient pas contents; mais, que voulez-vous, il y a un vieux proverbe qui dit que l'on ne peut pas faire plaisir à tout le monde et à son père.

Mais ce n'est pas tout; de la sorte et *ipso facto*, toutes les musiques militaires seraient supprimées et ce seraient autant de jeunes gens rendus à la vie civile, dont la caserne ne ferait pas d'avariés et qui n'auraient pas besoin d'y rester, puisqu'ils ne sont soldats que de nom.

Voilà, *grosso modo*, mon cher Monsieur Simyan, quels sont les nombreux et immenses avantages que vous pourriez retirer de la création d'un phonographe central dans toutes les grandes villes de France, pour commencer.

Sur ce, veuillez me croire toujours, mon cher sous-secrétaire d'Etat, votre bien dévoué.





UN DIPLOMATE ET UN BIBLIOMANE

PROFESSIONS ET GOUTS BIZARRES. — SOUVENIRS
PERSONNELS

Dernièrement, la *Correspondance*, qui finit de publier le journal inédit du baron de Hubner qui fut ambassadeur d'Autriche à Paris sous Napoléon III, arrivait à ce passage bien curieux de l'emploi d'une journée de l'infortuné diplomate :

« Arrivée vers sept heures du soir, à Fontainebleau. Dîner de quatre-vingt couverts dans la galerie Henri II. Au café, conversation avec l'empereur sur les affaires d'Orient. Bal : je l'ouvre avec l'impératrice. C'est sa fête; l'empereur nous distribue des bouquets que nous lui offrons. Drouyn de Lhuys me prend à part et me prie de tenir pour communication officielle ce que m'a dit son maître. Je couche dans la galerie des Cerfs, sous la plaque de Monaldeschi. Le lendemain, chasse, déjeuner; causerie avec l'impératrice, qui me parle de tout, et de l'Orient, avec une vivacité andalouse; promenade en voiture, dîner, curée, bal intime aux sons d'un orgue de Barbarie que meuvent alternativement le chambellan Bacciocchi et le

général Rolin : « Je ne veux pas de musiciens, a déclaré l'empereur; ils racontent ce qu'ils ont vu et ce qu'ils n'ont pas vu. » L'impératrice laisse tomber son éventail; je me précipite. « Non, dit le souverain, ne faites pas de peine à ce jeune homme qui veut être galant. » Ce jeune homme, mince, fluet, au visage éteint et momifié, a fait le portrait de Marie-Antoinette; c'est le peintre Isabey; il a quatre-vingt-dix ans. On fait tourner une table; le guéridon « trouve la compagnie choisie, mais bruyante »; on le fait faire. Charade. Le mot est *musard*; l'impératrice figure une *Muse*; le peintre Gudin vend des bonbons et on lui donne des *arrhes*. La grande-duchesse de Bade se montre scandalisée. Elle suffoque quand l'empereur et l'impératrice dansent la Boulangère, toujours aux sons de l'orgue de Barbarie. Je danse avec la princesse Mathilde. Passé minuit, Drouyn de Lhuys me relance sous la plaque de Monaldeschi; nous reparlons de l'Orient. Je suis rompu. Quel rude métier que celui de diplomate ! »

Tout cela est fort bien dit, mais ce qu'il est intéressant de savoir, c'est que le baron de Hubner était non seulement un diplomate bien avisé et très spirituel, mais encore un écrivain et un globe-trotter d'un véritable mérite. Lorsqu'il prit sa retraite de diplomate, septuagénaire et alors que l'on songe en général au repos, il se mit à faire le tour du monde et à publier, à son retour, plusieurs gros volumes sur ses voyages. Il faut avouer que ce n'est point banal. Je me souviens qu'il en a pu-

blié de fort remarquables sur l'hégémonie anglaise à travers le monde — les premiers sur cette grave question, je crois — et que j'ai dévoré avec le plus vif intérêt lorsqu'il me fit l'honneur de me les offrir.

Si j'ai bonne mémoire, sa fille était mariée en Irlande ou en Ecosse et avait elle-même, voilà bien plus de vingt-cinq ans, trois toutes jeunes filles de seize à dix-huit ans, qui étaient tout à fait simples, charmantes comme leur mère et leur grand-père, et qui avaient su accumuler sur leurs têtes, toutes les beautés et les blancheurs diaphanes de la verte Erin et de la blonde Germanie.

C'est ainsi qu'à cette époque déjà lointaine, je passai une saison délicieuse avec la famille de Hubner à Luz-Saint-Sauveur, au milieu des montagnes des Pyrénées, et ce n'est pas sans un certain sentiment de mélancolie que je me rappelle ces souvenirs, car s'ils sont restés charmants ils me disent aussi que j'ai doublé la cinquantaine depuis longtemps et que les petites filles du baron de Hubner que j'ai perdues de vue, doivent être maintenant elles-mêmes de bonnes mères de famille, ayant dépassé la quarantaine !

Mais à quoi bon gémir ? C'est la vie, et je suis certain qu'elles sont toujours restées bonnes et charmantes.

Le baron de Hubner m'honorait de son amitié, à la fin de sa vie, parce que la même passion géographique nous avait rapprochés.

Et puis, je suis d'autant plus heureux de saluer

ici sa mémoire au passage, que c'était un homme d'esprit, de talent et de cœur, et qui aimait beaucoup et sincèrement la France.

Et, maintenant, j'arrive à mon bibliomane moins intéressant et dont le *Temps* a parlé dans le temps; sans jeu de mots, il s'agit du monsieur qui, depuis des éternités, recherche et collectionne avec une profonde activité et une voracité de caïman, toutes les pièces de théâtre.

Autrefois, il composa des partitions assez spirituelles pour les Variétés et les Bouffes. Il ne s'occupe plus que d'accumuler les brochures théâtrales.

Il en possède cent dix mille environ. Mais comme son appartement de la rue Auber ne les pourrait contenir, il a aménagé à leur usage un vaste local rue Clauzel. Ainsi qu'un homme, ardemment épris, met dans ses meubles celle qu'il aime, ainsi M. D... se glisse, furtif, sous la porte cochère, grimpe ses deux étages, s'insinue dans le temple, s'y verrouille, et y éprouve, je suppose, des joies ineffables.

Pourtant, un soir de cet hiver, il en sortit les cheveux hérissés, les yeux hagards, en proie à une violente colère. Il interrogea la concierge qui tremblait de tous ses membres :

— Un voleur s'est introduit auprès d'elles !

— « Elles » c'étaient les pièces, les brochures, ses amours.

— Mais, monsieur, je vous jure...

— Ne jurez pas ! Il me manque toutes les revues

de fin d'année de 1847 à 1852. Perte irréparable !
Que vais-je devenir !

Il s'en alla, désolé. Deux heures plus tard, il réapparaissait, escorté d'un menuisier, d'un serrurier. Pendant trois jours entiers, la scie grinça dans la garçonnière de la rue Clauzel ; on voyait, derrière les vitres, rougeoyer des feux de forge. On eut enfin l'explication de ces phénomènes. M. D... avait fait établir pour ses volumes des caisses de chêne massif, rivées au mur, où il les enfermait par paquets de vingt et qu'il avait scellées comme autant de cercueils, en y faisant couler du plomb liquide.

A présent, M. D... a recouvré le repos. Il ne craint plus les larrons. Et il continue d'empiler dans sa nécropole les revues de fin d'année, les joyeux vaudevilles et les mélos de l'époque romantique. L'activité qu'il déploie entretient sur ses joues les couleurs de la santé. Il vient d'entamer son cent onzième mille. Le roi n'est pas son cousin.

Cette fois mes souvenirs personnels ne sont pas compliqués, mais ils sont amusants ; à la lecture de cette note, je m'empresse de lui porter rue Clauzel mon unique pièce de théâtre, une simple traduction du baron de Holberg, l'*Affairé*. Mais le concierge me dit :

— M. D... n'habite pas ici, mais bien rue Auber n°... ; je m'y précipitai, ma pièce fut reçue avec joie, mais je ne puis visiter la fameuse collection. Le propriétaire avait évidemment peur

que je n'aie été suivi et filé moi-même par une bande de cambrioleurs !

Et voilà comment je n'ai pas le bonheur de connaître cette collection unique au monde, qui enfonce celle du Théâtre Français et surtout celle de feu Verteuil qui fut aussi un de mes amis et à qui j'avais remis fidèlement pendant un quart de siècle, tous les ouvrages de mon père et les miens, au fur et à mesure qu'ils paraissaient, pour me conformer à la tradition des gens de lettres envers le secrétaire de la Comédie-Française et aussi, et surtout pour faire plaisir à cet excellent homme...

Et voilà comment, en compensation, j'ai le grand honneur d'y figurer, dans ces collections, avec mon unique pièce, une simple... mais je l'ai déjà dit plus haut !





L'APOTHEOSE

DÉCOUVERTE D'UNE NOUVELLE ÉTOILE. — SA CONSÉCRATION OFFICIELLE. — LA RELIGION DE L'AVENIR.

Lettre ouverte à M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts

Mon cher Ministre,

Si je prends la liberté grande de m'adresser ainsi directement à vous, c'est parce que je pense que vous êtes le seul homme, de par vos fonctions officielles, en situation de satisfaire les nombreux citoyens des deux mondes dont je ne suis, en ce moment, que le très modeste porte-parole.

Vous êtes Ministre des Beaux-Arts, donc c'est à vous à nous rendre le petit service suivant.

Ceci dit, j'entre en matière.

Vous n'ignorez point de quel éclat radieux et incomparable la divine Sarah Bernhardt a couvert

la France depuis quarante et quelques années et comment son incommensurable talent a presque eu la puissance de nous faire oublier nos malheurs.

Vous savez comment on a déjà demandé la croix pour elle et comment notre aimable et distingué confrère Henri Bauër a demandé l'institution d'une fête nationale en son honneur.

Non, vous n'ignorez point tout cela, et en ce moment, à propos d'une fête artistique organisée en son honneur, les journaux renferment tous les jours des notes dans le goût de celles-ci, par exemple :

« Sur le désir exprimé par M^{me} Sarah Bernhardt, la fête artistique organisée en l'honneur de la grande tragédienne n'aura lieu qu'après la première représentation de *Lorenzaccio*. »

Eh bien, tout cela est insuffisant, piètre et misérable, et me fait l'effet d'une injure à cette femme d'élite qui, certainement, n'a pas eu sa pareille depuis Cléopâtre et Sémiramis.

Donc, au nom des 953, vous entendez bien : *neuf cent cinquante-trois* citoyens des cinq parties du monde — sans compter les pôles — je viens vous supplier de bien vouloir déposer le projet de loi suivant sur le bureau de la Chambre, car vous ne pouvez pas refuser votre appui à une manifestation aussi imposante :

Article Premier. — Par faveur spéciale et comme bien faible reconnaissance du peuple français, Madame Sarah Bernhardt est nommée Grand' Croix de la Légion d'honneur.

Art. 2. — Les Palmes Académiques, la Médaille Militaire, pour avoir souvent affronté avec courage le feu... de la rampe, le Poireau, les Croix coloniales, la Médaille de marchande des quatre-saisons, etc., lui sont donnés par-dessus le marché, car on ne saurait pas lésiner avec un pareil génie !

Art. 3. — Madame Sarah Bernhardt fait de droit partie des cinq Académies, de la Française comme écrivain, des Sciences comme aéronaute, des Beaux-Arts comme peintre et sculpteur, des Sciences morales... naturellement, de Médecine... de Droit, etc.

Art. 4. — A dater de ce jour, une fête nationale est instituée en l'honneur de Madame Sarah Bernhardt; elle sera célébrée le même jour que celle de Jeanne-d'Arc et prendra le nom de fête des deux pucelles... honoraires !

Art. 5. — Madame Sarah Bernhardt est nommée ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de la jeune petite grande duchesse de Russie, pour lui porter les hommages et les compliments de toutes les nourrices de France, et plus particulièrement de la nourrice de M. Barthou, notre sympathique ministre des Travaux Publics !

Art. 6. — Le Panthéon, désaffecté depuis si longtemps, est rouvert au culte pour la célébration de la nouvelle religion et la statue en or massif de Sarah, enrichie de diamants et de pierres précieuses, est placée au fond de l'édifice,

bien en vue sur le maître-autel, pour être adorée de tous les fidèles.

Art. 7. — MM. Coquelin aîné et Bauër sont nommés grands pontifes du nouveau culte et chargés d'officier; M. Jean Coquelin est nommé enfant de chœur.

Art. 8. — Comme tout le monde connaît le surmenage intellectuel effrayant de la grande artiste et que l'on sait qu'elle a besoin d'un repos relatif et d'un climat clément en hiver, elle est nommée inspectrice générale des champs de violettes municipaux à Nice, Cannes et Menton, sur la côte d'azur.

Art. 9. — L'Avenue de l'Opéra s'appellera à l'avenir : *avenue Sarah-Bernhardt* et la basilique de Montmartre sera dénommée église du Sacré-C...œur de Sarah.

Art. 10. — Toutes les villes et communes de France sont instamment priées de donner le nom de l'illustre tragédienne à la principale voie de leur cité ou agglomération.

Art. 11. — La céleste Sarah n'entrera jamais en scène, sans que la place de Paris ait été avertie de manière à faire tirer 101 coups de canon à son entrée et 101 coups à sa sortie.

Art. 12. — Madame Sarah Bernhardt sera, après sa mort, enterrée aux Invalides, à côté de Napoléon, dans un tombeau spécial, tout en marbre blanc entouré de guirlandes de violettes en bronze ciselé — la fleur qu'elle a le plus aimée au monde !

Voilà, mon cher Ministre, le minimum de ce que la France en délire peut et doit réaliser pour la femme qui a fait d'elle la première nation du monde, en daignant naître sur son territoire.

Un dernier détail qui a bien son importance : ses 153 admirateurs voudraient bien que l'on mît sur son tombeau : *A la grande femme, la Patrie reconnaissante !*

Avouez que ce n'est là qu'un juste hommage à rendre à celle qui la première a su reculer les bornes mêmes de la grandeur humaine.

Si je ne craignais d'abuser, mon cher Ministre, je vous avouerais que ses 53 admirateurs vous seraient très reconnaissants si vous vouliez bien obtenir de M. le Préfet de la Seine que l'on fasse toujours dresser des arcs de triomphe et étendre des tapis d'Aubusson sous les pas de ses chevaux, toutes les fois qu'elle daigne sortir.

Enfin, mon cher Ministre, je sens bien que j'abuse, mais laissez-moi vous dire, au nom des 3 admirateurs de Madame Sarah Bernhardt, que vous seriez bien aimable d'obtenir de M. le Préfet de Police qu'il veuille bien mettre toujours une escorte d'honneur à sa disposition toutes les fois qu'elle daigne quitter son hôtel. Lorsqu'elle part en province, cette garde d'honneur devrait naturellement être remplacée par un régiment d'honneur et trois batteries d'artillerie de campagne — en vieillissant, la grande tragédienne n'aime plus la grosse artillerie !

Avouez, mon cher Ministre, que les admirateurs

de cette femme aussi illustre que modeste ne vous demandent pas beaucoup et qu'ils comptent que vous voudrez bien interrompre un instant la discussion du budget pour déposer ce projet de loi, tout à fait national et véritablement urgent entre tous.

Je suis, mon cher Ministre, etc...





LA POLICE MODELE DE DEMAIN

LES PROJETS DE M. LÉPINE. — LA SPÉCIALISATION
DES ATTRIBUTIONS DES AGENTS. — LE NOMBRE,
LA QUANTITÉ, LA VARIÉTÉ.

Depuis quelque temps, les journaux sont remplis tous les jours de notes dans le goût des suivantes, par exemple :

« Hier un filou dérobait une bicyclette sous une porte cochère et s'apprêtait à s'enfuir lorsque deux acrobates engagés dans un cirque parisien et qui, du deuxième étage de la maison d'en face, l'avaient aperçu, descendirent rapidement le long de la façade en s'aidant des balcons et des corniches et sautèrent — il n'y a pas d'autre mot — sur le voleur stupéfait.

« Comment M. Lépine, qui aime les innovations et qui a inventé les agents cyclistes et les chiens plongeurs, n'a-t-il pas encore songé à créer une brigade de gymnastes qui iraient cueillir sur les toits les cambrioleurs qui s'y réfugient parfois et auxquels ses agents donnent inutilement la chasse? Cela vaudrait mieux que de passer les Parisiens à tabac ».

« Un journal parisien raconte que le préfet de police, désireux de doter Paris de bons chiens sauveteurs, a fait naître un produit d'un terre-neuve et d'un chien esquimau. Ce croisement a produit un beau toutou au poil noir, qui tient naturellement de son père et de sa mère, et que l'on a baptisé Roland. On compte que Roland deviendra un bon plongeur. Souhaitons-le, pour la gloire de M. Lépine et le bien des personnes qui tombent accidentellement dans l'eau. »

D'un autre côté, mes lecteurs se souviennent de la ténacité et je dirai même de l'âpreté, étant très convaincu d'avoir raison, avec lesquelles j'ai demandé la création pour nos grands égouts collecteurs, — prière au typo de ne pas mettre collectionneur, ce qui en somme serait toujours la même chose — de brigades de hiboux ou chats-huants, concurremment avec les brigades de chiens-terriers.

Si je le demande, ce n'est pas parce que je trouve cela plus chouette, mais simplement parce que je sais que c'est encore le meilleur moyen et le plus puissant de détruire les rats qui sont maintenant un véritable danger pour les grandes villes en général et pour Paris en particulier.

J'ai également demandé la création d'escouades d'urubus, comme au Pérou, pour achever de nettoyer nos rues après l'enlèvement des ordures le matin.

Enfin, j'ai demandé aussi énergiquement la création d'agents aéronautes, car il est bien cer-

tain qu'ils vont devenir tout à fait indispensables le jour où nous aurons les ballons dirigeables, quand ce ne serait que pour arrêter les caissiers infidèles qui voudraient se rendre trop vite en Belgique et brûler la politesse à leurs créanciers, quoique ce soit encore mieux que de leur brûler la cervelle et pour pincer au détour les femmes infidèles qui voudraient simplement jouer la fille de l'air en compagnie d'un sigisbée plus ou moins intéressant ou intéressé.

J'en tiens donc également beaucoup pour mes agents aéronautes, et comme vous le voyez, nous voilà déjà bien loin du modeste et unique type du sergent de ville de l'Empire ou du gardien de la paix de la République qui, pour le gamin de Paris, restera toujours le sergot, pour le voleur le quart d'œil, pour les filles le flic, et pour tout l'ensemble des cambrioleurs et des apaches le représentant de la Rousse qui vous envoie toujours coucher à la Tour Pointue, laquelle heureusement a survécu à la rue de Jérusalem.

Mais tâchons de récapituler ce que nous avons déjà ou allons avoir comme brigades spéciales d'agents, ce qui par ce temps de vapeur et d'électricité est autant dire la même chose.

Pour l'intelligence de mon sujet, nous allons les diviser en deux grandes classes, d'abord celle des homidiens de la famille des primates et ensuite celle des animaux en général, subdivisée forcément elle-même en bipèdes et quadrupèdes.

Donc parmi les premiers dans la catégorie des

homidiens, sauf erreur ou omission, nous trouvons :

- Le gardien de la paix, type classique;
- L'agent des mœurs, type repoussant;
- L'agent plongeur;
- L'agent cycliste;
- L'agent aéronaute;
- L'agent gymnaste;
- L'agent indicateur;
- L'agent secret;
- L'agent qui file, voyez filature;
- L'agent des théâtres;
- L'agent de rechange (ne pas confondre avec l'agent de change);
- L'agent de police (commissariat);
- L'agent voyeur, ne pas confondre avec l'agent-voyer; etc., etc., etc..

Dans la catégorie de la faune qu'il s'agisse de bipèdes ou de quadrupèdes le nombre des brigades sera forcément plus restreint et plus modeste.

Cependant dans la première subdivision des bipèdes, nous pourrions citer les brigades des hiboux ou chats-huants pour la destruction des rats dans les égouts; des urubus pour l'assainissement des rues;

Des pigeons voyageurs pour le port des dépêches, etc.

Et dans la deuxième subdivision des quadrupèdes : les brigades des chiens terriers pour détruire les rats dans les égouts concurremment avec les hiboux.

De chiens sauveteurs sur la Seine, le canal Saint-Martin etc.

De chiens douaniers ou mieux gabelous à l'octroi des fortifications pour dépister les fraudeurs ;

De chiens de faïence au musée de céramique de Cluny ou de Sèvres ;

De chats aux halles, au port aux vins, etc., pour détruire les rats et les souris, avec sur leur budget, inscrit du mou, ce qui n'est pas laid pour des chats et en fait de véritables fonctionnaires.

Du reste, je reviendrai sur ces brigades des halles et du port aux vins, car la chose est assez curieuse et mérite d'être mieux traitée.

Et qu'il s'agisse des hommes ou des bêtes, j'en oublie certainement beaucoup et des meilleurs, mais j'ai voulu simplement démontrer aujourd'hui combien sont véritablement compliqués les rouages de la police dans nos vieilles civilisations et encore j'ai laissé intentionnellement de côté les agents provocateurs s'il y en a, ceux du cabinet noir aux postes, etc., car je n'aime pas à m'occuper des vilaines choses et j'aime mieux les ignorer.

Mais comme j'allais interviewer le préfet de police sur tous ces rouages compliqués d'hier ou ses projets de demain, il me répondit fort aimablement :

Mais certainement, je suis pour la spécialisation des facultés chez l'individu, chez les hommes et chez les animaux et je les emploie pour les besoins de mon service où je les trouve.

Et puis avec les progrès de la science est-ce que

l'on n'arrive pas forcément à la spécialisation dans la police aussi bien que dans la chimie, par exemple.

Et tenez lisez cette petite note qui vient de faire le tour de la presse :

« M. Ganckler, directeur des antiquités, vient de retrouver à Carthage un théâtre romain, celui-là même où Apulée a fait ses conférences. Il avait été très probablement construit au début du second siècle de notre ère.

« Les fouilles qui ont été faites ont permis de constater qu'il existe tout entier, enseveli sous une couche de terre de huit mètres d'épaisseur, et qu'il est de dimensions colossales. On découvre déjà actuellement toute la décoration architecturale de la scène, chapiteaux et corniches. On espère trouver des statues et des œuvres d'art, et on a déjà mis à jour un très beau camée ovale sur agate, représentant la tête de Pallas-Athéné et une statue colossale d'Apollon.

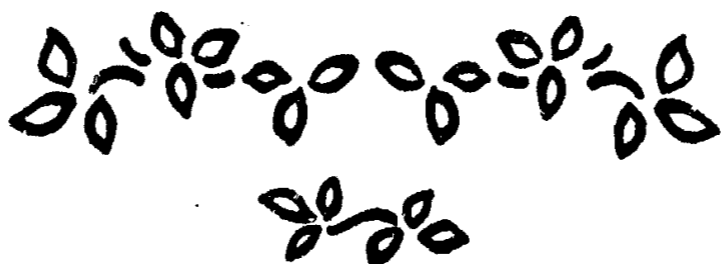
« De même, dans deux ou trois mille ans d'ici, des savants thibétains ou yankees découvriront à Paris les ruines de l'Opéra ou de l'Odéon ».

Ça ne vous dit rien, eh bien mon cher ami, je vais faire faire des bas-reliefs impérissables en bronze, représentant toutes mes brigades d'hommes et d'animaux et même de femmes, car je veux en avoir aussi. Je vais les faire placer dans le métropolitain, les grands égouts et les catacombes, de manière, en effet, à ce que l'on puisse les retrouver même dans cinq, dans dix mille ans.

L'empereur d'Allemagne s'est bien fait portraicturer à la porte de la cathédrale de Metz, moi je vous ferai portraicturer comme le grand maître de la brigade des hiboux, dont vous êtes l'inventeur et je vous ferai de la sorte passer à la postérité la plus reculée.

Je remerciai le préfet de police et j'avoue que je sortis tout guilleret en fredonnant : *Viens poupoule !* tant cette perspective me parut séduisante ; cependant j'aime encore mieux être vivant et nous avons toujours le temps d'y arriver, il me semble !

Depuis cette conversation, M. Clemenceau a abdiqué toute autorité dans les mains de M. Lépine ; les brigades mobiles ont été créées pour circuler à travers la France ; les lois scélérates existent toujours et j'avoue que je commence à perdre un peu de mon optimisme à propos de ce vaste réseau policier qui nous enserme de plus en plus terriblement chaque jour.





LA MANIFESTATION DU PREMIER MAI

La société protectrice des animaux se décide enfin à fournir des fontaines Wallace aux chiens, aux chevaux et aux oiseaux, tandis qu'il y a de longues années que ce système fonctionne un peu partout et que je l'ai signalé à Liège depuis longtemps.

A propos de ladite société j'ai pu me procurer les bonnes feuilles d'un manifeste de la plus haute importance qu'elle compte lancer bientôt à cinq millions d'exemplaires; aussi je suis heureux de pouvoir en placer les parties essentielles sous les yeux de mes lecteurs :

..... « On parle beaucoup de la journée de huit heures pour les hommes, ce qui est bien, mais on a complètement oublié dans ce grand mouvement les animaux — ces frères intelligents et dévoués — ce qui est mal.

C'est plus qu'une lacune, c'est une insulte aux lois sacrées du progrès; nous venons combler l'une et protester contre l'autre.

Article Premier. — Tous les animaux quelconques ne pourront pas travailler plus de huit heures par jour.

Art. 2. — Les chevaux de fiacre, d'omnibus, de

transport, etc., ne pourront excéder ce chiffre de huit heures et si les journées sont plus longues, il devra être établi un roulement, comme cela se fait pour les employés.

Art. 3. — Les chiens de chasse, ratiers etc., seront protégés par le même règlement.

Art. 4. — Les jardins des Plantes, d'Acclimation, zoologiques, etc., ne resteront pas ouverts plus de huit heures par jour de manière à ne pas forcer les ours, les singes, les phoques, et autres bêtes à faire une parade trop longue par courtoisie pour les bonnes d'enfants et les militaires, capables de leurs donner des courbatures ou de les rendre névropathes.

Art. 5. — Les mastroquets qui font racoller les clients par des perroquets ou des merles parleurs, ne pourront laisser ces intéressants volatiles plus de six heures à leur devanture, attendu que pour ces bipèdes, beaucoup plus faibles que l'homme, un travail de huit heures serait absolument abusif.

Art. 6. — De même que le travail est défendu aux enfants au-dessous d'un certain âge dans les fabriques et que le travail de nuit leur est défendu aussi bien qu'aux femmes, de même les animaux savants dans les cirques, hippodromes et autres établissements forains, singes, éléphants, chiens dressés et cochons sympathiques, seront assimilés, avec juste raison, aux femmes et aux enfants; tout travail de nuit leur sera donc interdit et, de plus, ils ne pourront paraître sur les planches que le jour où ils auront atteint leur âge de puberté.

Art. 7. — Une commission composée de vétérinaires et de membres de l'Institut sera chargée de faire observer le présent règlement à la foire aux pains d'épices aussi bien que sur tout le territoire français et dans les colonies.

Art. 8. — Là où les membres de l'Institut feraient défaut, ils pourront être remplacés par les sages-femmes et les apothicaires de l'endroit.

Art. 9. — Le travail de nuit ne dépassant pas huit heures est permis à titre exceptionnel pour les chats qui ne sauraient faire de bonne besogne pendant la journée.

Art. 10. — Les pipelets, les vieilles filles et les camelots étant considérés comme des animaux malfaisants sont tenus en dehors des présents règlements, tant pis pour eux s'ils se font claquer par excès de travail, ce qui d'ailleurs paraît peu vraisemblable, étant donnée leur paresse bien connue.

Art. 11. — Les poissons... »

Là se terminent les feuillets en question dont l'importance capitale n'échappera à personne, aussi est-ce avec une profonde émotion que je me suis empressé d'adresser toutes mes félicitations à la vaillante société protectrice des animaux qui va faire, une fois de plus, preuve de mansuétude et de grandeur d'âme.





LE CORSET

Les journaux veulent bien nous apprendre que depuis dix-huit mois il a été trouvé 4,366 corsets qui ont été envoyés aux Domaines. Il y en a quelques-uns qui ont appartenu aux femmes exposées à la Morgue, mais c'est relativement un très petit nombre et l'esprit reste confondu devant ces 4,366 corsets perdus dans les rues de Paris ou en... fiacre !

Vraiment cette courte statistique de quatre chiffres, cette subite révélation nous ouvrent des horizons immenses et provoquent en nous le droit d'écrire un in-folio sur cette question palpitante ; et encore ça ne serait pas assez, à coup sûr, car il serait puéril de se le dissimuler, elle touche aux plus redoutables problèmes des temps modernes.

N'éclaire-t-elle pas, en effet, d'un jour tout nouveau les causes de la dépopulation de la France ?

Les fiacres sont si peu confortables, les cahots... enfin ça n'est pas commode...

Et comme je voudrais pouvoir étudier les mémoires de ces 4,366 corsets, s'ils avaient été capables de les dicter à quelqu'un ; ils pourraient donner des indications précieuses, au point de vue de l'art et de l'esthétique, sur leurs gentils

locataires, toujours accouplés, toujours deux par deux.

Cependant, dans le stock, on m'en a montré quelques-uns — oh ! combien rares — qui n'avaient abrité qu'un seul locataire et, après enquête, j'ai acquis la conviction qu'ils avaient été égarés par une corsetière qui avait reçu la commande pour les amazones du Dahomey.

Et comme il serait intéressant aussi de les entendre raconter combien le tic-tac du cœur allait vite dans certaines circonstances graves, par lesquelles la loi commune a fait passer les aimables propriétaires de ces forteresses ambulantes !

Pour sûr que je ne suis pas curieux ! mais je vendrais bien au Père éternel ma part de Paradis s'il pouvait m'indiquer le moyen d'interviewer ces 4,366 corsets.

Il y en a bien de pauvres, de sales, de tristes, mais la plupart sont coquets, pimpants, remplis de faveurs roses ou bleues ou rouges. On voit que ce sont des corsets vaillants, habitués à aller au feu. C'est surtout en fiacre que l'on a trouvé ces intéressants indispensables. Pour mon compte, je ne sais rien de plus triste que cette fin dans les sombres magasins des Domaines de la rue des Ecoles.

Sic transit gloria mundi !

Il est vrai que vous avez du être si heureux et si fiers dans votre éphémère existence que les voluptés du passé doivent vous consoler des douleurs du présent. Et puis qui sait, beaucoup d'en-

tre vous sont encore très coquets ; on va vous retaper, vous remettre à neuf et vous allez de nouveau embastiller d'autres locataires.

Mais, que vois-je ! en voici un troué d'un coup de poignard et un autre roussi par une balle de revolver. Amour, voilà bien de tes coups, et quel drame ces plaies révèlent !

Tenez, gentils corsets, que je voudrais donc être à votre place, et comme c'est vous qui avez le bon côté de la vie !

Et subitement un gros corset se met à parler et me répond sur un ton moqueur :

— Moi, je crains les inondations et les débordements.





FEMINISME PRATIQUE

QUELQUES RÉFORMES URGENTES. — APPEL A LA
JUSTICE DES HOMMES. — UN PEU D'ÉGA-
LITÉ S. V. P.

Il est bien évident qu'entre les deux sexes il y aura toujours des divergences profondes, des goûts, des besoins et des aptitudes qui ne sauraient être identiques; c'est archi entendu.

Il est non moins évident que sous prétexte de Féminisme, je n'ai point la prétention de réduire tous les humains des deux sexes à la même taille en faisant comme Tarquin — pourquoi cet r ? — qui abattait toutes les têtes de pavot qui dépassaient les autres, ou comme Procuste, dont le lit est resté célèbre à travers les âges.

Mais enfin sans avoir cette manie égalitaire et sans même vouloir que toutes les femmes soit *soldates* ou *marines* — pardon pour ces féminins rares — tout comme nous, ce qui ne serait, à tout prendre que justice et même *sergentes* de ville ou gardiennes de la paix, ce qui serait tout à fait dans leur rôle, je pense que nous pouvons commencer immédiatement par une foule de petites

réformes — oh ! combien petites ! — qui amèneront vraiment plus de justice et d'égalité entre les sexes.

Si je ne trouvais d'un goût tout à fait douteux de se décerner à soi-même des compliments, je dirais que c'est là parler d'argent, sinon d'or et que cette conception modérée de la question féminine est bien le comble de la sagesse ; mais j'aime mieux laisser le soin de formuler ce jugement flatteur aux femmes qui me feront l'honneur de me lire.

Or donc la matière étant immense et inépuisable, je vais me contenter pour aujourd'hui et à seule fin de bien faire saisir toute ma pensée, de donner seulement deux ou trois exemples qui me paraissent assez topiques pour rallier tous les suffrages des divers sexes.

Ainsi un homme marié vient-il à dévissier son billard ou à lâcher la rampe, comme disent les gens du grand monde au courant des belles tournures protocolaires, immédiatement sa femme devient Madame *veuve* un tel. Je sais bien que ce n'est pas encore si pénible que de se jeter vivante sur le bûcher où se consomment les cendres de l'époux, du pauvre défunt et de passer ainsi l'arme à gauche avec lui.

Pardon, la femme n'étant pas *soldate*, ne peut pas passer l'arme à gauche et, jusqu'à nouvel ordre, cette figure de rhétorique un peu démodée doit rester le monopole du sexe fort. Mais ne chicanons pas sur les mots et poursuivons.

Je dis que ça a beau ne pas être aussi terrible

que de suivre son cher maître dans le royaume des taupes, il n'en est pas moins humiliant de s'appeler tout de suite ainsi la *veuve* n'importe qui et qu'il y a là un servage posthume, imposé par l'homme à la femme tout à fait révoltant. Je propose donc tout uniment l'une des deux petites réformes suivantes :

1° Ou la femme qui perd son conjoint à l'avenir continuera à s'appeler madame un tel, comme du vivant du dit, sans se voir accompagnée éternellement de cette étiquette désagréable de *veuve* qui l'a fait tout de suite passer à l'état de rossignol ayant perdu son capital ;

2° Ou si l'habitude, la routine, les mœurs ancestrales sont si fortes que l'on continue à indiquer ainsi l'état de viduité par le mot *veuve* pour les femmes, je demande, par esprit de justice et d'égalité, que l'on force aussi les hommes veufs à l'indiquer devant leur nom, leur signature, partout et que l'on dise toujours *M. Veuf un Tel*, tout comme l'on dit *M^{me} Veuve Machin*.

Je crois qu'il y a là une réforme très simple et qui vraiment, au nom de la justice immanente des choses, doit s'imposer de plus en plus aux légitimes préoccupations de nos contemporains, épris d'égalité et de liberté semblables, réciproques entre les sexes.

Ce n'est pas tout et je veux encore indiquer une toute petite réforme, cependant tout aussi facile à réaliser et quand on y réfléchit bien, tout aussi importante et capitale dans ses conséquences fé-

condes. Chacun sait que si les Romains formaient un grand peuple, ils représentaient également une terrible et implacable aristocratie et que le père de famille avait le droit de vie et de mort sur sa femme, ses enfants, ses serviteurs, ses esclaves. Or donc, de là à conclure qu'il n'y avait pas de féminisme chez eux, et qu'ils n'ont connu et appliqué que la terrible « loi de l'homme », comme dit Hervieu, il n'y a qu'un pas. Or c'est la malheureuse vérité, connue de tout le monde, et cette néfaste loi de l'homme, cette immorale loi du plus fort, ils l'ont introduite partout, jusque dans le génie de leur langue et c'est là ce qui est un peu trop scandaleux et c'est là ce qu'il ne faut pas tolérer plus longtemps dans notre belle langue française.

Je m'explique.

En vertu de quel saint, je vous le demande un peu, s'est-on permis de déclarer que le genre masculin était le plus noble ? Si, comme chez les Romains, nous avons les trois genres, on pourrait encore déclarer le neutre le plus noble pour mettre tout le monde d'accord. Mais comme il n'en est pas ainsi, il faut, en toute équité, déclarer maintenant pendant une période équivalente de quatre mille ans que dorénavant le genre féminin sera le plus noble.

Et si les hommes protestent et si les femmes, bonnes personnes, en tiennent pour la conciliation, il n'y a purement et simplement qu'à supprimer le genre le plus noble et à permettre l'accord, *ad libitum*, sur le masculin ou le féminin, ou, si

l'on veut encore, on peut déclarer — j'allais dire décréter — par exemple, que le masculin sera le genre le plus noble les jours pairs de la semaine : mardi, jeudi, samedi, le féminin le genre le plus noble les jours impairs : lundi, mercredi, vendredi, le dimanche étant réservé de droit aux Auvergnats !

Je crois que ce serait là de la vraie justice.

Enfin, n'est-il pas encore absurde et lamentable de voir qu'il n'y a que le mot *Monsieur* pour désigner l'homme et ceux de *Madame* ou *Mademoiselle* pour désigner la femme ; le mot de *Madame* est donc bien encore pour elle le signe du servage dans le mariage. Il n'y a pas à hésiter : que l'on trouve deux mots pour désigner l'homme célibataire ou marié ; *jeune homme* ou *Monsieur*, si vous voulez, ou bien que l'on supprime le vocable de *Mademoiselle* et que l'on ne garde que le mot *Madame* pour désigner toutes les femmes. La justice et l'égalité le veulent encore ainsi.

La voilà, la voilà bien la vraie question féminine ou féministe et je pourrais ainsi poursuivre ces exemples horribles pendant des colonnes, mais j'aime mieux encore m'en tenir là pour aujourd'hui. Et si, par hasard, il y a des esprits superficiels qui viennent dire que je prends la dite question féminine... ou féministe, toujours si palpitante par le petit bout de la lorgnette, je leur répondrai tout uniment que c'est eux qui n'y connaissent absolument rien.

Commencez par mettre l'homme et la femme

sur un pied d'égalité devant la loi et devant la grammaire et vous aurez fait avancer l'humanité de dix-huit mille ans d'un seul coup, je dirai mieux, d'un seul bond.

Croyez-moi, tout est là ; c'est là où gît le nœud de la question féminine et c'est parce qu'on l'oublie trop qu'elle avance si lentement.

*
* *

La chronique ci-dessus paraissait dans l'*Ouest Républicain* le 24 mai 1903 et dès le 5 juin 1904 je pouvais y ajouter dans le même journal la prescription suivante :

On se souvient comment en ma qualité de féministe et au nom de la justice et de l'égalité des sexes, j'ai demandé ici même que toutes les femmes soient appelées *Madame* comme *Monsieur* et non pas *Mademoiselle* quand elles sont jeunes et que les hommes soient forcés d'indiquer M. veuf Huntel, tout comme pour les femmes qui s'appellent M^{me} veuve Huntel, quand elles ont perdu leur mari.

Eh bien, nos amis Scandinaves m'écrivent pour me dire qu'ils ont repris l'idée pour leur compte et me remercient très vivement et ce qui prouve que l'idée est pratiquement excellente, c'est qu'un journal réactionnaire et nationaliste l'attaque en ces termes :

« Il n'y a pas longtemps, les féministes norvégiennes avaient proposé de supprimer le titre de

« Mademoiselle » et d'appeler « Madame » tous les représentants du beau sexe, qu'elles soient mariées ou non.

Il fallait cependant consulter les personnes intéressées et la *Norske Kvindesags forening* (Fédération des droits de la femme) a soumis la question à un plébiscite féminin.

Hélas ! le résultat du scrutin n'a guère répondu à ses espérances : l'immense majorité des votantes s'est prononcée contre la réforme.

Mais la Fédération ne s'est point tenue pour battue. Elle a repris sa proposition sous une forme modifiée et elle recommande de faire ressusciter le mot de « Freya » — nom d'une déesse scandinave et vieux terme de déférence tombé en désuétude — pour en faire l'appellation commune de toutes les personnes du sexe féminin.

L'idée est bizzarre et a peu de chance de plaire ».

Pour moi, ces attaques sont la plus glorieuse des consécrationes et je remercie vivement mes amis norvégiens d'avoir bien voulu écouter les conseils de justice et d'égalité que j'ai si souvent donnés ici-même en faveur des femmes — ces éternelles esclaves des hommes !



Trio laid



SAINTE PELAGIE

I



A la veille de la démolition de cette vieille et célèbre prison d'Etat — terme que l'on ne devrait plus comprendre en République — il est peut-être intéressant de fixer ici quelques souvenirs personnels sur cet antique établissement, l'un des derniers témoins des mœurs et des procédés des tyrans. (1)

Aussi bien, je suis peut-être qualifié mieux que quiconque pour évoquer des souvenirs déjà bien lointains pour la plupart; en effet, ma famille paternelle était fixée le long de la vallée de la Bièvre, dans le quartier Saint-Jacques, bien des siècles avant la Révolution. Mes aïeux habitaient dans ce que l'on appelait alors les paroisses Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Saint-Marcel, Saint-Nicolas-du-Chardonnet, Saint-Séverain, Saint-Hippolyte au-

(1) Cette monographie a paru le 7 avril 1896, c'est-à-dire voilà tantôt dix ans.

jourd'hui démolie et dont une rue et une impasse ont seules conservé le souvenir, etc. Notables commerçants pendant ces époques lointaines, bouchers, charcutiers, épiciers, boulangers, menuisiers et entrepreneurs de construction, comme plus tard mon grand-père Jacques-Emmanuel Vibert, mes ancêtres furent, pendant des siècles, enterrés dans le chœur de ces églises, en qualité de marguilliers, échevins, quartiniers, etc., c'étaient, en un mot, de bons bourgeois de la ville de Paris qui comme tels, avaient été ennoblis, aussi bien que les Coutant qui, eux, étaient les ancêtres de ma mère. Une branche devait aller faire souche de fermiers, d'agronomes et de grands industriels, dans le département de l'Aisne, avant la Révolution.

On voyait encore les pierres tombales avec leurs blasons, de mes arrières-grands-parents, il n'y a pas bien longtemps, dans le chœur de l'église Saint-Hippolyte, avant sa démolition, puisque mon grand-père paternel s'en souvenait parfaitement, paraît-il, il y a soixante et quelques années environ.

Dans la rue du Battoir qui longe l'hôpital de la Pitié, et qui s'appelle aujourd'hui rue de Quatre-fages, mon arrière-grand-père paternel, qui était négociant en vins à la Halle aux vins, et que j'ai parfaitement connu dans ma jeunesse, car il est mort à quatre-vingt-treize ans, M. Jérôme, beau-père de mon grand-père, Emmanuel Vibert, possédait plusieurs maisons et, à l'heure présente, la sœur aînée de mon père, Mlle Angélique Vibert, la

dernière survivante de cette génération, âgée de quatre-vingt-trois ans, habite une maison qu'elle possède en bordure de la prison depuis près d'un demi-siècle. Cette maison a un grand et superbe jardin au numéro 1 de cette rue de Quatrefages, au bout duquel se trouve une espèce de terrasse qui longe les hauts murs de la prison, et, tout enfant, j'ai souvent joué à l'ombre de ce mur qui dérobaît à mes jeunes yeux tant d'angoisses et d'infamie... mais, élevé par une famille de vieux républicains, je savais les noms des martyrs de la tyrannie qui gémissaient ainsi derrière ces hautes murailles; Blanqui était le plus vénéré. J'y reviendrai tout à l'heure.

Enfin, sous l'Empire, pendant un certain nombre d'années, cette prison fut dirigée avec un tact rare et une bonté supérieure par un vieux philosophe ami de ma famille, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-un ans passés et qui a su garder toutes ses qualités d'autrefois, j'ai nommé M. Constant Lefébure.

Comme on le voit, j'ai donc été élevé dans l'entourage, et je dirai presque dans l'intimité de cette vieille prison; et cela d'autant plus que mon père, qui n'y a jamais été pensionnaire, pouvait s'attendre à le devenir un jour ou l'autre avec ses travaux. Je me souviens qu'un jour, qu'il venait de passer quarante-huit heures aux *Haricots* pour avoir refusé le service grotesque de la garde nationale, alors que nous habitions rue de Sèvres au second au-dessus du pâtissier Guerbois et en face

du Bon-Marché — il y a de cela quarante (1) à quarante-trois ans — il disait gaîment en rentrant :
— C'est le stage pour Sainte-Pélagie.

Il avait été dénoncé par notre concierge qui était son capitaine dans la garde nationale et comme c'était au commencement de l'Empire il fallait bien faire du zèle. (2)

Plus tard, j'ai toujours pensé que je devais y aller à mon tour et, si elle est démolie avant que je n'y sois allé en villégiature, ce ne sera toujours pas de la faute des recteurs bretons qui se sont constitués mes ennemis irréconciliables, ce qui est très mal après tout le bien et tous les services que je leur ai faits et rendus. Mais, ainsi le veut l'ingratitude humaine...

Ces explications préliminaires étaient nécessaires pour bien faire comprendre pourquoi et comment il m'était permis de m'intéresser à Sainte-Pélagie à la veille de sa disparition.

J'aurais voulu commencer par en donner une description très fidèle et très minutieuse, en laisser comme un tableau vivant et attendri — mais oui, attendri, — comme il convient toujours en face d'une très vieille personne qui va mourir, quelles qu'aient été ses fredaines passées; mais,

(1) Cinquante ans aujourd'hui, ou plutôt cinquante-trois, en effet.

(2) Mon père a écrit sur les murs de sa prison, pendant ses quarante-huit heures de détention aux *Haricots*, une chanson sur son capitaine qui est restée célèbre et que l'on pourra lire un peu plus loin.

jusqu'à ce jour, M. le Ministre de l'Intérieur n'a pas voulu m'accorder la permission de visiter la moribonde et comme il y a de bien longues années que je ne me suis promené dans ses longs couloirs, je suis bien obligé de remettre cette partie descriptive, ce petit procès-verbal vécu, à la fin de mes souvenirs, si toutefois d'ici là M. Barthou juge à propos de revenir sur un refus non motivé et que je m'explique d'autant moins qu'il s'adresse à moi.

J'ai publié assez de travaux historiques, de volumes sur Paris, pour être traité avec un peu plus de courtoisie et je ne comprends rien, en vérité, au silence obstiné de M. Barthou.

Je veux croire qu'il me répondra bientôt et alors je pourrai terminer ce modeste travail.

En attendant, rappelons en deux mots les origines de la célèbre prison.

II

Sainte-Pélagie, l'aimable et peu farouche comédienne d'Antioche, qui avait lancé pas mal de bonnets par-dessus les moulins du v^e siècle — si moulins il y avait alors, ce que j'avoue humblement ignorer — était bien la bonne fille qui convenait pour présider d'abord à une maison de filles repenties, ensuite à une prison d'Etat, où les hommes politiques sont des philosophes qui savent prendre la vie par le bon bout.

On sait que la prison se trouve entre les rues du Battoir — aujourd'hui de Quatrefages — du Puits-de-l'Ermite, de Lacépède et de la Clef. Elle fut bâtie en 1665 par Marie Bonneau qui passait alors pour avoir rôti pas mal de balais, y compris celui de son époux, conseiller au Parlement, le noble sieur Beauharnois de Miramion.

Après avoir abrité pas mal de jeunes personnes moins farouches que certains pensionnaires du Jardin des Plantes, le voisin d'à côté, Sainte-Pélagie fut convertie en prison par la commune de Paris en 1792. Du 14 mars 1797 à janvier 1834, une partie servit de prison pour dettes et c'est en 1828, sous M. de Belleyne, que le dédoublement eut lieu officiellement.

Elle servait encore, et en même temps, de prison d'Etat sous les deux empires aussi bien que sous la Restauration, et il y avait un genre de supplice aussi inepte qu'absurde qui avait été conservé de ces temps de réaction et précieusement observé par la troisième République : tous les prisonniers catholiques étaient contraints d'assister tous les dimanches et fêtes à la messe et aux vêpres, avec un peloton d'infanterie, que ça leur plaise ou non.

Oui, encore une fois, pourquoi ce supplice inepte sous la République ? Pour faire vivre des aumôniers ! M. le Ministre de l'Intérieur serait bien aimable de nous répondre s'il est vrai que cela existe encore ainsi, comme on me l'a affirmé.

Je ne veux pas refaire ici l'histoire de Sainte-

Pélagie, en dehors de mes souvenirs personnels ou de ceux de mes amis, cependant il est piquant de rappeler qu'au lendemain du premier Empire, si l'on vit un peu de justice à Sainte-Pélagie, c'est à l'Empereur de Russie qu'on le dut. Pour se montrer un peu moins sauvage que Napoléon, il fit sortir de Sainte-Pélagie soixante-neuf détenus politiques, tous innocents naturellement.

Ceci se passait en 1814. Mais ce qui est non moins piquant, c'est que le même empereur de Russie y faisait enfermer l'année suivante, pour son compte cette fois, cent quatre-vingt-douze Polonais ou patriotes russes, tous aussi innocents que les pauvres diables enfermés auparavant par Napoléon.

Chassez le naturel, il revient au galop, grattez l'empereur russe, dessous il y a le cosaque; heureusement que depuis les choses ont changé, dit-on !

On pense bien que je ne veux, ni ne puis citer ici tous les hommes célèbres, tous les martyrs de la pensée, tous les défenseurs du droit, de la justice et de la liberté qui ont plus ou moins villégiaturé de force à Sainte-Pélagie; je me contenterai de citer ceux que j'ai plus ou moins connus personnellement depuis la fin de l'Empire : Blanqui, le plus grand de tous et sur lequel je reviendrai tout à l'heure, ainsi que sur Vermorel; Vacherot mort l'année dernière membre de l'Académie des Sciences morales et politiques; Tridon, Germain Casse, Scheurer-Kestner, admirable caractère

connu et aimé de tous les vrais républicains; Clemençeau, Eugène Pelletan, Chérier, Laurent Pichat qui était un vieux camarade de lettres de mon père; Longuet, Naquet, Castagnary, Eudes, Clément Duvernois qui depuis...; Ranc, Peyrat, Accolas, Cluseret, toujours jeune; Rochefort, Pascal Grousset, et même Cantagrel en 1872, sous Thiers, etc., etc.

Comme on le voit, tous les journalistes qui ont été grands par leurs convictions républicaines et par leur honnêteté, ont passé par Sainte-Pélagie à la fin de l'Empire et rien ne prouve que nous ne soyons pas à la veille de revoir aujourd'hui une période aussi douloureuse, aussi sombre pour la démocratie.

M. Constant Lefébure dont je parlais tout à l'heure et qui avait été directeur de prisons politiques à Paris, depuis 1848 jusqu'à sa retraite, prise il n'y a pas encore bien longtemps, avait été directeur de Sainte-Pélagie, au milieu de l'Empire, pendant douze ans, et ensuite il devait rester quatorze ans à la tête de la Santé, y traverser dans des conditions particulièrement dramatiques tous les événements de la guerre et de la Commune, et finalement y être mis à la retraite, sans même, chose à peine croyable, avoir reçu la croix pour près d'un demi-siècle de services aussi impartiaux que pleins de tact; au fait, cette dernière constatation en est peut-être la meilleure explication.

De son temps les détenus politiques étaient divisés en deux catégories : les conspirateurs et les

écrivains. Les premiers occupaient un carré dit spécial, tandis que les écrivains étaient logés au pavillon de l'Est, appelé *Pavillon des Princes* par les détenus eux-mêmes, comme plus tard ils devaient donner le nom de *Grande Sibérie* à une autre partie de l'antique prison.

Blanqui, bien que conspirateur, était chez les écrivains; il est entendu que si je raconte ainsi les choses, ce n'est que pour garder la physionomie exacte de l'époque et non pas pour chercher à excuser les procédés expéditifs du gouvernement d'alors.

Malgré sa grande influence politique, car il fut le plus redoutable adversaire des monarchies, Blanqui restait toujours silencieux, ne parlait pas et ne voulait pas s'ouvrir au directeur, c'est-à-dire à celui qu'il considérait comme son *geôlier*. Mais il ne se plaignait jamais et s'enfermait dans une *dignité farouche* qui en imposait à tout le monde dans la prison.

Ce n'était cependant qu'un petit bonhomme, un tout petit bonhomme, mince, grêle, ramassé, il n'était pas orateur; néanmoins il fut toujours l'ennemi le plus redoutable des tyrans, *parce qu'il avait pour lui les principes*, et, vue ainsi à distance, cette étrange figure s'éclaire et grandit singulièrement, car elle est comme la revanche du droit sur la force.....

Vermorel au contraire était un homme charmant, élégant, agréable, comme il faut, très courageux, il prit à partie mon père vers la fin de

l'Empire, avec une rare violence et une égale mauvaise foi dans une polémique de presse. L'action était d'autant plus mauvaise qu'il était vraiment pénible de voir des républicains s'attaquer ainsi à propos de questions purement littéraires.

Rochefort n'a été à Sainte-Pélagie que plus tard, à la veille de la guerre, et alors que Lefébure était directeur de la Santé; de son temps la *Grande Sibérie* était inconnue, de nom, bien entendu.

Si j'insiste sur ce point, c'est parce qu'il est capable de préciser des dates au point de vue de l'incarcération des hommes politiques; naturellement, le directeur avait beaucoup moins de mal avec les écrivains qu'avec les conspirateurs qui se plaignaient toujours dans les quelques journaux indépendants de l'époque, comme le *Siècle* par exemple, quoiqu'il les traitât avec une grande douceur et une bonté jamais lasse, et cela se comprendra d'autant plus facilement qu'il était lui-même un philosophe et un lettré, jeté par les hasards de sa destinée de fonctionnaire à la tête de cette prison.

Les écrivains recevaient qui ils voulaient, ils avaient même la permission de sortir quand ils le demandaient à la Préfecture de Police.

Cependant cela ne veut pas dire que le séjour de Sainte-Pélagie ait jamais été très récréatif; cet ancien couvent, avec ses grands corridors et ses cellules sombres a toujours produit une singulière impression sur ceux qui y furent logés obligatoirement pour la première fois.

Au début de l'Empire, il n'y avait pas beaucoup de détenus politiques ni d'écrivains, pour plusieurs excellentes raisons dont il est facile d'indiquer ici les deux principales. D'abord, la plupart des républicains étaient en exil, et ceux qui restaient, étaient en trop petit nombre, comme l'éditeur Hetzel et tous les amis qui gravitaient autour de lui, pour tenter quoi que ce soit d'utile : aussi se tenaient-ils cois. Secondement l'on craignait d'autant plus la main de fer du gouverneur que l'on se rendait compte qu'il n'y avait rien à faire pour le moment.

Les conspirateurs, pris dans les émeutes, dans les mouvements de la rue, étaient plus nombreux.

Dans le vaste pavillon de l'Est ou des Princes, il y avait un escalier magnifique qui va bientôt disparaître avec toute la prison, et qui restera dans l'esprit de tous les anciens pensionnaires. Et cependant il n'y a que six cellules dans tout cet immense pavillon. Aussi ces *cellules* sont des chambres vastes et spacieuses. On voit donc que les journalistes y étaient bien logés, mêmes avant qu'on ne leur ait donné des lits dorés, comme on le fit dernièrement pour M. Rochefort; il est vrai que l'administration eut pitié d'un vieillard et que l'on ne saurait le lui reprocher.

Chose curieuse et compréhensible cependant pour toutes les personnes qui sont un peu au courant du monde des prisons, si l'on veut se faire une idée très exacte de la vie et des habitudes des prisonniers, à moins de l'avoir été soi-même —

comme journaliste, écrivain ou homme politique, — il faut interroger les gardiens-chefs, car le directeur ne connaît jamais tous les détenus et n'a pas de rapports avec eux. Il est facile de comprendre qu'il ne peut pas en être autrement, s'il ne veut pas perdre sa légitime autorité et son indispensable prestige.

A ce point de vue, il est intéressant de donner, ici *grosso modo* l'emploi de la journée d'un directeur de Sainte-Pélagie, tel du moins que cela se passait autrefois; car, je ne saurais trop le répéter, depuis deux ans, je ne suis plus du tout au courant de ce qui se passe dans la célèbre prison d'Etat.

Donc, le matin les gardiens amenaient devant le directeur les détenus qui avaient commis des infractions aux règlements pendant les dernières vingt-quatre heures. Suivaient ensuite les prévenus qui avaient demandé une audience. Ils entraient l'un après l'autre dans le cabinet du directeur et lui exposaient seul à seul leurs réclamations.

Tous les matins, venaient ainsi à l'audience de vingt à trente détenus, et pour donner une idée du tact et en même temps de la dignité nécessaire à un directeur, il est bon de rappeler ici que M. Lefébure qui était connu pour sa bonté et son esprit de justice, pendant les longues années qu'il fut directeur, n'a jamais demandé, le matin, à son audience, à un détenu pourquoi et à quel titre il était condamné. On voit par là qu'il n'y a aucune familiarité entre le directeur et les détenus,

même au rapport du matin. A la réflexion, il est impossible qu'il en soit autrement de la part d'un directeur qui veut rester libre de ses mouvements, même dans l'intérêt des détenus dont il a la garde.

Après le *rapport*, comme disaient les gardiens-chefs, le directeur écrivait au préfet de police, au procureur général, puis au procureur de la République, et allait déjeuner.

Et ma foi, après déjeuner, souvent le directeur avait le temps de se promener ou de vaquer à ses affaires personnelles. J'en ai connu qui allaient tranquillement bouquiner et rechercher des Elzévir sur les quais, et ce n'étaient pas les moins sérieux.

La prison de la Santé, vers la fin de l'Empire, en 1866, remplaçait *les Madelonnettes*, célèbre prison, située rue des Fontaines, à côté des Arts-et-Métiers. Comme Sainte-Pélagie, cette prison avait remplacé aussi un couvent de filles repenties dont les religieuses et les pensionnaires étaient populaires pour leur mœurs aimables et faciles, tout comme celles de leurs douces patronnes Pélagie et Madeleine ! (1)

III

Maintenant, le moment me paraît venu de rap-

(1) Voir dans mon volume, *Mon Berceau*, le chapitre consacré au *Couvent de l'Assomption* et aux débordements et débauches des trop fameuses Haudriettes.

Autrefois, la plupart des couvents de femmes étaient

porter ici le passage, un peu long à la vérité, mais fort intéressant, consacré à Sainte-Pélagie et extrait de la plaquette : *Souvenirs d'un ancien directeur des Prisons de Paris*, de mon vieil ami M. Constant Lefébure.

Ce petit volume a été publié à Paris en 1894, chez H. Louvet, 6, quai des Orfèvres, mais il est introuvable aujourd'hui, car, tiré à un très petit nombre d'exemplaires, l'auteur les a donnés à presque tous ses amis et l'on ne peut plus s'en procurer en librairie, ce qui est vraiment regrettable pour les personnes qui aiment à se renseigner sur les choses de Paris et pour les futurs historiens de ses prisons.

Ceci dit, voici l'extrait en question :

« J'ai été, par la suite appelé à diriger d'autres établissements notamment celui de Sainte-Pélagie, qui occupe depuis l'époque de la première Révolution, les bâtiments d'un ancien couvent de religieuses.

« Si les murs de cette prison pouvaient parler, ils révéleraient bien des douleurs, bien des angoisses. Mme Roland y a été détenue, et y a écrit ses mémoires si intéressants : elle n'a quitté cette triste demeure que pour être conduite à la Con-

renommés pour ces genres de sports hygiéniques — malgré le fameux célibat — et l'on eût pu mettre, sans crainte de se tromper, un gros numéro sur leur portail, comme l'on disait autrefois.

ciergerie qui, alors, était le vestibule de la guillotine.

« Aujourd'hui, la prison de Sainte-Pélagie est occupée par un grand nombre de condamnés correctionnels, et deux corps de bâtiment sont réservés aux détenus politiques.

« C'est vers le milieu du second Empire que la direction de cette prison me fut confiée.

« L'administration pénitentiaire, comme toujours elle l'a fait, y avait établi un régime tout particulier en faveur des condamnés pour délit de presse. Ils n'étaient point astreints au travail des ateliers, ils avaient le droit d'aller et de venir dans toutes les parties des bâtiments qui leur étaient affectés.

« Ils avaient le privilège de désigner les personnes, parents ou amis dont ils désiraient recevoir les visites. Ils jouissaient de toutes ces facilités et même, quelquefois, ils obtenaient l'autorisation de quitter la prison pour vaquer à des affaires d'intérêts ou de famille. Je me souviens même d'avoir reçu l'ordre de laisser sortir l'un des détenus pour aller présenter ses hommages à la princesse Mathilde qui donnait une soirée.

« Les condamnés pour complot ou autres faits politiques, jouissaient de ces faveurs, sauf quelques restrictions que leur situation judiciaire nécessitait.

« Il n'était pas possible de pousser plus loin les mesures clémentes à l'égard d'individus condamnés par les tribunaux. Cependant, il arrivait fré-

quemment que ces condamnés se plaignaient par la voix des journaux de la manière dont ils étaient traités.

« C'était pour ces condamnés un moyen de réclame auprès du parti politique auquel ils appartenaient, et plus tard, ils en devaient recueillir le fruit, quand la roue de la fortune aurait tourné en leur faveur.

« M. le Préfet de Police fatigué de ces plaintes continuelles qui l'obligeaient à fournir à chaque instant au Ministre et à la Presse des explications, eût la bonne pensée de faire rédiger un règlement afin de fixer d'une manière définitive les droits et les devoirs des détenus politiques.

« Une commission fut nommée, je fus appelé à en faire partie et je déclarai préalablement que je ne croyais pas à l'utilité d'un règlement qui, au contraire, gênerait mon action déjà si embarrassée et me créerait de nouvelles difficultés. On ne déféra pas à mes observations et l'on se mit à élaborer les termes d'un règlement qui après avoir été soumis à l'approbation ministérielle fut affiché sur les murs du quartier politique.

« Ce règlement, que j'avais reçu l'ordre de faire exécuter, donna lieu dès le premier jour à un conflit avec les détenus politiques.

« J'en donnai connaissance à M. le Préfet qui, prévoyant d'autres conflits, me donna l'ordre de prévenir les détenus que ce règlement serait abrogé.

« Quelle victoire pour ces prisonniers ! Dès le

lendemain un long article paraissait dans un journal où on demandait non pas ma tête, heureusement, mais la révocation du fonctionnaire qui n'avait pas compris l'esprit des règlements et qui se montrait si au-dessous de ses fonctions.

« Ces attaques se renouvelèrent chaque jour, et on y apportait l'âpreté du boule-dogue qui a dans la gueule une proie qu'il ne veut pas lâcher. On dit que la persévérance est une vertu qui vient à bout de tout; en effet, elle ne manqua pas d'arriver à son but. Je reçus l'invitation de me rendre à la préfecture pour une communication à me faire.

« M. Mettetal, avec toutes les précautions de forme et de langage, me demanda si mon désir serait d'être appelé à une autre direction. Je répondis que je n'y avais jamais songé : mais ce chef, me regardant avec étonnement, me demanda pour quel motif je tenais à rester dans un poste où depuis sept années j'avais essuyé bien des ennuis; je lui dis que ces ennuis, je les partageais avec l'administration et que je croyais de mon devoir de ne pas les décliner.

« C'est alors que se rapprochant de moi, il me dit avec effusion : laissez de côté cette considération et dites-moi, je vous en prie, si sérieusement vous désirez conserver Sainte-Pélagie.

« Je vis bien qu'il y avait une décision prise à mon égard et que ce n'était que par un esprit de courtoisie qu'on m'avait pressenti au sujet d'un changement.

« Je fis connaître alors que j'accepterai non seulement avec résignation, mais avec toute la joie possible, une mesure qui me sortirait d'un guêpier.

« Un mois après, je reçus de M. le Ministre de l'Intérieur un arrêté qui m'appelait à la direction de la prison de la Santé.

« Cette décision n'avait pas été provoquée par l'administration pénitentiaire de Paris avec laquelle je collaborais depuis de si longues années. Elle venait d'autre part et de plus haut.

« L'Empereur qui, pour s'emparer du pouvoir, n'avait pas craint d'user des moyens les plus violents, avait cependant cette particularité d'être très sensible aux plaintes insérées dans les journaux par les détenus politiques.

« Il se souvenait qu'il avait été lui-même prisonnier, il recommandait qu'on adoucît autant que possible la situation des détenus politiques pour lui éviter des récriminations qui lui étaient pénibles.

« Il fallait donc essayer d'un autre directeur et donner satisfaction aux condamnés politiques en leur ôtant ce terrible fonctionnaire qui n'avait pour défaut que d'être trop débonnaire; mais on n'a pas changé les choses, on a seulement donné à un autre titulaire la charge dont le premier avait hâte de se débarrasser.

« Cet essai a peu réussi, car les récriminations ont recommencé de plus belle, et plus vives, ainsi

que cela devait arriver. Je n'eus plus à me préoccuper de ces petits tracas, de ces taquineries dont j'ai parlé précédemment.

« Ayant été appelé à la direction de la prison de la Santé dont la construction n'était pas terminée, et qui ne pouvait encore recevoir de détenus, j'étais donc un heureux directeur *in partibus*.

« Ce n'est que plus tard que je pris la direction effective de cette nouvelle prison qui pouvait contenir de mille à onze cents habitants, et qui'avait été disposée de manière qu'on pût y établir l'infirmerie centrale des prisons.

« Mais les événements marchaient, il y avait dans les esprits de l'inquiétude, on sentait un malaise qui annonçait au loin l'orage.

« La mort d'un journaliste tué par un des membres de la famille Bonaparte avait causé une grande émotion dans le public, des rassemblements s'étaient formés, la troupe était intervenue et 500 individus avaient été arrêtés et envoyés à la prison de la Santé.

« L'instruction judiciaire fut faite d'urgence dans la prison même, par huit ou dix magistrats, qui mirent en liberté une grande partie des gens arrêtés et rendirent une ordonnance à la suite de laquelle 80 environ furent traduits devant la Haute Cour impériale de Blois. »

Là se terminent les notes de Constant Lefébure, intéressant particulièrement la prison de Sainte-Pélagie, cependant je ne puis résister au plaisir de citer encore le passage suivant qui se trouve

dans le quatrième chapitre, intitulé : *Une prison pendant la guerre.* (1)

Il y a là un portrait malheureusement trop peu connu et cependant fidèle de ce pauvre Vermorel, dont j'ai dit un mot plus haut et à qui je ne saurais en vouloir aujourd'hui d'attaques violentes contre mon père et qui remontent à près de quarante ans.

« Au nombre de ces prisonniers se trouvait M. Vermorel qui précédemment avait subi à Sainte-Pélagie un emprisonnement pour un délit de presse.

« Etudiant en droit, jeune homme bien élevé, d'une exquise politesse, d'une grande intelligence, M. Vermorel avait débuté très jeune dans le journalisme.

« Il fut cependant un certain temps, avec M. Clément Duvernois, le principal rédacteur du journal de M. Emile de Girardin.

« Dans la suite ces deux écrivains distingués se séparèrent pour suivre une route différente.

« M. Clément Duvernois se rallia à l'Empire libéral dont il devint un des ministres importants.

« Quant à M. Vermorel il entra dans le camp de l'opposition.

« Pendant la détention qu'il avait subie à Sainte-Pélagie, il avait malheureusement été en

(1) Constant Lefébure, un vieil ami d'enfance de ma famille, est mort il n'y a pas bien longtemps, à quatre-vingts et des années.

contact avec des détenus politiques qui professaient des doctrines les plus antisociales. A partir de cette époque, il changea sa manière d'être et peu à peu s'engagea dans la voie funeste dont il ne devait plus sortir.

« Je portais beaucoup d'intérêt à M. Vermorel avec qui j'avais eu quelques entretiens à Sainte-Pélagie et dont j'avais apprécié tout le mérite. Je lui exprimai le lendemain de son arrivée à la prison de la Santé, la triste impression que j'éprouvais en le voyant de nouveau prisonnier et surtout associé aux hommes les plus dangereux ; je l'engageai bien vivement à s'arrêter en route, il me répondit qu'il ne pouvait pas reculer.

« Il y a quelque chose d'étrange à voir un homme dont la place était marquée au premier rang dans le monde civilisé, abandonner tout pour servir comme simple soldat dans ce milieu de sauvages et de bandits qui au moindre échec mettaient à mort les chefs qu'ils avaient choisis eux-mêmes et se sauvaient lâchement en criant : Nous sommes trahis !

« J'ai connu un colonel de fédérés qui me disait qu'il redoutait plus les balles de ses hommes que celles de ses adversaires.

« M. Vermorel continua à accomplir son destin. Mis en liberté à l'avènement de la Commune, il assista à toutes les sorties contre les troupes de Versailles. Aux derniers jours de la Commune il fut blessé mortellement sur une des barricades de la place de la République. Transporté dans une des

maisons de cette place, il y fut bientôt découvert et transféré à l'hôpital militaire de Versailles. Après bien des souffrances il mourut le 20 juin 1871.

« J'eus l'occasion de connaître les principaux membres de la Commune; ce n'étaient pas les premiers venus, quelques-uns étaient des écrivains distingués. Ces vaincus étaient-ils les précurseurs d'une organisation sociale que l'avenir se réserve?.....

« Il ne faut pas oublier qu'il est suspendu au-dessus de notre tête l'éternel problème du prolétariat, qui est loin d'être résolu, et qui devient de plus en plus pressant... »

Après ces sages paroles d'un vieux directeur, blanchi sous le harnois et qui ont d'autant plus de poids qu'elles sortent de la bouche d'un aimable philosophe revenu par métier de bien des illusions sur le cœur humain et sur les petites passions des grands hommes d'ici-bas, il me semble que je ne dois plus avoir grand chose à ajouter.

Si je voulais rappeler ici tous les souvenirs des derniers détenus et me livrer à *l'appel des condamnés* il me faudrait un volume. C'est ainsi, que l'autre jour encore, Camille Pelletan, en sortant de la Société des Gens de lettres, me rappelait comment son père avait occupé, en 1863, la plus belle des chambres du pavillon des Princes. Alors, on invitait tous les amis du dehors à dîner et l'on faisait des noces à tout casser dans la sombre prison.

Eugène Pelletan avait inventé le jeu de la *balle au mur* dans l'escalier immense dont j'ai parlé déjà, en souvenir du collège de Pau où il avait fait ses études ; mais, malgré tous ces plaisirs, les trois mois de prison étaient pénibles, car précisément à cause de cette quasi-liberté intérieure, on ne pouvait même pas travailler, ce qui plongeait les écrivains et les journalistes dans un véritable désespoir. On dînait gaîment pour s'étourdir, mais on eut préféré, quand même, la liberté.

Néanmoins si l'on était traité relativement bien, cela tenait non seulement à la direction paternelle et pleine de tact de Constant Lefébure et, plus tard, aux traditions qu'il avait laissées à ses successeurs, mais cela tenait aussi à la volonté du souverain qui se souvenant du fort de Ham et des captivités d'antan n'avait jamais voulu, par une sorte de sentimentalité personnelle et rétrospective, que l'on maltraitât ou traitât moralement avec trop de sévérité les prisonniers politiques.

Voici la chanson que mon père avait écrite sur les murs de la prison des *Haricots* ; on remarquera qu'elle est datée de 1^{er} avril 1863, quand en réalité elle a été écrite sur lesdites murailles de sa main de 1854 à 1856, vraisemblablement lorsque nous habitions rue de Sèvres, en face du Bon-Marché naissant, au n° 53 comme je l'ai dit.

Mais mon père, qui n'y attachait aucune importance, l'a datée simplement du jour où un ami complaisant avait bien voulu prendre la peine de la lui rappeler, en lui en apportant une copie.

Ceci dit, voici :

LE CAPITAINE MERLUCHON

Avez-vous vu mon capitaine,
Le capitaine Merluchon ?
En hiver, il porte mitaine.
Bonnet de soie et bas de laine,
Caleçon, tricot et manchon !

Que de fois j'étais en patrouille,
A la pluie, à la neige, au vent !
Lui, cette face de citrouille,
Qui me prend pour une grenouille,
Ronflait derrière un paravent.

Comme il est fier quand la mitraille
Gronde et pleut sur notre Paris !
Sans s'effrayer du sort qui raille,
Il voudrait posséder la taille
D'un rat ou bien d'une souris.

Mais qu'il est beau quand la victoire
A jonché de fleurs nos soldats !
Allons, amis, couverts de gloire,
Volons au temple de Mémoire
Immortaliser nos combats !

Avant de quitter la bataille,
Imitez le grand Merluchon :
Quand on a bravé la mitraille
Il faut bien faire un peu ripaille !
Qu'on fasse sauter le bouchon !

1er avril 1863.

THÉODORE VIBERT.

Je n'ai rien à ajouter à ces vers paternels,
crayonnés dans un moment de mauvaise humeur
goguenarde mais qui, dans leur forme bon enfant,

peignent bien cependant tout un monde curieux, et toute une époque disparue depuis longtemps !

IV

ULTIME VISITE A LA PRISON

Mon second article allait paraître, le 21 avril dernier (1898) dans le *Bulletin de la Presse*, je venais de passer toute une grande après-midi, de deux heures à près de sept heures du soir, à visiter Sainte-Pélagie, sous la conduite de son aimable et érudit directeur — le dernier, celui de la liquidation finale avant la démolition — M. Pons, et j'allais écrire une narration fidèle et sincère de cette suprême visite à la célèbre prison politique, lorsque tout à coup, subitement, sans même prendre le temps de souffler, je dus partir pour Alger pour aller y poser ma candidature contre toutes les réactions cléricales et monarchiques incarnées en la personne de M. Drumont.

Mon Comité me disait : là est le devoir, là est l'honneur, et ajoutait : le péril est extrême, à peu près à coup sûr, vous serez assassiné sur place...

Il n'en fallait pas davantage, le soir même je prenais le rapide pour Marseille, et, deux jours après j'étais en pleine bataille, non pas électorale, mais de sauvages, à Alger.

Aujourd'hui c'est fini, meurtri, abîmé, malade, mais entier, je suis rentré, et voilà pourquoi je reprends ma modeste monographie de la prison

presque défunte et conte simplement, à bâtons rompus, au fil des souvenirs et des fugitives visions, ma dernière promenade à travers les salles, les couloirs, les préaux et les ateliers de Sainte-Pélagie.

Pour le moment, il n'y a pas de détenus politiques, et, sauf des cas exceptionnels et rares, comme celui de Rochefort dernièrement, voilà des années qu'il en est ainsi, ce qui, en somme, jusqu'à ce jour, me paraît être assez à l'honneur du régime républicain.

Les seuls pensionnaires sont tous des contrevenants, des cochers, des gens condamnés pour délits de simple police à vingt-quatre heures de prison, enfin tous ceux qui ne doivent pas faire plus d'un an. Ils sont ainsi là cinq cents détenus de ce genre et même souvent davantage. Ce sont aussi, en partie, les *dettiers*.

A partir d'un an et un jour, les condamnés vont à la maison centrale, soit à Poissy pour l'emprisonnement, soit à Melun pour la réclusion, et l'aimable directeur, M. Pons, l'un des successeurs éloignés de mon vieil ami Constant Lefébure et le dernier, me donne à ce sujet une foule de renseignements du plus haut intérêt sur lesquels je me vois obligé de passer rapidement aujourd'hui, quitte à y revenir peut-être dans d'autres études ultérieures sur les prisons...

Dans la cour de ronde, à gauche, se trouve un poste de corps de garde, au fond duquel, en face, la porte d'entrée même est placée, donnant accès

dans l'intérieur de la prison, la fameuse *porte provenant de la Bastille* et celà d'une façon tout à fait authentique. Aussi elle sera conservée précieusement et lors de la démolition de la prison on va l'expédier, avec infiniment de respect et de précaution, au Musée Carnavalet.

Une inscription en cuivre nous indique sa provenance, et au milieu se trouve un guichet pour voir ce qui se passe de l'autre côté; enfin elle s'ouvre en deux morceaux, pris l'un dans l'autre, sur elle-même, ce qu'il ne faut pas confondre avec deux battants. C'est ainsi qu'il y a environ tout autour dix centimètres de plus en faveur de la grande porte, encastrant la petite; le tout est en chêne très épais, admirablement conservé. Aujourd'hui toute la porte est peinte en marron, à l'huile.

Les pentures, la grosse serrure, les verrous, le tout est en fer et énorme. C'est bien là le type idéal d'une porte de prison, et comme celle-là est admirablement conservée et historique, on a bien raison de lui réserver, vu son grand âge, les honneurs de notre musée municipal.

Au premier, dans cette aile de gauche se trouvent les *dettiers*, et au second les condamnés de simple police; puis viennent les ateliers de travail des prisonniers.

Dans l'atelier n° 1, au rez-de-chaussée, on fabrique des sacs, puis voici le préau de l'ancien couvent où les prisonniers se promènent une demi-heure après chaque repas; puis voici l'atelier n° 2 où l'on fabrique des ballons pour fêtes, japonais,

couleur orange, etc., de petites glaces pour surprises, de petites lanternes à verres multicolores pour chapeaux de gamins, comme on en vend dans les fêtes des environs de Paris, des *cliquettes*, cartons munis de brins de fer terminés par un bout de plomb; la plupart de ces menus objets sont surtout fabriqués pour l'étranger.

Mais voici encore de petits kiosques fort élégants, imitant bien ceux de nos marchandes de journaux; ce sont des lanternes à essence minérale qui peuvent durer vingt minutes.

J'allais oublier encore des *cages à mouches* — amère ironie — image de la maison en raccourci, et vingt autres bibelots qui prouvent que les prisonniers à Sainte-Pélagie, en fait d'*articles de Paris*, seraient vraiment en excellente posture pour rendre des points même..... aux Viennois! Ces *braves gens* — est-ce le qualificatif exact? — gagnent de 1 fr. 25 à 1 fr. 50 par jour et même parfois, suivant leur courage, leur jeunesse, la longueur des journées, et surtout leur habileté, leur tour de main, jusqu'à 2 francs et 2 fr. 50 par jour. Toute la question est d'être plus ou moins bon ouvrier, comme dans le monde civil ordinaire.

En sortant de la prison, ils touchent leur pécule disponible, soit la moitié de ce qu'ils ont gagné. L'autre moitié est conservée pour les loger et les nourrir.

C'est parfait, mais comme l'Etat ne paye point patente, certains bons esprits, et non des moins libéraux, se sont demandé si cela ne constituait

pas une concurrence déloyale pour les petits fabricants.

Le problème est sans doute intéressant, mais comme il ne rentre pas dans le cadre de cette simple promenade *in extremis*, on me permettra de poursuivre, sans m'y arrêter autrement.

Tous les prisonniers sont logés par petites chambres de quatre à six lits; il y en a quelques-unes de dix, mais elles ne sont pas nombreuses. Les fenêtres grillées sur la prison, sur la cour intérieure, ont ou n'ont pas la *hotte* en bois des prisons, et celles qui ne l'ont pas ne sont vraiment pas par trop tristes, malgré que toutes les vieilles murailles de ce vieux couvent soient lépreuses et suent le vice par tous les pores depuis des siècles, comme toutes les fois que l'on se trouve en face de grandes agglomérations de célibataires, quel qu'en soit le sexe. Les vices changent de forme et voilà tout, et, que ce soient prisons d'hommes ou couvents de femmes, c'est toujours la même chose, suivant la formule arabe popularisée par Francisque Sarcey...

Mais voici un plancher en bateau sur un petit lit de fer, avec une pailleasse, un matelas, un traversin, deux couvertures et deux draps. Ce n'est ni large ni luxueux, mais c'est propre et suffisant, et comme les fenêtres restent toutes grandes ouvertes toute la journée, et que les chambrées sont très restreintes comme nombre de pensionnaires, ainsi que je viens de le constater, ça ne sent vraiment pas plus mauvais que dans les vastes et

ordinaires et empuanties chambrées des casernes... et je me penche vers une des fenêtres garnies de barreaux de fer qui donnent sur le préau de l'intérieur : il fait un clair soleil de printemps ; je viens de visiter les ateliers dont je parlais tout à l'heure pendant le déjeuner des prisonniers, maintenant ils se promènent tout autour du préau, en file indienne *dans les deux sens*, sans jamais se rencontrer, sans jamais se parler, pendant une demi-heure. Seuls, les hommes qui travaillent debout toute la journée ont le droit de rester assis pendant cette demi-heure sur les vieux bancs de pierre, le long de la muraille ; au milieu, les gardiens crient : gauche, droite, gauche, droite, d'une voix rauque, forte et grave tout à la fois, et comme avec le laisser-aller, cependant, d'une vieille accoutumance, et les sabots sonnent sur le pavé en cadence énervante, en lente mélopée du bois heurtant le granit ou le grès avec toute la nonchalance d'êtres qui sont les vaincus de la vie. Le costume de la prison est une vareuse marron, sauf pour les courtes peines, car on ne prend pas la peine d'habiller les prisonniers pour quelques jours seulement, et ça rompt la monotonie, cette bigarrure... et les prisonniers marchent ainsi sur deux, trois et quatre rangs, suivant la tête qui les prend et les conduit, toujours chaque rang en sens inverse du précédent, du suivant, et ceci se passe ainsi dans deux cours après chaque repas. Spectacle inoubliable où la mélopée saccadée des sabots sur les pavés semble parfois s'exas-

pérer et dont l'empoignante mélancolie m'a retenu longtemps attaché le front collé aux barreaux de cette chambrée... Pauvres gens !

— Mais ils sont coupables.

— Oui, mais pauvres gens tout de même, doublement et *surtout* parce qu'ils sont coupables, car toute déchéance physique ou morale doit exciter la pitié du philosophe que regarde passer l'humanité...

Les *dettiers* sont logés au troisième étage et les condamnés de droit commun au quatrième, et pour garder tout ce monde, le personnel n'est guère que d'une trentaine de personnes, gardiens et autres ; il est vrai qu'il n'y a pas là de grands criminels.

Et maintenant de l'autre côté, à droite de la prison, en entrant du côté de l'hôpital de la Pitié, du côté de la petite place du Puits-de-l'Ermite, voici le pavillon des Princes.

J'en ai déjà parlé *grosso modo* dans mes précédents chapitres, mais comme j'en sors, je vais y revenir rapidement, ne serait-ce que pour transcrire ici la dernière et fugitive impression d'un journaliste et d'un homme de lettres en face de ces pièces qui invoquent tant de souvenirs tragiques ou anecdotiques, à la veille même du premier coup de pioche.

V

Donc, le Pavillon des Princes comprend, au

premier étage, *la Gomme*, où était autrefois Rochefort; au second deux salles dont la première est dite des *Cigognes*; au troisième, *le grand et le petit Tombeau*, et enfin au quatrième, c'est-à-dire tout en haut, *la grande et la petite Sibérie*.

La grande et unique chambre en montant à droite au premier, *la Gomme*, est peinte en vert clair; on y voit une espèce d'armoire à vêtements, une table en bois, quatre planchettes le long des murailles, un poêle de faïence blanche, un de ces bons vieux poêles qui donnaient une chaleur si douce et si régulière, ce qui fait que l'on a dû les remplacer par les Choubersky meurtriers, parce que à combustion lente !

Les pensionnaires politiques du Pavillon des Princes mangent à la pistole et font venir leurs repas du dehors, ce qui est toujours autant d'économisé pour notre malheureux trésor.

L'heureux mastroquet fournisseur des grands hommes auxquels la Patrie n'est pas toujours reconnaissante et des journalistes incarcérés dans le dit pavillon, est le fameux père Goujon qui tient un commerce de vins en face l'entrée de la prison, au n° 13 de la rue du Puits-de-l'Ermitte.

Mais cette digression m'entraînerait trop loin et mon modeste travail sur Sainte-Pélagie terminé, j'y reviendrai peut-être dans un chapitre spécial consacré à cet aimable restaurateur des lettres.

Les chambres du Pavillon des Princes sont carrelées, ce qui n'est peut-être pas très sain, mais les gouvernements ont toujours pensé que l'on ne

devait aucun égard aux journalistes et aux penseurs.

Il est vrai qu'en face le poêle il y a une cheminée, mais il convient d'ajouter qu'elle ne sert jamais. Enfin, on est enfermé le soir à double tour, comme de simples malfaiteurs : comme le pouvoir aux services des rancunes politiques a toujours été une belle chose sous les régimes déchus et les gouvernements défunts !

C'est dans l'annexe du premier, c'est-à-dire de la *Gomme*, qu'à été enfermé l'infortuné ancien ministre Baihaut, dont le seul crime, au milieu de tant d'autres, avait été de ne pas assez méditer les sages maximes d'Avinain. Avec un peu plus d'estomac, qui sait s'il ne serait pas encore ministre tout comme les camarades.

Je fais remarquer en passant que ces deux premiers étages, surtout le premier, sont très élevés ; il n'en est pas de même du dernier, c'est-à-dire de la *grande et de la petite Sibérie*.

Dans la grande salle de gauche, au second étage, c'est-à-dire au-dessus de la *Gomme*, deux cigognes peintes à l'huile, ni bien ni mal, sur la muraille au-dessus de la cheminée, ont été exécutées, dit-on, par une dame, pour égayer les pensionnaires forcés de la chambre ; de l'autre côté en face, sur l'autre muraille, se trouve un grand bouquet de coquelicots exécuté, paraît-il, dans les mêmes conditions et je suis sûr d'éveiller plus d'un souvenir attendri dans le cœur de mes confrères qui ont séjourné là, en évoquant la vision de ces tableaux qui

ne sont cependant point des chefs-d'œuvre, mais qui faisaient parfois passer le temps aux heures de mélancolie, pendant lesquelles on en étudiait les moindres détails.

Citerai-je au hasard les quelques noms que j'ai pu relever, en courant, le long des murs et surtout dans l'embrasure des fenêtres — comme l'hirondelle, le prisonnier va toujours vers la lumière; — quelques noms sont écrits au crayon, mais la plupart sont gravés dans la pierre des encadrements de fenêtres avec un mauvais couteau :

Léon Cladel, dont je rencontre souvent la femme et la fille dans le monde, aujourd'hui; Zévaco, qui écrivait avec moi dans un journal socialiste, il y a déjà de longues années et qui a, amère ironie, un frère magistrat; Marius Tournadre qui tient, paraît-il, le record de Sainte-Pélagie — pour la frime, car les mauvaises langues affirment qu'il est au mieux avec la rue de Jérusalem, et cela pour une foule de raisons délicates aussi bien que particulières qu'il serait vraiment trop long de narrer ici par le menu; Philippe Dubois, de l'*Aurore*, qui a mis au bout de son nom: 1894; Zo-d'Axa, qui fait en ce moment *la Feuille* avec tant de verve; Mirès, le célèbre banquier; Longuet, Allemane, Gérault-Richard, le député d'hier; Gégout, Chatel, Morphy, Xavier Raspail, O. Monprofit, etc., etc.

Au troisième, voici *le petit Tombeau*, à droite en montant le grand et fameux escalier qui paraît surtout imposant au fur et à mesure que l'on s'é-

lève; à gauche voici le *grand Tombeau* où nous retrouvons des coquelicots signés : E. F. L., 1883. Sur les deux murailles d'angle de longues fenêtres étroites dans le sens de la hauteur, comme d'horizontales meurtrières, éclairent mal la pièce. Il y en a cinq petites ainsi, toutes grillées et le poêle traditionnel en faïence est toujours au milieu de la pièce.

Au-dessus enfin, au quatrième — j'allais dire au *cinquième*, comme le portent mes notes rapidement prises, ce qui est également vrai, car si c'est le *quatrième* à partir de la *Gomme*, pour les prisonniers politiques, c'est bien le *cinquième*, en réalité, du pavillon des Princes, puisque les appartements privés du directeur occupent le premier étage, — les deux Sibéries.

Il était entouré par des hommes de valeur autrefois, M. le Directeur. Je dis *autrefois*, puisque fort heureusement aujourd'hui les prisonniers politiques deviennent de plus en plus rares.

Au quatrième ou au cinquième dis-je, comme il vous plaira, *la petite Sibérie* à gauche; c'est très bas de plafond; cette fois, les fenêtres sont petites et longues comme dans les deux *Tombeaux*, mais moins hautes par rapport au sol; elles sont à hauteur d'homme et la vue est superbe sur ce Paris toujours grouillant et pensant, qui a bien besoin de magistrats et de gendarmes quand parfois la pensée bout trop haut, déborde en chantant et menace d'engloutir les vieux privilèges et les monopoles surannés.

Vite, un coup d'écumoire sur cette mousse superbe et géniale qui est comme le champagne joyeux de l'humanité en rut !... et voilà comment parfois la grande Sibérie et la petite Sibérie étaient pleines ; les prisonniers regardaient, toujours confiants, l'azur du ciel et les argousins continuaient leur sale et lâche besognes : pauvres souverains ! Comme tous les penseurs et les grands cœurs qui ont séjourné ici, ont dû vous prendre en pitié !...

Cette fois le poêle est dans le coin ; je mets ici cette note terre à terre intentionnellement pour calmer ma juste rancœur et je continue.

Sur les murs et surtout dans l'embrasure des fenêtres, comme au-dessous, voici encore des noms qui se pressent en foule, serrés, souvent à demi-effacés par le temps : Maës, Filliâtre, Constant Arnould, 17 septembre 1856 — 6 mars 1858, Chausse, Claude Michu 1868, un de mes vieux collègues des Gens de lettres, bien ratatiné aujourd'hui et dont on a fait un fonctionnaire, je crois ; mais à cette époque lointaine il se faisait photographe de profil, sur les deux faces tour à tour, parce qu'il prétendait avoir une joue bien plus belle que l'autre ! 1868, évocation lointaine ; j'étais bien jeune alors et maintenant Claude Michu est un vieillard très falot : ainsi va le monde ; puis enfin Holtz et bien d'autres que je passe.

Dans la grande Sibérie, à droite, je retrouve cinq fenêtres, trois sur la rue du Puits-de-l'Ermitte et deux sur la cour du personnel. Plus que jamais la vue sur Paris est superbe et inspiratrice dans ce

milieu et à cette hauteur. Voici le poêle, les chaises, des tablettes le long des murailles, une table, presque un mobilier complet quoi, pas de prince cependant, malgré l'appellation fallacieuse du pavillon ! mais ne chicanons pas pour si peu.

Ici, le long des murs, et plus que jamais dans l'embrasement des fenêtres, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, les noms fourmillent ; beaucoup sont inconnus, un certain nombre sont restés célèbres : tous sont respectables, puisqu'ils ont combattu et souffert pour la liberté et la justice. Aussi est-ce avec un sentiment d'envie et d'admiration que je les déchiffre : Pinard, Raoult Rigault 1869, Gabrielle Deville 1876, Malato, à la voix de pensionnaire de la chapelle sixtine, le pauvre ! Chapoul 1878, Philippe Dubois, déjà nommé — un récidiviste, alors ! — Bolâtre, du temps où il était l'homme à faire la prison aux *Droits de l'Homme* — les premiers — en 1876 ; il avait à cette époque un frère employé à la Société Générale qui était très fier d'avoir un frère *dans le journalisme*, pour faire de la prison comme gérant — on fait ce que l'on peut. — Autrefois c'était un très bon métier d'être gérant et de faire de la prison, surtout lorsque l'on avait une famille, des enfants à élever, car alors il était de tradition d'avoir double paye pendant le temps passé à Sainte-Pélagie. Et c'est ainsi que de pauvres diables étaient fort heureux de séjourner au Pavillon des Princes, cela les élevait en grade aux yeux du popolo et, comme appointements, ça comptait

double, comme les campagnes aux colonies ! Voici Alfred Le Petit, avec sa signature bien connue, Albert Goullé, 1^{er} janvier 1895, 4 septembre 1870. Pourquoi ces deux dates qui semblent inversées ? Je l'ignore. Puis voici encore mes amis H. Masson et J.-J. Roche sur la vitre de la première fenêtre sur la cour.

Je soupçonne fort ces deux lapins de n'avoir jamais gémi sur la paille humide et absente de ces cachots, mais plutôt d'être venus un beau soir y faire la noce avec de bons copains.

Alors, vous savez, on met son nom par blague, par gloriole, et voilà comment on fourre dedans les pauvres diables d'historiens de l'avenir.

Il est à remarquer, en passant, que le fameux escalier du Pavillon des Princes cesse au troisième étage et que les deux derniers étages sont desservis par un petit escalier qui lui fait suite, mais en se rétrécissant singulièrement.

Ces braves condamnés politiques ont une belle cour, à eux, avec des colonnades au second, de chaque côté; mais ça a l'air étroit.

Les dettiers et les condamnés de simple police viennent bien se promener dans cette cour, mais à des heures différentes, ce qui est assez naturel car, en vérité, on ne peut guère assimiler des journalistes, des gens de lettres et des penseurs à des condamnés de droit commun et encore moins leur en imposer cette promiscuité plus ou moins désagréable.

Les condamnés politiques au Pavillon des Prin-

ces peuvent recevoir des visites toute la journée et même des visites appartenant au plus séduisant des sexes, comme auraient dit nos pères, jusqu'à neuf heures du soir; passé cette heure on les boucle à double tour dans leurs chambres respectives, comme de vulgaires malfaiteurs; tant pis s'ils crèvent la nuit faute de secours; c'est beau la politique et c'est humain surtout!

Cependant cette facilité de se réunir et de recevoir toute la journée jusqu'à neuf heures, explique les jolies petites noces — oh! combien sobres — et les bonnes réunions, un peu folles, qui avaient lieu dans la grande Sibérie.

Cela se passait aux dates célèbres, à la prise de la Bastille, par exemple, à l'anniversaire des journées de février ou de juin, pour embêter le pouvoir, et c'était toujours autant de pris sur l'ennemi: le temps, qu'il s'agissait de tuer galamment!

Mon vieil ami Constant Lefébure possède sur ces réjouissantes histoires des souvenirs inépuisables et c'est là où il fallait que le directeur fut tout à la fois ferme, paternel et surtout spirituel; aucune de ces trois qualités ne lui manquait.

VI

LA CHAPELLE. — LE PÈRE GOUJON. — ADIEUX ÉMUS.

Sur la face opposée à la rue du Puits-de-l'Ermitte, tout au fond de la prison, sur le derrière, se trouve une profonde annexe en forme de parallé-

logramme allongé allant jusqu'à la rue Lacépède en bordure; c'est là que se trouve la chapelle qui sert, tout à la fois, de réfectoire et de salle d'école. Un instituteur est même attaché à l'établissement et il donne tous les matins une leçon d'une heure à tous ceux qui sont destinés à passer quelque temps à Sainte-Pélagie et qui, de la sorte, pourront profiter du séjour — du moins on l'espère.

Cette chapelle tout en pierre, à colonnes, avec sa galerie intérieure de chaque côté, à hauteur du premier, placée derrière lesdites colonnes, avec son escalier élevé montant au maître-autel suivant l'habitude de la primitive église, est cependant relativement moderne et ne peut rappeler qu'une architecture bâtarde des jésuites tout à fait sans intérêt et néanmoins, chose curieuse, l'ensemble ne manque pas d'une certaine grandeur.

Autour du maître-autel, naturellement, je découvre des reliques de Sainte-Pélagie. Où seraient-elles, authentiques ou non, si elles n'étaient ici ?

Toujours vers le fond, c'est-à-dire vers le maître-autel, qui d'ailleurs est seul, voici encore cinq tableaux qui pourraient bien être contemporains de Louis XIV et qui n'en sont pas moins sans caractère. Tout cela sent horriblement l'humidité et l'odeur des soupes plus ou moins grasses. Un aumônier est attaché à l'établissement et cette chapelle elle-même n'appartiendrait pas à la prison, mais bien au curé de Saint-Médard, je crois, qui aurait l'intention d'en revendiquer la propriété, lors de la prochaine démolition.

Et maintenant, il me semble que le moment est venu de quitter Sainte-Pélagie; cependant, comme j'allais le faire, après être monté sur les promenades de la ronde du sommet des toits pour contempler une dernière fois toute cette prison qui va disparaître et le jardin de ma vieille tante qui est là, à mes pieds, avec ses hauts sycomores, en redescendant dans le chemin de ronde par l'escalier vermoulu qui conduit au toit, au milieu de la petite cour, devant la chapelle, voilà le *panier à salade* qui s'arrête, un gardien ouvre la porte et successivement le municipal fait descendre tout le monde, qui va s'alignant le long du mur; beaucoup sont jeunes encore, et c'est là une tristesse que je ne puis surmonter: il me semble toujours que la jeunesse, comme la vieillesse, devrait être bonne encore...

Mais je demande à monter à mon tour dans une case de la voiture cellulaire.

— Gare les petits habitants, me dit le gardien chef.

— Tant pis! et me voilà assis dans la première cellule, mes genoux passent et tiennent juste sous la banquette de la seconde cellule. Je fais fermer la porte pour que l'illusion soit plus complète, on voit à peine clair et il me semble que l'on étouffe. Un homme gros comme Georges Berry ne tiendrait jamais là-dedans. Et je suis sorti de là sans la moindre vocation pour le métier de criminel... et cependant comme il serait curieux de savoir pourquoi tous ces gens sont là; car, s'il y en a de par

leur faute, il y en a aussi de par la faute de leurs parents, de la Société, de la fatalité parfois si inexorable de la vie et, alors pris d'un immense sentiment de pitié et d'un serrement de cœur devant cette claire vision des responsabilités, je suis sorti, car je sentais bien que nous tous, penseurs et philosophes qui aurions été interrogés à cette minute suprême, si nous avions tous été réunis devant cet acte si simple : la descente d'un *panier à salade* dans une prison, nous aurions été bien embarrassés pour répondre et pour attribuer équitablement à chacun dans la vie et dans la société sa part de responsabilité, en face de ces vices qui sont comme l'inévitable écume du monde moderne... moins qu'autrefois pourtant et c'est peut-être là la suprême espérance, espérance dans un avenir meilleur, quand les grandes vertus républicaines et l'esprit de solidarité sociale et universelle seront enfin devenus l'heureux monopole de tout ce qui pense, aime et souffre ici bas...

VII

Mais vraiment je ne serais pas complet et le lecteur m'en voudrait si je n'allais pas, en sortant, dire bonjour comme tout bon journaliste, au père Jean Goujon, le restaurateur des lettres qui habite juste en face la porte d'entrée de la prison, au numéro 13 de la rue du Puits-de-l'Ermitte.

— Bonjour, père Goujon.

— Bonjour, Monsieur Vibert.

— Eh bien, on va vous enlever vos pensionnaires ?

— Peuh ! il n'y en a plus ; le métier est perdu, et puis, vous savez, je suis propriétaire de ma maison, ici, depuis 1870 que j'y suis installé. Je vais vendre et la démolition de la prison donnera une bien plus grande valeur à mon restaurant et à ma propriété.

— Vous parlez d'or.

— Et vous, vous cannez ?

— ? ? ?

— Dame, on va avoir démoli cette célèbre prison politique avant que vos curés bretons ne vous y aient laissé un logement. Ça n'est pas chic.

— C'est vrai, mais assez plaisanté ; montrez-moi vos papiers intéressants.

— Bien volontiers, et là-dessus, le brave Jean Goujon, un petit vieillard alerte et vivant que tous les gens de lettres connaissent bien, m'apporta un mètre cube de journaux où il est question de lui ou de ses fidèles pensionnaires.

Voici d'abord un petit cadre qui renferme le filet suivant qui ne manque vraiment pas de saveur :

« *MIEUX ICI QU'EN FACE* »

— Connaissez-vous Jean Goujon ?

— Certainement, *Bouillet*, dans son dictionnaire d'histoire et de géographie dit : « qu'il fut le restaurateur de la sculpture en France ».

— Allons donc ! c'est de l'histoire ancienne.

— Point du tout ! car il fut tué en 1572, comme il travaillait au Louvre.

— Vous n'y êtes pas. *Jean Goujon*, dont je vous parle, est parfaitement vivant. Il est bien *restaurateur*, mais point de sculpture ; il est le *restaurateur* des détenus politiques à Sainte-Pélagie.

C'est même tout à la fois un très bon cuisinier et un malin.

— Il sait mettre autant de sel dans sa conversation que dans ses ragoûts. Si vous en doutez, allez seulement lire son enseigne.

Au-dessous de son nom illustre :

JEAN GOUJON

vous trouverez écrit en gros caractères :

Ici on est bien mieux qu'en face.

— Comment, qu'en face ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Vous ne comprenez pas ! Sa porte est *en face* de la prison.

Tenez ! quand vous voudrez bien déjeuner, allez le trouver un matin, *rue du Puits-de-l'Ermité*. Et ce petit *Goujon* (de Seine) pourra, si vous le désirez, vous *empoissonner* ; mais vous empoisonner, jamais !

CHARLES TRESVAUX DU FRÉVAL. »

(*L'Anti-Radical de la Mayenne*).

23 juin 1882

Et le Père Jean Goujon me montre en même

temps, avec orgueil, la photographie de M. du Fréval, avec une dédicace des plus flatteuses.

Puis, voici la série des notes bien curieuses envoyées chaque matin par les pensionnaires du pavillon des Princes au père Goujon pour commander leur déjeuner ou leur dîner. Il en a conservé un grand nombre, *comme des reliques*, ainsi qu'il le dit lui-même; cela lui constitue une très curieuse collection d'autographes.

Elles se ressemblent toutes, à peu près, comme esprit; aussi, je ne citerai que les deux petites notes suivantes de ce pauvre Lalou. Du moins, elles ont le mérite d'être courtes :

PREMIÈRE NOTE

Monsieur Lalou, détenu politique, Sainte-Pélagie

11 octobre 1896

« *Note pour M. Jean Goujon, Maison Dorée des politiques français, etc., etc.*

« En dehors de mon ordinaire, me fournir en plus un bifteck *bien tendre*,

« Une omelette, plus des pommes de terre *très frites*.

« *Son pensionnaire,*

« CHARLES. »

P.-S. — Plus 20 centimes de carotte, pas à manger.

DEUXIÈME NOTE

A Jean Goujon, dit l'aimable et obligeant restaurateur de Sainte-Pélagie.

« Me livrer pour midi une belle et bonne omelette pour deux, plus des pommes de terre *très frites* pour deux, le reste comme à l'ordinaire.

« *Son pensionnaire,*

« SAINT CHARLES. »

13 octobre 1895

On remarquera que l'orthographe de ces deux notes n'est point si horrible que cela.

C'était donc encore un point d'histoire à élucider et une légende à détruire en partie. On remarquera comment aussi les plus petits faits prennent une grande importance quand on est en prison ; ça affine et rapetisse l'esprit tout à la fois et c'est toujours l'histoire de Silvio Pellico, quoique je ne veuille pas comparer un goujon à une araignée.

Puis voici la *Libre Parole* du 4 novembre qu'il faut consulter sur Edouard Drumont à Sainte-Pélagie, me dit Goujon.

— Merci, je sors d'en prendre à Alger, passons.

— Voici, le 4 février 1893, la mise en liberté d'Edouard Drumont.

— Encore ?

— Voici l'*Echo de Paris* du 22 février 1898 sur Rochefort, le *Radical* du 5 juillet 1897, la *Patrie* du 19 février 1898, l'*Intransigeant* du 20 février 1898, puis un gros paquet de journaux collection-

nés depuis la guerre, et comme le père Goujon fait mine d'ouvrir ces nouvelles archives, je l'arrête d'un geste !

Par exemple, voilà un volume bien amusant : *Prison fin de siècle* — souvenir de Pélagie, illustrations de Steinlen, Paris, G. Charpentier 1891, par E. Gigout et Ch. Malato, avec la dédicace manuscrite suivante, signée des deux :

A Goujon, notre père nourricier, offert très amicalement.

Et l'excellent homme, avec son fin sourire de vieux paysan normand, me montre son portrait dans une gravure qui le représente le long de sa maison, devant sa porte.

— On m'a représenté aussi, paraît-il, avec mon panier au bras, mais je n'ai jamais pu savoir dans quel ouvrage.

Tenez, voici le portrait, trait pour trait, de Mélanie, la chatte, morte maintenant, qui, pendant de longues années, a été la compagne fidèle des gardiens ; et, pour montrer qu'il est ferré sur son histoire ancienne, il ajoute malicieusement :

— Ça toujours été une bonne fille qui n'a jamais jeté son bonnet par-dessus les moulins, comme sa sainte patronne.

Et, changeant de conversation, il ajoute :

Voyez-vous, maintenant, mes enfants sont mariés, établis, j'en ai un qui est brigadier-chef à Dreux ; j'ai de petites rentes pour vivre heureux avec ma femme. Je vais aller un de ces jours trou-

ver M. Rochefort pour qu'il me fasse une belle annonce pour vendre mon restaurant et ma maison; avec deux ou trois calembours, ça ira tout seul.

— Pour ça, vous ne pouvez pas mieux tomber !

Et maintenant, qu'il me soit encore permis d'adresser un dernier adieu ému à cette vieille prison de Sainte-Pélagie, à ce pavillon des Princes où l'on s'amusait encore parfois.

— Oui, Monsieur, un soir, me disait Jean Goujon la semaine dernière, j'ai attrapé avec ces messieurs la plus jolie cuite de ma vie; il y avait sept journalistes, deux dames et votre serviteur... je me suis réveillé le lendemain matin dans mon lit, et je n'ai jamais su comment...

Un dernier adieu aussi à ces directeurs justes et paternels, comme Constant Lefébure, à ces vieux murs noircis par le temps, car, à l'heure présente, avec le vent de réaction qui souffle, rien ne prouve que bientôt nous ne serons pas traités, nous les pauvres journalistes, hommes de lettres, philosophes et penseurs, comme de vulgaires malfaiteurs dans le beau palais que l'on vient, paraît-il, de nous préparer à *la Santé*.

J'ai visité, cette semaine, en détail, la prison neuve, cossue et superbe de Fresnes; j'ai admiré le vernis impeccable des cellules, au point de vue de l'hygiène, et, cependant, involontairement, comme un vieux routinier, je suis attendri en pensant que l'on va démolir Sainte-Pélagie, cette prison de famille, qui me rappelait toujours involon-

tairement, les pensions idem du quartier, illustrées par Balzac.

C'est ainsi que tout disparaît, se transforme ou change sur la terre, c'est la loi du progrès. C'est bien, c'est nécessaire, mais cela ne va pas toujours sans un moment de mélancolique regret que l'on peut bien pardonner à un vieux journaliste, enfant du quartier, à la seconde génération.





LA PRISON DE SAINT-LAZARE

I

UN COIN DU VIEUX PARIS QUI VA DISPARAITRE. —
SOUVENIRS HISTORIQUES. — LES RELIQUES DU
PASSÉ.

De même que j'ai consacré une assez longue monographie à la prison de Sainte-Pélagie, à la veille même de sa démolition; de même, je veux ici dans ce volume qui ne doit rien ignorer du mouvement contemporain de Paris, consacrer une étude à la prison de Saint-Lazare, à la veille de sa disparition, ou tout au moins au moment où l'on en parle, car, souvent, sur ce terrain, l'administration rend des points à la tortue la plus arthritique !

La plupart des Parisiens qui remontent la rue du Faubourg Saint-Denis connaissent de vue l'entrée, la porte de Saint-Lazare, mais ne s'arrêtent même pas pour l'examiner, tant elle est triste, banale et sans intérêt.

La prison de Saint-Lazare, comme on l'appelle couramment dans le public, est une maison de détention et de correction pour les femmes, sise, comme dirait mon notaire, au numéro 117 du Faubourg Saint-Denis, avant d'arriver à la gare du Nord ou plutôt au boulevard Magenta.

Vers 1110, c'est-à-dire voilà tantôt 800 ans, Saint-Lazare était déjà un hôpital de lépreux, sur la route de Paris à Saint-Denis, quasiment en pleine campagne et encore bien loin dans les champs au-dessus de la future porte Saint-Denis qui ne devait être bâtie que plusieurs siècles plus tard par le vieil amoureux de la veuve Scarron.

Cette léproserie était elle-même construite sur une vieille basilique, dédiée à saint Laurent et dont il serait vraiment curieux de retrouver les substructions, lors de la future démolition de l'actuelle prison.

Louis le Gros établit en faveur de la léproserie la foire de saint Ladre — forme de saint Lazare, comme l'on sait, au moyen âge — et qui était le patron tout désigné des lépreux, c'est-à-dire des *ladres* et *ladresses* ! et des petits compagnons de saint Antoine malades ? — D'où le vocable *mala-drerie*, hôpital pour les lépreux.

Comme la place ne manquait pas à cette époque, la dite foire se tenait devant la porte de l'hôpital, à la Toussaint et durait huit jours ; mais sous Philippe-Auguste elle fut remplacée par la foire de saint Laurent, en souvenir sans doute du patron de la primitive basilique, élevée en ces lieux.

Chaque lépreux vivait séquestré dans une petite loge, ce qui lui interdisait de faire sa partie de cochonnet ou de manille, d'ailleurs encore inconnue à cette époque ! Louis VII, avant d'aller prendre l'oriflamme à Saint-Denis, au moment de partir pour la seconde Croisade, ce qui ne l'empêcha

pas de se conduire comme un pignouf à l'égard de son épouse Eléonore d'Aquitaine qu'il répudia malgré Suger, s'arrêta à Saint-Lazare et visita les lépreux dans leurs cellules.

Les boulangers, à cette époque où la propreté la plus élémentaire était condamnée par l'Eglise comme un péché, et l'hygiène complètement inconnue par conséquent, passèrent pour les plus exposés à la terrible maladie, à cause du feu qui leur brûlait le visage; aussi ils soutenaient la léproserie et comme l'on disait à l'époque, *aumônaient* beaucoup de pain à la maison de Saint Lazare, qui en retour recevaient pour rien les boulangers lépreux...

Un monument fort curieux du moyen âge subsista longtemps devant la porte de Saint-Lazare. C'était simplement une tour à quatre faces, à la mode sarrasine, mais de style gothique, surmontée d'une croix, armée de fleurs de lis dans le soubassement et percée de quatre niches qui contenaient les statues en pied et de grandeur naturelle, de saint Louis, de Philippe III, du comte de Nevers et du comte de Clermont, son fils. Mais si cette tour était curieuse en elle-même, au point de vue architectural, elle l'était surtout par le souvenir vraiment extraordinaire qu'elle rappelait et qui était bien fait pour peindre ces époques de fanatisme clérical, tout à la fois naïf et irraisonné. En effet, le monument indiquait la première halte que fit Philippe le Hardi, lorsqu'il sortit de Paris, pieds nus, portant sur ses robustes épaules, le cer-

cueil de Louis IX, de Notre-Dame de Paris à la basilique de Saint-Denis ! Il faut avouer que ce fils transportant ainsi les cendres de son père — un pestiféré — présentait un spectacle qui ne manquait pas de grandeur et bien fait pour émouvoir les foules misérables, ignorantes, fanatisées et naïves de l'époque.

Trois autres haltes entre la léproserie de Saint-Lazare et la basilique de Saint-Denis furent également indiquées par d'autres monuments, identiquement pareils au premier. Malheureusement ils furent tous détruits en 1793 et c'est d'autant plus fâcheux qu'ils étaient comme les témoins d'un calvaire filial héroïque, historique, vrai et vécu, tandis que celui de Jésus n'est vraisemblablement qu'une légende ou un symbole. Vous voyez d'ici ce fils ployant sous le poids du cercueil de son père — un coin des rêves et des terreurs de l'Orient sur ses épaules, — ruisselant, haletant, s'arrêtant à la porte de Saint-Lazare, après la rude montée de la côte, entouré des hommes d'armes dévoués de l'Aragon, de tout un peuple vivant dans le rêve mystique d'un siècle de servitude sacerdotale ! La sueur tombant goutte à goutte de son front, pendant la halte, coulait sur ses pieds nus, couverts de poussière et y marquait des ronds blancs qui faisaient plus ressortir encore et la forte musculature et la fatigue de l'homme-roi...

Tout cela ne manquait pas de mise en scène, sinon de véritable grandeur, car il ne faut pas oublier que c'est ce même Philippe le Hardi, fils de

saint Louis, qui ne craignit point de commettre ce crime horrible de démembrer la France au profit de la pieuvre-église, en donnant au pape Grégoire X la moitié d'Avignon et le Comtat Venaissin.

De 1515 jusqu'au XVII^e siècle, Saint-Lazare fut desservi par des chanoines réguliers de Saint-Victor, c'est-à-dire des moines, qui s'y établirent comme dans une grosse et grasse abbaye et en consumaient les riches revenus en menant la vie large et facile d'oisiveté et de débauche qui était la vie ordinaire des couvents pendant ces trop longs siècles de domination toute puissante de l'Église catholique. Naturellement ils commencèrent, ces moines très chrétiens, par se débarrasser des lépreux et la léproserie disparut. Les chanoines s'engagèrent seulement à loger quelques religieux atteints de la lèpre.

En 1632 la réforme de cet établissement tombé au-dessous de tout au point de vue des mœurs et de la discipline, fut confiée à saint Vincent de Paul qui y installa, sous le nom de Congrégation de Saint-Lazare, des prêtres de la Mission. Ce fut dans ce couvent de Saint-Lazare que mourut saint Vincent de Paul. Il fut inhumé dans le chœur de la chapelle du couvent, au pied du maître-autel et l'inscription commémorative placée sur son tombeau était encore visible en 1789, à l'aurore de la Révolution.

Dans sa cellule, dans un des corps du bâtiment, par une fenêtre d'angle, il pouvait assister aux offices de la chapelle. Aujourd'hui la cellule est

transformée en petite chapelle à l'usage des religieuses de l'ordre de Marie-Joseph, dont j'aurai à parler plus tard; et, sur le petit entablement, ou marche en bois, qui est le long de la fenêtre, en bas, on voit le trou formé par le pied de saint Vincent de Paul; un brave gardien me l'a fait voir et, ma foi, si vous ne croyez pas à la légende, allez y voir. Pour mon compte, j'avoue que ça me laisse assez froid, aussi froid que sa maison et son fameux chêne, aujourd'hui bien malade, que je suis allé voir dans la campagne des environs de Dax, dans les Landes. Il paraît que ce saint aimait les voyages.

Dix ans après la Révolution, Saint-Lazare devient une prison pour hommes; on sait comment Beaumarchais y fut enfermé ou plutôt jeté brutalement, sans motif, et que ce n'est que sous le coup de la rumeur et de l'effervescence publique, que l'on fût bien obligé de le relâcher trois jours plus tard.

Le 13 juillet 1789, la veille même de la prise de la Bastille, le couvent fut pillé parce que les Lazaristes y avaient entassé des quantités de provisions, alors que le peuple mourait de faim. Toujours charitables ces bons moines! naturellement il y eut du désordre et le quartier faillit être incendié.

Transformé en prison, Saint-Lazare reçut un grand nombre de suspects et tout le monde a dans la mémoire et je dirai dans l'œil le beau tableau de Ch. Muller qui a peint une des sombres salles

du rez-de-chaussée sous le titre bien connu de « l'Appel des condamnés ». Boucher et André Chénier y furent enfermés et c'est là que ce dernier écrivit pour une prisonnière, Mademoiselle de Coigny, sa jolie élégie intitulée : *La jeune captive*.

Je viens de visiter la salle du rez-de-chaussée popularisée par Muller ; j'ai retrouvé l'escalier rapide, avec la lumière crue du tableau. Puis voici la porte, le couloir où l'on fait passer les condamnés pour aller dans la cour ; mais ils sont tués dans le couloir même dit le gardien. Quelle part de réalité et de légende dans tous ces souvenirs ? C'est bien difficile à préciser. Mais ce que je sais bien c'est que l'on vit là un instant poignant des souvenirs tragiques de la Révolution. Et pour moi qui ai été élevé tout jeune au milieu de ces souvenirs, lorsque mon père écrivait sa grande épopée nationale, *Les Girondins*, je sais bien que rien ne peut vous remuer plus profondément et que la seule reconstitution vivante et douloureuse de *l'Appel des condamnés*, sans doute dramatisé à plaisir, vaut certes une visite à cette prison de Saint-Lazare qui montre comment les quelques excès de la Révolution n'ont été que la conséquence et la bien faible rançon des crimes de la féodalité, de la noblesse et du clergé, durant douze ou quinze siècles et qui renferme, à elle seule, toute une partie de l'histoire de Paris ; j'allais dire de la France entière !

II

DEPUIS LA RÉVOLUTION. — DESCRIPTION DE LA PRISON. — SON ORGANISATION ACTUELLE. — LES DÉFECTUOSITÉS DE L'ORGANISATION GÉNÉRALE DU SERVICE DES MŒURS.

Au moment de la Révolution, à une date que je n'ai plus présente à l'esprit, une bonne partie des terrains du couvent fut vendue comme propriété nationale. Ces terrains couvraient une surface considérable et s'étendaient du faubourg Saint-Denis et du clos Saint-Lazare à l'extrémité de la rue Hauteville et l'actuelle église de Saint-Vincent de Paul est précisément érigée sur l'emplacement merveilleux, formant une espèce de morne dominant Paris où s'élevait autrefois l'ancien belvédère des moines.

Ils touchaient à la rue Paradis et à l'ancien mur d'octroi que j'ai encore connu moi-même dans ma petite enfance et qui a été démoli en 1860, si mes souvenirs sont exacts.

Une petite résidence royale, appelée *le Logis du Roy*, était enclavée dans ce domaine qui était, même alors, un des plus beaux et des plus vastes de la capitale, comme l'on disait alors.

C'est à ce *logis* où chaque roy s'arrêtait et recevait le serment de fidélité — le serment d'allégeance comme l'on dit en Angleterre — lors de sa première entrée dans Paris, après sa proclamation officielle, comme souverain bien entendu.

Ce *Logis du Roy* se trouvait en partie au-dessus de la porte actuelle de la prison de Saint-Lazare, au-dessous, dans le faubourg Saint-Denis et par conséquent après le n° 115. Il n'en reste plus que des dépendances insignifiantes, écuries et remises et un placage de maisons lépreuses et tristes sur la maison suivante, où sont logés les internes en médecine attachés à l'établissement et dont la demeure actuelle semble manquer de goût et de confortable.

C'est là, dans la cour également, que se trouvait l'ancien cimetière des moines qui n'a été enlevé qu'en partie et qui doit renfermer encore beaucoup de sépultures.

Depuis le Consulat, Saint-Lazare est tout à la fois une prison civile, une prison administrative et une maison de correction. Cette seconde appellation de *prison administrative* est vide de sens, contraire à la loi et à la justice, et un reste de la barbarie médiévale la plus odieuse et la plus cruelle et c'est ce que je vais tâcher d'expliquer tout à l'heure; mais je poursuis le fil de ma description, si j'ose m'exprimer ainsi, de manière à pouvoir être toujours suivi facilement par mes lecteurs.

Donc la prison de Saint-Lazare, à l'heure actuelle, est destinée à renfermer les femmes accusées ou prévenues de crimes ou de délits; celles qui sont condamnées à un emprisonnement de moins d'une année; celles encore, dit la nomenclature, qui sont détenues pour dettes envers l'Etat, ce qui est aboli

aujourd'hui; les filles publiques, *privées de la liberté*, — admirez cet euphémisme tout à la fois cruel et hypocrite — soit par suite de notification d'un jugement, ce qui devrait toujours être, *soit par le simple effet de décisions administratives!* ce qui veut dire que la femme est considérée, en plein vingtième siècle, moins qu'une esclave et qu'au nom du bon plaisir et de l'arbitraire, on a le droit de la jeter en prison, sans jugement, en dehors de la justice. C'est simplement odieux et je crois qu'il est inutile d'insister sur un tel état de barbarie sociale. Du reste tous les moralistes et tous les sociologues sont d'accord sur ce point.

On pourrait déjà trouver immoral que le Préfet de Police ait le droit abusif de jeter les femmes en prison, sans jugement, pour son bon plaisir; mais dans la pratique ce n'est même pas cela. Il n'opère pas lui-même, son autorité est forcément déléguée à des agents des mœurs, à M. Jules, à M. Alphonse, qui arrêtent les femmes au hasard, au petit bonheur si l'on peut dire, par bêtise quand ça n'est pas par vengeance ou par chantage. On peut donc affirmer hardiment qu'à ce point de vue, notre police des mœurs nous met au ban de la civilisation.....

Mais je poursuis: sont encore enfermées dans la prison de Saint-Lazare, les filles mineures que leurs parents obtiennent d'y *faire séjourner* — toujours l'euphémisme — en correction et les femmes mariées condamnées pour adultère, ce qui est encore absurde, car, depuis la loi du divorce sur-

tout, l'adultère n'est ni un crime, ni un délit, mais simplement une atteinte, grave, sans doute, portée à un contrat synallagmatique, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Dans ces divers ordres d'idées, il est évident qu'en dehors des deux premières catégories des femmes prévenues ou condamnées régulièrement en vertu d'un jugement, tout est arbitraire et immoral, tout est à refaire de fond en comble et le droit même des parents de faire enfermer leurs filles mineures en correction, c'est-à-dire en prison, sous le prétexte plus ou moins justifié qu'elles sont mauvaises têtes ou *vicieuses* (?) apparaît chaque jour comme plus exorbitant et en dehors de nos mœurs.

Les Américains ont eu l'insigne honneur de le comprendre avant nous et de remplacer la *correction* qui n'est en somme que le droit de la force, par *la liberté surveillée* qui est un effort louable d'amélioration morale. A ce propos ces lignes de *l'Aurore* sont à méditer :

« La mise en liberté surveillée est une forme nouvelle du traitement de l'enfance coupable : le tribunal laisse le jeune délinquant dans sa famille, où il reprend sa vie habituelle, mais où il est surveillé de très près par des inspecteurs énergiques.

« Ce nouveau système a pris naissance aux Etats-Unis, où il s'est beaucoup développé. A la suite d'une conférence de M. Julhiet, exposant ses remarquables résultats en Amérique, M. Rollet, di-

recteur du Patronage de l'enfance, séduit par l'innovation intéressante, découvrit un moyen légal d'appliquer en France cette « liberté surveillée »; le 10 février 1906, il faisait mettre un délinquant en liberté surveillée.

« Grâce au dévoûment et aux efforts de diverses personnalités, cet essai a pu se développer beaucoup, et, depuis un an, une centaine d'enfants ont été mis en « liberté surveillée ». Nous donnons ci-après un résumé des résultats obtenus.

« Pendant l'année terminée le 10 février 1907, les tribunaux ont remis au Patronage de l'enfance, pour la liberté surveillée, 98 enfants.

« Sur ces 98 enfants, 17 ont été retirés presque immédiatement de la « liberté surveillée » pour être placés à la campagne ou en ville.

Le nombre des enfants soumis au régime de liberté surveillée dans la 1^{ère} année de fonctionnement, a donc été de 81.

« Voici les résultats :

Enfants paraissant en très bonne voie	54
Encore douteux.....	14
Engagé au régiment.....	1
Arrêtés pour nouveau délit	7
Echappés à la surveillance.....	5
	—
Total	81

« On peut donc dire que, pour 69 enfants sur 81, le système de la liberté surveillée paraît pouvoir donner un bon résultat; pour 55 d'entre eux, on peut même l'affirmer.

« Cinq enfants se sont sauvés· ce ne sont pas forcément de mauvais garçons; mais le système de

liberté surveillée n'est pas encore assez serré pour rendre toutes les fuites impossibles, quand les parents se concertent avec l'enfant. Ces disparus sont d'ailleurs signalés à la police et seront retrouvés. Notons que tous les cinq avaient plus de seize ans.

« Enfin, sept enfants en liberté surveillée ont commis un nouveau délit; cinq d'entre eux avaient plus de seize ans.

« Toutes les personnes s'occupant de l'enfance coupable reconnaîtront que ces résultats sont très encourageants. S'ils se maintiennent, si sur 81 enfants coupables et trop coupables pour être acquittés purement et simplement, la mise en liberté surveillée en remet définitivement dans le droit chemin plus de 55, elle sera un très utile auxiliaire de notre système judiciaire. Avant de présenter le succès comme une certitude, nous devons attendre que la permanence des résultats obtenus nous en donne droit. Nous avons seulement le droit de continuer cet essai, j'ajouterai presque que nous en avons le devoir.

« Il faut observer que ces résultats ont été obtenus pour une première année d'essai, que nos trois inspecteurs si dévoués, ont fait en quelque sorte cette année leur noviciat, leur apprentissage, que les distingués magistrats de la huitième chambre correctionnelle, qui ont donné à la tentative un concours si bienveillant et si intelligent, ont eu aussi à tâtonner dans leurs décisions de liberté surveillée; qu'enfin, le Patronage lui-même a pu

demander par erreur et faire remettre, pour la liberté surveillée, des enfants qui auraient dû être envoyés tout droit en correction, comme ces trois « apaches » qui lui ont été confiés un beau jour. »

A côté de notre vieille organisation de vengeance et de coercition sociale, voilà l'organisation, je ne dirai pas même de pardon, mais d'encouragement et de relèvement moral, qui doit être la vérité féconde de demain dans une société un peu plus pitoyable aux faibles, un peu plus humaine en un mot.

A l'heure présente, la prison de Saint-Lazare est encore représentée par cinq grands corps de bâtiments, entourant trois cours intérieures plantées d'arbres. C'est là, dans ces cours que les femmes, par catégories, vont faire leur promenade à la file indienne, deux par deux, ou vont laver au lavoir qui se trouve au milieu de l'une d'elles, sinon de toutes les trois, si je ne m'abuse.

Un chemin de ronde entoure et isole toute la maison et de même que le long du chemin de ronde du côté du faubourg Saint-Denis, se trouvent les derniers vestiges ou plutôt l'emplacement du *Logis du Roy*, dont je parlais tout à l'heure, de même de l'autre côté et formant un vaste carré mordant hardiment dans les pâtés de maisons en allant dans la direction des hauteurs de Montmartre, derrière la boulangerie, dont je parlerai plus loin, se trouvent les jardins de la prison et celui du directeur qui forment encore, à l'heure présente, un superbe parallélogramme, de forme à peu près régu-

lière, à une emprise près, si l'on veut, dans ses grandes lignes.

Les corps de bâtiments dont je viens de parler ont quatre étages, sont suffisamment aérés et quoique vieux, sont naturellement, à l'intérieur, d'une irréprochable propreté, comme il convient à une grande agglomération de cette sorte.

Ils peuvent renfermer jusqu'à 1,200 personnes normalement.

Les femmes renfermées à Saint-Lazare sont divisées en trois catégories différentes. Dans la première se trouvent les condamnées pour crimes ou délits de droit commun; elles habitent le rez-de-chaussée, où sont également situés leurs ateliers et leurs dortoirs.

Dans la seconde catégorie se trouvent les jeunes détenues, classées elles-mêmes en trois autres catégories : les mineures condamnées à rester dans une maison de correction jusqu'à leur majorité, comme ayant agi sans discernement. On y joint celles que leurs parents font déténir après avoir obtenu une ordonnance du juge. C'est ce que l'on appelle la *correction paternelle*, sans doute par antiphrase ! et vous voyez d'ici la mentalité des parents capables de recourir à de pareilles mesures et la promiscuité à laquelle sont livrées fatalement leurs malheureuses filles dans un pareil milieu; les jeunes filles au-dessous de seize ans, incarcérées pour *vagabondage* (?) — encore un délit que je serais bien heureux de voir définir, — car enfin l'action de n'avoir ni feu ni lieu peut représenter la misère

mais non un délit et alors c'est le secours et non la punition qui doit intervenir. Quand je vous dis que notre société est encore à moitié sauvage ! — J'oubliais d'ajouter : pour vagabondage, après condamnation en police correctionnelle, ce qui ne prouve rien, car toute la question est précisément de savoir si là le juge a le droit de juger et de condamner ; et enfin les jeunes filles du même âge et *détenues administrativement*, c'est-à-dire sans aucun droit et sans jugement, pour prostitution.

Les simples prévenues de crimes ou délits de droit commun habitent également ce quartier.

La troisième catégorie est celle des prostituées détenues administrativement ; comme son examen appelle quelques réflexions, tout à la fois sociales et philosophiques de la plus haute importance, ça fera l'objet de mon troisième chapitre.

III

**LES DIFFÉRENTES CATÉGORIES DE PENSIONNAIRES. —
UN PEU DE STATISTIQUE. — LES RÉFORMES NÉ-
CESSAIRES. — VUES D'ENSEMBLE.**

Je m'étais arrêté, dans mon dernier chapitre, à la seconde catégorie et je dois donc aujourd'hui commencer par vous dire un mot de la troisième catégorie qui est celle formée des prostituées détenues *administrativement*, c'est-à-dire en dehors, au-dessus et à côté de la loi, ce que je ne chercherai pas à expliquer, car, comme je l'ai déjà indi-

qué, cette façon de procéder par trop sommaire et par trop médiéval, n'est ni explicable, ni défendable au vingtième siècle, dans un pays soi-disant civilisé.

On se trouve là en face d'un délit qui n'en est pas un et du moment qu'il s'agit du régime du bon plaisir, le dégoût suffit, on passe et l'on ne dit rien.

Ce quartier est naturellement entièrement séparé des deux autres et est lui-même divisé en trois classes : les *vieilles*, les *mutines* et les *jeunes*.

Les vieilles ont à Saint-Lazare leur hôtel des Invalides, moins la médaille militaire !

Quelques-unes — qui l'eût cru ? ont même sollicité la faveur d'y entrer... ou plutôt d'y rentrer, car ce sont pour la plupart, sauf le respect que l'on doit toujours aux anciennes représentantes du beau sexe, des vieux chevaux de retour ! — Pourquoi pas juments ?

Parent du Chatelet qui fut un médecin distingué et surtout un hygiéniste précurseur, ce qui était beau de son temps, puisqu'il mourut en 1836, écrivait quelques années avant sa mort que ces vieilles ayant été mises de force en liberté en 1830, sans doute pour fêter les trois glorieuses, n'entendirent pas accepter ce présent inutile et rentrèrent toutes le soir au bercail, c'est-à-dire à Saint-Lazare, ce qui démontre une fois de plus qu'il n'y a pas que le diable qui se fasse ermite en devenant vieux.

Dans une courte revue d'ensemble, à la fin de ce chapitre, je reparlerai des vieilles qui sont

moins intéressantes que l'on pourrait croire ; ce ne sont pas là des silhouettes à la Callot, mais plutôt des ruines frustres, des restes vagues d'humanité, des ombres falotes, des effigies à demi-effacées, usées à demi comme les galets de la mer, par une longue accoutumance de misère et de privation...

Dans la classe des *mutines*, se trouvent les prostituées qui demeurent réfractaires à toute espèce de discipline. C'est là, dans ce quartier plutôt pittoresque, que l'on pourrait entendre des conversations sans pudeur, saisir au vol des gestes audacieux ou fantaisistes, découvrir des complots contre la règle de la maison, pourtant bien maternelle et deviner des liaisons secrètes que n'aurait point désavoué Lesbos.

Si je voulais résumer ma pensée d'un mot, je dirais que c'est la section des jeunes pouliches encore indomptées. Mais bast ! tout vient à point à qui sait attendre ; il faut bien que jeunesse se passe dans un certain monde ou quart de monde et dans quelque trente ans les dernières survivantes seront sages comme des images dans la classe des vieilles, si par hasard il y a encore une prison de Saint-Lazare à cette époque, ce qui est fort probable.

La salle des *jeunes* renferme des prostituées non encore endurcies par une longue habitude de tous les vices. C'est de ce côté, nous dit l'administration, que sont dirigés tous les efforts de moralisation. Et il est juste d'ajouter que ces tentatives

sont trop souvent peu efficaces. Cela tient toujours à ce que le législateur, le moraliste ou le magistrat ont pour habitude de se figurer que l'on *guérit* quand il serait si simple de *prévenir*. Je m'explique et je dis que la méthode de la vaccination doit devenir aussi *moraie* que *physique* !

Ça vous étonne ? Rien n'est plus simple. De même que vous vaccinez contre les atteintes de la petite vérole, vaccinez moralement contre les atteintes du vice et alors vous ne vous plaindrez plus que vos tentatives de guérison soient le plus souvent inefficaces. Apprenez à lire et à écrire *réellement* aux enfants du peuple ; faites de l'école primaire la réalité féconde de demain et donnez un salaire suffisant au travail de la femme et demain vos prisons de répression seront à peu près vides. Mais il est évident que si je parle à des sourds, il n'y a rien à faire.

Ceci dit et pour ne pas, en effet, me fatiguer inutilement, je poursuis ma visite.

Au quartier des prostituées est annexée une infirmerie pour les filles atteintes de syphilis et qui sont envoyées là par le dispensaire de la préfecture de police.

Toutes les autres filles de cette catégorie sont *internées administrativement, sans jugement aucun* ! Ce qui prouve bien que le bourgeois gobeur qui se figure que l'on a démoli la Bastille le 14 juillet 1789 est vraiment d'une naïveté par trop incurable.

Pour les filles publiques, il n'y a pas de justice :

elles sont hors la loi, comme les juifs dans leur ghetto, pendant tout le moyen-âge.

L'administration est toute puissante, elle fait ce qu'elle veut, sans contrôle. C'est le régime exacerbé du bon plaisir et les règlements en sont fort sévères, puisqu'il n'y a ni pouvoir législatif, ni pouvoir judiciaire pour en demander compte et que le pouvoir exécutif, ou s'en désintéresse, ou est complice.

C'est simplement navrant et honteux pour notre civilisation. Ainsi se trouver tard dans les lieux publics, sortir nu-tête dans la rue, même devant sa demeure, avoir une mise provocante, être en état d'ébriété même légère, etc., etc. sont autant de motifs qui suffisent et qui sont punis de quinze jours à trois mois de *détention*, car l'administration n'a même pas le courage d'appeler cela de la *prison* !

Pour les fautes que l'Administration veut bien prendre la peine de déclarer *graves*, telles qu'insultes aux médecins de ladite administration, propos trop libres tenus en public (?) la détention administrative s'étend à trois mois au moins et peut même atteindre huit ou dix mois !

Vous voyez que nous sommes loin de la loi si sage et si tutélaire de l'*Habeas corpus*, votée depuis 1679. Et si l'on pense que toutes ces peines sont prononcées sans jugement, sans enquête contradictoire, sur la dénonciation d'un simple agent des mœurs, d'un Monsieur Jules quelconque, espèce de sycophante de bas étage, cru sur parole,

toujours parce qu'assermenté, on ne peut se défendre de constater que nous sommes infiniment plus sauvages et plus cruels que les Romains qui disaient si sagement : *testis unus, testis nullus*.

Comme disait Mme de Sévigné, on sent vous passer la petite mort dans le dos et l'on a le frisson en pensant à la somme d'erreurs, de vengeances, d'actes imbéciles et de malheureuses victimes que doit représenter à coup sûr un pareil système de répression sans contrôle, sans l'ombre de garantie.

On me dira que les femmes qui sont là sont peu intéressantes. La belle affaire ! Et quand même il n'y aurait ni erreur, ni victime, ne doit-on pas la justice à tout le monde et précisément surtout aux vaincus de la vie, aux déshérités de la fortune, à ces pauvres loques humaines, plus dignes de pitié que de mépris, car leur chute même est le plus terrible et le plus éloquent des réquisitoires contre notre société égoïste et lâche.

Au bout de trente-huit ans de République, l'Administration n'a pas encore trouvé le temps, ou plutôt n'a pas voulu encore laïciser la prison de Saint-Lazare ; il y a comme cela de ces affinités qu'il est inutile de chercher à comprendre, de peur de trop comprendre.

Toujours est-il que les surveillantes sont des religieuses de l'ordre de Marie-Joseph. Il y a naturellement une Sœur supérieure, une autre pour la direction centrale des travaux, quatorze pour la première section, onze pour la deuxième et dix

pour la troisième. Quels sont les rapports entre les religieuses et les détenues ? On me permettra de ne pas chercher à examiner ce côté de la question pour des raisons faciles à comprendre.

Nous sommes dans le temps contemporain, restons-y. D'ailleurs, comme partout où il y a des Sœurs, elles ne font rien, elles dirigent et commandent, et c'est tout, et tout le travail est fait par les surveillantes, très nombreuses, que l'on retrouve dans toutes les salles et ateliers et qui sont le plus souvent recrutées parmi les anciennes pensionnaires bien notées et qui se font là un sort. J'en reparlerai aussi à la fin de cette étude.

Toutes les détenues sont employées à des travaux de couture et reçoivent chaque semaine le montant de leur ouvrage ; elles travaillent en commun dans de vastes ateliers, généralement clairs et toujours bien aérés et d'une irréprochable propreté, naturellement, suivant l'obligatoire tradition des prisons, où l'hygiène morale peut laisser à désirer, mais pas l'hygiène physique du moins. Les détenues en correction couchent isolées dans des cellules ; les autres sont parquées quatre par quatre, dans des chambres assez vastes ou dans de grands dortoirs. Dans ce dernier cas, elles sont un peu pêle-mêle et quelquefois si entassées que les paillasses se touchent, ce qui peut inciter à de nocturnes promiscuités, toujours inutiles et que l'on ferait mieux de tâcher d'éviter.

IV

UN PEU DE STATISTIQUE. — COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE
LES SOUVENIRS ARCHÉOLOGIQUES DU PASSÉ

Si nous en croyons les statistiques du passé, il serait entré à la prison de Saint-Lazare, en 1868, deux ans avant la guerre, 2,859 femmes, comme prévenues ou condamnées pour crimes ou délits de droit commun; en correction 232 jeunes filles de moins de seize ans; comme condamnées administratives — prostituées — 4,831. Enfin venaient les recluses infirmes, section des vieilles, dans le quartier des filles publiques, ce que l'on appelait les vieux chevaux de retour — pourquoi ce genre masculin ? — jamais bien nombreuses, parce que décimées dans l'obscur bataille de la vie par le vice et la misère, au nombre de 200...

Depuis la population de Paris a augmenté dans des proportions énormes, les filles ont pullulé et, par un sentiment tout à la fois de pudeur, de honte et de rage devant l'organisation monstrueuse de la police des mœurs dans mon pays, on comprendra pourquoi je ne donne pas les chiffres d'aujourd'hui. M. Lépine lui-même en rougirait !

Malgré toutes les divisions et subdivisions de la prison de Saint-Lazare, on affirme que la promiscuité y est toujours redoutable et l'on va même jusqu'à dire que les jeunes détenues ne peuvent qu'achever de s'y corrompre complètement. Sur ce point j'avoue qu'il est difficile de se prononcer

et qu'il faudrait être le directeur lui-même pour avoir une opinion et j'incline à croire, à moins d'en arriver au régime cellulaire — ce qui est impossible à Saint-Lazare, à cause des délits eux-mêmes — qu'il est bien difficile qu'il en soit autrement, bien difficile d'éviter cet écueil, sans doute redoutable, mais en quelque sorte fatal.

Il est vrai que c'était déjà à la fin de l'Empire l'opinion de M. Maxime Ducamp, opinion profondément suspecte par la partialité même de l'auteur; et, comme depuis on a pu obtenir et l'on a certainement réalisé des progrès dans ce que j'appellerai la répression morale et préventive, je demande la permission de ne point me prononcer jusqu'à plus ample informé.

Maintenant tout le côté purement administratif et matériel de la prison est admirablement compris et installé; c'est ainsi qu'il y a là une boucherie, une boulangerie et les magasins généraux de toutes les prisons de la Seine.

Chaque jour les fours cuisent 32 fournées de 230 pains chacun. Et encore je crois bien que ces chiffres sont souvent dépassés maintenant.

La lingerie qui est installée dans les vieux dortoirs du couvent, est tenue avec un soin méticuleux et un ordre méthodique qui font plaisir à voir, si j'ose dire. Tout le linge porté dans les prisons de Paris sort de ce vestiaire et y rentre pour y subir le lavage. On lave là les chemises, les pantalons de toile, les bonnets, les chemises de force, les boucliers de courroies, les suaires de grosse toile

dans lesquels sont ensevelies les détenues qui meurent à la prison. Voilà certes un inventaire qui manque de gaieté et l'on se prend à rêver que plus d'une chemise de femme ainsi rangée là aurait pu écrire des mémoires aussi angoissants que douloureux sur les mystères et les bas-fonds de la misère humaine et les déchéances morales des grandes capitales...

Mais tout cela est si bien rangé par section et par casier, avec tant d'ordre et de soin et l'on a si bien l'impression que l'on se trouve en face d'une vaste lingerie modèle, que ce sentiment de l'ordre et du travail corrige en partie le côté douloureux de cet inventaire des dessous de ces pauvres femmes, plus loques humaines hélas, pour la plupart, que les nippes propres qui les recouvrent...

Je voudrais cependant, non pas en détail, mais au hasard des souvenirs d'une visite forcément hâtive et insuffisante, noter les impressions générales les plus saillantes, en en traçant comme une revue d'ensemble rapide.

Voici la salle des avocats qui viennent écouter les pensionnaires, recueillir leurs confidences, avant de les défendre, calme et nue, comme il convient; voici les salles de bains, propres, saines et conformes aux lois de l'hygiène si nécessaire ici, plus que partout ailleurs; voici les salles de désinfection des vêtements, quand les prévenues ou les condamnées entrent à la prison.

Voici celles qui renferment les vêtements rangés

dans des casiers avec leurs chapeaux et que l'on rend aux pensionnaires à leur sortie, puisqu'en arrivant elles revêtent le costume de la prison.

J'avoue que l'on ne peut se défendre de songer au vieux refrain populaire :

Vieux habits, vieux galons, fleurs fanées,
A la hotte, à la hotte du chiffonnier !

Ah ! ces chapeaux alignés dans ces casiers, ces couleurs voyantes et fanées, ces formes cabossées, ces oripeaux criards ! quelles tristesses et quelle navrante livrée du vice !

J'ai déjà dit que les sœurs se contentaient de surveiller, tandis qu'il y a une armée de surveillantes — au moins une par salle. — Elles sont prises souvent parmi les vieux chevaux de retour et deviennent d'excellentes surveillantes, tel Vidocq était devenu un excellent agent de police ! Ce qui semblerait tendre à prouver que l'expérience du métier est parfois une excellente chose et qu'en vieillissant le diable se fait ermite !..

Mais nous voici tout en haut d'un des corps de bâtiments, sous les combles et les toits et dans de vastes salles, au plafond lambrissé mais élevé, se tiennent les filles mères ou nourrices que l'on n'a point séparées de leurs enfants, au pluriel ou au singulier, quoi que le premier cas soit rare.

Si j'ai bonne mémoire on leur laisse leur enfant jusqu'à l'âge de cinq ans. Elles sont là en train de coudre ou de causer par groupes, assises et les mioches jouent entre eux ou courent à travers la

salle. A notre entrée, au vieux gardien à la moustache blanche, l'air rude et bonhomme et à moi, les enfants viennent dire bonjour et ce n'est pas sans une profonde émotion et un serrement de cœur que je vois ces pauvres fleurs de prison rire et jouer inconsciemment, avec l'insouciance et l'ignorance qui est peut être, en l'espèce, l'heureux lot des tout petits !

Parlerai-je encore des salles de laboratoire parfaitement installées, d'un musée spécial de cire dont la description ne saurait trouver place ici et de mille autres détails intéressants ; à quoi bon et puis, comme je l'ai dit en débutant, il me faudrait alors écrire un volume.

J'ai déjà parlé de l'ancienne cellule de Saint Vincent de Paul ; voici celles où ont séjourné Louise Michel qui était la bonté même et qui ne demandait qu'à travailler, qu'à écrire seule et tranquille avec ses chats, de Mlle de Sombreuil, de Mme Humbert, etc., ce qui en somme n'est intéressant que suivant la mentalité spéciale des Anglais !

Voici la fosse aux lions, et cette longue rangée de cellules en contrebas, derrière ce chemin de ronde surélevé, n'est effrayant qu'en apparence, puisque ce sont au contraire encore aux privilégiés que l'on accorde une de ces cellules, où elles ont l'immense avantage d'être au moins seules, chacune chez elle, pour dormir et passer la nuit.

Les souvenirs archéologiques sont, sinon nombreux, du moins intéressants et le Musée Carnava-

let aura là une jolie récolte à faire, au moment de la démolition. Les peintures du cadran solaire qui se trouve à la hauteur du second sur une des cours intérieures, sont encore assez bien conservées,



mais malheureusement on a laissé battre des tapis par les fenêtres voisines, ce qui les a abimées.

Dans le réfectoire il y a l'encadrement sculpté en plein chêne, d'une porte, qui est une simple

merveille ; abimé par une série de couches de peinture à l'huile, on pourrait avec des précautions, le rendre dans son état primitif. Dans les cours il y a encore quelques inscriptions intéressantes du temps de la Révolution et enfin dans un corps de bâtiment du devant, du côté de l'ancien logis du roy, il y a une rampe en fer forgé qui court tout le long des étages d'un escalier qui est simplement une pure dentelle métallique et qui fera un bel effet à Carnavalet.

Enfin nul doute qu'au moment du lotissement on ne retrouve dans l'ancien cimetière des moines, des tombes et des objets, des souvenirs intéressants de ces temps lointains.

Mais je vais m'arrêter et terminer en souhaitant que la démolition de la prison actuelle de Saint-Lazare et son transfert en banlieue soit enfin le signal d'une transformation plus humaine de notre immonde régime des mœurs ou plutôt le signal de la suppression pure et simple de la police des mœurs, pour faire rentrer toutes les femmes dans le droit commun, en les jugeant comme tous les citoyens, s'il y a lieu.

Aujourd'hui la femme est traitée comme un vil bétail et pour l'honneur de la civilisation et pour l'honneur de notre pays il est temps de faire cesser un état de choses aussi monstrueux et aussi immoral.

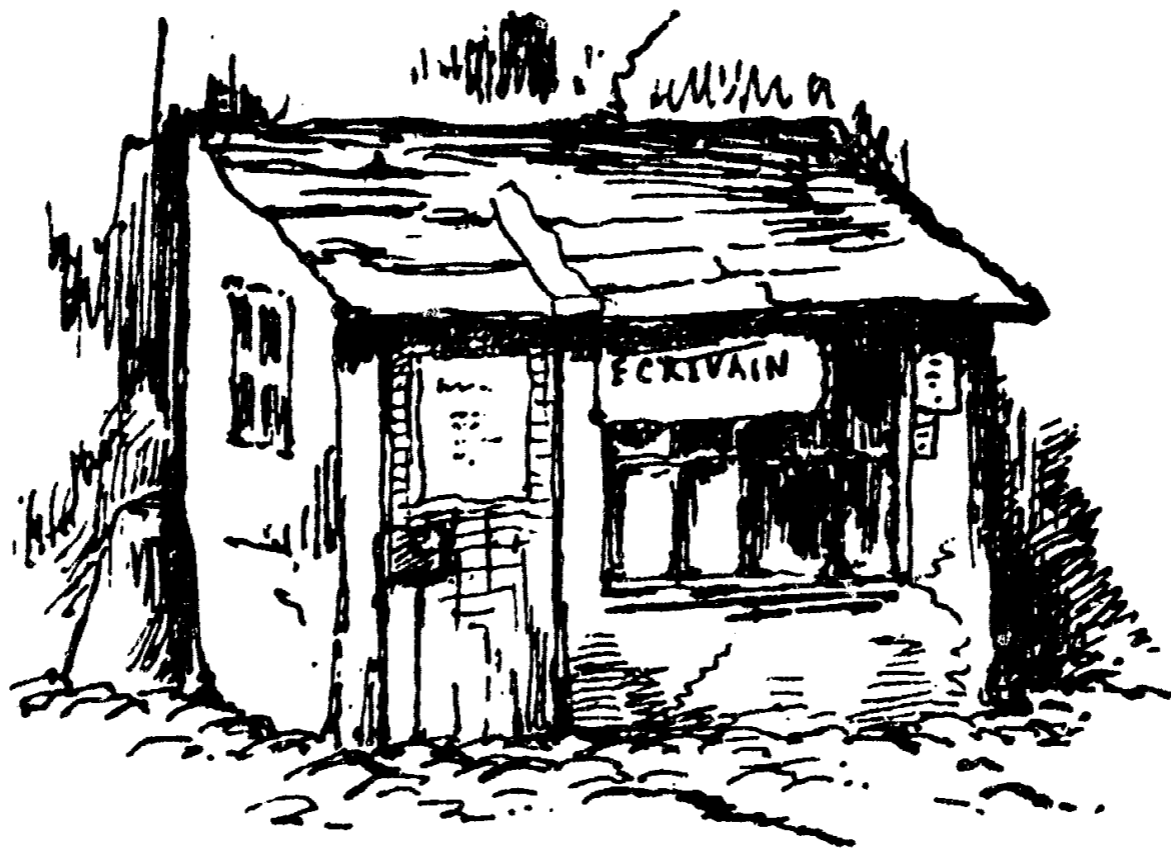
P.-S. — Justement dans la presse je trouve l'amusante note suivante qui complète bien l'ultime

physionomie de la prison de Saint-Lazare à la veille de sa disparition :

La Ville-Lumière possède encore... un écrivain public. Son échoppe est adossée à la façade de la prison de Saint-Lazare et les affaires de ce brave homme prospèrent, puisqu'il vient d'acheter une machine à écrire. On peut lire, en effet, sur une pancarte appendue fièrement au-dessus de la porte de son « office » ces mots qui nous ont laissé rêveur : « Copies dactylographiques. »

Le dernier des écrivains publics se modernise.

C'est comme le symbole même de la transformation de la trop célèbre prison !





LES ÉCOLES DE MORALISATION A LA PRISON DE FRESNES

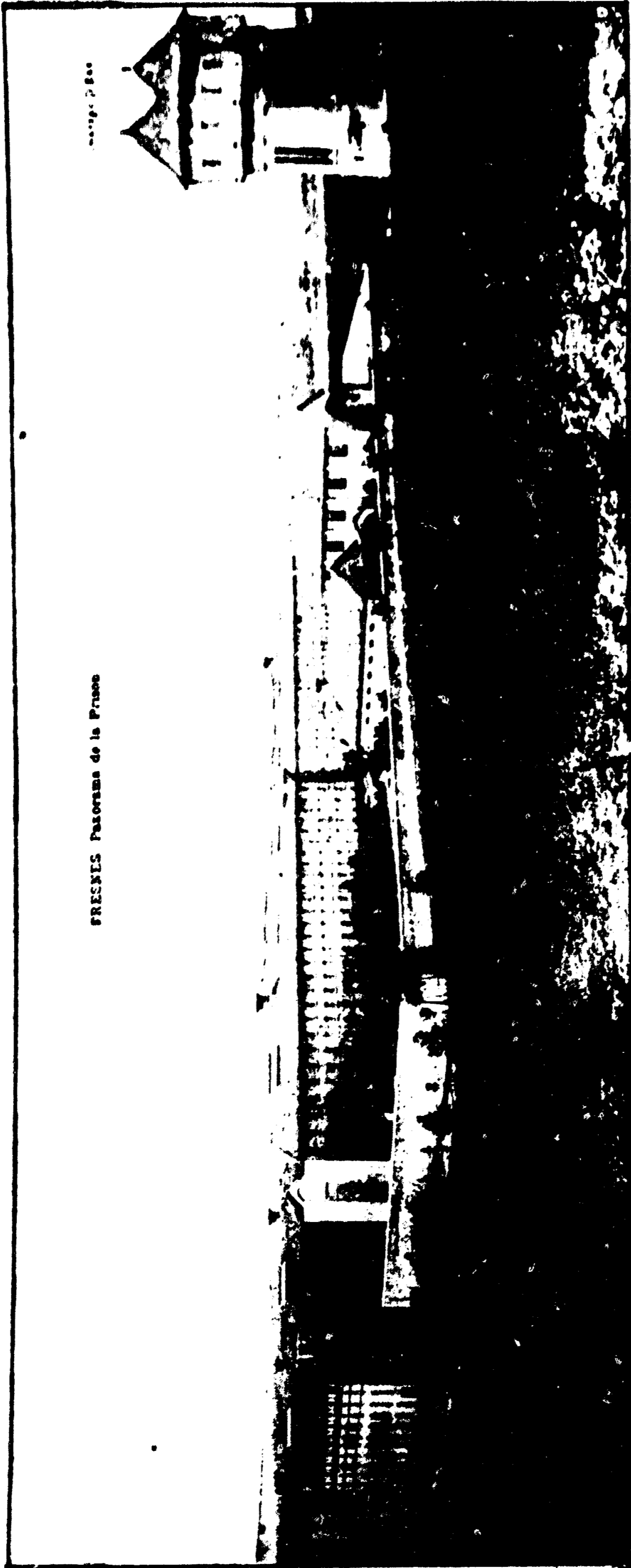
Tout le monde connaît de nom et de réputation la prison de Fresnes, située sur la ligne de Limours, en Seine et Oise, à une demi-heure de Paris; tout le monde se souvient des plaisanteries d'un goût plus ou moins douteux que l'on a formulées sur son compte dans les revues de fin d'année, lors de son inauguration, simplement parce que le souci de l'administration avait été d'en faire une prison modèle au point de vue de l'hygiène et de la salubrité.

Depuis, Fresnes est resté le type de la prison, non seulement par son importance, son étendue et les lois de l'hygiène qui y sont rigoureusement observées, mais encore à tous les points de vue si variés et si complexes et dont l'ensemble constitue ce que j'appellerai volontiers la science pénitentiaire.

Mais, comme il faut savoir se restreindre, je ne veux m'occuper ici rapidement que des écoles de moralisation de l'établissement : aussi bien la question est assez intéressante pour que l'on s'y arrête un instant.

FRESNES Pasarela de la Prusea

George D. Cox



En dehors de ces écoles de moralisation proprement dites, à Fresnes, voici d'abord l'*école des gardiens*, où tous les jours, sauf le dimanche, des cours sont faits par le personnel de l'établissement en général, à commencer par le directeur, les sous-directeurs et les instituteurs.

Les matières enseignées sont la langue française, l'arithmétique, la géographie, la comptabilité administrative, le service économique, le travail des détenus, la discipline, des notions de droit et de transfèrement des détenus de prison à prison, suivant les destinations pénales, les catégories, les embarquements à la Rochelle, etc., les agents pouvant être appelés à remplir des fonctions dans ces différents services, tous d'un ordre très délicat.

On leur fait faire des compositions au commencement et à la fin de l'année et le classement en est envoyé au ministère de l'Intérieur, et ils passent gardiens-chefs, gardiens, commis-greffiers, etc., d'après leur classement individuel, ce qui est vraiment la juste récompense du travail et de l'intelligence de l'homme. D'ailleurs ces cours sont divisés en deux groupes suivant leur force.

Mais j'ai hâte d'en arriver à l'*école des détenus* qui est obligatoire pour tous les prisonniers au delà de trois mois de séjour, sauf pour ceux, bien entendu, qui ont justifié d'une instruction suffisante. L'école fonctionne les lundi, mercredi, et vendredi en deux groupes. L'instruction obligatoire ne concerne que les illettrés jusqu'à 40 ans;

au-dessus de cet âge ils n'y sont plus tenus parce que l'on considère qu'on ne pourrait plus obtenir de résultats appréciables.

C'est ce premier groupe élémentaire qui renferme le plus « d'élèves », si j'ose m'exprimer ainsi, avec un effectif d'une trentaine en moyenne; tandis que le second groupe ne représente guère qu'une moyenne de 25 sujets environ. Au premier abord on pourrait s'étonner qu'il n'y ait pas plus d'élèves sur une population de 1,000 à 1,200 prisonniers; cela vient, comme je l'ai déjà dit de ce qu'on ne prend pas ceux qui sont de passage et ne restent pas plus de trois mois à Fresnes, ni ceux qui ont dépassé 40 ans ou qui ont une instruction primaire suffisante.

Ces chiffres ne représentent donc bien que le déchet des illettrés et c'est encore beaucoup trop. Naturellement on ne comprend pas dans ces chiffres, les passagers, ceux qui sont condamnés aux travaux forcés, les réclusionnaires qui ont leur peine à subir en maison centrale au-dessus de un an et un jour, ainsi que les non-autorisés; car il y a les autorisés, ce sont ceux qui restent à Fresnes par faveur spéciale, à la suite d'une décision ministérielle.

Le programme se rapproche le plus possible de l'enseignement primaire; cependant un cours supplémentaire lui est adjoint sur la géométrie plane, l'arpentage, le nivellement, la géométrie dans l'espace et descriptive, les éléments d'architecture au tableau. Ce ne sont que des notions, bien en-

tendu, mais précieuses pour ceux qui veulent ou pensent plus tard partir aux colonies.

Les cours de dessin à main levée et des éléments de dessin linéaire ont lieu les mardi, jeudi, et samedi. Les cours se font individuellement dans la cellule de chaque prisonnier en raison d'un ou deux cours. Le nombre total des prisonniers à instruire est de 42 à 45, ils sont divisés en trois groupes parce qu'ils ne sont pas tous de la même force.

Et l'on peut dire que la mission est déjà très belle de leur mettre ainsi en mains un instrument de travail qui peut devenir précieux avec un peu de bonne conduite, à la sortie de Fresnes.

L'école des illettrés se fait donc d'une façon individuelle en cellule, et il ne peut pas en être autrement avec le régime cellulaire; mais cela donne tout de suite une idée de la besogne énorme et véritablement écrasante de tout le personnel enseignant. Il n'y a guère d'illettrés, en somme, que dans les prisonniers vieux; et, comme je l'ai dit plus haut, pour eux les cours deviennent facultatifs au dessus de 40 ans.

Quand on n'a pas besoin de se trouver en contact direct avec l'élève, comme pour lui apprendre à lire et à écrire, les conférences se font dans la grande salle des conférences, où sont enfermés les auditeurs séparés les uns des autres suivant la disposition indiquée par la gravure que publiait il y a quelques années le *Petit Parisien*.

C'est ainsi que se tiennent les conférences et les

lectures faites par les instituteurs attachés à la prison, sur les sujets les plus variés et de nature à intéresser directement les prisonniers : la libération conditionnelle, la réhabilitation, les conséquences de l'interdiction de séjour, la libération conditionnelle des jeunes soldats, l'alcoolisme, la colonisation, les voyages, les explorations, etc..

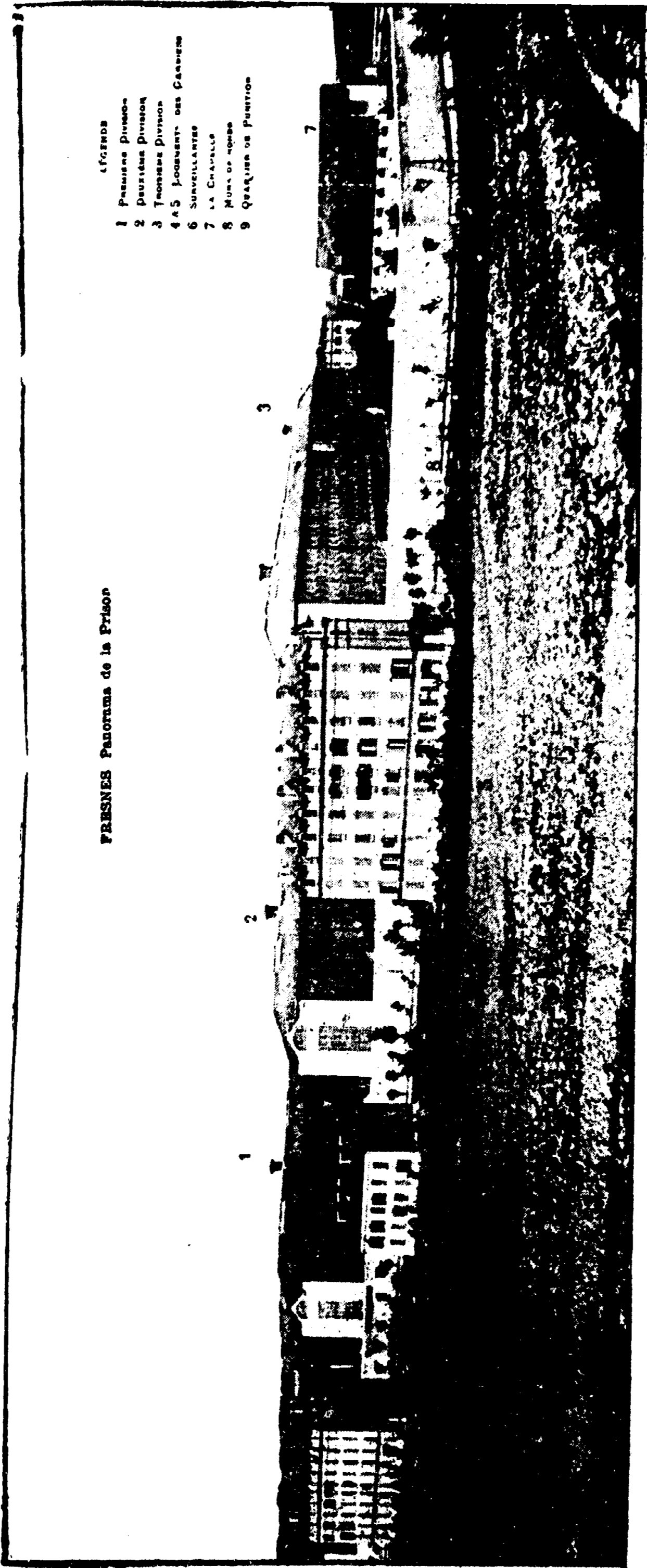
Enfin tous les samedis, depuis trois ans, grâce à la bienveillante autorisation de M. le Ministre de l'Intérieur je fais moi-même une conférence libre sur la moralisation par la colonisation, à 250 prisonniers, dans la salle des conférences ; ce qui fait que, pour 1,000 pensionnaires environ, divisés en quatre sections, je dois refaire quatre fois de suite la même conférence.

Je m'efforce de leur inculquer des notions utiles et précieuses sur le travail agricole qu'ils pourraient trouver dans nos colonies, après la libération. Quels sont les résultats ? Le temps seul nous répondra, et ce n'est point à moi à faire l'éloge de cette innovation ; mais je suis heureux de pouvoir remercier ici publiquement M. Combes d'une initiative qui m'a permis de porter la bonne parole et de tenter de ramener au bien une partie de ces malheureux frappés de tant de tares physiques et morales.

Mais pour arriver à un résultat sérieux et véritablement pratique, il faudrait que l'administration facilite le passage gratuite dans nos colonies agricoles à tous ceux qui le demanderaient et seraient dans les conditions requises de santé, de

PRESNES Panoramas de la Prison

- LEGENDE
- 1 Prisons Division
 - 2 Prisons Division
 - 3 Tronçons Division
 - 4 A 5 Logement des Gardiens
 - 6 Surveillantes
 - 7 La Caserne
 - 8 Mur deence
 - 9 Quai de la Prison



20 à 45 ans par exemple. Et c'est ce que l'on n'a pas encore fait jusqu'à présent. Je le regrette vraiment; beaucoup de ces malheureux demandent à partir, à leur libération, après avoir entendu mes conférences, et comme on ne peut leur donner satisfaction, j'ai bien peur que l'on n'ait mis la charrue devant les bœufs !

Et, pour moi, il me semble que je m'attache d'autant plus passionnément à la mission qu'il a bien voulu me confier que ces malheureux sont plus dignes de pitié à tous les points de vue.

M. Matter, lui, s'occupe particulièrement des détenus protestants qu'il est également autorisé à venir visiter.

Il peut y avoir deux conférences libres le mardi et le samedi.

La moralisation scolaire est complétée par les visites du directeur, du sous-directeur et des instituteurs surtout, qui visitent 100 détenus chacun tous les jours; ce qui donne une idée de leur dévouement, quand on se rappelle qu'ils ne sont que quatre — pour la prison des hommes, bien entendu. Du reste, chaque détenu est visité tous les jours par quelqu'un du personnel.

La bibliothèque est composée de 5,726 volumes pour les hommes et de 811 volumes seulement pour les femmes. On peut compter 5,448 ouvrages bons ou utilisables, indépendamment des ouvrages religieux au nombre de 552, et les ouvrages en langues étrangères au nombre de 461. Il y a de 1,800 à 2,000 volumes qui ne peuvent en raison des ma-

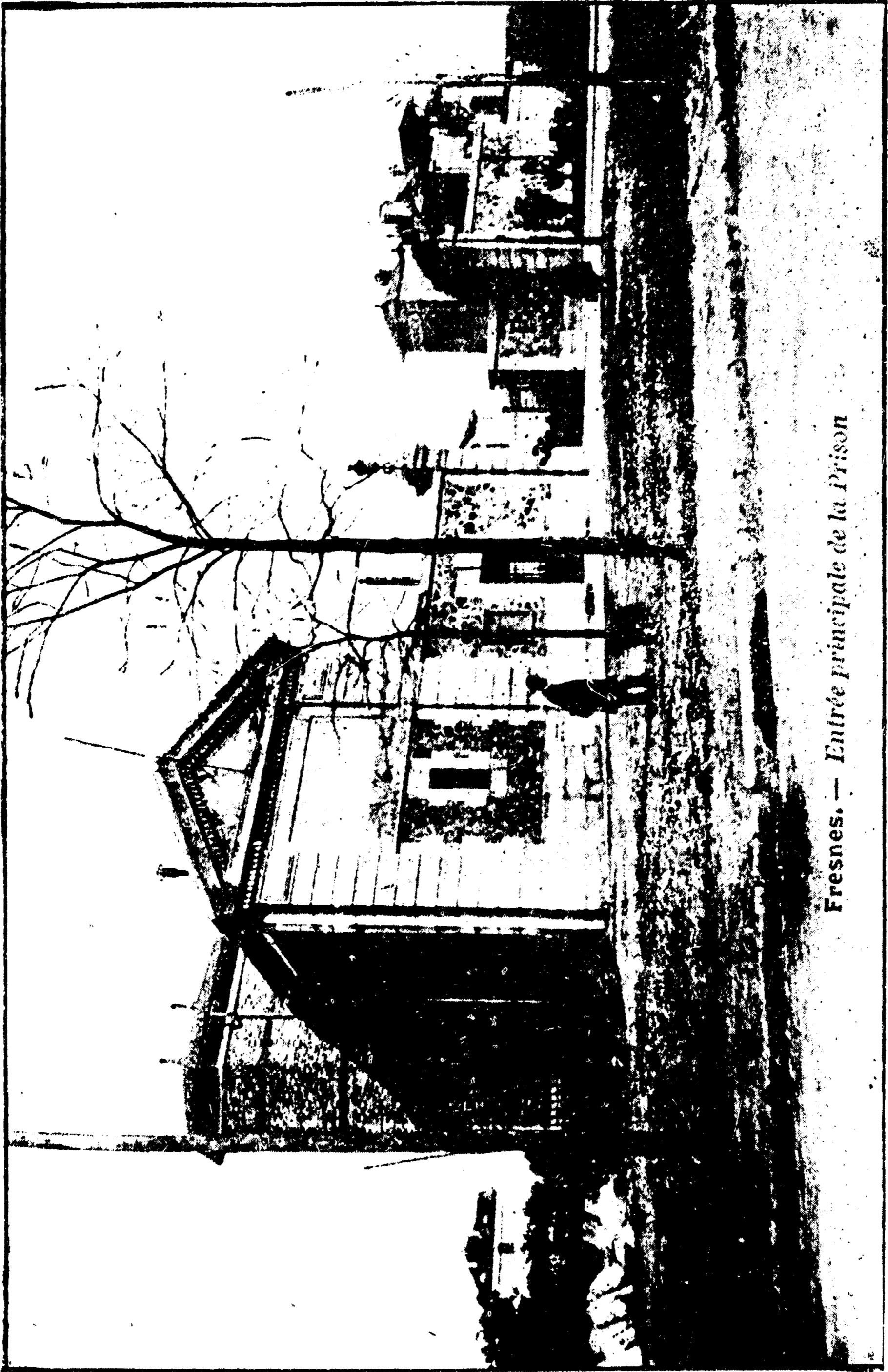
tières qu'ils traitent ou à cause de leur étendue en plusieurs volumes être distribués qu'à un petit nombre de prisonniers. Il reste donc encore 2,635 volumes propres à être mis dans les mains de tous les détenus.

On y trouve des nouveaux testaments et des bibles, des livres de piété, d'instruction morale, d'histoire, de voyage et de géographie, de littérature, de sciences usuelles et d'arts professionnels, des volumes de nouvelles et de récits divers, des livres en langues étrangères et enfin des publications périodiques reliées en volumes.

Dans chaque division et pour chaque étage, il y a un certain nombre de volumes qui forment un roulement et qui sont changés tous les samedis; les livres eux-mêmes changent d'étages et retournent ensuite à la bibliothèque centrale pour être renouvelés, de manière à ce que les hommes puissent tout lire.

Le renouvellement se fait à peu près deux fois tous les quatre mois.

Les condamnés n'ont droit qu'à une seule distribution de livres par semaine, tandis que les détenus *en pourvoi* pour qui le travail n'est pas obligatoire, peuvent changer leurs livres au fur et à mesure qu'ils en font la demande; et les détenus *en pourvoi* ont seuls le droit d'écrire tout le temps. Les condamnés n'ont le droit d'écrire qu'une fois par semaine, et à leur famille seulement. Comme on le voit, un homme de lettres serait vraiment très malheureux à Fresnes.



Fresnes. — Entrée principale de la Prison



J'arrive maintenant à l'un des côtés les plus intéressants des tentatives de moralisation d'ordre privé, au dehors même de l'administration, je veux parler des sociétés de patronages; je vais tâcher d'énumérer les principales :

Il y a d'abord la *Société de protection des libérés*, 174, rue de l'Université; la *Société de protection des libérés protestants*, rue Fessart, 36; la *Société de protection des engagés volontaires* dont M. Félix Voisin, conseiller d'Etat, ancien préfet de police est le président; la *Société Générale de patronage des libérés*, présidée par M. Bérenger, sénateur; la *Société Centrale de patronage*, présidée par M. Steeg, s'occupe surtout de patronage international des expulsés, en vertu de la loi du 3 décembre 1849. Elle s'abouche avec les patronages étrangers pour recueillir les expulsés et rend ainsi les plus grands services.

Mais il serait à souhaiter qu'un jour vienne où tous les Etats du monde civilisés s'entendent pour supprimer le droit abusif et monstrueux d'expulser un étranger. Tous les hommes ont leur patrie et ont le droit d'être aussi citoyens du monde.

Un homme a commis un délit de droit commun, jugez-le, mais ne l'expulsez pas, ce qui est contraire au droit et à la justice; d'autant plus qu'il ne faut pas oublier que toutes les fois que l'administration se substitue à la justice, c'est reconnaître le droit à l'arbitraire, ce qui est indigne de la République et du monde moderne.

Il y a encore le Comité des conférences anti-

alcooliques et enfin les patronages de femmes, lesquelles sont beaucoup moins nombreuses que les hommes à Fresnes, comme je l'ai déjà indiqué et elles sont dans un quartier spécial naturellement.

Je citerai la *Société de patronage pour les femmes et jeunes filles*, 32, rue Vaneau à Paris, présidée par Mme d'Abbadie d'Arrast; le *Patronage des libérées de Saint-Lazare*, présidé par Mme Bogelot; le *Patronage des libérées*, 24, rue Michel-Bizot, à Paris, ancien patronage protestant, qui, à l'heure présente, s'occupe de toutes les femmes sans distinction confessionnelle; le *Patronage des jeunes filles*, rue de Clichy, sous la présidence de Mme Lanelongue, et qui est, tout à la fois une maison de prévention et de réhabilitation, ce qui est du plus haut intérêt moral.

Enfin, M. Bérenger a aussi une section pour les femmes et il a fait accréditer une dame patronnesse pour le quartier des femmes.

Toutes ces œuvres de patronages, qu'il s'agisse des hommes ou des femmes, qu'on les suive dans la prison ou à leur sortie, sont vraiment intéressantes et fort utiles, et voilà pourquoi j'espère toujours arriver à en fonder une moi-même, avec le concours de mes amis, pour permettre à tous les pauvres gens qui ont payé leur dette à la société, d'aller se refaire une nouvelle vie aux colonies, en leur payant, au moins, leurs frais de passage.

Maintenant, à quel travail ces détenus se livrent-

ils à Fresnes ? La réponse est facile : suivant leurs goûts et leurs aptitudes. Ils se livrent à vingt-deux industries différentes : articles d'illumination, vannerie, musette, plumes de volaille — triage, — ébarbage des cuivres, agrafes en fil de fer pour bouteilles, lettres en perles, papier-dentelle, liens en rotin, pointes d'acier, brosses, bourses en métal, articles de papeterie, chaussons, tiges de riz pour cannes et parapluies, adresses, pièges métalliques, coutures d'agrafes sur cartes, sacs en toile, bourses et chaînes, triages de haricots, couture et lingerie, confection de sacs en toile pour les femmes et les jeunes filles.

La population des prisonniers-hommes était dernièrement de 1,182 et celles des femmes et jeunes filles de 122 seulement, ce qui tend à démontrer qu'en général les femmes sont moins criminelles que les hommes.

A la cuisine faite par les détenus, il n'y a qu'un gardien ; à la boulangerie, deux ouvriers libres ; à la buanderie, un gardien. Le séchoir et tous les autres services des prisons sont assurés avec l'aide des détenus.

Il faut savoir se borner, mais je crois en avoir assez dit pour bien faire comprendre combien est, tout à la fois, ferme et éclairée la sollicitude de l'administration pour arriver à moraliser autant que possible, les malheureux qui lui sont confiés en vertu de la loi ; et c'est aussi pourquoi je crois avoir le droit de me montrer fier de la faible part que je puis prendre moi-même à ce relèvement

moral, avec mes conférences de moralisation coloniale du samedi.

C'est bien le cas de dire enfin d'une besogne, sans rien regretter : « Fais ce que dois, advienne que pourra ! »





OUVRAGES DE THÉODORE VIBERT

POÉSIES

Les Girondins , poème national en douze chants, 3 ^e édition.....	1 vol.
Les quatre morts , poème, 7 ^e édition.	1 vol.
Rimes d'un vrai libre-penseur , poésies diverses.....	1 vol.
Martura , poème.....	1 vol.
Les Quarante , sonnets.....	1 vol.
Le Peuple , poème.....	1 vol.
Rimes plébéiennes , poésies diverses.	1 vol.

ROMANS

Edmond Reille	2 vol.
Le Conseiller Renaud	1 vol.

HISTOIRE UNIVERSELLE

I. — Le Droit Divin de la Démocratie	1 vol.
II. — La Race sémitique , 3 ^e édition.....	1 vol.

POUR PARAITRE :

- III. — **La Race chamitique**..... 1 vol.
IV. — **Les Races primitives de
l'Amérique** (notes inachevées) 1 vol.



OUVRAGES DE PAUL VIBERT

POÉSIES

- Sonnets Parisiens**, 3^e édition..... 1 vol.
Sonnets Parisiens, (traduction en
sonnets italiens)..... 1 vol.

POLEMIQUE

- Arsène Thévenot**, sa vie, ses œuvres 1 vol.
Affaire Sardou, mémoire à la presse 1 vol.

THÉÂTRE

- L'Affairé**, traduction de L. HOLBERG,
par A. FLINCH et PAUL VIBERT..... 1 vol.

ROMANS

- Le Péché de la baronne**, idylles
normandes..... 1 vol.
Pour lire en Automobile, nouvel-
les fantastiques..... 1 vol.
Pour lire en Bateau-mouche, nou-
velles surprenantes..... 1 vol.

ROMANS (*suite*)

- Pour lire en Ballon**, nouvelles sentimentales..... 1 vol.
- Pour lire en Traîneau**, nouvelles entraînantés 1 vol.

ECONOMIE POLITIQUE

- La Concurrence Etrangère**, industries parisiennes. - Politique coloniale — Vins et Alcools. — Musées commerciaux, etc., Thèmes de Conférences... 1 vol.
- L'estinction du Paupérisme**..... 1 vol.
- Les Panoramas Géographiques à l'Exposition universelle de Paris de 1889.** — Niagara. — La Baie de Rio-de-Janeiro. — Le Pétrole. — Les Transatlantiques. — Jérusalem. — Le Monde Antédiluvien. — Edition illustrée... 1 vol.
- Le Musée Commercial**, Universel, Colonial et Métropolitain de Paris et l'Exposition universelle..... 1 vol.
- L'Electricité à la porte des Gens du Monde**, ouvrage de vulgarisation 1 vol.
- Mon Berceau**, histoire anecdotique des curiosités ignorées du 1^{er} Arrondissement de Paris..... 1 vol.
- Situation Economique de l'Amérique Centrale**, plaquette..... 1 vol.

- La République d'Haïti**, son présent, son avenir économique, édition illustrée 1 vol.
- Exploration aux Antilles**, par M. PAUL VIBERT, chargé de missions économiques aux Antilles (Extrait du Bulletin de la Société normande de Géographie, 3^e cahier de 1895, plaquette 1 vol.
- Les industries Nationales**. Celles qui naissent ou grandissent. Celles qui meurent ou se transforment..... 1 vol.
- Conférence sur les transports en commun dans Paris**, plaquette.. 1 vol.
- Les Transports par Terre et par Mer**, documents pour servir à l'histoire de la Troisième République.... 2 vol.
- Silhouettes Contemporaines**, les hommes de mon temps..... 1 vol.
- Causeries agricoles**. — Vins et Alcools ; les Cultures en montagne ; Exemples de la Savoie ; Conseils pratiques..... 1 vol.
- La colonisation pratique et comparée** (deux années de cours libres à la Sorbonne :

Les Colonies Françaises, Colonisation pratique.....	1 vol.
Les Colonies Etrangères, Colonisation comparée.....	1 vol.
La Philosophie de la Colonisation. — Les questions brûlantes. — Exemples d'hier et d'aujourd'hui.....	2 vol.

BROCHURES de PROPAGANDE SOCIALE

Les Grands monopoles Industriels (Brochure).....	1 vol.
L'Alliance Franco-Russe (Brochure)	1 vol.
L'Avenir de la Race Latine (Brochure).....	1 vol.
Une science morte (Brochure).....	1 vol.
La Dépopulation de la France (Brochure).....	1 vol.
L'évolution de l'idée de Patrie (Brochure).....	1 vol.

Le Privilège catholique des Pompes Funèbres (brochure)	1 vol.
L'Allemagne Tentaculaire	1 vol.
Le Pape et l'Empereur	1 vol.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

La Nouvelle France Catholique. — Le Canada clérical. — La lutte catholique contre la libre Angleterre. — Le drame de Louis Riel. — L'église en révolte. — Un dernier foyer d'ignorance et de superstition cléricale à assainir. .	1 vol.
---	--------

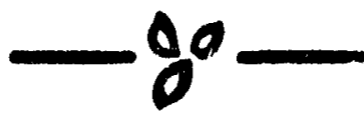


TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	VII
PAYSAGES PARISIENS	
ROSSEL ET SES COMPAGNONS. — Une maison historique, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, 93.....	3
LE JARDIN DE LA BOURSE. — Le socle de Charlemagne. — Le dernier marronnier. — Un témoin du passé	7
PÉTITION des' derniers arbres-invalides de Paris à M. le Préfet de la Seine	11
LES NOUVEAUX PROJETS DE M. CHARLES GARNIER A L'OPÉRA. — Disparition du grand architecte. — Les jardins de Sémiramis. — Curieux essais à Paris.....	15
L'AMOUR DES ARBRES. — Curieuse interview du prince de Sagan. — Aimez-vous les arbres ? on va en mettre partout. — Les projets du prince.....	19
LA GARE SAINT-LAZARE. — Autrefois. — Avant la guerre. — Anecdotes et souvenirs personnels.....	25
La salle des Pas-Perdus. — Aux grands jours de manifestations. — L'exercice des petits métiers malpropres. — La première gare du monde comme mouvement de voyageurs. — L'antichambre du Nouveau-Monde	31
M. DOVE LE DOYEN DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS. — Il y a cinquante ans. — Souvenirs personnels	37

BLANC ET OR. — Salut aux derniers cafés. — Souvenirs personnels. — Paysages parisiens d'hier.....	44
UNE DEMEURE DU PREMIER CONSUL. — Sa salle à manger. — Ce qu'il en reste. — Grandeur et décadence. — Les petits côtés de l'histoire.	49
CONCERT AILÉ. — Le Parc Monceau au printemps. — Ses hôtes habituels. — L'éternelle chanson. — Les merles.....	53
DERNIÈRE BORNE MILLIAIRE DANS PARIS. — Un curieux témoin des routes d'antan. — Rue de Vaugirard.....	58
MIDINETTES. — La terrasse des Feuillants et le déjeuner des demoiselles de magasins...	62
LES DERNIERS RÉVERBÈRES.....	66
AU QUARTIER LATIN. — Les derniers parcs de la rive gauche. — Le monastère des dames de Saint-Michel. — Souvenirs de famille..	69
LE ROI DES VALSEURS. — Valentin-le-Désossé. — L'homme-tourbillon. — A Mabilie le jour d'un grand-prix. — Souvenirs d'antan.....	77
L'HOTEL DES INVALIDES. — Nécessité de le repeupler. — Les guerres pourvoyeuses de pensionnaires.....	83
UN CHAPITRE QUI N'EST PAS SAGE. — Le comble du pittoresque dans l'horreur. — Les dessous d'une capitale.....	88
L'OBÉLISQUE DE LOUQSOR. — Souscription nationale pour acheter un fourreau ouaté et doublé de fourrure de renard bleu pour protéger l'obélisque en hiver contre la gelée.	92
LA SOCIÉTÉ DES CINQUANTE KILOS. — Une nouvelle société de secours mutuels peu	

banale. — Du champ de courses de Long-
champ à Biribi. — Les disciplinaires et les
jockeys. — Les hommes maigres se dé-
fendent..... 97

DANS LE TRAIN

INAUGURATION DU MÉTROPOLITAIN. — L'inva- sion des rats. — Comment le président fut sauvé. — Horribles détails.....	167
LA BARBE DE CAPUCIN. — Influence curieuse du Métropolitain sur son personnel. — Le diplôme des charretiers. — Le tube éclair.	112
CURIEUSES CONSÉQUENCES DU MÉTROPOLITAIN. — Les arbres neurasthéniques sur le bou- levard des Batignolles. — Une nouvelle maladie de la flore. — Surprises du monde savant.....	118
L'INONDATION DU MÉTROPOLITAIN. — Comment la catastrophe se produira. — 18.319 vic- times. — Horribles détails.....	123
UN NOUVEAU PROJET DE MÉTROPOLITAIN. — Plus d'électricité, plus de feu, plus de dan- ger. — Comme à l'Exposition. — Le trottoir roulant souterrain. — Commodité, tranquil- lité, sécurité.....	129
HOMMAGE AUX FRANÇAISES. — De l'influence du Métropolitain sur la fabrication des manches de parapluies. — Toast aux dames.....	135
INTERDICTION DE CIRCULER. — Graves atteintes portées à la liberté des citoyens. — Comme au moyen-âge. — Fâcheux exemples.....	139
LA QUESTION DES AUTOMOBILES. — A la suite d'une course de Paris-Madrid. — Un perfec- tionnement épatant.....	145

L'ENCOMBREMENT DES GRANDES VILLES. — Moyen simple et facile de les désen- combrer. — Maisons avec trottoirs à deux étages couverts en verre. — Terrasse au troisième avec jardins. — Très joli effet...	151
---	-----

MENTALITÉ LUTÉCIENNE

EDOUARD MANET. — Son exposition chez Durand-Ruel. — La mort de sa veuve. — A propos du portrait d'Antonin Proust....	159
--	-----

LES ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES DU JOUR. — Félix Arvers, Ernest Reyer, le marquis de Sade. — Souvenirs personnels d'antan. — Comme le temps passe! — Un demi-siècle de vie littéraire.	166
---	-----

LA JUSTICE IMMANENTE DES CHOSES. — Du général Dumas à Edouard Manet. — De la journée de huit heures au Touring-Club. — Des facteurs à l'impôt sur le revenu....	176
--	-----

SOUVENIRS LITTÉRAIRES D'ANTAN. — La vita- lité des classiques. — Lamartine amoureux. L'ortographe de l'impératrice. — Les trois Dumas. — Un sonnet d'un poète coloriste mort jeune.	183
--	-----

LITTÉRATURE ÉLECTORALE. — Programmes et déclarations. — Quelques-uns des plus cé- lèbres. — Souvenirs personnels.	190
--	-----

LE JOURNALISME. — La misère en habit noir. — Les prolétaires intellectuels. — Les bagnes modernes. — Une curieuse histoire de journaux.	213
---	-----

COMMENT ON DEVIENT CÉLÈBRE.	218
----------------------------------	-----

LE MOYEN DE SE PROCURER DE LA PUBLICITÉ A L'ŒIL.	221
--	-----

SERVICE ANTHROPOMÉTRIQUE UNIVERSEL. — De la nécessité d'instituer ce service. — Nouvelles considérations.....	226
UN CURIEUX PROCÈS. — Assignation rare. — Les malheurs d'un nom. — Querelle de famille.....	231
NAPOLÉON GAILLARD. — Un vieux commandant. — Souvenirs personnels. — Un sincère et un convaincu.....	235
UNE MESURE DE SALUBRITÉ PUBLIQUE. — Le nom des rues. — Souvenir indécent des nonnes, des nonnains et des nonnettes. — Un coup de balai, s. p. v.....	240
SOUS LES TOITS. — Fenêtres à tabatière. — Cruauté de M. Vautour. — Hommage à Mansard. — Nécessité d'une réglementation municipale.....	243
LE VIEUX PARIS DISPARAIT. Le dernier vignoble parisien. — La plus vieille rue de Paris, dit-on. — La chronique nécrologique obligatoire.....	248
HOMMAGE A LA SAVOIE. — La rue de Savoie. — L'historique de la rue. — Des ducs de Savoie à Sophie Germain. — La Société de géographie commerciale. — Souvenirs personnels.....	258

AU HASARD DES SOUVENIRS D'UN VIEUX PARISIEN

CROQUIS MILITAIRE. — A l'heure de l'apéritif. — Conversation mémorable. — Les bêtises de la vie courante.....	265
LES DESSOUS DES GRANDES VILLES. — Les primes au vice. — Comment la loi devrait	

intervenir. — Les hôtels borgnes. — Comment l'instruction obligatoire est encore le meilleur moyen de moraliser.....	270
INDUSTRIES NATIONALES. — Comment les auvergnats étaient les meilleurs disciples de Jésus-Christ. — L'art de changer l'eau en vin. — L'art de vendre son vin à des prix d'or.....	276
INDUSTRIE DES ÉCRASÉS. — Un nouveau métier. Les petits profits de la profession. — Comment un homme ingénieux gagne toujours sa vie.....	282
LA CHAIRE D'ASSYRIOLOGIE AU COLLÈGE DE FRANCE. — D'Oppert à St-Dominique. — La Déchéance des hautes études. — Souvenirs personnels	287
L'EXACTITUDE. — L'habitude au double point de vue psychologique et physiologique....	293
COUTUME ANCESTRALE. — Le tatouage mondain. — Les tatoués des boulevards extérieurs. — Comme quoi certaines coutumes ataviques remontent au commencement du monde.....	300
INCONVÉNIENTS ET AVANTAGES D'ÊTRE LOCATAIRE DANS LES GRANDES VILLES. — Comment l'on fait déménager un voisin gênant. — Comment l'on se débarrasse à bon compte de son vieux mobilier. — Une industrie inconnue.....	307
LA BALLADE DU BON SERGOT. — A Monsieur le Préfet de Police.....	312
LES CROISADES ET LES APACHES. — La vie des honnêtes citoyens en danger. — Une curieuse explication historique.....	316

LA MUSIQUE A DOMICILE. — Vaste phonographe central à Paris. — Chants, monologues, musique en tous genres à domicile. — Moyen de charmer les repas et les soirées. — Tarif raisonnable. — Auditions publiques et gratuites sur les places publiques et les squares. — Suppression des musiques militaires.	323
UN DIPLOMATE ET UN BIBLIOMANE. — Professions et goûts bizarres. — Souvenirs personnels.....	328
L'APOTHÉOSE. — Découverte d'une nouvelle étoile. — Sa consécration officielle. — La religion de l'avenir.....	334
LA POLICE MODÈLE DE DEMAIN. — Les projets de M. Lépine. — La spécialisation des attributions des agents. — Le nombre, la quantité, la variété.....	340
LA MANIFESTATION DU PREMIER MAI	347
LE CORSET	350
FÉMINISME PRATIQUE. — Quelques réformes urgentes. — Appel à la Justice des hommes. — Un peu d'égalité S. V. P.....	353

TRIO LAID

SAINTE-PÉLAGIE	363
LA PRISON DE SAINT-LAZARE. — I. Un coin du vieux Paris qui va disparaître. — Souvenirs historiques. — Les reliques du passé.	412
II. Depuis la Révolution. — Description de la prison. — Son organisation actuelle. — Les défauts de l'organisation générale du service des mœurs.....	419
III. Les différentes catégories de pensionnaires. — Un peu de statistique. — Les réformes nécessaires. — Vues d'ensemble....	427

IV. — Un peu de statistique. — Coup d'œil d'ensemble. — Les souvenirs archéologi- ques du passé.....	434
LES ÉCOLES DE MORALISATION A LA PRISON DE FRESNES.....	442
OUVRAGES DE THÉODORE VIBERT.....	459
OUVRAGES DE PAUL VIBERT.....	465
TABLE DES MATIÈRES.....	467



L'IMPRIMERIE D'HARDRICOURT
(Seine-et-Oise)
ALBERT MARÉCHAUX